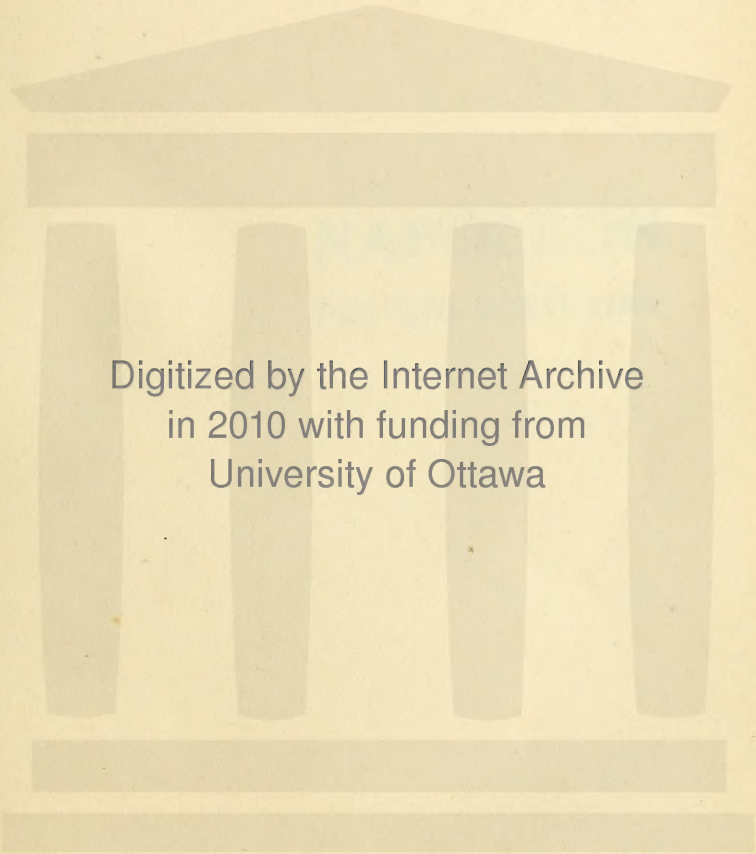
NAPOLÉON
PAR LES ÉCRIVAINS

CHATEAUBRIAND ◦ Mme DE STAEL ◦ BENJAMIN CONSTANT ◦ FONTANES ◦ TALLEYRAND ◦ GOETHE WALTER SCOTT ◦ STENDHAL ◦ BYRON ◦ HEINE VICTOR HUGO ◦ LAMARTINE ◦ MUSSET ◦ VIGNY ◦ TAINE THIERS ◦ BALZAC ◦ ROSTAND ◦ FRÉDÉRIC MASSON LANSON ◦ CHUQUET ◦ PARIAS ◦ ANATOLE FRANCE HENRY HOUSSAYE ◦ D'ESPARBÈS

CHARLES CHASSÉ

LIBRAIRIE HACHETTE


Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/napolonparles00chas

DC
203.8
.N37
1921
SMRS

NAPOLÉON

PAR LES ÉCRIVAINS

Evolution de Hugo p. 86

A LA MÊME LIBRAIRIE

NAPOLÉON

SA VIE, SON ŒUVRE, SON TEMPS

Par G. LACOUR-GAYET

Membre de l'Institut

Avec une Préface du Maréchal JOFFRE

M. LACOUR-GAYET nous présente aujourd'hui la captivante histoire du Grand Empereur. Sous une forme très vivante, il nous montre tour à tour l'élève de l'École de Brienne, le vainqueur d'Arcole, de Rivoli et d'Austerlitz; l'ouvrier de la France moderne, fondateur de ses institutions, codificateur de ses lois; puis le caractère de l'homme, son entourage et sa cour; et enfin le splendide isolement de sa mort à Sainte-Hélène.

A côté du texte, parsemé d'anecdotes, le lecteur trouvera toute une histoire de la vie de Napoléon, de son œuvre et de son temps par l'image. Pour constituer cette remarquable documentation iconographique, on a eu recours à tous les musées et aux collections particulières les plus fermées.

L'ouvrage forme un magnifique volume in-4 de plus de 600 pages renfermant 524 illust. et 24 planches hors-texte en couleurs.

NAPOLÉON
PAR LES ÉCRIVAINS

CHATEAUBRIAND ◊ Mme DE STAEL ◊ BENJAMIN CONSTANT ◊ FONTANES ◊ TALLEYRAND ◊ GŒTHE WALTER SCOTT ◊ STENDHAL ◊ BYRON ◊ HEINE VICTOR HUGO ◊ LAMARTINE ◊ MUSSET ◊ VIGNY ◊ TAINE THIERS ◊ BALZAC ◊ ROSTAND ◊ FRÉDÉRIC MASSON LANSON ◊ CHUQUET ◊ BARRÈS ◊ ANATOLE FRANCE HENRY HOUSSAYE ◊ D'ESPARBÈS

PAR
CHARLES CHASSÉ

LIBRAIRIE HACHETTE

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright by Librairie Hachette, 1921.

AVANT-PROPOS

C'EST *pour moi, je l'avoue, un grand sujet d'étonnement qu'un livre comme celui-ci n'ait pas été depuis longtemps présenté au public. Plus j'y songe et plus il me semble inimaginable que, parmi tous les ouvrages écrits sur Napoléon, il ne s'en rencontre pas un où l'on ait tenté ce travail d'ensemble que nous nous sommes ici efforcé de réaliser. Sauf la courte mais substantielle étude que M. de Labriolle a publiée dans la* Revue de Fribourg *sur « les vicissitudes de l'opinion française sur Napoléon » (et encore, comme on le voit, les étrangers y sont laissés complètement de côté), sauf un article de M. Magnard, qui, dans la* Revue de Paris (1894), *examinait toujours à un point de vue purement français la question dont nous nous occupons, nous n'avons pu consulter sur notre sujet aucun travail d'ordre général* [1], *et nous avons dû recourir à des études partielles, très nombreuses, celles-là, qui nous ont bien facilité notre tâche : ouvrages de M. Garsou, par exemple sur « Béranger et Napoléon » et sur « les Créateurs de la légende napoléonienne : Barthélemy et Méry ». Nous avons aussi consulté de nombreux opuscules allemands sur Byron et Napoléon, Heine et Napoléon, etc. Comme on le conçoit aisément, il nous est impossible de les citer tous, et nous ne pouvons qu'en passant leur payer ici, d'un mot et en bloc, notre dette de reconnaissance ; il est un livre pourtant qui nous a été si précieux que nous lui consacrerons une mention spéciale : c'est le « Napoléon dans le théâtre français », par L. Henry Lecomte, dont nous nous sommes presque toujours largement inspiré lorsque nous avons parlé du théâtre* [2].

Ce fut M. Rémy Saint-Maurice qui eut l'idée de ce livre et qui voulut bien me la communiquer pour que je la misse en œuvre. C'est un travail qui m'a coûté beaucoup de recherches et pour lequel je demanderai l'indulgence du lecteur si, par hasard, il découvre çà et là quelque oubli ou quelque erreur de date.

Ce livre, je tiens à le déclarer, n'est pas une œuvre de parti ; il n'est ni bona-

1. L'ouvrage de M. Allem sur l'*Épopée napoléonienne dans la poésie française* ne pouvait pas non plus, quelque intéressant qu'il fût, m'être d'un grand secours, puisque son auteur suivait, dans cette anthologie, la carrière de Napoléon, au lieu de suivre, comme moi, l'évolution de l'opinion sur l'Empereur.

2. Il serait injuste aussi de ne pas dire avec quel profit j'ai dépouillé les trois volumes de la *Bibliographie napoléonienne française* de M. Davois.

partiste ni antibonapartiste. Ceux qui, à tout prix, voudront y trouver une opinion l'y auront mise. J'y ai toujours parlé de Napoléon avec respect, parce que je le considère comme le plus grand génie des temps modernes et peut-être de tous les temps. J'ai ajouté qu'à mon avis sa destinée avait été si formidable qu'on ne peut pas lui appliquer les règles ordinaires de la morale et qu'il vaut mieux s'essayer à le comprendre qu'à le juger. Quant à déclarer si son règne a été profitable ou non à l'Europe, et si je souhaiterais encore voir un pareil homme gouverner aujourd'hui la France, ce sont là questions que je discuterais peut-être en un autre lieu, mais qui, dans un ouvrage de documentation comme celui-ci, ne seraient pas du tout de mise.

Je sais bien que certains considèrent déjà comme une attitude politique le fait d'appeler l'attention du public sur le nom de Napoléon. Ils voudraient qu'on ne parlât jamais de l'Empereur, convaincus que c'est le seul moyen d'empêcher le peuple d'y penser. Il me semble qu'une pareille campagne de silence est bien vaine et de plus bien mesquine. Pourquoi ne pas dire, tout de suite, comme dans les plus ou moins légendaires histoires du Père Loriquet, que Bonaparte fut tout simplement un général du roi Louis XVIII? Qu'on aime ou qu'on déteste Napoléon, on ne peut pas plus l'ignorer qu'on n'ignore le tonnerre. Le monde entier est encore plein de sa gloire ; si nos enfants, instruits par des étrangers, nous interrogeaient sur sa merveilleuse destinée, nous n'aurions pas le droit de leur répondre que nous ne le connaissons pas. Georges Gaulis m'a rapporté qu'un derviche auquel, en Turquie, il avait été présenté, lui dit : « Ah! tu es Français! » et, cherchant dans sa mémoire, il ajouta : « Napoléon, Tour Eiffel, Président Carnot! » Mais c'est à Napoléon surtout qu'il songeait. Henri Heine raconte qu'un jour, dans le port de Londres, il monta à bord d'un navire des Indes nouvellement arrivé du Bengale. « Ces étrangers, dit-il, purent voir combien leur vue m'était agréable et quel plaisir j'aurais eu à leur dire un petit mot d'amitié. Je pus reconnaître dans l'air souriant de leurs yeux qu'eux aussi m'auraient dit volontiers quelque chose d'agréable, et il était bien affligeant qu'aucun ne comprît la langue de l'autre. A la fin, j'avisai au moyen de leur faire connaître par un seul mot mon affectueuse sympathie et, m'inclinant avec respect en étendant la main comme pour un salut amical, je prononçai le nom de Mohammed. La joie éclaira tout aussitôt les figures foncées de ces étrangers ; ils croisèrent respectueusement les bras ; et, pour me rendre un salut aussi agréable, ils s'écrièrent : « Bonaparté! »

Que les voyageurs aillent en Perse ou en Patagonie, partout, quand ils se disent français, on leur répond « Napoléon ». Sa statue était en Russie dans le palais des czars ; le squelette de son cheval est dans un musée d'Angleterre. Nous aurions mauvaise grâce à être les seuls à ne pas parler de lui sous prétexte qu'il repose aux Invalides et que le bruit de nos voix pourrait le réveiller.

Nous avons essayé, en recourant à de nombreux extraits pour lesquels nous remercions tous les éditeurs, exécuteurs testamentaires et auteurs qui nous ont autorisé à les reproduire, de suivre l'évolution de l'opinion sur Napoléon, non

seulement en France, mais à l'étranger. D'abord, sous l'Empire, ce sera un spectacle assez confus, car le peuple admirait Napoléon; mais, parmi les écrivains, l'Empereur comptait sans doute plus d'ennemis que d'admirateurs sincères. Ce fut son exil de Sainte-Hélène qui, en lui donnant l'auréole du malheur, attira vers lui les sympathies. Sa mort acheva l'œuvre que ses souffrances avaient commencée; et nous verrons sa légende grandir, grandir pendant la période que nous avons désignée comme celle de l'Admiration irréfléchie jusqu'à 1851, date à laquelle Napoléon III profite de ce délire pour arriver au pouvoir. Mais sous le Second Empire, on se ressaisit, et Napoléon Ier expie cruellement toutes les fautes de son successeur; c'est la période du Dénigrement systématique, qui dure jusqu'à 1887 environ. Dès la chute du Second Empire, cependant, les premiers symptômes d'un retour au bon sens étaient apparus; mais ce n'est que de 1887 qu'on peut franchement dater les origines de cette période, qui dure encore aujourd'hui de par le monde : l'époque de l'Admiration raisonnée.

Laissant de côté toute autre préoccupation, j'ai essayé ici d'enregistrer la vérité telle qu'elle se dégageait des faits collectionnés par moi. Que chez ceux qui s'intéressent à Napoléon mon livre trouve une place parmi leurs ouvrages de référence, à côté du Napoléon par l'image de M. Dayot, et je n'ambitionnerai pas une plus belle récompense.

Brest, 1920.

CHARLES CHASSÉ,
Agrégé de l'Université.

I

SOUS LES AIGLES IMPÉRIALES

CHAPITRE I

LA LITTÉRATURE POPULAIRE

L'ADMIRATION POPULAIRE SE MANIFESTE SURTOUT PAR DES CHANSONS ET DES PIÈCES DE THÉATRE. ‖ *Complainte sur la Machine infernale.* ‖ LES PIÈCES DE THÉATRE. ‖ *La nouvelle Cacophonie.* ‖ *Le Général chez le Charbonnier.* ‖ *La Journée de Saint-Cloud.* ‖ *Le Passage du Danube.*

Les véritables hommages de dévoûment à l'Empereur, c'est sur la place du Carrousel qu'il fallait les entendre, lorsque Napoléon y passait ses revues; c'est au bivouac des grenadiers, les veilles de bataille ; c'est dans les conversations des gens du commun qui l'avaient contemplé ou qui, sans avoir jamais admiré autre chose que ses portraits, le sentaient auprès d'eux dans leur demeure comme un Dieu éternellement présent et protecteur. Mais tous ceux-là n'écrivaient pas : beaucoup ne savaient pas manier une plume, et les grognards étaient trop occupés à vagabonder de capitale en capitale pour qu'ils eussent souvent le loisir de rédiger leurs impressions ; certains, cependant, tinrent le manuscrit de leurs randonnées ; mais ce ne furent pas leurs contemporains qui le lurent, c'est nous qui avons eu la joie d'être les premiers à le déchiffrer.

Aussi, si nous voulons découvrir le témoignage spontané de cette masse anonyme sur Napoléon, il nous faudra quitter un peu les plates-bandes de la littérature et entrer dans ses terrains vagues pour demander à un rédacteur de ballades populaires, anonyme lui aussi, une complainte que l'on chanta, en 1800 dans les rues de Paris, sur l'air accoutumé des complaintes, peu après l'attentat de la rue Saint-Nicaise contre le Premier Consul.

COMPLAINTE SUR LA MACHINE INFERNALE

Chantons le récit fidèle
Du plus horrible attentat,
Exercé contre l'État,
Rue Nicaise, au Carrouzelle.
De ce fait la vérité
Fait frémir l'humanité.

Une machine infernale,
De nouvelle invention,
Fit, par son explosion,
Un dégât que rien n'égale,
Renversant, aux environs,
Les hommes et les maisons

Le Consul, dans sa voiture,
A l'instant passait par là ;
Il allait à l'Opéra ;
C'était à lui, chose sûre,
Qu'on voulait donner la mort,
Mais ce fut un vain effort.

De ses chevaux la vitesse
Avait devancé le coup ;
Mais, s'arrêtant tout à coup,
De s'informer, il s'empresse ;
Sans craindre ce noir dessein,
Il poursuivit son chemin.

Son épouse, tout en larmes,
Veut partager son danger.
Mais on vint la rassurer
Sur ces horribles vacarmes,
Lui disant : « Il est passé,
Le Consul n'est point blessé. »

Bientôt, dans le voisinage,
Les blessés et les mourants
Poussent des gémissements ;
D'autres se font un passage
A travers mille débris
Pour se sauver dans Paris.

Cette machine infernale
Était faite d'un tonneau
Et renfermait, au lieu d'eau,
Beaucoup de poudre et des balles.
Cet invention d'enfer
Avait des cercles de fer.

Les éclats de la machine
Enfoncèrent les maisons,
Et la chute des plafonds
Entassa sous leur ruine
Les meubles et les trésors,
Et des blessés et des morts.

Le Tribunat, plein de zèle,
Le Sénat-Conservateur,
Ministre et Législateur,
Le Conseil d'État fidèle,

Au grand Consul en ce jour
Vinrent prouver leur amour.

Bonaparte, en assurance,
De ses lâches ennemis
Saura purger son pays,
Et, par sa rare prudence,
Terminer à nos souhaits,
Le grand œuvre de la paix

(D*** 1800. Complainte extraite de *Chants et Chansons populaires de la France*. Notices par Dumersan. Lécrivain et Tourbon, éditeurs, 1860, vol. I.)

C'est au théâtre aussi que, dans les pièces souvent naïves où les dramaturges célèbrent sa gloire, on découvre le mieux les traces de l'admiration populaire pour son héros ; et cela surtout, lorsqu'il n'est encore que le général Bonaparte ; car les pièces en l'honneur de Napoléon consul prennent vite un air officiel et guindé; et quant à Napoléon empereur, on n'ose guère faire passer un de ses sosies sur les planches. Mais la maigre figure de Bonaparte général apparaît bien fréquemment sur la scène. Le 10 février 1797, on joue au théâtre d'Émulation *la Bataille de Roverbella* ou *Buonaparte en Italie* ; le 23, au théâtre Molière, *la Reddition de Mantoue*; le 27, à l'Ambigu, *la Prise de Mantoue*. Quand la paix est signée à Léoben, des comédies célébrant la paix et le pacificateur sont représentées dans tous les théâtres. Le 4 mai 1797, au théâtre de la Cité, *la Nouvelle Cacophonie* ou *Faites donc aussi la paix*, impromptu pacifique en un acte mêlé de vaudevilles, par Armand Gouffé, se termine par une ronde dont les protagonistes incitaient à la concorde tous les bons citoyens. On y chantait sur Bonaparte ces couplets qui tout au moins ne sont pas maniérés :

Il est bien pis qu'c't Annibal
Si vanté dans l'histoire.
C'est tout au plus si son cheval
Pouvait suivre sa gloire !
Vingt villes n'ont pu l'esquiver
Et s'il entra cheux elles,
Faut qu'la victoir' pour arriver.
L'ait porté sur ses ailes.

Nous n'en finirions pas de citer toutes les pièces de cette époque où Bonaparte joue un rôle. Il faudrait, pour cela, un volume, et ceux que le sujet intéresse particulièrement pourront se reporter au livre de Lecomte que j'ai signalé dans mon avant-propos. Nous nous contenterons ici de remarquer que, dans beaucoup de pièces sur la guerre d'Italie, Bonaparte n'apparaît pas seulement comme le guerrier invincible, mais aussi comme l'ennemi juré des fournisseurs malhonnêtes qui défilent devant nous sous les noms peu élogieux d'Omnivore et de Dévorant, et nous signalerons au passage les œuvres dramatiques qui semblent dignes, à quelque titre, de retenir l'attention du lecteur

Le 15 décembre 1797, on joue au théâtre Feydeau *le Pont de Lodi*, avec musique

de Méhul ; le 24 décembre, au théâtre de la Cité-Variétés, *la Descente en Angleterre*, prophétie en deux actes ; au théâtre d'Émulation, le 16 janvier 1798, *le Général chez le Charbonnier*, opéra-comique en un acte. C'est le récit d'une visite de Bonaparte chez un brave charbonnier qui ne sait pas quel grand homme il reçoit sous son toit. A la fin de l'opérette, Bonaparte rompt son incognito et veut payer sa part de dépenses. Mais, aux acclamations de l'assistance, le bon charbonnier se refuse à rien recevoir :

Quant à la carte d'vot' souper,
C'est à votre r'tour d'Angleterre
Qu'au-devant d'vous je veux aller
Pour en réclamer le salaire ;
Je n'crains pas qu'vous m'en fassiez tort
Et que d'vot' mémoire all' s'écarte,
Car il ne vous est pas encor
Arrivé de perdre la carte.

En 1799, plusieurs pièces célèbrent le retour d'Égypte ; puis c'est le coup d'État de Brumaire qui a les honneurs de la scène. Dès le 22 Brumaire, *les Mariniers de Saint-Cloud* disent le bonheur de la France débarrassée des exploiteurs ; e 23, c'est *la Girouette de Saint-Cloud* ; le 25, *la Journée de Saint-Cloud*.

En 1805, on joue aux Palais-Variétés *la Bataille des Trois Empereurs* et, pendant tout le règne, des pièces de circonstance sont représentées dans toutes les villes de France où passe l'Empereur au cours de ses déplacements.

Les théâtres ainsi racontent en 1809 *le Passage du Danube* ; le mariage avec Marie-Louise provoque toute une éclosion d'œuvres dramatiques. Désaugiers, par un divertissement en un acte, commémore la naissance du roi de Rome.

En 1812 et en 1813, l'étoile de l'Empereur pâlit ; les pièces napoléoniennes deviennent moins fréquentes et moins spontanées.

En 1814, en revanche, quand le péril est tout proche, le patriotisme reprend ses droits au théâtre. Mais, phénomène remarquable, ce n'est pas Napoléon, c'est la France que glorifient toutes ces œuvres théâtrales. On joue *la Bataille de Denain*, *le Siège de Beauvais*, *Philippe-Auguste à Bouvines*, *Charles Martel ou la France sauvée*, et la Comédie-Française reprend *le Siège de Calais* par Du Belloy.

CHAPITRE II

LA LITTÉRATURE OFFICIELLE

LES FLATTERIES DES ÉCRIVAINS OFFICIELS. || LACÉPÈDE, LAPLACE. | BAOUR-LORMIAN, LE RÉTABLISSEMENT DU CULTE. || BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, ÉLOGE DE NAPOLÉON, DEVANT L'ACADÉMIE. || FONTANES, DISCOURS AU PAPE. | POÈMES SUR LA NAISSANCE DU ROI DE ROME ; CASIMIR DELAVIGNE, SOUMET.

NAPOLÉON aimait-il la flatterie? C'est fort douteux; il semble que ce grand réaliste ait préféré aux mots inconsistants des adulateurs la matérialité certaine du pouvoir. Mais, dans le système de monarchie qu'il avait instiué, les éloges officiels avaient leur place marquée et, sans sourciller, il acceptait, quitte à en sourire dans l'intimité, les éloges les moins pondérés que lui décernaient ses sujets. « On ne peut louer dignement Sa Majesté, — lui déclarait Lacépède ; — sa gloire est trop haute ; il faudrait être placé à la distance de la postérité pour découvrir son immense élévation. » (*Moniteur*, 29 juillet 1807.) Laplace, dans son *Exposition du système du monde*, affirmait : « Grâce au génie de l'Empereur, l'Europe entière ne formera bientôt qu'une immense famille, unie par une même religion et le même code de lois, et la postérité qui jouira pleinement de ces avantages ne prononcera qu'avec admiration le nom du héros, son bienfaiteur. »

Baour-Lormian, en 1802, lui adressait les vers suivants pour le remercier d'avoir restauré le culte catholique en France :

LE RÉTABLISSEMENT DU CULTE

Enfin, vers l'Orient, par Dieu même appelé,
Un héros apparaît sur la montagne sainte ;
Ses regards consolants ont dissipé la crainte :
De la religion, il vient sécher les pleurs.
Cette épouse du ciel, oubliant ses malheurs,
Replace sur son front la couronne immortelle ;
Les yeux ternis longtemps brillent d'un nouveau zèle ;
Timide et respirant d'un passé douloureux,
Son cœur s'ouvre à l'espoir de faire des heureux,
Et ses beaux chants d'amour et de reconnaissance
De son libérateur célèbrent la puissance.
Comme un astre charmant qui vers le soir nous luit,
L'olivier à la main, l'aimable Paix la suit.
De la triste Sion toutes deux exilées,
Dans ses murs triomphants toutes deux rappelées,

Compagnes d'infortune et de félicité,
Ensemble rendent grâce à la divinité.
Abandonne, ô Sion, les crêpes du veuvage !
Temple, relève-toi sur le sacré rivage.
Fleurs, embaumez les airs des parfums les plus doux !
Le Dieu fort et vivant dépouille son courroux.
Faut-il chanter ce jour d'éternelle mémoire
Et d'un autre Cyrus la dernière victoire?
Le soleil couronné de splendeurs et de feux,
Voyageur matinal, s'avançait dans les cieux ;
A ses premiers rayons le bronze des batailles
Tonne pour le Très-Haut au sein de nos murailles ;
L'airain religieux, muet dix ans entiers,
Mêle une voix sonore à ses accents guerriers.
Hommes, femmes, vieillards, quittent leur couche oiseuse ;
Tous contemplent, ravis, cette aurore joyeuse.
Vers le saint édifice, à son maître rendu,
Chacun vole, et d'amour et d'ivresse éperdu,
Semble douter encor d'un réveil qui l'enchante.
O du culte chrétien pompe auguste et touchante !
Ces Lévites, couverts de longs habits de lin,
Les sons de la trompette et de l'orgue divin,
Le cantique de paix, et la myrrhe enflammée
Voltigeant sous la voûte en épaisse fumée,
Tous ces braves, vieillis dans la gloire et l'honneur,
Balançant leurs drapeaux sur l'autel du Seigneur,
Les transports, les soupirs, les vœux d'un peuple immense,
Et celui qui d'en haut apporta la clémence,
Humiliant lui-même en ce moment sacré
Son front victorieux de palmes entouré....

(Baour-Lormian, *le Rétablissement du Culte*, Paris. Chez Louis, libraire. An X.M.DCCCII.)

Sous le consulat aussi, Écouchard-Lebrun composait *les Toasts de l'Olympe* en l'honneur de Bonaparte. Bernardin de Saint-Pierre, à qui la Révolution avait enlevé ses places et ses pensions, se voyait rendre par Bonaparte ses privilèges perdus. Aussi s'explique-t-on la forme hyperbolique des éloges qu'il prodigua à son bienfaiteur, au cours d'une séance de l'Académie.

ÉLOGE ACADÉMIQUE DE NAPOLÉON

Enfin le ciel nous envoya un libérateur. Ainsi, l'aigle s'élance au milieu des orages ; en vain, les autans le repoussent et font reployer ses ailes, il accroît sa force de leur furie, et, s'élevant au haut des airs, il s'avance dans

l'axe de la tempête, à la faveur même des vents contraires. Tel apparut aux regards de l'Europe conjurée cet homme dont la vertu s'accroît par les obstacles, ce héros philosophe, organisé par l'empire. Il vole d'abord au midi, la foudre dans la main et le caducée de l'autre. Il s'élève au-dessus des trônes et répare les injures faites aux nations ; bientôt, il plane sur l'Égypte, et joignant à la terreur de ses armes les bienfaits de la philosophie, il fonde un institut dans l'antique royaume des Pharaons redevenu barbare. Il revole vers la France alarmée, il en relève le trône pour la gouverner et y joint celui de l'Italie pour l'affermir. Il rétablit en même temps l'Académie française pour rendre aux muses leurs anciens asiles et joindre la gloire des lettres à celle des armes. La France n'était alors défendue sur ses frontières que par des villes fortifiées ; il l'entoure d'une confédération de nouveaux royaumes qu'il a créés. En vain l'ourse boréale s'en irrite et, toute hérissée de frimas, vomit contre lui les météores des plus affreux hivers ; il accourt vers elle et renverse tour à tour trois puissants souverains qui en défendaient les barrières. Mais, comme s'il n'eût couru que dans une lice d'honneur, il les relève tour à tour et leur offre la paix et son alliance. Enfin, le plus puissant d'entre eux, dont on avait voulu faire le plus implacable de ses ennemis, vaincu de sa générosité, devient le premier de ses amis.

O toi qui projettes en sage et exécutes en héros, sois l'amour des humains, mets ta gloire dans leur bonheur ! Sans doute, une grande renommée est déjà acquise. Toutes les classes de l'Institut te célébreront à l'envi. La géographie décrira les régions que tu as parcourues ; l'histoire célébrera tes conquêtes, tes victoires, tes traités au dehors, ton administration au dedans ; les arts diront les monuments que tu as élevés à Apollon, à Minerve, au redoutable dieu de la guerre. Mais, lorsque le bruit des canons annoncera à la capitale le retour de tes phalanges invincibles, que des foules de jeunes épouses et de filles couronnées de fleurs se précipiteront dans les rangs de tes soldats couverts de lauriers, pour y embrasser des frères et des époux qu'elles croyaient perdus ; qu'élevant leurs bras et leurs couronnes de fleurs vers ton char de triomphe elles t'environneront de danses et des chants de la reconnaissance et de la joie, c'est alors que les muses françaises, s'élevant vers la postérité, chanteront la paix que tu auras donnée au monde.

O vous que nous venons d'admettre dans notre sein, et vous aussi, candidats futurs qui aspirez à ce dernier asile de la philosophie, qui devez un jour jeter quelques feuilles de cyprès sur nos humbles tertres comme nous en avons jeté sur ceux de nos prédécesseurs, ah! vous les rendez illustres, si vous y joignez quelques rameaux des oliviers qui couronnent sa tête ; car nous avons eu aussi part à ses bienfaits ! Mais, dès à présent, célébrez de grandes destinées; représentez la France, naguère humiliée et malheureuse, s'élevant au plus haut degré de splendeur et de prospérité par les soins de Napoléon.

(Bernardin de Saint-Pierre à une séance de réception de l'Académie. Cité dans *Histoire socialiste*, t. VI, éd. Rouff, p. 476-77.)

Fontanes, lorsque, en 1804, il reçoit le pape au nom du corps législatif, ne ménage pas non plus la modestie de son maître.

DISCOURS DE FONTANES AU PAPE EN 1804

TRÈS SAINT-PÈRE,

Quand le vainqueur de Marengo conçut, au milieu du champ de bataille, le dessein de rétablir l'unité religieuse et de rendre aux Français leur culte antique, il préserva d'une ruine entière les principes de la civilisation. Cette grande pensée, survenue dans un jour de victoire, enfanta le Concordat, et le Corps législatif, dont j'ai l'honneur d'être l'organe auprès de Votre Sainteté, convertit le Concordat en loi nationale.

Jour mémorable, également cher à la sagesse de l'homme d'État et à la foi du chrétien ! C'est alors que la France, abjurant de trop graves erreurs, donna les plus utiles leçons au genre humain. Elle sembla reconnaître devant lui que toutes les pensées irréligieuses sont des pensées impolitiques, et que tout attentat contre le christianisme est un attentat contre la société.

Le retour de l'ancien culte prépara bientôt celui d'un gouvernement plus naturel aux grands États, et plus conforme aux habitudes de la France. Tout le système social, ébranlé par les opinions inconstantes de l'homme, s'appuya de nouveau sur une doctrine immuable comme Dieu même. C'est la Religion qui poliçait autrefois les sociétés sauvages ; mais il était plus difficile aujourd'hui de réparer leurs ruines que de fonder leur berceau.

Nous devons ce bienfait à un double prodige. La France a vu naître un de ces hommes extraordinaires, envoyés de loin en loin au secours des empires qui sont prêts à tomber ; tandis que Rome, en même temps, a vu briller sur le trône de Saint-Pierre toutes les vertus apostoliques du premier âge. Leur douce autorité se fait sentir à tous les cœurs. Des hommages universels doivent suivre un Pontife aussi sage que pieux, qui sait à la fois tout ce qu'il faut laisser au cours des affaires humaines et tout ce qu'exigent les intérêts de la religion.

Cette religion auguste vient consacrer avec lui les nouvelles destinées de l'Empire français et prend le même appareil qu'au siècle des Clovis et des Pépins.

Tout a changé autour d'elle ; seule, elle n'a pas changé.

Elle voit finir les familles des rois comme celles des sujets ; mais, sur les débris des trônes qui s'élèvent, elle admire toujours la manifestation successive des desseins éternels et leur obéit avec confiance.

Jamais l'univers n'eut un plus imposant spectacle, jamais les peuples n'ont reçu de plus grandes instructions.

Ce n'est plus le temps où l'empire et le sacerdoce étaient rivaux. Tous les deux se donnent la main pour repousser les doctrines funestes, qui ont

menacé l'Europe d'une subversion totale. Puissent-elles céder pour jamais à la double influence de la religion et de la politique réunies. Ce vœu sans doute ne sera point trompé ; jamais, en France, la politique n'eut tant de génie et jamais le trône pontifical n'offrit au monde chrétien un modèle plus respectable et plus touchant.

Millevoye chante Austerlitz, Pierre Lebrun Iéna. Mais le second mariage de Napoléon provoque particulièrement l'enthousiasme des poètes officiels. Bour-Lormian écrit un chant d'hymen. Le jour de la cérémonie religieuse, des chœurs chantent en plein air une cantate d'Arnault sur musique de Méhul. Des concours de poésie française, latine, italienne, allemande sont organisés. Luce de Lancival, que Napoléon avait déjà décoré de la Légion d'honneur et gratifié d'une pension de 6 000 francs à l'occasion de sa tragédie d'*Hector*, remporte le grand prix de discours latin. Mais il ne survécut guère à son triomphe ; déjà amputé d'une jambe, il vit la gangrène s'emparer du pied qui lui restait. A son lit d'agonie, plusieurs hauts personnages vinrent lui présenter le prix qu'il avait remporté ; il le reçut, manifesta un très vif bonheur et mourut (le 17 août 1810). Sur le mariage aussi, Désaugiers écrivit une chanson de circonstance sur l'air de *Monsieur Dumollet* dont il était l'auteur. Les enfants eux-mêmes voulurent être de la fête, et Berryer, alors âgé de onze ans, exprima sa satisfaction en un long poème.

Peu après la naissance du roi de Rome, l'éditeur Didot publia une collection de poèmes en l'honneur du nouveau-né. Esménard, membre de l'Académie française, y chantait cette nativité en termes pompeux :

> Voici que, dans les airs, sur la ville étonnée,
> Deux aigles font voler le char de l'Hyménée ;
> La Victoire et l'Amour, se tenant par la main,
> Veillent sur un berceau, l'espoir du genre humain.

Très fier de ce voisinage, Casimir Delavigne, encore élève de rhétorique au lycée Napoléon, s'écriait avec enthousiasme :

> Ministres du Seigneur, redoublez vos cantiques,
> O temples, agrandissez-vous !

On rencontrait même dans ce recueil hétéroclite une chanson de Jérôme bachoteur à la Grenouillère, sur l'air de *Ah ! v'là qui est donc bâclé :*

> Y allons boire à la santé
> Du Fanfan, l'espoir de la France,
> Et chantons à l'unisson :
> Vive Louise et Napoléon !

Jaloux des lauriers de Luce de Lancival, Lemaire, professeur de littérature latine, non content d'avoir comparé en vers latins Marie-Louise à la Vierge, torturait des vers de Virgile pour leur arracher des prophéties favorables à Napo-

léon et à sa dynastie. Mais la pièce qui fut le plus prisée dans les salons académiques fut le poème de Soumet, où le roi de Rome était ainsi salué :

Du plus grand des Héros la sagesse profonde
Se repose sur toi de l'avenir du Monde.
A sa Famille immense, il promet ton appui ;
Son immortalité sur ta tête rayonne
Et déjà la gloire s'étonne
De tresser des lauriers pour un autre que lui.

CHAPITRE III

LES ADVERSAIRES DE NAPOLÉON

MARIE-JOSEPH CHÉNIER ; NÉPOMUCÈNE LEMERCIER. || BÉRANGER (*Le roi d'Yvetot*). || PAUL-LOUIS COURIER (*Le Plébiscite*). || CHARLES NODIER (*La Napoléone*). || CHATEAUBRIAND (*Apostrophe à Napoléon*). || BENJAMIN CONSTANT (*Napoléon usurpateur*). || MADAME DE STAËL. || COMMENT SISMONDI SE RALLIA A NAPOLÉON.

NAPOLÉON eut contre lui les écrivains et républicains et légitimistes auxquels répugnait son despotisme. Certains d'entre eux, comme Chateaubriand et Mme de Staël, qui l'admiraient en secret, lui eussent sans doute livré une guerre moins ardente s'il avait consenti à leur parler de puissance à puissance. Mais Napoléon, qui n'aimait pas les idéologues, traita toujours fort rudement les littérateurs qui se permettaient de différer d'opinion avec lui. « Si je lâche la bride à la presse, disait-il, je ne resterai pas trois mois au pouvoir. » Il fallait à ses adversaires choisir entre la servitude dorée et la lutte implacable. Parfois ils acceptaient la servitude, de guerre lasse.

C'est ce que fit Marie-Joseph Chénier : il avait commencé par être un admirateur sincère de Bonaparte, mais un admirateur debout. Lors du couronnement, il donna au théâtre la tragédie de *Cyrus*, où il célébrait les bienfaits du régime, tout en se permettant de donner quelques conseils au monarque. Ceci déplut au maître et il le fit savoir au poète. Celui-ci, piqué de voir son hommage aussi mal récompensé, écrivit le poème de *la Promenade*, où on lisait ce vers séditieux :

Un Corse a des Français dévoré l'héritage.

En 1806, il aggravait son offense par une *Épître à Voltaire*, œuvre peu favorable au gouvernement d'alors. Napoléon lui fit enlever son poste d'inspecteur général des études. Privé de ressources, Chénier s'humilia ; il écrivit à l'Empereur ; et celui-ci, sentant qu'il avait triomphé, se montra bon prince : il accorda au vaincu une pension annuelle de 8 000 francs. En 1809, Chénier, dès lors enrégimenté parmi les poètes officiels, louait en vers le chef providentiel des Français.

Lorsque les auteurs étaient de moindre envergure[1], Napoléon n'hésitait pas à procéder plus sommairement ; il le fit bien voir à Dupaty, qui pourtant avait collaboré à l'élogieuse *Girouette de Saint-Cloud*, dont nous avons parlé plus haut. Ce malheureux Dupaty avait donné à l'Opéra-Comique *l'Antichambre*, inoffensive histoire de deux valets métamorphosés en gentilshommes. La censure crut y voir une satire de la noblesse napoléonienne ; la pièce fut interdite et l'auteur dépêché sur un ponton.

1. Et même parfois lorsqu'ils étaient bien connus ; La Harpe fut exilé à vingt-cinq lieues de Paris.

Le dramatiste Népomucène Lemercier encourut aussi, par les boutades bourrues qu'il adressait à l'Empereur lui-même, les rancunes du gouvernement impérial. Napoléon, pourtant, l'a relativement traité avec plus de ménagements que les autres adversaires, car si, comme Empereur, il lui en voulait grandement, il aimait, comme homme, la franchise du vieil ami républicain qui, dès la proclamation de l'Empire, lui avait renvoyé l'insigne de la Légion d'honneur. Napoléon, haussant les épaules, le traita de fanatique. Un despote, lui répliqua Lemercier :

Un despote persan appelait fanatique
Un sage Athénien soumis seul au devoir.
« Qui de nous l'est le plus? dit l'homme de l'Attique ;
J'aime la liberté comme toi le pouvoir. »

A son retour de l'île d'Elbe, en 1815, l'Empereur, recevant aux Tuileries une foule d'importants personnages, remarqua l'absence de Lemercier. Quelqu'un prétendit que ses attaques contre Napoléon après l'abdication de Fontainebleau le gênaient sans doute. « Que fait cela ? répondit Napoléon, il a bien pu écrire ce qu'il ose me dire en face. »

D'autres, comme Ducis, n'adressèrent point de reproches à Napoléon, mais se contentèrent de marquer leur désapprobation par leur silence. Lorsque le Premier Consul lui offrit une place au Sénat et fit même imprimer sa nomination au *Moniteur*, il refusa, et c'est à ce refus qu'il faisait allusion quand, plus tard, la croix de la Légion d'honneur lui étant offerte, il répondit : « J'ai refusé pis. »

Suard, directeur du *Publiciste*, répondait à Fouché le priant de rectifier « l'opinion qui s'égarait » sur le jugement et la mort du duc d'Enghien : « J'ai soixante ans, monsieur le Ministre. Je ne sens pas que ma conscience et mon esprit se soient plus assouplis que mes membres raidis par l'âge. Le jugement et la mort du duc d'Enghien m'ont frappé comme un acte politique que je déplore et qui renverse toutes mes idées de justice et d'humanité. Je ne puis donc redresser une opinion que je partage. »

Même lorsqu'il n'osait pas sévir contre de pareils hommes, Napoléon devait se sentir profondément irrité à la pensée que lui, le conquérant de l'Europe, ne pouvait arracher leur acquiescement à ces quelques individus. Il y avait là une antithèse que Victor Hugo s'est plu à relever lorsque, en 1841, dans son Discours de réception à l'Académie Française en remplacement de Népomucène Lemercier, il a décrit l'état de la France en 1800 :

« Tout dans le continent s'inclinait devant Napoléon, tout, — excepté six poètes, messieurs, — permettez-moi de le dire et d'en être fier dans cette enceinte, — excepté six penseurs restés seuls debout dans l'univers agenouillé ; et ces noms glorieux j'ai hâte de les prononcer devant vous, les voici : Ducis, Delille, Mme de Staël, Benjamin Constant, Chateaubriand, Lemercier.

« Que signifiait cette résistance? Au milieu de cette France qui avait la victoire, la force, la puissance, l'empire, la domination, la splendeur ; au milieu de cette Europe émerveillée et vaincue qui, devenue presque française, participait elle-même du rayonnement de la France, que représentaient ces six esprits révoltés contre un génie, ces six renommées indignées contre la gloire, ces six poètes irrités contre un héros? Messieurs, ils représentaient en Europe la seule chose qui manquât alors à la France, la liberté. »

Au fond, il ne serait pas bien paradoxal de soutenir que les véritables admirateurs de Napoléon sous l'Empire, ç'ont été surtout ses adversaires. Alors, en

effet, qu'après le départ de leur maître nous verrons bientôt ceux qui l'avaient le plus adulé tourner honteusement casaque, ceux qui contribueront le plus au développement de la légende napoléonienne seront justement ceux qui n'auront montré qu'un enthousiasme restreint pour le maître lorsqu'il occupait le pouvoir.

Béranger, par exemple, dont les chansons ont tant fait pour maintenir dans le peuple la mémoire du grand homme, nous dit dans son *Autobiographie* qu'il pleura de dépit lorsque Napoléon prit le titre d'Empereur ; il trouva que c'était là déchoir « d'autant plus, ajoute-t-il, qu'alors je me rendais moins bien compte que je ne l'ai fait depuis des nécessités que lui imposait la lutte à soutenir contre les entreprises sans cesse renaissantes de l'aristocratie européenne ». En 1813, il élève une protestation malicieuse contre les guerres continuelles de l'Empire ; il écrit *le Roi d'Yvetot*, qui ne courut d'ailleurs qu'en manuscrit, car la censure était vigilante.

LE ROI D'YVETOT

Il était un roi d'Yvetot
Peu connu dans l'histoire :
Se levant tard, se couchant tôt,
Dormant fort bien sans gloire ;
Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton,
Dit-on.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La, la.

Il faisait ses quatre repas
Dans son palais de chaume,
Et sur un âne, pas à pas,
Parcourait son royaume.
Joyeux, simple et croyant le bien,
Par toute garde, il n'avait rien
Qu'un chien.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La, la.

Il n'avait de goût onéreux
Qu'une soif un peu vive ;
Mais en rendant son peuple heureux,
Il faut bien qu'un roi vive.
Lui-même à table et sans suppôt,
Sur chaque muid levait un pot
D'impôt.

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La, la.

Aux filles de bonnes maisons
Comme il avait su plaire,
Les sujets avaient cent raisons
De le nommer leur père :
D'ailleurs, il ne levait de ban
Que pour tirer quatre fois l'an
Au blanc.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La, la.

Il n'agrandit point ses États,
Fut un voisin commode,
Et, modèle des potentats,
Prit le plaisir pour code.
Ce n'est que lorsqu'il expira,
Que le peuple qui l'enterra,
Pleura.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La, la.

On conserve encor le portrait
De ce digne et bon prince ;
C'est l'enseigne d'un cabaret
Fameux dans la province.
Les jours de fête, bien souvent,
La foule s'écrie en buvant
Devant :
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La, la.

Cette chanson fit du bruit, et on l'attribua même à plusieurs hommes connus. « On a répété plusieurs fois, écrit Béranger, que cette chanson m'avait valu des persécutions ; il n'en est rien et j'ai lieu de croire pourtant qu'elle avait été mise sous les yeux de l'Empereur.... Croirait-on qu'il y a peu de temps quelques-uns de ceux qui ont injurié jadis la mémoire de Napoléon ont eu l'idée de me reprocher d'avoir attaqué ce grand homme au moment de sa chute par cette chanson du *Roi d'Yvetot* ? Ils feignent d'oublier qu'elle courut plusieurs mois avant les victoires

de Lutzen et de Bautzen, que ces messieurs auraient célébrées sans doute s'ils avaient pu alors tenir une plume. »

Paul-Louis Courier ne devait pas chanter plus tard aussi énergiquement que Béranger les louanges de Napoléon, mais, enfin, il lui arriva souvent, sous la Restauration, de regretter un régime qui lui avait, en son temps, paru bien ridicule. En effet, — et le malin pamphlétaire fut sans doute une des rares personnes qui le jugèrent à ce point de vue, — l'État napoléonien, avec son aristocratie nouvelle copiée sur l'ancienne, ses distributions de royaumes et de duchés à d'ex-palefreniers ou d'ex-blanchisseuses, lui sembla une immense farce ; et il est bien certain que, faute de recul, il dut souvent trouver fort comiques les spectacles qui se déroulaient sous ses yeux. Mais, en sceptique qu'il était, il se gardait de dire bien haut sa pensée, et c'est dans sa correspondance seulement que nous découvrons son manque de respect (mêlé peut-être à un peu d'envie) pour la personne de Napoléon. Tantôt il raille la gloire militaire qui ne requiert pas d'apprentissage, puisqu'un Gaston de Foix est consacré grand général par une unique bataille, tandis que les plus grands peintres sont contraints d'apprendre leur métier avant que de pouvoir le connaître. Tantôt (et c'est le passage que nous citerons ici) il juge d'un sourire indulgent l'ambition enfantine de Bonaparte.

LE PLÉBISCITE

A Plaisance, le ... mai 1804.

Nous venons de faire un empereur et, pour ma part, je n'y ai pas nui. Voici l'histoire. Ce matin, d'Anthouard nous assemble et nous dit de quoi il s'agissait, mais bonnement, sans préambule ni péroraison. Un empereur ou la république, lequel est le plus de votre goût? Comme on dit, rôti ou bouilli, potage ou soupe, que voulez-vous? Sa harangue finie, nous voilà tous à nous regarder, assis en rond. Messieurs, qu'opinez-vous? Pas le mot ; personne n'ouvre la bouche. Cela dura un quart d'heure ou plus, et devenait embarrassant pour d'Anthouard et pour tout le monde, quand Maire, un jeune homme, un lieutenant que tu as pu voir, se lève et dit : S'il veut être empereur, qu'il le soit ; mais, pour en dire mon avis, je ne le trouve pas bon du tout. Expliquez-vous, dit le colonel ; voulez-vous? ne voulez pas? Je ne le veux pas, répond Maire. A la bonne heure. Nouveau silence. On recommence à s'observer les uns aux autres, comme des gens qui se voient pour la première fois. Nous y serions encore si je n'eusse pris la parole. « Messieurs, dis-je, il me semble, sauf correction, que ceci ne nous regarde pas. La nation veut un empereur, est-ce à nous d'en délibérer? » Ce raisonnement parut si fort, si lumineux si *ad rem*... que veux-tu? j'entraînai l'assemblée. Jamais. orateur n'eut un succès si complet. On se lève, on signe, on s'en va jouer au billard. Maire me disait : « Ma foi, commandant, vous parlez comme Cicéron, mais pourquoi voulez-vous donc tant qu'il soit empereur, je vous prie? — Pour en finir et faire notre partie de billard. Fallait-il rester là tout le jour? pourquoi, vous, ne le voulez-vous pas? — Je ne sais, me dit-il, mais je le croyais fait pour quelque chose de mieux. » Voilà le propos du lieutenant que je ne trouve point tant sot. En effet, que signifie, dis-moi... un homme comme lui, Bona-

parte, soldat, chef d'armée, le premier capitaine du monde, vouloir qu'on l'appelle Majesté? Être Bonaparte et se faire sire! *Il aspire à descendre* : mais non, il croit monter en s'égalant aux rois. Il aime mieux un titre qu'un nom. Pauvre homme ! ses idées sont au-dessous de sa fortune. Je m'en doutai quand je le vis donner sa petite sœur à Borghèse et croire que Borghèse lui faisait trop d'honneur.

La sensation est faible. On ne sait pas bien encore ce que cela veut dire On ne s'en soucie guère et nous en parlons peu.... Demanelle[1], je crois, ne fera pas d'assemblée. Il envoie les signatures avec l'enthousiasme, le dévoûment à la personne, etc.

Voilà nos nouvelles ; mande-moi celles du pays où tu es, et comment la farce s'est jouée chez vous. A peu près de même, sans doute.

Chacun baise en tremblant la main qui nous enchaîne. Avec la permission du poète, cela est faux. On ne tremble point. On veut de l'argent et on ne baise que la main qui paye.

Ce César l'entendait bien mieux, et aussi, c'était un autre homme. Il ne prit point de titres usés, mais il fit de son nom même un titre supérieur à celui de roi.

Il faut ranger aussi Charles Nodier parmi les adversaires intermittents de Napoléon, puisqu'en 1802, — il était alors âgé de dix-neuf ans, — il fit publier à Londres par Peltier une violente satire : *la Napoléone*, qui lui valut quelques mois de prison à Sainte-Pélagie. Cette hostilité de Nodier ne doit d'ailleurs pas être prise trop au sérieux, car on lut à l'audience, pour disculper l'auteur, une lettre de lui où, presque au même moment, il affirmait sa profonde admiration pour le maître de la France. Après avoir expié sous les verrous son exercice de rhétorique, il redevint un sujet docile et se laissa même plus tard recommander à l'Empereur pour obtenir une place de rédacteur au *Journal de l'Empire*.

LA NAPOLÉONE

Que le vulgaire s'humilie
Sur les parvis dorés du palais de Sylla,
Au-devant du char de Tullie,
Sous le sceptre de Claude et de Caligula !
Ils régnèrent en dieux sur la foule tremblante :
Leur domination sanglante
Accabla le monde avili ;
Mais les siècles vengeurs ont maudit leur mémoire,
Et ce n'est qu'en léguant des forfaits à l'histoire
Que leur règne échappe à l'oubli.

1. Colonel d'un régiment d'artillerie à pied.

Vendue au tyran qui l'opprime,
Qu'une tourbe docile implore le mépris !
Exempt de la faveur du crime,
Je marche sans contrainte et n'attends point de prix.
On ne me verra point mendier l'esclavage
Et payer d'un coupable hommage
Une lâche célébrité.
Quand le peuple gémit sous sa chaîne nouvelle,
Je m'indigne du joug ; et mon âme fidelle
Respire encore la liberté !

Il vient, cet étranger perfide,
Insolemment s'asseoir au-dessus de nos lois ;
Lâche héritier du parricide,
Il dispute aux bourreaux la dépouille des rois.
Sycophante vomi des murs d'Alexandrie
Pour l'opprobre de la patrie
Et pour le deuil de l'univers,
Nos vaisseaux et nos ports accueillent le transfuge :
De la France abusée, il reçoit un refuge ;
Et la France en reçoit des fers.

Il est donc vrai ! ta folle audace
Du trône de ton maître ose tenter l'accès !
Tu règnes : le héros s'efface,
La liberté se voile et pleure tes succès.
D'un projet trop altier ton âme s'est bercée ;
Descends de ta pompe insensée ;
Retourne parmi tes guerriers.
A force de grandeur, crois-tu pouvoir l'absoudre !
Crois-tu mettre ta tête à l'abri de la foudre
En la cachant sous des lauriers !

Quand ton ambitieux délire
Imprimait tant de honte à nos fronts abattus,
Dans l'ivresse de ton empire,
Rêvais-tu quelquefois le poignard de Brutus ?
Voyais-tu s'élever l'heure de la vengeance,
Qui vient dissiper ta puissance
Et les prestiges de ton sort ?
La roche tarpéienne est près du Capitole ;
L'abîme est près du trône ; et la palme d'Arcole
S'unit au cyprès de la mort.

En vain, la crainte et la bassesse
D'un immense avenir ont flatté ton orgueil.
Le tyran meurt ; le charme cesse ;
La Vérité s'arrête au pied de ton cercueil.
Debout dans l'avenir, la Justice t'appelle ;
Ta vie apparaît devant elle,
Veuve de ses illusions.
Les cris des opprimés tonnent sur ta poussière,
Et ton nom est voué par la nature entière
A la haine des nations.

En vain au char de la victoire
D'un bras triomphateur tu fixas le destin ;
Le temps s'envole avec ta gloire
Et dévore en fuyant ton règne d'un matin.
Hier, j'ai vu le cèdre. Il est couché dans l'herbe.
Devant une idole superbe
Le monde est las d'être enchaîné.
Avant que tes égaux deviennent tes esclaves,
Il faut, Napoléon, que l'élite des braves
Monte à l'échafaud de Sidnei.

Mais ni Béranger, ni Courier, ni Charles Nodier n'étaient pour Napoléon des adversaires bien à craindre ; il en était autrement de Chateaubriand, de Mme de Staël et de Benjamin Constant.

Sur Chateaubriand comme sur Béranger, nous reviendrons plus tard et nous ne parlerons maintenant que de leur attitude sous le gouvernement de Napoléon.

On sait que Chateaubriand lui dédia avec enthousiasme son *Génie du Christianisme* en 1802. Bonaparte, reconnaissant, se le fit présenter et se déclara même à Fontanes très satisfait de cette conversation, quoique Chateaubriand n'eût pas ouvert la bouche. Il le nomma ministre de France près la république du Valais. Mais soit qu'il jugeât la faveur comme insuffisante, soit que, vraiment, il eût été révolté jusqu'au fond de l'âme par la condamnation du duc d'Enghien, l'auteur d'*Atala* démissionna le jour où il apprit l'exécution. Ce fut le commencement de la guerre, guerre intermittente d'ailleurs, car souvent ils se sentaient l'un ou l'autre tentés de faire trêve, mais « l'orgueil était le plus fort[1] ». « S'il m'eût fait fusiller volontiers, a écrit Chateaubriand, en le tuant, je n'aurais pas senti beaucoup de peine. »

En 1807, Chateaubriand publie dans *le Mercure* un article visant directement l'Empereur. « Lorsque, dans le silence de l'abjection, écrivit-il, on n'entend plus retentir que la chaîne de l'esclave et la voix du délateur, lorsque tout tremble devant le tyran et qu'il est aussi dangereux d'encourir sa faveur que de mériter sa disgrâce, l'historien paraît chargé de la vengeance des peuples. C'est en vain que Néron prospère, Tacite est déjà né dans l'Empire ; il croît inconnu auprès des

1. Buffenoir, *Revue Bleue*, 1898 : Chateaubriand et Napoléon.

cendres de Germanicus, et déjà l'intègre Providence a livré à un enfant obscur la gloire du maître du monde. » Napoléon, qui n'aimait pas qu'on écrivît sous son règne l'éloge de Tacite, fit supprimer *le Mercure*.

Il ne semble pourtant pas qu'il ait gardé longtemps rancune à l'écrivain, puisqu'en 1810 il s'étonna que l'Institut n'eût pas récompensé *le Génie du Christianisme*. En 1811, Chateaubriand fait des avances à Napoléon dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, mais la même année, aussi, il froisse irrémédiablement l'Empereur quand, élu à l'Académie en remplacement de M.-J. Chénier, il rédige un discours de réception hostile à l'Empire. Napoléon, furieux, rendit à Daru le discours tout sillonné de traits de crayon et, apostrophant vivement l'auteur absent : « Sortez, monsieur, s'écria-t-il, passez la frontière et laissez la France en paix et en union, sous un pouvoir dont elle a tant besoin. »

En 1814, dès l'abdication de Fontainebleau, Chateaubriand publiait contre le monarque tombé le violent pamphlet *De Buonaparte et des Bourbons*, dont nous donnons ci-dessous un extrait et, pendant les Cent Jours, il accompagnait à Gand le roi Louis XVIII.

APOSTROPHE A NAPOLÉON

Lorsque Bonaparte chassa le Directoire, il lui adressa ce discours :

« Qu'avez-vous fait de cette France que je vous ai laissée si brillante? Je vous ai laissé la paix, j'ai retrouvé la guerre ; je vous ai laissé des victoires, j'ai retrouvé des revers ; je vous ai laissé les millions de l'Italie, et j'ai trouvé partout des lois spoliatrices et de la misère. Qu'avez-vous fait des cent mille Français que je connaissais tous, mes compagnons de gloire? Ils sont morts. Cet état de choses ne peut durer ; avant trois ans, il nous mènerait au despotisme : mais nous voulons la république, la république assise sur les bases de l'égalité, de la morale, de la liberté civile et de la tolérance politique, etc.

Aujourd'hui, homme de malheur, nous te prendrons par tes discours, et nous t'interrogerons par tes paroles. Dis, qu'as-tu fait de cette France si brillante? Où sont nos trésors, les millions de l'Italie, de l'Europe entière? Qu'as-tu fait, non pas, de cent mille, mais de cinq millions de Français que nous connaissions tous, nos parents, nos amis, nos frères? Cet état de choses ne peut durer ; il nous a plongés dans un affreux despotisme. On voulait la république, et tu nous as apporté l'esclavage. Nous, nous voulons la monarchie assise sur les bases de l'égalité des droits, de la morale, de la liberté civile, de la tolérance politique et religieuse. Nous l'as-tu donnée, cette monarchie? Qu'as-tu fait pour nous? Que devons-nous à ton règne? Qui est-ce qui a assassiné le duc d'Enghien, torturé Pichegru, banni Moreau, chargé de chaînes le Souverain Pontife, enlevé les princes d'Espagne, commencé une guerre impie? C'est toi. Qui est-ce qui a perdu nos colonies, anéanti notre commerce, ouvert l'Amérique aux Anglais, corrompu nos mœurs, enlevé les enfants aux pères, désolé les familles, ravagé le monde, brûlé plus de mille lieues de pays, inspiré l'horreur du nom français à toute la terre? C'est toi. Qui est-ce qui a exposé la France à la peste, à l'invasion, au démembrement, à la conquête? C'est encore toi. Voilà ce que tu n'as pu

demander au Directoire, et ce que nous te demandons aujourd'hui. Combien es-tu plus coupable que ces hommes que tu ne trouvais pas dignes de régner ! Un roi légitime et héréditaire qui aurait accablé son peuple de la moindre partie des maux que tu nous as faits eût mis son trône en péril ; et toi, usurpateur et étranger, tu nous deviendrais sacré en raison des calamités que tu as répandues sur nous ! tu régnerais encore au milieu de nos tombeaux ! Nous rentrons enfin dans nos droits par le malheur ; nous ne voulons plus adorer Moloch : tu ne dévoreras plus nos enfants; nous ne voulons plus de ta conscription, de ta police, de ta censure, de tes fusillades nocturnes, de ta tyrannie. Ce n'est pas seulement nous, c'est le genre humain qui t'accuse. Il nous demande vengeance au nom de la religion, de la morale et de la liberté. Où n'as-tu pas répandu la désolation? Dans quel coin du monde une famille a-t-elle échappé à tes ravages? L'Espagnol dans ses montagnes, l'Illyrien dans ses vallées, l'Italien sous son beau soleil, l'Allemand, le Russe, le Prussien dans ses villes en cendres, te redemandent leurs fils que tu as égorgés, la tente, la cabane, le château, le temple où tu as porté la flamme. Tu les as forcés de venir chercher parmi nous ce que tu leur as ravi, reconnaître dans tes palais leur dépouille ensanglantée. La voix du monde te déclare le plus grand coupable qui ait jamais paru sur la terre ; car ce n'est pas sur des peuples barbares et sur des nations dégénérées que tu as versé tant de maux ; c'est au milieu de la civilisation, dans un siècle de lumière, que tu as voulu régner par le glaive d'Attila et les maximes de Néron. Quitte enfin ton sceptre de fer; descends de ce monceau de ruines, dont tu avais fait un trône ! Nous te chassons comme tu as chassé le Directoire. Va! puisses-tu, pour seul châtiment, être témoin de la joie que ta chute cause à la France, et contempler, en versant des larmes de rage, le spectacle de la félicité publique !

[Chateaubriand, De Buonaparte et des Bourbons., Ed. Nelson (*Mémoires d'Outre-Tombe*, 489-490).]

C'est au moment du retour des Bourbons que Benjamin Constant publiait aussi en France son livre intitulé : *De l'esprit de conquête et de l'usurpation dans leurs rapports avec la civilisation européenne*, qu'il avait écrit en Allemagne, en 1813. Sceptique à tendances libérales, Benjamin Constant avait, dès 1800 (date à laquelle Bonaparte l'avait brutalement éliminé du tribunat pour le punir de ses velléités d'indépendance), combattu le despotisme de Napoléon. Banni, comme Mme de Staël dont il fut l'intime ami, il ne ménagea pas dans son pamphlet les attaques contre la tyrannie de celui qu'il appelait « un lâche coquin ».

NAPOLÉON USURPATEUR

Il est curieux de contempler la succession des principaux actes arbitraires qui ont marqué les quatre premières années du gouvernement de Napoléon, depuis l'usurpation à Saint-Cloud, usurpation que l'Europe a excusée, parce qu'elle la croyait nécessaire, mais qui n'est venue que lorsque les troubles

intérieurs, qu'elles s'est fait un mérite d'apaiser, avaient cessé par le seul usage du pouvoir constitutionnel. Voyez d'abord immédiatement, après cette usurpation, la déportation sans jugement de trente à quarante citoyens, ensuite une autre déportation de cent trente qu'on a envoyés périr sur les côtes de l'Afrique ; puis l'établissement des tribunaux spéciaux, tout en laissant subsister les commissions militaires ; puis l'élimination du tribunat, la destruction de ce qui restait du système représentatif ; puis la proscription de Moreau, le meurtre du duc d'Enghien, l'assassinat de Pichegru, etc. Je ne parle pas des actes partiels, qui sont innombrables. Remarquez que ces années peuvent être considérées comme les plus paisibles de ce gouvernement, et qu'il avait l'intérêt le plus pressant à se donner toutes les apparences de la régularité. Il faut que l'usurpation et le despotisme soient condamnés par leur nature à des mesures pareilles, puisque cet intérêt manifeste n'a pu en préserver un usurpateur, très rusé, très calme, malgré les fureurs qui ne sont que des moyens ; assez spirituel, si l'on appelle esprit la connaissance de la partie ignoble du cœur ; indifférent au bien et au mal, et qui, dans son impartialité, aurait peut-être préféré le premier comme plus sûr ; enfin, qui avait étudié tous les principes de la tyrannie, et dont l'amour-propre eût été flatté de déployer une sorte de modération comme preuve de dextérité.

(Benjamin Constant, *De l'Esprit de conquête et de l'Usurpation dans leurs rapports avec la civilisation européenne*. Paris, Lenormant et Nicolle, 1814, p. 176-77.)

Pendant la Première Restauration, Constant défendit dans le *Journal des Débats* la cause des Bourbons, en les exhortant cependant à déployer plus de libéralisme. A la veille de la rentrée de Napoléon à Paris, le 19 mars 1815, il publiait une vigoureuse diatribe contre « l'usurpateur teint de sang », plus odieux qu'Attila, disait-il, et il prenait l'engagement formel de ne jamais se rallier à lui. Mais Napoléon, qui avait besoin du parti libéral, fit appel à son concours, et Constant, avec désinvolture, rédigea l'*Acte additionnel aux Constitutions de l'Empire*. Il est vrai que, dès la Deuxième Restauration, il se hâta d'écrire à Talleyrand pour protester de son dévoûment au gouvernement du roi Louis XVIII.

L'attitude de Napoléon à l'égard de Mme de Staël est bien différente de celle qu'il prit à l'égard de Chateaubriand et même de Benjamin Constant. Il eut pour Chateaubriand de grands ménagements, et il n'eût tenu qu'à celui-ci de devenir son ami. Il traita au contraire Mme de Staël avec une extrême rudesse, bien qu'à plusieurs reprises elle se fût montrée très favorable à sa personne. Il semble même qu'heureuse de rencontrer un homme qui pût lui en imposer, elle ait rêvé d'être l'Égérie de Bonaparte et qu'elle ait laissé deviner ses intentions au Consul. Mais celui-ci, qui n'était guère féministe, lui déclara tout net que, pour lui, la meilleure femme était celle qui donnait à l'État le plus d'enfants. Piquée au vif, elle se tourna alors contre lui, et ce fut chez elle qu'en 1800 Benjamin Constant prépara le discours où il dénonça au tribunat la tyrannie grandissante de Bonaparte. En 1800, il est vrai, elle entremêle encore d'éloges les attaques à Napoléon dans sa *Littérature* ; mais, dans son salon, on décoche au pouvoir bien des épigrammes. En octobre 1803, Mme de Staël reçoit l'ordre de séjourner désormais à quarante lieues au moins de Paris. La fille de Necker part donc pour l'Allemagne, puis

revient en Suisse, à Coppet où, déjà, pendant la Révolution, elle avait dû s'exiler. Puis, après un voyage en Italie, c'est à Coppet encore qu'elle retourne. Au mois d'avril 1806, pendant que Napoléon faisait la campagne de Prusse et de Pologne, elle s'aventure jusqu'à Paris, mais, au retour de l'Empereur, elle reçoit l'ordre de repartir. En vain, elle supplia qu'on lui permît de rester en France, en vain son fils obtint une audience de Napoléon à ce sujet ; l'Empereur ne pouvait lui pardonner de tenir à Coppet une petite cour où se réunissaient tous ses ennemis. Quand elle eut écrit son livre sur l'*Allemagne*, qui n'était pourtant pas fait pour lui concilier Napoléon, puisqu'elle y louait hautement la culture germanique et la liberté, elle crut que le moment était propice pour obtenir la grâce impériale. Malgré les mesures prises contre elle, elle se rendit à Chaumont en mars 1810, y fit imprimer son livre et en adressa un exemplaire à Napoléon avec une demande d'audience. La réponse fut un ordre de se retirer immédiatement à Coppet, et toute l'édition de son ouvrage fut détruite par la police impériale.

Napoléon alla plus loin ; il lui interdit de tenir salon, à elle dont c'était la joie ; et, afin de rendre son décret plus sûr, il frappa tous les amis qui lui étaient les plus chers ; Mme Récamier, Mathieu de Montmorency furent exilés, les Schlegel reçurent un avis d'expulsion.

En 1812, elle décide de fuir la Suisse et la voilà partie pour la Russie, où elle est reçue à Moscou par Alexandre, à Saint-Pétersbourg par Joseph de Maistre, lui aussi grand ennemi de l'Empereur ; de Riga, elle s'embarque pour la Suède, et, au mois de juin 1813, elle aborde en Angleterre, où elle fait réimprimer *l'Allemagne*. En 1814, elle rentre avec les Bourbons pour repartir encore pendant les Cent Jours.

C'est surtout dans ses *Considérations sur la Révolution française* et dans ses *Dix Années d'exil*, publiées respectivement en 1818 et en 1821 (elle mourut en 1817) que l'on rencontre la plupart de ses jugements sur Bonaparte. Nous demanderons aux *Considérations* l'opinion de Mme de Staël sur Bonaparte en 1797, tout en nous souvenant qu'elle dut en réalité éprouver alors pour Napoléon une admiration plus forte encore qu'elle ne veut bien avouer ici. On y sent comme presque partout dans ses œuvres un amour refoulé qui ne demandait qu'à pouvoir pleinement se manifester.

BONAPARTE AVANT SON DÉPART POUR L'ÉGYPTE

Le général Bonaparte était assurément moins sérieux et moins sincère dans l'amour des idées républicaines que le Directoire, mais il avait beaucoup plus de sagesse dans l'appréciation des circonstances. Il pressentit que la paix allait devenir populaire en France, parce que les passions s'apaisaient et qu'on était las des sacrifices ; en conséquence, il signa le traité de Campo-Formio avec l'Autriche. Mais ce traité contenait la cession de la république de Venise, et l'on ne conçoit pas encore comment il parvint à déterminer ce Directoire, qui pourtant était, à certains égards, républicain, au plus grand attentat qu'on pût commettre d'après ses propres principes. A dater de cet acte, non moins arbitraire que le partage de la Pologne, il n'a plus existé dans le gouvernement de la France aucun respect pour aucune doctrine politique, et le règne d'un homme a commencé quand celui des principes a fini.

PORTRAIT DE MADAME DE STAEL

d'après Girard.

MUSÉE DE VERSAILLES

Le général Bonaparte se faisait remarquer alors par son caractère et son esprit autant que par ses victoires, et l'imagination des Français commençait à s'attacher vivement à lui. On citait ses proclamations aux républiques cisalpine et ligurienne. Dans l'une, on remarquait cette phrase : « Vous étiez divisés et pliés par la tyrannie ; vous n'étiez pas en état de conquérir la liberté. » Dans l'autre : « Les vraies conquêtes, les seules qui ne coûtent point de regrets, ce sont celles que l'on fait sur l'ignorance. » Il régnait un ton de modération et de noblesse dans son style qui faisait contraste avec l'âpreté révolutionnaire des chefs civils de la France. Le guerrier parlait alors en magistrat, tandis que les magistrats s'exprimaient avec la violence militaire. Le général Bonaparte n'avait point mis en exécution dans son armée les lois contre les émigrés. On disait qu'il aimait beaucoup sa femme, dont le caractère était plein de douceur ; on assurait qu'il était sensible aux beautés d'Ossian ; on se plaisait à lui croire toutes les qualités généreuses qui donnent un beau relief aux facultés extraordinaires. On était d'ailleurs si fatigué des oppresseurs empruntant le nom de la liberté, et des opprimés regrettant l'arbitraire que l'admiration ne savait où se prendre ; et le général Bonaparte semblait réunir tout ce qui devait la captiver.

C'est avec ce sentiment du moins que je le vis pour la première fois à Paris. Je ne trouvai pas de paroles pour lui répondre, quand il vint à moi me dire qu'il avait cherché mon père à Coppet et qu'il regrettait d'avoir passé en Suisse sans le voir. Mais, lorsque je fus un peu remise du trouble de l'admiration, un sentiment de crainte très prolongé lui succéda. Bonaparte, alors, n'avait aucune puissance ; on le croyait même assez menacé par les soupçons ombrageux du Directoire ; ainsi, la crainte qu'il inspirait n'était causée que par le singulier effet de sa personne sur presque tous ceux qui l'approchent. J'avais vu des hommes très dignes de respect, j'avais vu aussi des hommes féroces ; il n'y avait rien dans l'impression que Bonaparte produisit sur moi qui pût me rappeler ni les uns ni les autres. J'aperçus assez vite, dans les différentes occasions que j'eus de le rencontrer pendant son séjour à Paris, que son caractère ne pouvait être défini par les mots dont nous avons coutume de nous servir ; il n'était ni bon, ni violent, ni doux, ni cruel, à la façon des individus à nous connus. Un tel être, n'ayant point de pareil, ne pouvait ni ressentir ni faire éprouver aucune sympathie ; c'était plus ou moins qu'un homme. Sa tournure, son esprit, son langage sont empreints d'une nature étrangère, avantage de plus pour subjuguer les Français, ainsi que je l'ai dit ailleurs.

Loin de me rassurer, en voyant Bonaparte plus souvent, il m'intimidait toujours davantage. Je sentais confusément qu'aucune émotion du cœur ne pouvait agir sur lui. Il regarde une créature humaine comme un fait ou comme une chose, mais non comme un semblable. Il ne hait pas plus qu'il n'aime ; il n'y a que lui pour lui ; tout le reste des créatures sont des chiffres. La force de sa volonté consiste dans l'imperturbable calcul de son égoïsme ;

c'est un habile joueur d'échecs, dont le genre humain est la partie adverse qu'il se propose de faire échec et mat. Ses succès tiennent autant aux qualités qui lui manquent qu'aux talents qu'il possède. Ni la pitié, ni l'attrait, ni la religion, ni l'attachement à une idée quelconque, ne sauraient le détourner de sa direction principale. Il est pour son intérêt ce que le juste doit être pour la vertu : si le but était bon, sa persévérance serait belle.

Chaque fois que je l'entendais parler, j'étais frappée de sa supériorité ; elle n'avait pourtant aucun rapport avec celle des hommes instruits et cultivés par l'étude ou la société, tels que l'Angleterre et la France peuvent en offrir des exemples. Mais ses discours indiquaient le tact des circonstances comme le chasseur a celui de sa proie. Quelquefois il racontait les faits politiques et militaires de sa vie d'une façon très intéressante ; il avait même, dans les récits qui permettaient de la gaîté, un peu de l'imagination italienne. Cependant rien ne pouvait triompher de mon invincible éloignement pour ce que j'apercevais en lui. Je sentais dans mon âme une épée froide et tranchante qui glaçait en blessant ; je sentais dans son esprit une ironie profonde à laquelle rien de grand ni de beau, pas même sa propre gloire, ne pouvait échapper ; car il méprisait la nation dont il voulait les suffrages, et nulle étincelle d'enthousiasme ne se mêlait à son besoin d'étonner l'espèce humaine.

.... Chaque fois qu'il découvrait en moi des regards observateurs, il avait l'art d'ôter à ses yeux toute expression, comme s'ils fussent devenus de marbre. Son visage était alors immobile, excepté un sourire vague qu'il plaçait sur ses lèvres, à tout hasard, pour dérouter quiconque voudrait observer les signes extérieurs de sa pensée.

(*Considérations sur la Révolution française.*)

Alors qu'autour d'elle on traitait Bonaparte avec vulgarité, elle ne s'est jamais abaissée à des insultes ; elle ne lui a jamais reproché, comme Benjamin Constant, d'être un parvenu. « Croyez-vous donc, lui disait-elle, que Bonaparte ne peut pas se montrer dans une réunion de princes? Quarante batailles sont pourtant une noblesse. » Alors qu'autour d'elle on faisait des gorges chaudes sur la noblesse de l'Empire, Mme de Staël, tout en en voyant les défauts, en parlait cependant avec modération.

Dans ce reproche d'avoir manqué de cœur, que dans l'extrait suivant elle adresse à Napoléon, il y a comme une plainte personnelle qui teinte de discrétion ses remontrances :

NAPOLÉON ET L'EUROPE

Deux plans de conduite très différents s'offraient à Bonaparte, lorsqu'il se fit couronner empereur de France. Il pouvait se borner à la barrière du Rhin et des Alpes que l'Europe ne lui disputait plus, après la bataille de Marengo, et rendre la France, ainsi agrandie, le plus puissant empire du monde. L'exemple de la liberté constitutionnelle en France aurait agi

graduellement, mais avec certitude, sur le reste de l'Europe. On n'aurait plus entendu dire que la liberté ne peut convenir qu'à l'Angleterre, parce qu'elle est une île ; qu'à la Hollande, parce qu'elle est une plaine ; qu'à la Suisse, parce que c'est un pays de montagnes ; et l'on aurait vu une monarchie continentale fleurir à l'ombre de la loi qui, après la religion dont elle émane, est ce qu'il y a de plus saint sur la terre.

Beaucoup d'hommes de génie ont épuisé tous leurs efforts pour faire un peu de bien, pour laisser quelques traces de leurs constitutions après eux. La destinée, prodigue envers Bonaparte, lui remit une nation, de quarante millions d'hommes alors, une nation assez aimable pour influer sur l'esprit et les goûts européens. Un chef habile, à l'ouverture de ce siècle, aurait pu rendre la France heureuse et libre sans aucun effort, seulement avec quelques vertus. Napoléon est plus coupable encore pour le bien qu'il n'a pas fait que pour les maux dont on l'accuse.

Enfin si sa dévorante activité se trouvait à l'étroit dans la plus belle des monarchies, si c'était un trop misérable sort pour un Corse, sous-lieutenant en 1790, de n'être qu'empereur de France, il fallait au moins qu'il soulevât l'Europe au nom de quelques avantages pour elle. Le rétablissement de la Pologne, l'indépendance de l'Italie, l'affranchissement de la Grèce, avaient de la grandeur ; les peuples pouvaient s'intéresser à la renaissance des peuples. Mais fallait-il inonder la terre de sang pour que le prince Jérôme prît la place de l'Électeur de Hesse, et pour que les Allemands fussent gouvernés par des administrateurs français, qui prenaient chez eux des fiefs dont ils savaient à peine prononcer les titres, bien qu'ils les portassent, mais dont ils touchaient très facilement les revenus dans toutes les langues? Pourquoi l'Allemagne se serait-elle soumise à l'influence française? Cette influence ne lui apportait aucune lumière nouvelle et n'établissait chez elle d'autres institutions libérales que des contributions et des conscriptions, encore plus fortes que toutes celles qu'avaient jadis imposées ses anciens maîtres. Il y avait sans doute beaucoup de changements raisonnables à faire dans les constitutions de l'Allemagne ; tous les hommes éclairés le savaient et, pendant longtemps aussi, ils s'étaient montrés favorables à la cause de la France, parce qu'ils en espéraient l'amélioration de leur sort. Mais, sans parler de la juste indignation que tout peuple doit ressentir à l'aspect des soldats étrangers sur son territoire, Bonaparte ne faisait rien en Allemagne que dans le but d'y établir son pouvoir et celui de sa famille ; une telle nation était-elle faite pour servir de piédestal à son égoïsme? L'Espagne aussi devait repousser avec horreur les perfides moyens que Bonaparte employa pour l'asservir.

Qu'offrait-il donc aux empires qu'il voulait subjuguer? Était-ce de la liberté? Était-ce de la force? Était-ce de la richesse? Non c'était lui, toujours lui, dont il fallait se récréer, en échange de tous les biens de ce monde....

Les biens de détail opérés par Bonaparte chez les nations, les grandes

routes nécessaires à ses projets, les monuments consacrés à sa gloire, quelques restes des institutions libérales de l'Assemblée constituante dont il permettait quelquefois l'application hors de France, tels que l'amélioration de la jurisprudence, celle de l'éducation publique, les encouragements donnés aux sciences, tous ces biens, dis-je, quelques désirables qu'ils fussent, ne pouvaient compenser le joug avilissant qu'il faisait peser sur les caractères. Quel homme supérieur a-t-on vu se développer sous son règne? Quel homme verra-t-on, même de longtemps, là où il a dominé? S'il avait voulu le triomphe d'une liberté sage et digne, l'énergie se serait montrée de toutes parts, et une nouvelle impulsion eût animé le monde civilisé. Mais Bonaparte n'a pas concilié à la France l'amitié d'une nation. Il a fait des mariages, des arrondissements, des réunions ; il a taillé les cartes de géographie et compté les âmes à la manière admise depuis pour compléter les domaines des princes ; mais où a-t-il implanté ces principes politiques qui sont les remparts, les trésors et la gloire de l'Angleterre? ces institutions invincibles dès qu'elles ont duré dix ans? Car elles ont alors donné tant de bonheur qu'elles rallient tous les citoyens d'un pays à leur défense....

La durée du pouvoir de Bonaparte était une leçon d'immoralité continuelle ; s'il avait toujours réussi, qu'aurions-nous pu dire à nos enfants? Il nous serait toujours resté sans doute la jouissance religieuse de la résignation, mais la masse des habitants de la terre aurait en vain cherché les intentions de la Providence dans les affaires humaines.

Toutefois, en 1811, les Allemands appelaient encore Bonaparte l'homme de la destinée ; l'imagination de quelques Anglais même était ébranlée par ses talents extraordinaires. La Pologne et l'Italie espéraient encore de lui leur indépendance, et la fille des Césars était devenue son épouse. Cet insigne honneur lui causa comme un transport de joie, étranger à sa nature ; et, pendant quelque temps, on dut croire que cette illustre compagne pourrait changer le caractère de celui que le sort avait rapproché d'elle. Il ne fallait encore, à cette époque, à Bonaparte, qu'un sentiment honnête pour être le plus grand souverain du monde : soit l'amour paternel, qui porte les hommes à soigner l'héritage de leurs enfants ; soit la pitié pour ces Français qui se faisaient tuer pour lui au moindre signe ; soit l'équité envers les nations étrangères qui le regardaient avec étonnement ; soit enfin cette espèce de sagesse naturelle à tout homme, au milieu de la vie, quand il voit s'approcher les grandes ombres qui doivent bientôt l'envelopper : une vertu, et c'en était assez pour que toutes les prospérités humaines s'arrêtassent sur la tête de Bonaparte. Mais l'étincelle divine n'existait pas dans son cœur.

(*Considérations sur la Révolution française.*)

Nous ajouterons encore à cette série la *Lettre* qu'en 1810 elle écrivit à Napoléon en lui présentant son livre : *De l'Allemagne*, lettre qui paraîtrait manquer de dignité si l'on ne savait sincère son admiration pour l'Empereur.

A L'EMPEREUR NAPOLÉON

Septembre 1810.

SIRE,

Je prends la liberté de présenter à Votre Majesté mon ouvrage sur l'Allemagne. Si elle daigne le lire, il me semble qu'elle y trouvera la preuve d'un esprit capable de quelque réflexion et que le temps a mûri.

Sire, il y a dix ans que je n'ai vu Votre Majesté et huit que je suis exilée. Huit ans de malheurs modifient tous les caractères, et le destin enseigne la résignation à ceux qui souffrent.

Prête à m'embarquer, je supplie Votre Majesté de m'accorder la faveur de lui parler avant mon départ. Je me permettrai une seule chose dans cette lettre, c'est l'explication des motifs qui me forcent à quitter le continent, si je n'obtiens pas de Votre Majesté la permission de vivre dans une campagne auprès de Paris, pour que mes enfants y puissent demeurer.

La disgrâce de Votre Majesté jette sur les personnes qui en sont l'objet une telle défaveur en Europe que je ne puis faire un pas sans en rencontrer les effets. Les uns, craignant de se compromettre en me voyant, les autres se croyant des Romains en triomphant de cette crainte, les plus simples rapports de la société deviennent des services qu'une âme fière ne peut supporter. Parmi mes amis, il en est qui se sont associés à mon sort avec une admirable générosité, mais j'ai vu les sentiments les plus intimes se briser contre la nécessité de vivre avec moi dans la solitude, et j'ai passé ma vie depuis huit ans entre la crainte de ne pas obtenir de sacrifices et la douleur d'en être l'objet.

Il est peut-être ridicule d'entrer ainsi dans le détail de ses impressions avec le souverain du monde, mais ce qui vous a donné le monde, Sire, c'est un souverain génie, et, en fait d'observation sur le cœur humain, Votre Majesté comprend depuis les plus vastes ressorts jusqu'aux plus délicats. Mes fils n'ont point de carrière ; ma fille a treize ans ; dans peu d'années, il faudra songer à l'établir. Il y aurait de l'égoïsme à la forcer de vivre dans les insipides séjours où je suis condamnée. Il faudrait donc aussi me séparer d'elle ! Cette vie n'est pas tolérable et je n'y vois aucun remède.

Sur le continent, quelle ville puis-je choisir où la disgrâce de Votre Majesté ne mette un obstacle invincible à l'établissement de mes enfants comme à mon repos personnel?

Votre Majesté ne sait peut-être pas elle-même la peur que les exilés font à la plupart des autorités de tous les pays, et j'aurais, dans ce genre, des choses à lui raconter qui dépassent sûrement ce qu'elle aurait ordonné.

On a dit à Votre Majesté que je regrettais Paris à cause du musée et de Talma. C'est une agréable plaisanterie sur l'exil, c'est-à-dire sur le malheur, que Cicéron et Bolinbroke ont déclaré le plus insupportable de tous

Mais quand j'aimerais les chefs-d'œuvre des arts que la France doit aux conquêtes de Votre Majesté, quand j'aimerais ces belles tragédies, images de l'héroïsme, serait-ce à vous, Sire, à m'en blâmer ? Le bonheur de chaque individu ne se compose-t-il pas de la nature de ses facultés? Et si le ciel m'a donné des talents, n'ai-je pas l'imagination qui rend les jouissances des arts et de l'esprit nécessaires?

Tant de gens demandent à Votre Majesté des avantages réels de toute espèce, pourquoi rougirais-je de lui demander l'amitié, la poésie, la musique, les tableaux, toute cette existence idéale dont je ne puis jouir sans m'écarter de la soumission que je dois au monarque de la France ?

Je suis, etc.

Cette admiration pour Napoléon, elle la manifeste encore lors du retour des Bourbons, qui pourtant lui rendaient la liberté. Pour elle Bonaparte était bien plus Français que les Bourbons. C'en est fait, pensait-elle lors du retour de l'île d'Elbe, « c'en est fait de la liberté si Bonaparte triomphe et de l'indépendance nationale s'il est battu ». Aux Cent Jours, elle blâma Benjamin Constant d'avoir fait litière de tous ses principes en devenant le ministre de Napoléon, mais elle approuvait ceux qui, en 1815, se faisaient tuer pour lui, c'est-à-dire pour la France. « Il n'y avait point d'excuse pour servir Bonaparte ailleurs que sur le champ de bataille. » Dès la première Restauration, elle avait, dans son salon, commencé contre Louis XVIII une guerre d'épigrammes, et voici la lettre que le 20 décembre 1815 elle adressait à Mme d'Albany :

A MADAME D'ALBANY

Pise, 20 décembre 1815.

.... Je conviens avec vous que c'est un grand bonheur pour l'Europe que l'affranchissement de Bonaparte et qu'un peu de bêtise dont on est assez généralement menacé vaut mieux que la tyrannie ; mais la France, la France ! Dans quel état elle est ! et quelle bizarre idée de lui donner un gouvernement qui a de nombreux ennemis, en ôtant à ce pauvre bon roi qu'on lui fait prendre tous les moyens de se faire aimer ! Car les Contributions et les troupes étrangères se confondent avec les Bourbons, quoiqu'ils en soient à beaucoup d'égards très affligés. J'ai dit, quand, à Paris, la nouvelle de cet affreux débarquement de Bonaparte m'est arrivée : « S'il triomphe, c'en est fait de toute liberté en France ; s'il est battu, c'en est fait de toute indépendance. » N'avais-je pas raison? Et ce débarquement, à qui s'en prendre, si ce n'est à ceux qui l'ont mis à l'île d'Elbe? Nous n'avons cessé de nous en plaindre à Paris tout l'hiver. Se pouvait-il que l'armée tirât sur un général qui l'avait menée vingt années à la victoire? Pourquoi l'exposer à cette situation? Et pourquoi punir si sévèrement la France des fautes qu'on lui a fait commettre? J'aurais plutôt conçu le ressentiment en 1814 qu'en 1815 ; mais alors on craignait encore le colosse abattu et, après Waterloo, c'en était

fait. Voilà ma pensée tout entière dite à vous ; ai-je raison? C'est à votre noble impartialité que j'en appelle.

Comme Mme de Staël, Sismondi (ce Français de cœur qui regretta qu'en 1815 on eût donné Genève, sa ville natale, à la Confédération helvétique) se rendit bien compte qu'après le retour de l'île d'Elbe Napoléon et la France étaient solidaires. Lui qui, pendant tout l'Empire, s'était confiné dans un silence hostile, il écrivit en 1815 son *Examen de la Constitution française*, auquel nous empruntons une page et où il adjurait tous les bons Français de se grouper autour de Napoléon. Mais pour bien montrer qu'il entendait cependant garder à l'égard du pouvoir toute son indépendance, il refusa la Légion d'honneur que lui offrait l'Empereur.

NAPOLÉON ET LA FRANCE

Si Napoléon succombe dans cette lutte terrible, il n'y aura plus de France; car l'armée et toute la puissance nationale succomberont avec lui. Il n'y aura plus de France, soit que les vainqueurs accordent à Louis XVIII quelques provinces où il exerce encore une ombre de royauté ; soit que, suivant la politique qui les animait déjà lors de la Confédération de Targowitz, et qui ne s'est jamais démentie, ils partagent la France après lui avoir promis de respecter son indépendance et l'intégrité de son territoire, comme ils partagèrent la Pologne, après la proclamation de promesses non moins solennelles. Il n'y aurait plus de France, car une nation n'existe que quand elle peut se défendre et se faire respecter ; et le but avoué de cette guerre, c'est de détruire une armée que les alliés se flattent d'isoler d'avec la nation. C'est une armée de trois cent mille hommes qu'il s'agit d'extirper pour rendre la France royale ; c'est une garde nationale, digne de seconder cette armée, qu'il faut vaincre et désarmer ; ce sont les nombreuses forteresses qui couvrent les frontières qu'il faut assiéger et raser ; ce sont les arsenaux, les dépôts de munitions qu'il faut livrer aux étrangers, comme le lieutenant général du royaume en a déjà tant livré par le premier acte de son administration ; ce sont les finances qu'il faut ruiner pour jamais par d'effroyables contributions de guerre ; et sans doute, après avoir enlevé à la France tout le sang de sa jeunesse, tous ses remparts, toutes ses armes, toutes ses richesses, on pourra dire qu'il n'y aura plus de France, soit qu'un Bourbon puisse consentir à s'asseoir sur un trône baigné de tant de sang français, soit qu'il le cède à un Anglais, à un Prussien, à un Cosaque.

Il n'y aurait plus de France, et cette effroyable pensée ne ferait pas bouillonner le sang dans les veines de tout Français ! et parmi les hommes dont le nom seul rappelle l'illustration passée de la France, il y en aurait d'assez aveuglés par la passion pour travailler à l'anéantissement de leur patrie ! Il n'y aurait plus de France, et cette vaillante, cette généreuse nation qui a ouvert toutes les carrières de l'esprit humain serait partagée entre

celles à qui elle a enseigné ce que c'est que la force de la pensée et la noblesse de l'âme ! Il n'y aurait plus de France, et cette belle langue, dépôt de tant de chefs-d'œuvre de l'esprit humain, ne serait plus qu'une langue d'esclaves !

Il n'y aurait plus de France, et les peuples voisins pourraient entendre sans terreur ce vœu que quelques forcenés ont osé former ! Il n'y aurait plus de France, et vers qui donc les peuples de l'Italie se tourneraient-ils un jour pour trouver un libérateur? De qui les patriotes de l'Espagne espéreraient-ils du secours sous le joug qui les opprime? Qui sauverait l'indépendance de la Suisse, resserrée entre les possessions allemandes et italiennes de l'Autriche? Qui mettrait un terme aux vexations sous lesquelles succombent les peuples des rives du Rhin? qui conserverait à la Saxe son existence? qui ferait encore entendre à la Pologne le doux nom de liberté? Il n'y aurait plus de France, et l'Europe serait gouvernée par ces hommes qu'on a vus au Congrès de Vienne se jouer de tous les sentiments nobles, de tous les droits, de tous les serments, de tous les traités ! Ah ! non ! pour le bonheur de l'Europe, pour le bonheur du genre humain, pour l'espérance des générations à venir, il reste encore en France une vigueur qui n'est point éteinte! Il reste une vaillance, un sentiment d'indépendance et d'honneur qui suffisent pour repousser la ligue insensée des rois ; il reste une brave armée, avec un héros à sa tête ; il reste une nation libre, avec une Constitution protectrice ; il reste un peuple auquel l'honneur est nécessaire autant que l'existence ; il reste enfin une France, et elle triomphera.

(Sismonde de Sismondi, *Examen de la Constitution française*, 1815. Treuttel et Würtz, Paris, p. 121-124.)

CHAPITRE IV

L'OPINION A L'ÉTRANGER

LES ALLEMANDS : GŒTHE (*Son entrevue avec Napoléon*); WIELAND, FICHTE; ARNDT (*Chant de la Vengeance*); KÖRNER (*Appel*), RÜCKERT (*La Bataille de Leipzig*). || LES ANGLAIS : WORDSWORTH (*L'Armée française en Russie*). || WALTER SCOTT (*Chant de guerre*) ; PAMPHLETS ANGLAIS ; UNE TRADITION ANGLAISE DE 1804 ; UN DISCOURS A LA CHAMBRE DES COMMUNES. || LES ESPAGNOLS : UN CATÉCHISME ANTIFRANÇAIS ; ARRIAZA (*Prophétie de Pyrénée*). || UN LIBELLE RUSSE CONTRE NAPOLÉON.

La Révolution française, si elle effraya les princes allemands, fut accueillie avec beaucoup de sympathie parmi les écrivains. Le général républicain Bonaparte fut donc, au premier abord, accueilli par eux comme une sorte de libérateur. Beaucoup lui continuèrent leur confiance, après qu'il fut devenu consul et même empereur. Le sentiment national n'était guère alors développé en Allemagne, mosaïque d'États que les rois de France s'étaient appliqués à conserver morcelés sur leurs frontières.

Francs-maçons pour la plupart, les écrivains allemands considérèrent Napoléon comme l'empereur maçon qui devait octroyer la paix à l'Europe ; habitués à la tyrannie mesquine d'obscurs principicules, ils apprécièrent la paix française et le despotisme éclairé de ce Napoléon qui faisait opérer chez eux de grands travaux d'intérêt public et leur révélait l'impartialité d'un nouveau code.

Kotzebue, en 1804, l'appelait « le héros, le prodige de son siècle ». Gœthe, ministre du duc de Weimar, est reçu à Erfurt par l'Empereur en 1808 et garde du surhomme une impression ineffaçable. De cette entrevue, nous donnons le compte rendu, tel que nous l'avons trouvé dans les œuvres de Gœthe.

L'ENTREVUE DE NAPOLÉON ET DE GŒTHE

Le 2 (octobre 1808). — Le maréchal Lannes et le ministre Maret ont, je pense, parlé de moi favorablement. — Je connaissais le premier depuis 1806. — Je suis mandé pour onze heures du matin chez l'Empereur. — Un gros chambellan, M. Pole, me dit d'attendre. — La foule s'éloigne. — On me présente à Savary et à Talleyrand. — Je suis appelé dans le cabinet de l'Empereur. — Dans ce moment, Daru se fait annoncer. Il est introduit aussitôt. — Cela me fait hésiter. — Je suis appelé une seconde fois. — J'entre. — L'Empereur est assis à une grande table ronde. Il déjeune. A sa droite, à quelque distance de la table, est Talleyrand; à sa gauche, Daru avec qui il parle de contributions. — L'Empereur me fait signe d'approcher. —

Je reste debout devant lui à une distance convenable. — Après m'avoir considéré un moment, il me dit : « Vous êtes un homme. » Je m'incline. — Il me dit : « Quel âge avez-vous? — Soixante ans. — Vous êtes bien conservé. Vous avez écrit des tragédies? » Je réponds le plus nécessaire. — Daru prend la parole. Pour flatter un peu les Allemands, auxquels il était obligé de faire tant de mal, il avait pris quelque connaissance de notre littérature. Il était d'ailleurs versé dans la littérature latine et avait même traduit Horace. Il parla de moi à peu près comme mes amis de Berlin en auraient parlé. Je reconnus leur manière de voir et leur sentiment. — Il ajouta que j'avais traduit des pièces françaises et, par exemple, le *Mahomet* de Voltaire. — L'Empereur dit : « Ce n'est pas un bon ouvrage », et il développa avec détail combien il était peu convenable que le vainqueur du monde fît de lui-même une peinture si défavorable. — Il porta ensuite la conversation sur *Werther*, qu'il devait avoir étudié à fond. Après plusieurs observations tout à fait justes, il me signala un certain endroit et me dit : « Pourquoi avez-vous fait cela? Ce n'est pas naturel. » Et il développa sa thèse longuement et avec une parfaite justesse.

Je l'écoutai, le visage serein, et je répondis, avec un sourire de satisfaction, que j'ignorais si jamais personne m'avait fait le même reproche, mais que je le trouvais parfaitement fondé, et je convins qu'on pouvait reprocher à cet endroit un défaut de vérité. « Mais, ajoutai-je, le poète est peut-être excusable de recourir à un artifice qui n'est pas facile à découvrir, pour produire certains effets, auxquels il ne serait pas arrivé par une voie simple et naturelle. »

L'Empereur parut être de mon avis ; il revint au drame et fit des réflexions d'un grand sens, en homme qui avait observé avec beaucoup d'attention, comme un juge criminel, la scène tragique et qui avait profondément senti que le théâtre français s'était éloigné de la nature et de la vérité.

Il en vint aux pièces fatalistes, et il les désapprouva. Elles avaient appartenu à un temps de ténèbres. « Que nous veut-on aujourd'hui avec le destin ? disait-il. Le destin, c'est la politique. »

Il se tourna de nouveau vers Daru et lui parla de contributions. Je reculai de quelques pas et je me trouvai près de la tourelle où j'avais passé, plus de trente ans auparavant, bien des heures de plaisir et aussi de tristesse, et j'eus le temps de remarquer qu'à ma droite, vers la porte d'entrée, se trouvaient Berthier, Savary et quelqu'un encore. Talleyrand s'était éloigné.

On annonce le maréchal Soult.

Entre un personnage de haute taille à l'abondante chevelure. L'Empereur la questionne d'un ton badin sur quelques événements désagréables de Pologne, et j'ai le temps de jeter les yeux autour de moi dans la salle et de songer au passé.

C'étaient toujours les anciennes tapisseries.

Mais les portraits avaient disparu.

Là, avait été suspendu celui de la duchesse Amélie, un demi-masque noir à la main, tous les autres portraits de gouverneurs et de membres de la famille.

L'Empereur se leva, il vint droit à moi et, par une sorte de manœuvre, il me sépara des autres personnes qui formaient la file où je me trouvais. Il tournait le dos à ces personnes et me parla en modérant sa voix. Il me demanda si j'étais marié, si j'avais des enfants et d'autres choses relatives à ma personne.

Il me questionna aussi sur mes rapports avec la maison des princes, sur la duchesse Amélie, sur le prince, sur la princesse. Je répondis d'une manière naturelle. Il parut satisfait, et se traduisit ces réponses en sa langue, mais en termes un peu plus décidés que je n'avais pu le faire.

Je dois remarquer aussi que, dans toute notre conversation, j'avais admiré chez lui la variété des formes approbatives, car il écoutait rarement en restant immobile. Ou bien il faisait un signe de tête méditatif et disait : « Oui » ou « C'est bien », ou quelque chose de pareil; ou, s'il avait énoncé quelque idée, il ajoutait le plus souvent : « Qu'en dit monsieur Gœthe? »

Je saisis l'occasion de demander par geste au chambellan si je pouvais me retirer, et, sur sa réponse affirmative, je pris congé aussitôt.

Le 14. Je reçois la croix de la Légion d'honneur.

[Gœthe, Mélanges. Traduction Porchat. Hachette, 1863 (*Annales de 1749 à 1822*, p. 307-309).]

Dans ses *Conversations avec Eckermann*, Gœthe a exprimé son admiration pour ce génie « toujours lumineux, clair, décidé, possédant à toute heure assez d'énergie pour mettre immédiatement à exécution ce qu'il avait reconnu comme avantageux et nécessaire ». Il a célébré son aisance géniale de virtuose « qui maniait le monde comme Hummel son piano ». Il avouait qu'aux yeux d'un moraliste ordinaire Napoléon semblerait peut-être un bien grand monstre; mais, en homme accoutumé à se placer lui-même au-dessus des lois morales du vulgaire, il ne s'en montrait pas choqué. Il a même, dans une de ses *Xénies*, écrit cette réponse sardonique de Dieu au démon qui lui réclamait l'âme de Bonaparte : « Si tu te sens de force à l'attaque, eh bien! tu pourras le traîner en enfer. »

Wieland, qu'on a surnommé le Voltaire de l'Allemagne, avait été très sympathique à la Révolution, et il le fut aussi à Napoléon. Comme son attitude lui avait valu quelques démêlés avec certains de ses concitoyens, Napoléon tint à le voir pendant son séjour à Weimar, et nous avons conservé le compte rendu de cette entrevue comme celui de la conversation entre Gœthe et Napoléon. « Le conquérant, — déclare Wieland, terminant par là le récit de sa visite, — m'avait traité avec les plus aimables égards ; il avait mis dans sa conversation de la grâce, du charme et de l'abandon ; et, cependant, en dépit de lui-même et de ce qu'il y avait de flatteur dans cette entrevue, il me sembla, quand elle fut terminée, que j'avais causé avec un homme de bronze. »

Mais, peu à peu, la puissance de l'Empereur se fit plus lourde ; pour ses batailles, il lui fallait toujours de nouvelles levées d'hommes ; et, aux pays conquis, il

demandait sans cesse des fonds, non seulement pour régler ses frais de guerre, mais encore pour solder les coûteux embellissements de Paris. Le romantisme échauffait le patriotisme de la jeune génération toute surprise de se sentir allemande et d'en être fière. La bataille d'Iéna scellait d'un sceau sanglant l'acte de naissance d'une jeune nation. Hebel pouvait encore, —et cela en 1811, — railler les Tyroliens de leur résistance héroïque, mais, dans tout le pays, les voix des poètes et des philosophes s'élevaient contre l'envahisseur.

Dans l'hiver de 1807-1808, Fichte prononce ses *Discours à la Nation allemande* dans une salle de l'Académie de Berlin, pendant qu'au dehors on entend le pas rythmé des patrouilles françaises. Plusieurs fois, le bruit courut qu'on l'avait arrêté, mais il put terminer son cours sans être inquiété. Nous donnons ici la fin de sa treizième conférence.

DISCOURS A LA NATION ALLEMANDE

Nous nous attirons le plus profond mépris de l'étranger quand nous voulons absolument prodiguer nos flatteries aux puissants du jour. Plusieurs d'entre nous se sont rendus autrefois profondément indignes en n'écoutant ni la raison, ni le goût, ni les bonnes mœurs, ni les convenances lorsqu'ils croyaient pouvoir décerner une flatterie. Actuellement, cette mode est passée, les paroles flatteuses se sont changées en discours accusateurs. Nous avons dirigé les fumées de notre encens vers un autre point, là où se trouve la puissance du jour. Déjà, la première fois, ce besoin irrésistible de flatter devait attrister le caractère sérieux de l'Allemand, mais, au moins, tout restait entre nous ; voulons-nous actuellement prendre l'étranger à témoin de notre vilaine passion et surtout de la médiocrité avec laquelle nous nous y livrons? Ce sera doubler notre bassesse de caractère d'une médiocrité d'esprit. Nous n'aurons jamais dans ces flatteries la finesse des étrangers. Nous sommes enclins à tout exagérer et à placer de suite notre héros parmi les étoiles afin d'éviter d'être dépassés dans la louange. De plus, nos flatteries paraissent toujours inspirées par la crainte ou la terreur ; or nul n'est plus ridicule que celui qui, par frayeur, loue et vante la beauté et les bonnes grâces de celui qu'il tient pour un objet d'horreur, dans son for intérieur.

Mais peut-être nos louanges, loin d'être inspirées par une basse flatterie, viennent-elles seulement du respect et de l'admiration que nous avons voués au grand génie qui dirige les affaires de l'humanité? Combien peu alors nous connaissons la marque de la véritable grandeur. Jamais, à aucune époque, chez aucun peuple, elle n'a ainsi les dehors de la vanité ; rien de vain n'appartient à la grandeur. L'homme grand ne saurait aimer les statues ou les hommages décernés par ses contemporains ; il rejette au loin avec mépris ces flatteries ; il attend son jugement de son moi intérieur ou de la postérité ; il honore et redoute continuellement le destin de l'avenir dans sa marche mystérieuse et fatale ; il ne saurait s'estimer véritablement grand avant la

fin. Si donc les hommes avaient une idée véritablement élevée de l'objet de leur admiration anticipée, ils se contenteraient d'avouer modestement qu'il est supérieur à leurs louanges et l'honoreraient bien davantage par leur respectueux silence. En se croyant obligés de le louer sans mesure, ils montrent qu'ils l'estiment assez petit, assez vaniteux pour prendre goût à leurs flatteries capables (dans leur esprit) de le décider à détourner de leur tête un péril ou à leur accorder une récompense.

Que signifient donc, examinées face à face, ces acclamations enthousiastes : Quel grand génie ! Quelle profonde sagesse ! Quels vastes projets ! Elles signifient en réalité ceci : ce génie est si grand que nous pouvons le comprendre complètement ; cette sagesse, si profonde que nous en voyons parfaitement toute l'étendue ; ces projets, si vastes que nous pouvons nous les figurer dans leurs moindres détails! Cela signifie, en outre, que l'homme ainsi flatté ne dépasse vraiment pas le flatteur, puisque ce dernier, étant capable de le comprendre dans son entier, pourrait lui-même faire davantage s'il voulait s'y consacrer tout entier.

Il faut avoir une belle opinion de soi pour croire faire ainsi sa cour aux puissants ; mais ces derniers s'estiment peu s'ils acceptent avec plaisir ces louanges.

Hommes au caractère loyal et sérieux, rejetez loin de vous ces inconséquences ! Laissons à l'étranger le soin de créer ainsi tous les dix ans une nouvelle forme de la grandeur et de nouvelles divinités ; c'est blasphémer les dieux que louer les humains ! Nous jugerons la vraie grandeur comme par le passé ; pour nous, celui-là seul sera grand qui produira des idées capables de sauver l'humanité.

Rappelons-nous qu'au-dessus des jugements des contemporains doit toujours planer le jugement sévère de la postérité.

(Fichte, *Discours à la Nation allemande.* Traduction Léon Philippe, 1895. Delagrave. Discours XIII, p. 244.)

En 1809, Henri de Kleist peint les Français sous des noms romains dans la *Bataille d'Arminius* et déverse sur Varus la haine qu'il a vouée à Napoléon.

Mais c'est surtout après la retraite de Russie que les attaques deviennent violentes. Kotzebue, dans *le Fleuve Niémen*, montre Napoléon fugitif arrivant à grand'peine aux bords du fleuve que, peu de mois auparavant, il avait traversé en si terrible appareil. *Encore quelqu'un* (quelqu'un, c'est Napoléon) est un poème tragico-burlesque du même Kotzebue, poème publié aussi en 1812 et où nous voyons défiler une foule de personnages disparates qui, les uns après les autres, viennent annoncer à Napoléon de nouveaux désastres. En 1813, Kotzebue ajoute à une de ses anciennes pièces une scène d'actualité qui représente un fabricant de cartes géographiques ruiné par les bouleversements que subit l'Allemagne sous Napoléon.

Le poète Arndt qui, dès 1805, avait attaqué Napoléon dans *l'Esprit du Temps*, écrit, de Saint-Pétersbourg, en 1812, son *Catéchisme du Soldat allemand*, qui, tout vibrant de patriotisme, fut répandu à profusion dans l'Allemagne. Rentré dans

son pays en 1813, il y publia les *Lieder für Teutsche*, qui provoquèrent un très vif enthousiasme en Allemagne et dont nous extrayons le *Chant de la vengeance*[1].

CHANT DE LA VENGEANCE (1812)

Debout pour la vengeance ! Debout pour la vengeance ! Éveille-toi, noble peuple, éveille-toi ! Lance bien haut un cri de victoire ! Fais flotter dans les vallées, fais flotter sur les hauteurs les fiers drapeaux de la liberté ; mets en pièces les chaînes de la honte.

Car Satan est venu ; il s'est fait chair, il a pris corps, et veut être le maître de la terre ; et, éblouie, la sagesse tâtonne et le courage et l'honneur rampent avilis, et ils ne veulent pas entrer dans la mort.

Et la vérité en deuil demeure interdite ; et le mensonge flétri bourdonne impudemment contre toutes les grandes vertus.

Ce ne sont que bourreaux, fouets et cognées; la langue ne sait plus brandir les saintes foudres de la colère.

Donc, debout pour la vengeance, pour la vengeance ! Éveille-toi, noble peuple, éveil'e-toi ! et anéantis le ricanement du Démon ! Frappe ! déchire ! tue ! frappe ! Change-toi en flamme ! Fais comme une brûlure, comme un souffle pénétrer dans chaque cœur la Divinité.

Le Dieu capable de faire trembler des démons quand, sauvage, dans les combats orageux, le tonnerre passe à travers les rangs, quand, joyeux, les hommes libres meurent, quand les crânes des tyrans volent comme des tessons sous les coups de la vaillante épée.

Debout ! il s'agit des guerres les plus sublimes. Quoi ! les bâtons insensibles pourraient parler ; les pierres muettes pourraient claironner ; les montagnes paresseuses pourraient se déplacer, et vous n'avez pas seulement saisi votre glaive ; vous voudriez vous refuser au combat.

Debout ! l'heure a sonné ! Avec le Seigneur Dieu, nous voulons oser. Engageons-nous hardiment dans la guerre sainte. Faites résonner les tambours et les fifres ! Portez les drapeaux bien haut vers le ciel ! et que « Liberté ! » soit notre mot d'ordre !

(Arndt. Trad. Ch. Chassé.)

Au nom d'Arndt, il faut accoler toujours celui de Körner, le Tyrtée de l'Allemagne, tué en 1813, à vingt-deux ans, par une balle française. La plupart de ses chansons ont été écrites au foyer du bivouac et réunies en volume sous le titre de : *la Lyre et l'Épée*. Nous en détachons cet appel à la guerre sainte.

APPEL (1813)

Hardi ! hardi ! mon peuple ! voilà que fument des signaux enflammés ! Toute claire, elle vient impétueusement du Nord, la lumière de la liberté ;

1. Sur la poésie allemande de toute cette période, consulter : C. Gromaire, *la Littérature patriotique en Allemagne, 1806-1815*. Colin, 1911.

il te faut plonger l'acier dans le cœur de l'ennemi. Hardi ! hardi ! mon peuple ! Voilà que fument des signaux enflammés ! La graine semée est maintenant mûre ; vous, les faucheurs, n'attendez pas. Le meilleur salut, le dernier, réside en votre glaive ! Enfonce-toi la lance dans ton cœur fidèle ! Passage pour la liberté ! Purifie la terre, ta terre allemande en l'abreuvant de ton sang.

Ce n'est pas une guerre concernant seulement les têtes couronnées ; c'est une croisade, c'est une guerre sainte : le droit, la moralité, la vertu, la foi, la conscience, le tyran les a arrachés de ton sein. Délivre-les par ta victoire, qui sera celle de ta liberté.

Le gémissement de tes vieillards te crie : « Éveille-toi ! » Les ruines de tes chaumières maudissent l'engeance de ces brigands ; la honte de tes filles crie vengeance ; ton fils assassiné demande du sang.

Brise ton soc de charrue, laisse tomber le ciseau ; que la lyre se taise ; que les métiers chôment ; abandonne tes cours, tes vastes salles ; celui-là qui verra flotter tes drapeaux devant son visage, celui-là aussi verra son peuple sous les armes. Car il te faut bâtir un grand autel, dans l'éternelle aurore de ta liberté ; avec ton épée, il t'en faut tailler les pierres, pour que le temple se fonde sur la mort des héros.

Que pleurez-vous, jeunes filles? Pourquoi gémir, épouses pour lesquelles le Seigneur n'a pas trempé les épées? Si, joyeux, nous lançons nos jeunes corps contre les légions de votre ravisseur, pourquoi gémir parce que l'âpre volupté du combat vous est refusée? Oui, vous pouvez joyeusement marcher à l'autel de Dieu. Pour les blessures, il vous a donné la tendre sollicitude ; il a donné à vos prières compatissantes la belle victoire pure de la piété.

Priez donc pour que l'antique force se réveille, pour que nous demeurions le vieux peuple de la victoire; invoquez les martyrs de la vieille patrie allemande comme génies de la vengeance, comme anges protecteurs de la guerre juste.

Louise, plane en bénissant autour de ton époux. Esprit de notre Ferdinand, marche en tête de l'armée ; et vous tous, fantômes des libres héros allemands, marchez avec nous, avec nous et avec nos étendards flottants!

Le ciel nous aide[*]; l'enfer doit faiblir devant nous. Sus ! sus ! brave peuple ! Sus ! la liberté nous appelle, en avant! Bien fort frappe ton cœur et bien haut poussent tes chênes! Que te font tes monceaux de cadavres! Plante bien haut sur eux les drapeaux de la liberté. Et tu resteras, mon peuple couronné de bonheur, dans l'éclat sacré des victoires de ton passé; n'oublie pas les morts dévoués et orne aussi notre urne funéraire de la couronne de chêne.

[Körner (Théodore). Trad. Chassé. Texte cité dans Hermann, Kluge, *Auswahl Deutscher Gedichte*. Altenburg, Oskar Bonde, 1899.]

En 1814, Ruckert, le poète qu'en Allemagne on compare le plus souvent à Hugo, lance contre Napoléon et la France ses *Chants cuirassés* et, de 1815 à 1818,

il tente d'écrire contre lui une grande trilogie aristophanesque, qu'il n'achève point, d'ailleurs. Nous citons de lui quelques vers célébrant la bataille de Leipzig.

SUR LA BATAILLE DE LEIPZIG

N'est-il donc pas un chant qui puisse retentir, énergique, aussi violemment que la bataille a retenti sur le champ de Leipzig ?

Trois jours et trois nuits sans arrêt — et ce fut une lutte sérieuse — la bataille a retenti.

Trois jours et trois jours encore, on a tenu des foires à Leipzig ; on vous a mesurés avec une aune d'airain ; avec vous, on a réglé des comptes.

Trois nuits et trois jours a fonctionné le piège à alouettes de Leipzig ; d'une détente, on a pris cent hommes ; on en a pris mille d'un coup.

Ah ! il est bon que les Russes ne puissent se vanter d'avoir seuls abreuvé leurs déserts du sang ennemi.

Ce n'est pas seulement dans la froide Russie, mais aussi en Misnie ; c'est aussi près de Leipzig, sur les bords de la Pleisz, que les Français peuvent tre battus.

La Pleisz, d'ordinaire peu profonde, est gonflée de sang ; les plaines ont enseveli tant de morts qu'elles devraient se transformer en montagnes.

Mais si, pourtant, elles ne deviennent pas montagnes, la gloire du combat nous restera en propre à nous et pour l'éternité sur la terre.

(Rückert. Trad. Chassé. Texte cité dans Hermann Kluge, *Auswahl Deutscher Gedichte*. Altenburg, Oskar Bonde, 1899.)

Au milieu de tout cet enthousiasme, Gœthe conserva son calme olympien. « Au reste, disait-il à Eckermann, je ne haïssais pas les Français, car comment pouvais-je haïr une nation qui compte parmi les plus civilisées de la terre? » Mais, quand, en 1815, on lui demanda une pièce de circonstance pour célébrer la fin du cauchemar guerrier, il écrivit pour le théâtre de Berlin *le Réveil d'Épiménide*, froide allégorie où apparaissent quelques belles strophes.

La Révolution française séduisit beaucoup moins les esprits en Angleterre qu'en Allemagne. L'Angleterre, favorable aux lentes évolutions et aux transformations progressives, ne put s'accommoder des bouleversements spasmodiques dont la France était le théâtre.

Les rares poètes qui, comme Wordsworth et Coleridge, avaient été enthousiasmés par la prise de la Bastille et par les levées en masse contre l'envahisseur sentirent soudain leurs sympathies s'attiédir en apprenant les massacres de septembre et surtout en voyant la Révolution, d'émancipatrice qu'elle avait été, devenir conquérante et envahir la Suisse sans provocation. Cette violation du principe des nationalités choqua profondément les Anglais, dont le patriotisme n'était pas, comme celui des Allemands, à l'état embryonnaire. Ce fut bien pis encore quand Bonaparte se fut emparé du pouvoir et quand l'Angleterre eut compris que c'était à elle surtout qu'il en voulait.

Nous ne citerons pas tous les poèmes, — presque tous courts, d'ailleurs, — que Wordsworth écrivit contre la France et contre Napoléon ; ils sont trop nombreux ; et ce n'étaient pas seulement des griefs de patriote qu'il avait contre nous ; il souffrait de voir la France qu'il avait tant aimée et dont, un moment, il avait songé à faire sa patrie, renier toutes ses idées de liberté pour s'abandonner aux mains de celui qu'il nommait un aventurier.

Le 15 avril 1802, le jour où Napoléon est proclamé consul à vie, Wordsworth, en un sonnet qu'il compose à Calais, évoque avec amertume les belles fêtes de la fédération auxquelles il avait assisté dans la même ville, lors des temps idylliques de la Révolution. En octobre 1803, il prophétise, en un autre sonnet : *Anticipation*, la débâcle inévitable de l'Empire. En 1812, l'Empire commence à s'affaisser, et Wordsworth célèbre sa fin comme une rétribution divine.

L'ARMÉE FRANÇAISE EN RUSSIE (1812-1813)

O tempêtes, faites retentir les louanges de votre roi ; et vous, douces saisons, dans un climat ensoleillé, à mi-pente de quelque colline élevée, tandis que le vieux temps vous contemple, charmé, formez des rondes de fêtes, et, bien fort et longtemps, chantez le triomphe de l'hiver.

Chantez, couronnées de fleurs, de fruits et de corolles, chantez le souffle de l'hiver, ce souffle chargé d'averses de grésil, et chantez le sinistre battement de son aile blanche. Unissez-vous en danses souples sur l'herbe douce et verte ; par vos pieds, vos mains, vos yeux, vos regards, vos lèvres, racontez votre triomphe ; murmurez aux vagues de la mer et aux zéphyrs aériens lors de leur passage que le vieil Hiver décrépit, *lui*, a détruit cette armée qui rendait vaine toute votre munificence.

Moscou s'est de lui-même, par un terrible sacrifice, offert à l'incendie ; avec une intrépidité désespérée, les Russes ont versé leur sang dans le combat. Les éléments insensibles n'auront pas la prétention de dérober à notre nature humaine les louanges équitables dues à ses actes et à ses souffrances. Elle avait donné des gages d'une délivrance absolue et pure, s'il est permis à la foi de fouler les chemins battus de la Providence. Mais, maintenant, le Très-Haut a élevé sa voix calme et peu sonore ; pour anéantir cette armée, il a fait appel à la puissance de l'hiver, évidemment son allié.

Celui dont les vagues entassées ont confondu l'arrogante vantardise du Pharaon a dit à la Famine, à la Neige et au Gel : « Finissez la lutte par une victoire implacable. »

(Wordsworth. Trad. Chassé.)

Aux côtés de Wordsworth, Walter Scott mène aussi le combat pour l'indépendance, et, tandis que, chaque jour, on redoutait une invasion française, tandis que les habitants des côtes se réfugiaient dans les bois pour échapper aux coups

du terrible *Boney*, voici le *Chant de guerre* qu'il dédiait à la *Cavalry Association* d'Édimbourg.

CHANT DE GUERRE DÉDIÉ A LA « CAVALRY ASSOCIATION »

A cheval ! A cheval ! l'étendard flotte au vent ; le clairon fait retentir son appel ; la flotte welche fend les mers ; la voix de la bataille passe dans la brise. Éveillez-vous, vous tous !

Des tours du haut Dunedin, nous venons, en une troupe de frères loyaux. Les dépouilles du léopard entourent nos casques que couronne le fier chardon de l'Écosse ; nous nous faisons gloire de porter le rouge et le bleu.

Oui ! les fiers soldats de la triste Hollande rampent docilement devant la Gaule, quand elle fronce les sourcils ; oui ! les Romains pleurent les jouets qui leur ont été ravis ; oui, c'est en vain que les Suisses vaillants méprisent l'esclavage et rongent leurs chaînes d'une bouche écumante.

Oh ! s'ils avaient écouté l'appel pour la vengeance que lançait vers eux le meurtre de leurs frères, la désunion n'aurait jamais fauché leurs rangs ; et le courage patriotique n'aurait pas, réduit au désespoir, cherché la Liberté dans la tombe.

Plierons-nous nos fronts énergiques, nous qui sommes nés dans le Temple de la Liberté? Vêtirons-nous d'un timide sourire nos joues pâles pour saluer un maître dans notre île ou subir les mépris d'un vainqueur?

Non ! quand même la ruine s'épandrait sur notre terre comme une inondation, le soleil qui verrait le jour de notre chute verrait aussi les exploits terribles de nos sabres et une nuit ensanglantée.

Que les légions de la Gaule se battent pour de l'or ou pour la possession d'un butin sanglant ; nous qui ne combattons ni pour des faveurs ni pour de l'argent, nous tirons nos épées pour garder notre monarque, pour protéger notre loi ; et leurs lames ne frapperont pas en vain.

Si jamais le souffle d'une rafale britannique fait claquer le drapeau tricolore ; si des pas d'envahisseurs grossiers, odieux par leurs rapines et, rouges de sang, polluent nos heureux rivages ;

Alors, adieu, ô ma patrie ! et adieu, mes amis ! Adieu, tous les liens qui nous sont chers ! Nous sommes résolus à nous fondre en cette marée montante d'escadrons qui s'en vont chargeant en une furieuse chevauchée, pour conquérir et pour mourir.

A cheval ! à cheval ! Les sabres étincellent. L'appel de notre clairon sonne haut et clair. Unis par le lien sacré de l'honneur, nous avons pour mot d'ordre : « Lois et Liberté ! Marchez en avant, vous tous ! »

(Walter Scott. Trad. Chassé. Texte cité dans Wheeler and Broadley, *Napoleon and the Invasion of England*, vol. II, p. 246-247. London, John Lane, 1907.)

Pour le peuple, Napoléon était un monstre, une bête à face humaine qu'on accusait d'avoir commis d'innombrables crimes et, en particulier, d'avoir empoisonné les pestiférés de Jaffa en leur administrant de l'opium.

L'*Anti-Gallican Monitor* (5 décembre 1813) le décore des titres suivants : « Napoléon Ier et dernier,... par la colère du Ciel, Empereur des Jacobins, protecteur de la Confédération des Canailles, Médiateur de la Ligue d'Enfer, Grand Croix de la Légion d'Horreur, commandant en chef des Légions de Squelettes qui dorment à Moscou », et l'énumération continue, fort longue. Un pamphlet, qui d'ailleurs semble avoir été perpétré par d'ingénieux commerçants, car il se termine par une réclame pour une ménagerie, met à prix la personne de Bonaparte et propose de l'enfermer vivant dans une cage de bête sauvage. En feuilletant les albums de caricatures de Gilbray et de Rowlandson, on se rendra compte de la terreur que Napoléon inspirait au peuple anglais. Nous donnons ci-contre la traduction d'un pamphlet du temps, très caractéristique à cet égard :

DE L'INVASION

Entrent John Bull et Bonaparte de côtés opposés ; on suppose qu'ils se rencontrent à mi-chemin entre Douvres et Calais.

BONAPARTE. — Eh bien, John? Comment allez-vous?

JOHN BULL. — Très bien et j'imagine que vous ne pourriez pas en dire autant.

— Pourquoi donc, John ?

— Parce que votre conscience doit, je pense, vous chatouiller d'horrible façon.

— Vous devez faire erreur, John ; vous voulez certainement parler de quelqu'un d'autre.

— Non ! non ! Je vous connais bien. J'ai entendu raconter tous vos crimes ; je sais que vous avez, de sang-froid, assassiné 4 000 Turcs et que vous avez empoisonné en Égypte 500 de vos propres soldats. Mais que voulez-vous de moi, monstre que vous êtes?

— Oh ! ne vous fâchez pas, John ! Je veux simplement avoir avec vous une petite conversation ; j'aimerais être votre ami.

— Assez de palabres, coquin ! *Vous*, mon ami ! Vous auriez rudement intérêt à tenir votre langue, si vous ne voulez pas que je vous fasse bientôt savoir que vous n'avez pas ici affaire à un de ces citoyens français que vous roulez si facilement.

— Allons ! mon cher John ! vous me traitez vraiment avec trop de sévérité ! Un Anglais, vous le savez, est toujours juste. Ayez un peu la patience, mon cher John, d'écouter les arguments que je peux présenter pour ma défense. Les 4 000 Turcs que j'ai assassinés étaient mes prisonniers, et je n'ai fait que leur couper la gorge pour les empêcher d'échapper ; quant à mes propres soldats, ils s'étaient complètement épuisés à mon service, et ils ne m'étaient plus d'aucune utilité. Je pensai donc que leur donner une dose de poison, c'était recourir au procédé le moins coûteux pour me débar-

rasser d'un fardeau inutile ; mais, *vous*, mon cher John, je ne vous traiterai pas comme cela.

— Non, je suis là-dessus de votre opinion, car je veillerai à ce que vous ne puissiez le faire.

— Mais, mon cher ami, vous me permettrez bien de rendre, amicalement, une visite à votre île ; on me dit que c'est un endroit délicieux ; j'aime beaucoup voyager et voir le monde ; et puis je rendrais toute votre population si heureuse !

— Ah ! maintenant ! Petit menteur d'enfer ! Petit coquin ! Si vous ne disparaissez pas, je vous donnerai une telle leçon que vous vous en souviendrez toute votre vie. En vérité, je vous le dis, je connais déjà tous vos tours perfides et hypocrites ; mais que le diable m'emporte si vous faites de moi votre pantin. Vous avez dit aux pauvres Hollandais, aux pauvres Italiens et aux Suisses que vous les rendriez *heureux* ; mais comment avez-vous tenu votre promesse? Quoi ! dès que vous et votre armée de bandits les avez tenus en votre pouvoir, vous avez arraché leur argent à ceux qui en possédaient ; ceux qui avaient des fermes vous ont vus cruellement les dévaster et emmener leurs troupeaux ; ceux qui vivaient dans des chaumières vous ont vus détruire leurs provisions ménagères ; ils vous ont entendus, tout près d'eux, anéantir leurs demeures ; quant aux hommes, vous les avez chargés de chaînes et vous les avez jetés en prison ou obligés, par différentes sortes de tortures à entrer dans votre armée, à mettre à mort leurs propres parents et leurs amis ; vous les avez contraints à combattre contre leur propre pays ; vous avez violé leurs femmes et leurs filles ; vous avez assassiné leurs enfants ou vous les avez jetés en esclavage ; et ceux qui restaient, vous les avez obligés à travailler pour quatre sous par jour et à vivre d'eau et de pain fait de cosses, d'avoine et d'écorce d'arbre; et, s'ils vous en tenaient rancune, vous les envoyiez à la potence ; et voilà l'état de misère et de servitude où vous voudriez nous plonger, n'est-ce pas? Vous voudriez enchaîner un Anglais, né citoyen libre, aux roues de votre char et, après l'après l'avoir traîné derrière vous, à votre triomphe, vous voudriez le réduire à la situation de vos lâches esclaves. N'est-ce pas là ce que vous voudriez, maudit?

Bonaparte, *paraissant assez pâle.* — Mon très cher John, vous vous êtes vraiment formé une trop mauvaise opinion de moi. Que j'aie ainsi traité d'autres personnes, c'est tout à fait vrai ; mais, pour vous, je ressens réellement un grand respect et une grande vénération; et, si vous vouliez aimablement condescendre à vous confier à mes soins, je vous jure, sur mon honneur, John, que vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.

John Bull. — Votre *honneur* ! Ah ! traître de Corse au cœur pervers ! Votre *honneur* ! Vous qui avez servi tous les dieux et toutes les religions, vous qui, tour à tour, avez été Turc, Juif, chrétien et athée ! Ne me racontez pas de pareilles histoires et allez au diable ! Si vous n'étiez pas un si petit

gringalet, en dépit de votre grand chapeau à cornes, je vous fendrais le crâne, d'un coup de poing, en un instant. J'ai aussi entendu parler de vos visées sur notre chère petite île. Ah ! vous avez promis à vos soldats, n'est-ce pas, qu'à leur arrivée ici vous leur permettriez de tout piller et qu'afin de rendre leur butin plus considérable vous leur permettriez de mettre à mort tous ces méprisables Anglais ! Maintenant, petit polisson (*il le saisit par le nez*), je vais vous faire rester ici une minute ou deux encore pour vous faire entendre quelques tout petits conseils qui vous seront profitables. Si vos va-nu-pieds de soldats viennent parmi nous, ils en auront vite assez, comptez-y. Quoique vous me preniez pour un ignorant, je peux vous dire que je connais un peu l'histoire ; je sais comment nous, Anglais, nous vous avons rossés, vous autres Français; je me souviens d'Édouard III et du Prince Noir, et d'Henri V, et de Marlborough, et de Wolfe, et d'Abercromby. Tous ces gens-là étaient de Grande-Bretagne, et ils vous battaient les Français sur terre avec autant de régularité qu'ils mangeaient leurs repas. Et quant à nous battre sur mer ! oh ! diable ! vous auriez autant de chance de succès que moi, si j'essayais de sauter par-dessus l'église de Saint-Paul. Je sais aussi que nous vous avons rossés et diablement encore, alors que vous étiez dix contre un, et que le diable m'emporte si jamais dix comme vous peuvent jamais s'emparer de ma personne ou de mes biens. Vous-même, vous vous êtes enfui devant Sir Sidney Smith à Saint-Jean-d'Acre et vous avez planté là votre armée, et maintenant je vous donne la permission de vous enfuir de devant moi. Allons, disparaissez ! (*Il lui frappe le... à coups de pieds.*)

Boney sort.

(Imprimé par J. Stockdale, 181. Piccadily. Prix : 6 pence la douzaine ou 1 penny pièce.)
(Cité dans Wheeler and Broadley, *Napoleon and the Invasion of England*, vol. II, p. 266. London, John Lane, 1907.)

Notre contemporain, le romancier anglais Thomas Hardy, a très bien décrit dans une de ses nouvelles la peur continuelle de voir surgir devant eux Bonaparte qui obsédait les Anglais des côtes. Quoique cette nouvelle ait été écrite bien postérieurement à l'époque dont il s'agit ici, nous n'hésitons pas à la donner ci-dessous :

UNE TRADITION DE 1804

On s'est beaucoup demandé récemment s'il serait possible d'envahir l'Angleterre par un tunnel sous la Manche ; et ceci m'a plus d'une fois rappelé l'histoire du vieux Salomon Selby.

Ce fut un soir que je devins un de ses auditeurs ; il était assis au coin béant de la cheminée, dans la cuisine de l'auberge, avec quelques autres qui s'étaient rassemblés là, et j'entrai pour m'abriter de la pluie. Retirant de sa bouche le tuyau de sa pipe, il se rencogna dans le renfoncement et sourit

au feu. Son sourire n'était ni joyeux, ni triste, ni absolument humoristique ; ce n'était pas tout à fait, non plus, un sourire pensif ; nous qui connaissions l'homme, nous eûmes reconnu en un moment la qualité de ce sourire ; c'était le sourire narratif. Interrompant les quelques remarques que nous échangions à bâtons rompus, nous approchâmes, et il commença ainsi son histoire :

« Mon père, comme vous le savez, fut toute sa vie berger, et il vivait près de la Baie, à quatre milles d'ici, là où je suis né. La chaumière qui vit mes débuts dans l'existence se dressait au haut de la colline près de la mer. Il n'y avait pas d'autre maison à moins d'un mille et demi de là. Elle avait été bâtie tout exprès pour le berger de la ferme et elle n'avait pas d'autre usage. Je me suis laissé dire qu'elle avait été abattue depuis, mais qu'on peut encore discerner son emplacement grâce aux monticules de terre et à quelques débris de briques que l'on voit encore, jonchant le sol. C'était en hiver un lieu glacial et désolé ; mais, en été, on n'y était pas mal.

« De toutes les années de mon enfance, les seules qui me restent très clairement dans l'esprit sont 1803, 1804 et 1805. Et cela, pour deux raisons : d'abord, j'avais atteint alors un âge où des oreilles et des yeux d'enfant recueillent et notent tout ce qui se passe autour d'eux, et puis, à cette date, il se déroulait bien plus d'événements dignes d'être retenus qu'aujourd'hui.

« C'était, comme j'ai à peine besoin de vous le dire, l'époque qui suivit la première paix, au temps où Bonaparte préparait sa descente en Angleterre. Il avait traversé les grandes montagnes des Alpes, combattu en Égypte, rossé les Turcs, les Autrichiens et les Prussiens, et maintenant il espérait pouvoir nous donner une tape. De l'autre côté de la Manche et si près qu'un homme debout sur la rive anglaise aurait presque pu la voir, on avait rassemblé de tous côtés une armée française de 160 000 hommes et 15 000 chevaux, à laquelle on faisait faire tous les jours l'exercice. Bonaparte avait été pendant trois ans occupé à organiser ces préparatifs ; et, pour convoyer de l'autre côté de l'eau ces soldats, cette artillerie et ces chevaux, il avait mis en état environ deux mille bateaux à fond plat. Ces bateaux étaient petits mais merveilleusement construits. Un bon nombre d'entre eux étaient disposés de telle sorte qu'ils avaient chacun une petite écurie à bord pour les deux chevaux qui devaient traîner le canon, placé à l'arrière. Pour ordonner toutes ces choses et bien d'autres encore dont il avait besoin, Bonaparte avait réuni là 5000 à 6 000 individus de divers corps de métier, charpentiers, forgerons, charrons, selliers, que sais-je encore ! Oh ! c'était une curieuse époque.

« Tous les matins, le voisin « Boney » passait en revue sa multitude de soldats sur la grève ; il les rangeait en lignes, et il faisait pratiquer à toute la bande, — hommes, chevaux et le reste, — des manœuvres d'embarquement jusqu'à ce qu'ils fussent capables de réussir sans le moindre accroc. Mon père conduisait un troupeau de brebis dans le Sussex cette année-là et, comme il traversait, par là, les hautes collines, il pouvait voir, sous ses yeux, ces

exercices se poursuivre. Mon oncle Job a toujours pensé et toujours dit (et c'était un sergent d'infanterie qui s'y connaissait en toutes ces questions) que l'intention de Bonaparte était de traverser à force de rames par une nuit calme. La grande question que nous nous posions était la suivante : « Où notre monsieur débarquerait-il? »

« Beaucoup de gens du commun estimaient que ce serait à Douvres ; d'autres, qui savaient combien il était improbable qu'un général entreprît de débarquer juste à l'endroit où on l'attendait, disaient qu'il irait ou à l'est dans l'embouchure de la Tamise, ou dans quelque endroit commode, très vraisemblablement une des petites baies qui creusent l'île de Portland entre le *Beal* et de la pointe de Saint-Alban. Certains avaient entendu raconter qu'une partie de la flotte française ferait le tour de l'Écosse et remonterait la Manche jusqu'à ce qu'elle eût rencontré un point convenable. Cependant on avait beaucoup de doutes sur ce qui allait se passer ; et il n'y a rien d'étonnant à cela, car, comme on le sut dans les années qui suivirent, c'est tout juste si Bonaparte lui-même pouvait prendre une décision sur ce point bien important et très particulier : où effectuer le débarquement. Son hésitation lui venait surtout de ceci : c'est qu'il ne pouvait obtenir aucun renseignement sur l'endroit où nos troupes étaient aux aguets et sur leurs dispositions ; et, de plus, il n'avait que des idées extrêmement vagues sur les lieux où il lui serait possible et d'amener sans esclandre ses embarcations à fonds plats et de faire défiler en bon ordre les hommes qu'elles contiendraient.

« Les troupeaux dont mon père avait la charge paissaient tout à l'entour des collines près de notre maison, d'où l'on pouvait voir la mer et le rivage à plusieurs milles de distance des deux côtés. En hiver et au début du printemps, mon père était souvent debout la nuit, car il avait à veiller sur les agneaux et à les soigner. Souvent, il allait se coucher de bonne heure et se relevait à minuit ou à une heure ; d'autres fois aussi, il lui arrivait de rester levé jusqu'à minuit ou une heure et d'aller alors se coucher. Dès que je fus assez âgé, j'allais l'aider; mon travail consistait surtout à jeter un coup d'œil aux brebis quand il était rentré se reposer. C'est ce que j'étais en train de faire pendant un certain mois de l'année ou 1804 ou 1805, — je ne peux pas bien fixer laquelle, mais ceci se passa bien longtemps avant qu'on m'enlevât la garde des moutons pour me faire apprendre un métier. Tous les soirs, à cette époque-là, j'étais dans le parc, à un demi-mille environ, peut-être plus de notre chaumière; et pas un seul être vivant à mes côtés, sauf les brebis et les jeunes agneaux. Est-ce que j'avais peur? Non, je n'avais jamais peur d'être tout seul à de pareilles heures ; car j'avais été élevé dans un endroit si écarté que l'absence d'êtres humains m'effrayait moins que leur vue. Dès que je voyais la silhouette d'un homme, après le crépuscule, dans un lieu solitaire, je perdais presque la tête, tant j'avais peur.

« Un jour de ce mois-là, nous eûmes la surprise de recevoir une visite de mon oncle Job, le sergent du 61e d'infanterie, alors campé sur les collines,

au-dessus de la ville d'eaux du roi George. L'oncle Job arriva chez nous, au soir tombant, et s'en alla pour une heure ou deux dans le parc avec mon père. Puis il rentra, but un coup et s'étendit sur le lit pour dormir. J'allai me coucher ; à une heure, mon père revint et se coucha lui aussi après m'avoir réveillé comme d'habitude pour que j'allasse le remplacer. En sortant, je passai près de l'oncle Job. Il ouvrit les yeux et, quand je lui eus dit où j'allais, il dit qu'il serait honteux qu'un enfant comme moi s'en allât là-bas tout seul et, après avoir mis sa cravate et sanglé son ceinturon, il partit avec moi en prenant un peu d'alcool dans une petite bouteille plate qui était dans l'armoire du coin.

« Petit à petit, nous arrivâmes au parc ; nous vîmes que tout y allait bien et, alors, pour nous tenir chaud, nous nous blottîmes dans un tas de paille, dans l'enceinte des claies couvertes de chaume que nous avions élevées pour briser l'effort du vent quand il y en avait. Cette nuit-là, cependant, le vent ne soufflait pas. C'était une de ces nuits très calmes pendant lesquelles, si vous vous tenez sur les hautes collines à 2 ou 3 milles de la mer, vous pouvez entendre, le long du rivage, le bruit du flux et du reflux augmentant ou diminuant en intensité par courts intervalles, comme si c'eût été l'immense ronflement du monde endormi.

« Au-dessous de nous, il y avait un peu de brume, mais, sur la colline où nous étions couchés, l'air était clair et la lune, alors dans son dernier quartier, jetait une lumière assez brillante sur la paille éparse.

« Tandis que nous étions étendus là, l'oncle Job m'amusa en me racontant d'étranges histoires des guerres où il avait servi et des blessures qu'il y avait reçues. Il s'était déjà battu contre les Français aux Pays-Bas, et il espérait bien se battre contre eux encore. Les histoires durèrent si longtemps qu'à la fin c'est tout juste si j'étais certain de n'avoir pas été soldat moi-même et de n'avoir pas fait toutes les campagnes dont il parlait. Les merveilleuses histoires me troublèrent si bien l'esprit que je m'endormis et rêvai de batailles, de fumée, de soldats en fuite et autres images du même genre qu'évoquaient en moi les exploits qu'il m'avait rapportés.

« Combien de temps dura mon sommeil, je ne pourrais pas le dire, mais je fus réveillé par de faibles sons qui dominaient le bruissement des brebis s'agitant dans la paille, le bêlement des agneaux et le tintement des clochettes des moutons. L'oncle Job était encore près de moi, mais il s'était lui aussi endormi. Je me soulevai sur la paille et, regardant, je vis ce qui m'avait tiré de mon sommeil. Deux hommes, en suroits et en bicornes, qui portaient des épées, se tenaient à environ 20 yards de là.

« Je tournai l'oreille dans leur direction afin de saisir ce qu'ils disaient, mais, quoique j'entendisse toute leur conversation, je n'en comprenais pas un mot. Ils parlaient une langue qui n'était pas la nôtre : j'ai su depuis que c'était le français. Mais, si je ne pouvais comprendre le sens de leurs paroles, j'étais assez rusé garçon pour me rendre compte en grande partie de ce que

voulaient les interlocuteurs. A la lumière de la lune, je pouvais voir que l'un d'eux portait à la main un rouleau de papier et que, à tout moment, il adressait à son compagnon des paroles rapides en montrant à droite et à gauche, de l'autre main, des points le long du rivage. Sans aucun doute, il expliquait au second monsieur les formes et les caractéristiques de la côte. Ce qui arriva ensuite me rendit la chose encore plus claire.

« Jusqu'ici, je n'avais pas réveillé l'oncle Job, mais maintenant je commençais à avoir peur qu'ils nous découvrissent, tant mon oncle soufflait bruyamment du nez. Je mis la bouche à son oreille et je lui murmurai :

« — Oncle Job !

« — Qu'y a-t-il, mon garçon? dit-il, tout comme s'il ne s'était pas endormi « du tout.

« — Chut, dis-je. Deux généraux français....

« — Français ! dit-il.

« — Oui, dis-je. Venus pour voir où débarquer leur armée. »

« Je les montrai du doigt ; mais je ne pus rien dire de plus, car tous deux s'approchèrent, à ce moment, bien davantage de l'endroit où nous étions couchés. Dès qu'ils ne furent plus qu'à 8 ou 10 yards, l'officier qui avait un rouleau à la main se baissa contre une souche inclinée, détacha son rouleau et le déploya. Puis il dirigea soudain sur le papier la lumière d'une lanterne sourde, et nous vîmes que c'était une carte.

« — Qu'est-ce qu'ils regardent? murmurai-je à l'oncle Job.

« — Une carte de la Manche, » dit le sergent qui s'y connaissait en ces matières.

« L'autre officier français se pencha alors, lui aussi, et, en regardant la carte, ils eurent une longue consultation, montrant çà et là, d'abord sur le papier, puis autour d'eux les endroits placés au-dessous de nous sur le rivage. Je remarquai que l'un des officiers traitait avec beaucoup d'égards l'autre officier, qui semblait être de beaucoup son supérieur ; et l'officier de rang inférieur lui donnait une sorte de titre dont je ne connaissais pas le sens. Le chef, en revanche, se conduisait très familièrement envers son ami, et plus d'une fois il lui frappa sur l'épaule.

« L'oncle Job avait épié aussi bien que moi, mais, quoique leur carte eût toujours été exposée à la lumière de leur lanterne, leurs visages étaient toujours restés dans l'ombre. Cependant quand, cessant de se pencher sur la carte, ils se relevèrent, un éclair de lumière monta vers eux et tomba en plein sur les traits de l'un d'eux. Ceci ne s'était pas plus tôt produit que l'oncle Job eut un sursaut convulsif et s'affaissa comme s'il avait eu une attaque.

« — Qu'y a-t-il? Qu'y a-t-il, oncle Job? dis-je.

« — Oh ! Bon Dieu ! dit-il, sous la paille.

« — Quoi? dis-je.

« — Boney ! gémit-il.

« — Qui? dis-je.

« — Bonaparty, dit-il, l'Ogre Corse. Oh ! si j'avais seulement mon fusil à pierres neuves, cet homme mourrait ; mais je n'ai pas mon fusil à pierres neuves, et il faut donc que cet homme vive! Reste donc couché bien à plat, si tu tiens à la vie. »

« Je restai couché bien à plat, comme vous pouvez l'imaginer. Mais je ne pouvais m'empêcher de regarder à la dérobée. Et moi aussi, tout jeunet que je fusse alors, je saisis bien que c'était la figure de Bonaparte. Si je connaissais Boney? Je crois bien que je le connaissais. Je l'aurais reconnu, même si cette lanterne avait brillé deux fois moins. Si j'avais vu une fois une image de lui, j'en avais bien vu cent. C'était bien sa tête ronde comme une balle, sa courte encolure, ses joues et son menton ronds et jaunes, sa figure sombre et ses grands yeux brillants. Il enleva son chapeau pour s'éventer un peu, et la mèche était là au milieu de son front comme dans tous les dessins qui le représentent. Par suite d'un mouvement, son manteau s'ouvrit un peu, et je pus voir pendant un moment sa jaquette à plastron blanc et une de ses épaulettes.

« Mais tout ceci ne dura pas longtemps. En une minute, ils avaient, lui et son général, roulé la carte, fermé la lanterne, et ils firent demi-tour pour redescendre vers le rivage.

« Alors, l'oncle Job revint un peu à lui. « Il s'est faufilé jusqu'ici pendant « la nuit, dit-il, pour voir comment débarquer ses hommes. Je ne reverrai « jamais un calme pareil à celui qui se lisait dans les yeux de cet homme. « Mon neveu, il faut que j'agisse, et immédiatement encore, ou l'Angleterre « est perdue. »

« Quand ils eurent dépassé le sommet, nous nous glissâmes à tâtons hors de notre cachette, et nous les suivîmes un peu pour voir ce qu'ils allaient faire. A mi-pente, ils furent rejoints par deux autres, et, six ou sept minutes après, ils étaient arrivés au rivage. Puis un bateau surgit dans la faible lumière lunaire de la Crique, et ils y sautèrent ; l'embarcation partit immédiatement et, quelques minutes après, elle disparaissait entre les deux rochers qui se dressent à l'entrée de la Crique, comme nous le savons tous. Nous remontâmes là où nous étions auparavant, et je pus apercevoir, à une petite distance, un plus grand navire qui, pourtant, n'était pas des plus gros. Le petit bateau vint l'accoster ; on l'amarra à l'avant, à ce que je suppose, car le plus grand fit voile vers la France, et nous ne vîmes rien de plus.

« Mon oncle Job raconta la chose à ses officiers dès qu'il fut rentré au camp ; mais ce qu'ils en pensèrent, je ne l'ai jamais su ni lui non plus. L'armée de Boney ne vint jamais ; et c'est heureux, car c'était à la Crique, au-dessous de la maison de mon père, qu'il voulait débarquer, comme l'a montré cette visite secrète. Nous autres, gens de la côte, nous aurions tous été, jusqu'au dernier, passés au fil de l'épée, et je ne me serais pas assis en cet endroit pour vous raconter cette histoire. »

(Thomas Hardy, *Life's Little Ironies*, Macmillan. Trad. Chassé.)

On imagine après ceci quelle dut être l'émotion de l'Angleterre quand elle apprit le retour de l'île d'Elbe, et l'on comprend le fougueux discours de l'Irlandais Grattan à la Chambre des Communes lorsqu'on y discuta de la conduite à tenir en cette occasion.

LA FAIBLESSE DE NAPOLÉON APRÈS SON RETOUR DE L'ILE D'ELBE

Vous avez un général incomparable et des alliés attachés à vous de confiance et de cœur. Passez maintenant la revue de Bonaparte ; il a perdu ses domaines extérieurs ; il est réduit, d'une population de 100 millions d'hommes, à une population de 25 millions. En outre, il a perdu sa puissance de fascination ; car, s'il a été le destructeur des droits, il ne s'est pas montré le redresseur des griefs et des souffrances populaires. La Suisse n'a pas oublié et toute l'Europe garde en sa souvenance sa manière de réformer les abus, et comment sa meilleure réforme était pire que le plus mauvais gouvernement qu'il ait renversé. L'Espagne ou la Prusse aussi ne peuvent oublier, ce qui était pire que ses réformes, la marche de ses armées. Ce n'était pas une armée, c'était un gouvernement militaire qui était en marche, semblable à ces légions romaines du plus mauvais temps de Rome, l'*Italique*, la *Rapace*, troupes sans loi, sans frein, sans responsabilité devant Dieu ni devant l'homme.

C'est ainsi qu'il a guéri ses partisans de l'enthousiasme qui pouvait s'attacher à son nom, et qu'il est tout à fait réduit à ses ressources intérieures. C'est chez lui qu'il doit nourrir ses armées et puiser sa force ; et chez lui, il manque d'artillerie, il manque de cavalerie, il n'a pas d'argent, il n'a pas de crédit, il n'a pas de titre légal. Quant au chiffre actuel de ses troupes, on ne saurait le déterminer positivement ; mais on peut conclure qu'il n'est pas en proportion avec celui des alliés.

Mais... ces messieurs (les Whigs ennemis d'une guerre) présument que les Français se lèveront pour lui, aussitôt que nous allons toucher leur territoire. Nous sommes une fois déjà entrés dans leur pays ; et ils ne se sont pas levés pour défendre Napoléon ; au contraire, ils l'ont déposé : l'article de la déchéance existe écrit tout au long. Mais on dit que nous prétendons imposer un gouvernement à la France. Les armées françaises élisent un conquérant à l'Europe, et notre résistance à ce conquérant s'appelle imposer un gouvernement à la France ! Si nous mettons à bas ce chef, dans la réalité nous délivrons la France, aussi bien que l'Europe, d'un joug étranger ; et cette délivrance est ce qu'on appelle l'imposition d'un gouvernement à la France !

Ah ! c'est lui qui a imposé à la France un joug étranger : il a pris aux Français leurs propriétés par la rigueur des taxes ; il leur a perdu leur empire et, chose presque inimaginable, il a conduit leurs ennemis jusqu'aux portes de Paris ! Nous, au contraire, nous avions arrêté un projet, comme l'atteste un document de 1809, qui maintenait l'intégrité de l'empire français.

.... Ces messieurs disent que Bonaparte a donné la liberté de la presse,

c'est-à-dire il a donné liberté de publication, sauf poursuites et punition, selon le bon plaisir d'un chef militaire, etc., c'est-à-dire qu'il a donné la liberté aux Français de se pendre eux-mêmes.

Ces messieurs disent encore qu'il a aboli dans ses États le commerce des esclaves. — Je ne veux pas lui refuser la louange due pour un tel acte. Mais, si nous le louons d'avoir donné la liberté aux Africains, ne lui prêtons pas assistance pour réduire en servitude les Européens. Ces messieurs disent que vous allez faire la guerre pour une personne ; mais la question est de savoir si vous vous confierez à un gouvernement, abstraction faite de la personne. Ces messieurs disent : « Que ferez-vous si vous êtes vaincus ? » Il répond : La chose même qu'il vous faudra faire si vous traitez l'abandon des Pays-Bas. Mais la vraie question est celle-ci : dans quel cas avez-vous chance plus vraisemblable d'être vaincus? Sachez-le bien : ou bien il vous faut abandonner les Pays-Bas, ou il vous faut les préserver par la guerre ; car Bonaparte ne sera pas retenu par l'entrave d'un traité. Si vous abandonnez les Pays-Bas, vous perdez votre situation sur le globe ; et au lieu d'être un centre de communication et de commerce entre le nouveau monde et l'ancien, vous deviendrez une station compromise entre deux feux, entre le Continent de l'Amérique rendu hostile par les intrigues de la France et le Continent de l'Europe possédé par ses armes. Il vous reste donc à déterminer, si vous n'abandonnez pas les Pays-Bas, de quelle manière vous entendez les défendre, par vous seuls ou avec vos alliés.

Ces messieurs... se plaignent des alliés, et disent qu'ils ont partagé tel pays, transféré la possession de tel autre, séquestré celui-là ! Qu'est-ce à dire? Chercheront-ils querelle à leur confédéré qui a pris une portion de la Saxe et donneront-ils une poignée de main à Bonaparte qui ne voulait rien moins que prendre l'Angleterre ? Si un prince occupe Venise, nous sommes indignés ; mais, s'il envahit une grande partie de l'Europe, s'il est couvert du sang de plusieurs millions d'hommes et des dépouilles d'une moitié du monde, notre indignation cesse. L'abus de la force, en devenant gigantesque, subjugue l'entendement ; et le monde, qui avait commencé par la surprise, finit par l'adoration.

Le caractère de Buonaparte est admirablement calculé pour cet effet, il se revêt lui-même d'une grandeur théâtrale : il est un grand acteur dans la tragédie de son propre gouvernement, son ardent génie se rue, tête baissée, à la domination universelle, certain de détruire ses voisins ou lui-même; plus fort pour enlever l'Empire que pour le conserver, il est un héros et une calamité, destiné à punir la France et à tourmenter l'Europe.

(Discours de Grattan en 1815 à la Chambre des Communes. Cité par Villemain dans *Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature*. Perrin, édit.)

Il est délicat de porter un jugement sur l'attitude générale des écrivains italiens à l'égard de Napoléon. Heureux d'être, grâce à lui, affranchis du joug autri-

chien, ils l'accueillirent d'abord avec enthousiasme. Avec joie aussi, ils reçurent de ses mains les institutions françaises ; mais ils auraient aimé qu'on leur accordât une liberté plus complète et, à plusieurs reprises, ils protestèrent contre le despotisme du nouveau tyran ; cependant, dire non à Bonaparte, c'était dire oui à l'Autriche. Ballottés ainsi de Charybde en Scylla, allant de l'Autriche à Napoléon et de Napoléon à l'Autriche, ils ont parfois donné l'impression d'être plus volages qu'ils ne l'étaient en réalité.

Dès 1797, Ugo Foscolo, qui, pourtant, s'était montré décidément hostile aux principes de la Révolution, publie un *Bonaparte Liberatore*, où il célèbre le triomphe des idées démocratiques à Venise. Monti, qui, lui aussi, avait été un anti-révolutionnaire, glorifie Bonaparte dans le premier chant de son *Prométhée* ; Mascheroni envoie au général sa géométrie avec une dédicace en vers. Serra et Giordani louent en prose le conquérant. Mais presque tous reviennent de temps en temps sur leur admiration, quitte à reprendre leurs louanges un peu plus tard.

En Espagne, l'hostilité des écrivains est indubitable, comme aussi celle de la population en général. On connaît le petit catéchisme que les moines espagnols faisaient réciter à leurs fidèles : « Qu'est-ce que l'empereur Napoléon? — C'est un méchant, la source de tous les maux, le foyer de tous les vices. — Combien a-t-il de natures? — Deux : la nature humaine et la diabolique. — Combien y a-t-il d'empereur des Français? — Un véritable en trois personnes trompeuses :... Napoléon, Murat et Manuel Godoï (prince de la Paix). — Lequel est le plus méchant ? Ils le sont tous trois également.... — Que sont les Français? — D'anciens chrétiens devenus hérétiques. — Est-ce un péché de mettre un Français à mort? — Non, mon père, on gagne le ciel en tuant un de ces chiens d'hérétiques. »

Quintana, Gallego, Arriaza ont éloquemment exprimé la haine de leurs compatriotes contre l'envahisseur. De leurs imprécations, nous ne citerons qu'un exemple : la prophétie dénuée de mansuétude qu'en 1808 Arriaza adressait à Napoléon :

PROPHÉTIE DE PYRÉNÉE[1]

« Napoléon, — ainsi éclata sa parole de tonnerre, — Napoléon, rends-nous tes comptes. Dis-nous où tu caches Ferdinand, la tête ceinte de la couronne sacrée. Parle, traître, parle ! Séduit par tes promesses, il est allé au-devant de ta grandeur, et c'est ta vilenie qu'il maudit !

« Plein de confiance il courait aux bras que tu lui tendais, trop noble pour démêler la ruse de tes pièges ; ton masque hypocrite est tombé, et toi avec un dédain amer tu lui ravis le sceptre et la couronne.

« O le plus noir de tous les crimes par lesquels tu as édifié ton trône ! Mais crois-tu qu'en cette extrémité tes vassaux aient perdu tout courage, que, tremblants d'une peur lâche, ils vont comme un troupeau se ruer en tes étables ?

« Regarde autour de toi, repais tes yeux cruels au spectacle des plaines ravagées, mornes comme un tombeau : jusqu'à Madrid le carnage, toutes les horreurs te font un cortège sanglant.

1. C'est ici la personnification de l'Espagne.

« Mais malheur à toi ! Tous les artifices de tes ruses se retourneront pour ta perte ; le désespoir fait les héros immortels, il fait des chaînes, des épées, et de l'outrage il fait jaillir le triomphe ! Le lion d'Espagne rugira de voir sa crinière ensanglantée.

« Écoute les accents sauvages qui roulent comme un tonnerre dans les régions de l'Asturie ; rugissements de fureur des fils de l'Asturie, cris de vengeance des enfants de Séville. Valence est ébranlée de courroux, tandis que sol de Maukayo frémit et gronde. »

(Arriaza, 1808. Trad. citée dans H. Dietz, *Les Littératures étrangères*. Italie-Espagne. Colin, p. 495-496.)

La littérature russe ne fut guère plus indulgente pour Napoléon et pour la France que la littérature espagnole. Les Russes de l'aristocratie, qui étaient accoutumés à admirer la vieille France, celle d'avant 1789, se détournèrent avec horreur de la France nouvelle. Joukowski, en 1806, chante les exploits des soldats russes contre Napoléon ; le comte Rotopschine, vers 1807, publie sa nouvelle satirique : *Oh! les Français!...* et une comédie : *les Nouvelles ou le Mort vivant!* où il prend à partie les fanatiques des modes occidentales. Dans *Pensées à haute voix sur l'Escalier rouge*, il invoquait les mânes des braves alliés qui étaient tombés à Eylau, et il s'écriait : « Resterons-nous encore longtemps à imiter les singes ? » Mais ce qui est piquant, chez Rotopschine, c'est que, le plus souvent, c'est en langue française qu'il invective contre la France.

En revanche, c'est bien en russe que Joukovsky écrivit son poème patriotique intitulé : *le Chanteur dans les Camps des guerriers russes*, et où il apostrophait ainsi Napoléon : « Le bandit! c'est par la ruse qu'il a conduit ses bataillons jusqu'à Moscou. Des hauteurs du Kremlin, il nous menaçait d'une paix humiliante. » — « J'irai triomphant, j'irai, et tout m'applaudira, et ils tomberont en la poussière avec leur tsar. » Il est venu... et il a tremblé lui-même. Moscou s'est levée vengeresse ; elle a flamboyé sous les yeux des ennemis ; elle a fait tomber sur leurs têtes ses murailles destructives.... Réponds, brigand, qui est le plus fort, l'esprit rapace ou la vengeance ? Tu es un intrus, nous sommes chez nous ! La Providence est avec les justes. »

C'est en russe aussi qu'était rédigé le libelle anonyme dont nous donnons ci-dessous quelques fragments. On verra que Napoléon et son entourage n'y étaient pas extrêmement flattés.

UN LIBELLE RUSSE CONTRE NAPOLÉON (1813)

Napoléon, sa famille et les exécuteurs de ses volontés.

Napoléon Bonaparte, usurpateur du trône, soi-disant Empereur des Français, Roi d'Italie, médiateur de la Suisse et Protecteur de la Confédération du Rhin, est le fils cadet de Charles Bonaparte, notaire public à Ajaccio. Mais son véritable père, d'après des renseignements dignes de foi, serait le Comte de Marbeuf, qui fut gouverneur de la Corse. C'est le plus grand

des assassins ; par sa fureur, sa méchanceté, son astuce pleine de fiel, ses vengeances infernales et son mépris des droits les plus sacrés, ce fléau de l'univers dépasse tous les monstres de l'histoire ancienne et moderne. D'après le témoignage irrécusable du général Dupont, il aurait commis son premier meurtre à l'âge de seize ans, en empoisonnant à Brienne une jeune fille qu'il avait séduite.

Joachim Murat, roi de Naples, le plus grand et le plus sanguinaire des scélérats, fils d'un aubergiste de Cahors, en Provence. Que peut-on d'ailleurs espérer de bon d'un aubergiste devenu roi ? Il vécut d'abord comme postillon au milieu de cochers, puis fut marmiton dans l'office du prince de Condé à Chantilly ; marié à Caroline Bonaparte.

Hauts fonctionnaires.

Savary, duc de Rovigo, ministre de la police, grand scélérat et spadassin fameux ; c'est lui qui arrêta et enleva de vive force la famille royale d'Espagne ; Bonaparte l'utilisa pour tous ses assassinats secrets, par exemple, pour les meurtres du duc d'Enghien, du général Pichegru, du capitaine Wright, etc.

Maréchal Victor, duc de Bellune, a été tambour sous l'ancien régime et est prêt à n'importe quelle scélératesse pour complaire au Corse scélérat.

Maréchal Oudinot, duc de Reggio, débuta comme Arlequin au théâtre de la foire que tenait son père sur le boulevard à Paris ; c'est un homme violent et extrêmement cruel.

Brune, ancien maréchal de France, fut d'abord ouvrier typographe ; c'est un homme violent qui, en 1792, porta en montre, à travers les rues de Paris, la tête et le cœur de la princesse de Lamballe ; il est tombé en disgrâce près de Napoléon et a été mis en prison; il est très probable qu'il a été tué depuis longtemps.

Général Junot, duc d'Abrantès, ancien laquais, puis grenadier dans les gardes françaises ; l'homme le plus sanguinaire, le plus cruel et le plus violent qui soit au monde.

Chefs militaires.

Maréchal Augereau, duc de Castiglione, d'une moralité abominable, a été fouetté publiquement deux fois, marqué au fer rouge sur l'épaule en guise d'attestation et envoyé aux galères comme voleur et brigand avéré ; il a déserté de presque toutes les armées d'Europe dans lesquelles il a servi ; il est colossalement riche et est considéré comme le plus grand pillard de tous les maréchaux de France, qui le sont tous.

Maréchal Ney, duc d'Elchingen, ancien palefrenier, dans une écurie publique à Paris, d'où il s'est enfui, après avoir volé deux chevaux, n'est

actuellement pas autre chose qu'un parfait brigand. La duchesse d'Elchingen, sa femme, est une ancienne maîtresse de Lucien Bonaparte et mène encore une existence désordonnée.

[Cité par Chuquet. Lettres de 1812. Champion. Cette traduction signée Frédéric Hausser, avait paru dans *Feuilles d'histoire* (III, p. 143); le texte avait été reproduit en 1908 dans la *Rousskaïa Starina*, t. CXXXVI, p. 61.]

Mais si Napoléon eut de son vivant une assez mauvaise presse en Russie, la Turquie le considéra avec plus de respect. Les Orientaux gardèrent son souvenir comme celui d'un être surnaturel : le Mahadi promis aux Alides, qui, dans un immense filet de fer, enlaçait les multitudes ennemies, le bon juge qui faisait régner sur tous son équité rigoureuse. Nakoula-el-Turk, qui le vit à l'œuvre en Égypte, écrivit sur lui cette ode dont Desgranges nous a laissé une traduction et où il disait que « Bonaparte avait touché le ciel de la gloire » et qu'il avait accompli des faits d'armes dont « le récit glace d'épouvante et fait perdre la raison ».

II

LA NAISSANCE DE LA LÉGENDE

(1815-1830)

CHAPITRE I

PENDANT LE MARTYRE DE SAINTE-HÉLÈNE
(1815-1821)

LES ADULATEURS DE NAPOLÉON TOURNENT CASAQUE (FONTANES ET LEMAIRE). || LES PAMPHLETS INSULTANTS (*L'Ogre de Corse*, PAR ROUGEMAÎTRE DE DIEUZE). || LES CHANSONS DE GROGNARDS. || *Les Deux Grenadiers* D'HENRI HEINE. || STENDHAL DÉDIE A NAPOLÉON SON *Histoire de la Peinture en Italie*. || BYRON ET LA CHUTE DE NAPOLÉON. || THACKERAY A SAINTE-HÉLÈNE.

« La royauté, a dit Henry Houssaye dans son *1815*, avait été accueillie avec enthousiasme par un dixième de la population ; *trois* s'y étaient ralliés par raison. Le reste, c'est-à-dire plus de la moitié des Français, demeurait hésitant, défiant, plutôt hostile. » Si cette dernière catégorie de citoyens accepta pourtant sans trop de répugnance le pouvoir des Bourbons, c'est qu'on était las de la guerre, las des levées en masse et que l'on avait enfin soif de repos. Mais les maladresses du gouvernement, l'arrogance des ultras, l'exécution de Ney et la Terreur Blanche ne tardèrent pas à tourner contre le gouvernement l'opinion publique. On écoutait avec mépris les anciens adulateurs de l'Empereur lancer contre lui les plus abjectes calomnies afin d'obtenir les faveurs du nouveau pouvoir. Fontanes osait écrire pour désigner son ancien maître : « Cet homme qui n'était même pas Français. » Du jour au lendemain, les feuilles qui le saluaient comme « l'exécuteur des décrets divins » l'appelèrent « despote et tigre à face humaine ». Le professeur Lemaire, qui avait chanté en vers latins les louanges de Napoléon, composa, en vers latins également, un poème où il imaginait que les classiques de l'Antiquité, désireux de faire leur cour à Louis XVIII, se présentaient avec enthousiasme aux portes du palais. « M. Lemaire, écrivait Augustin Thierry, dans *le Censeur européen* du 22 juillet 1819, est le même dont, il y a peu d'années, la muse latine ébranlait les cloches pour annoncer aux cités françaises l'auguste hyménée de S. M. Napoléon Ier. On dirait que la poésie semble à M. Lemaire une sorte de contribution qui se paye toujours au pouvoir de fait : *vectigales versus*, comme il le dit lui-même. » Le chansonnier Désaugiers, qui avait tant adulé Napoléon, publie *le Terme d'un règne*, où il célèbre les splendeurs du nouveau régime. Dans une pièce violemment antinapoléonienne et qu'on représente à Lyon, en 1815, le retour de l'île d'Elbe est mis à la scène : Napoléon très fortement caricaturé y est accueilli par une poignée de soldats et de gens sans aveu qui poussent les cris bien peu vraisemblables de : « Vive l'Ogre ! A bas les honnêtes gens ! A bas les mœurs ! » En 1819, un certain Courtois publie par souscription *la Bonapartide* ou *le Nouvel Attila*. Parmi toutes ces œuvres de circonstance, nous en retiendrons une qui a tout au moins le mérite d'être écrite en une langue alerte et spirituelle : *l'Ogre de Corse*, par Rougemaître de Dieuze, dont nous extrayons le passage suivant :

LA MANIE GUERRIÈRE DE L'OGRE DE CORSE

L'Ogre, comme on vient de le voir, était bien riche et bien puissant; et il aurait pu être heureux, ainsi que les Lanternois, si ce n'eût été son grand appétit, qui, suivant la prédiction de [la fée] *Sanguinolente*, allait toujours en augmentant. Les Lanternois craignaient l'Ogre mais ne l'aimaient pas. Les pères et les mères n'étaient pas contents de voir revenir leurs garçons de la promenade et de la chasse avec des béquilles, des jambes de bois, des mains de cuivre et des nez d'argent. Les jeunes filles surtout trouvaient qu'il était désagréable de danser avec des manchots et des boiteux et de ne pouvoir se marier qu'avec des têtes à perruques. Elles avaient beau chanter tristement :

Gai, gai, marions-nous,
Car la noce est déjà prête, etc.;

elles en étaient pour le refrain de la chanson ; il arrivait même souvent que, quand elles épousaient un jeune homme qui avait payé chèrement une exemption de promenade, on venait de la part du Sultan enlever le nouvel époux après le repas des noces ; et la pauvre mariée était tout ébahie de se trouver veuve avant d'avoir connu ce que c'était que le mariage.

Il arrivait en conséquence que les femmes, voyant qu'elles vivaient dans un monde renversé, où les jeunes garçons mouraient avant leurs grands-papas, ne demandaient plus que des filles au ciel et pleuraient à chaudes larmes quand il leur donnait un garçon ; et pour les voir exempts de la promenade périlleuse, elles faisaient ce qu'elles pouvaient pour les rendre bossus ou tortus, louches ou borgnes ; et un garçon qui n'avait point de dents ou qui avait un membre de moins était regardé comme un trésor pour une famille. De plus comme ordinairement on exemptait de la promenade les jeunes gens qui s'étaient mariés avant l'ordre, on voyait des adolescents se marier avec des vieilles sans dents ; d'autres épousaient des enfants, qu'on renvoyait à l'école après la noce ; et Dieu sait comme la population aurait été si cela avait continué, et cela en dépit de l'assertion du flatteur en chef du gouvernement qui disait en face aux Lanternois : « Que le meilleur moyen de peupler un empire, c'était d'en faire tuer tous les habitants. »

L'Ogre savait bien qu'on murmurait de lui voir mettre tous les jeunes gens en chair à pâté; mais, comme il connaissait le caractère des Lanternois, il inventait toutes sortes d'amusettes pour les distraire. Il faisait allumer des chandelles dans les rues, faisait tirer des pétards, distribuait de l'eau et du vinaigre aux plus altérés, une croûte de pain et quelques os de volaille aux plus affamés, employait les désœuvrés à gratter ou à blanchir de vieilles

maisons ; et pour faire croire que c'était lui qui les avait fait bâtir, il y faisait mettre sa figure en plâtre et graver son nom dans tous les coins, même jusque dans les endroits solitaires où aboutit tout l'art des cuisiniers. Il faisait mettre à bas des milliers de maisons pour élargir les rues, faisait jeter des planches sur la rivière pour passer l'eau en payant, faisait démolir la moitié d'une ville pour construire un grand palais à son poupon qui n'était pas encore aussi gros qu'une puce ; et, quand les propriétaires des maisons qu'il faisait démolir venaient lui demander l'indemnité qu'il leur avait promise, il les faisait mettre dans son garde-manger, trouvant qu'il était plus commode de les avaler que de les payer.

Et pour laisser à ses petits-enfants (s'il en avait) un grand souvenir de ses exploits, il fit élever sur une place de la capitale une colonne immense ainsi qu'il suit :

Les fondements avaient 300 pieds de profondeur et furent faits entièrement avec des os de morts ; la chaux qu'on employa pour les réunir ensemble fut délayée dans des torrents de sang des Lanternois et des autres peuples qu'il avait dévorés, et des larmes de leurs parents et de leurs amis. La colonne qui s'élevait sur ces fondements avait 600 pieds de hauteur et était entièrement composée de têtes de morts artistement posées, empilées les unes sur les autres ; et tout en haut de ces têtes hideuses à voir (pour ceux qui n'avaient pas de sa poudre dans les yeux), était placée sa statue. Elle était d'une taille prodigieuse ; du pied, elle foulait des monceaux de cadavres mutilés et de sa main elle semblait menacer le ciel.

Mais, quoique l'Ogre fût fier d'avoir fait élever une colonne aussi extraordinaire, il passait néanmoins rarement à côté ; car, lorsqu'il s'en approchait seulement de 100 pas, ces ossements et ces têtes s'ébranlaient, s'entre-choquaient et faisaient un bruit horrible. Sa statue paraissait environnée d'un nuage de sang ; des soupirs et des cris lugubres s'échappaient des fondements de la colonne ; de grosses larmes brillantes tombaient des yeux vides de ces têtes de morts ; et de leurs bouches sortaient des voix sépulcrales qui, s'unissant en un infernal concert, faisaient entendre des millions de fois, du haut en bas de la colonne, ces épouvantables paroles : *Tu descendras ! Tu descendras !*

L'Ogre alors levait la tête malgré lui et voyait sa statue s'agiter, s'ébranler et prête à tomber sur lui et à l'écraser de son poids. Alors, il tremblait de tous ses membres, se tâtait le pouls pour voir s'il était encore en vie ; essuyait ses mains, croyant les voir couvertes de sang ; se bouchait les narines, croyant sentir l'odeur fétide des cadavres ; enfonçait ses éperons d'or dans les flancs de son cheval et ne faisait qu'un galop jusqu'à son palais, où il se renfermait, battait sa femme, ses ministres, cassait les glaces, les meubles, pendant tout le temps qu'il croyait encore voir ces têtes de morts s'agiter et les bouches hideuses répéter à ses oreilles : *Tu descendras ! Tu descendras !*

[Rougemaître de Dieuze, *L'Ogre de Corse, Histoire véritable et merveilleuse.* Leonis, Paris, 1815, 4e éd., Ire partie, p. 86-95.)

Cette colonne Vendôme, les royalistes avaient entrepris de l'abattre en 1814; il fallut que ce fussent les alliés qui s'opposassent au désir des Français : on se contenta de jeter bas la statue de l'usurpateur.

Pour perdre Napoléon dans l'esprit de ceux qui lui étaient restés fidèles, des pamphlétaires bourboniens publiaient des confessions attribuées par eux à l'Empereur et où le prisonnier de Sainte-Hélène s'accusait de crimes monstrueux.

Mais, auprès de l'armée tout au moins, de pareilles manœuvres n'avaient guère chance de réussir ; les soldats chérissaient le monarque guerrier, et Chateaubriand, qui n'est pas suspect d'indulgence pour le bonapartisme, nous a décrit la colère des grognards de la Grande Armée, qui, au lendemain de l'abdication de Fontainebleau, étaient contraints de former la haie sur le passage de Louis XVIII : « Quand ils présentaient les armes, c'était avec un mouvement de fureur, et le bruit de ces armes faisait trembler.... Au bout de la ligne était un jeune hussard à cheval, il tenait son sabre nu, il le faisait sauter et comme danser par un mouvement convulsif de colère. Il était pâle ; ses yeux pivotaient dans leur orbite ; il ouvrait la bouche et la fermait tour à tour en faisant claquer ses dents et en étouffant des cris dont on n'entendait que le premier son. Il aperçut un officier russe : le regard qu'il lui lança ne peut se dire. Quand la voiture du roi passa devant lui, il fit bondir son cheval et, certainement, il eut la tentation de se précipiter sur le roi. » (*Mémoires d'Outre-Tombe*).

Il est vrai qu'il s'agit là de la Première Restauration ; à la seconde, l'armée fut un peu moins hostile à Louis XVIII, car on prit soin de l'écrémer de tous ses éléments séditieux ; tous les grognards furent mis à demi-solde et se dispersèrent par le pays ; mais ils devinrent ainsi, de par toute la France, de prestigieux missionnaires de la foi napoléonienne. Ils organisaient des complots, provoquaient en duel les ultras et surtout, par leur aspect martial, par le fait même qu'ils existaient encore, ils étaient un vivant défi au régime pacifique et bourgeois de Louis XVIII. Ils s'abordaient dans les rues et dans les cafés avec des gestes et des mots mystérieux, se demandant les uns aux autres s'ils croyaient en Jésus-Christ et à sa résurrection, suivant leur formule symbolique ; et quand ils racontaient les guerres de l'Empire, les petits enfants les écoutaient avec admiration. Ils faisaient circuler des images qui parlaient de Sainte-Hélène, d'où l'Autre ne tarderait pas à revenir ; ils collectionnaient les dessins où Charlet, — ce sera plus tard le tour de Raffet, — retraçait les guerres d'antan ; ils fredonnaient aussi parfois les chansons de Debraux, celle sur *la Colonne* par exemple, où se lisent ces vers fameux :

Ah ! qu'on est fier d'être Français
Quand on regarde la colonne !

ou encore ces deux chansons à la gloire des soldats de Napoléon : *T'en souviens-tu ?* et le célèbre *Fanfan la Tulipe.*

C'est encore le grognard qu'exalte Henri Heine dans *les Deux Grenadiers*, cette pièce qu'il écrivit en 1816 et qui fut imprimée à Berlin en 1822 dans le premier recueil de ses poèmes. On y sent toute l'affection de cet homme étrange pour Napoléon. Car, phénomène curieux, c'est un Allemand et un des plus grands poètes de l'Allemagne qui a peut-être le plus vénéré Napoléon. Lui qui ricanait de tout, même des choses que d'ordinaire on considère comme les plus sacrées, il n'a jamais parlé de l'Empereur qu'avec un respect émerveillé. Il est vrai que, comme Israélite, il n'eut qu'à se louer de Napoléon (celui-ci, partout où il passait, rendant aux

Juifs leurs droits de citoyens) ; et, artiste très raffiné, — il s'intitulait lui-même un rossignol dans la perruque de Voltaire, — il appréciait avec délices toutes les voluptés de la culture française.

LES DEUX GRENADIERS

ÉCRIT EN 1816.

Vers la France s'acheminaient deux grenadiers de la garde ; ils avaient été longtemps retenus captifs en Russie. Et, lorsqu'ils arrivèrent dans nos contrées d'Allemagne, ils baissèrent douloureusement la tête !

Ici, ils venaient d'apprendre que la France avait succombé, que la vaillante et grande armée était taillée en pièces et que Lui, l'Empereur, l'Empereur était prisonnier.

A cette lamentable nouvelle, les deux grenadiers se mirent à pleurer. L'un dit : « Combien je souffre ! mes vieilles blessures se rouvrent et ma fin s'approche ! »

Et l'autre dit : « Tout est fini ! — Et moi aussi, je voudrais bien mourir ! Mais j'ai là-bas femme et enfant qui périront sans moi ! »

« Que m'importent femme et enfant ! J'ai bien d'autres soucis ! Qu'ils aillent mendier, s'ils ont faim ! — Lui, l'Empereur, l'Empereur est prisonnier!

« Camarade, écoute ma demande : Si je meurs ici, emporte mon corps avec toi et ensevelis-moi dans la terre de France.

« La croix d'honneur avec son ruban rouge, tu me la placeras sur le cœur ; tu me mettras le fusil à la main et tu me ceindras l'épée au côté.

« C'est ainsi que je veux rester dans ma tombe comme une sentinelle et attendre jusqu'au jour où retentira le grondement du canon et le galop des chevaux.

« Alors l'Empereur passera à cheval sur mon tombeau, au bruit des tambours et au cliquetis des sabres ; et moi, je sortirai tout armé du tombeau pour le défendre, lui, l'Empereur, l'Empereur ! »

(Henri Heine, *Poèmes et Légendes*. Nocturnes. Traduction par l'auteur. Calmann-Lévy, 1892, p. 167, 168.)

Stendhal, qui avait comme officier servi dans les troupes de Napoléon, n'était point alors un de ces guerriers fanatisés dont parle Heine. C'est surtout après coup qu'il se découvrit une âme de grognard, et il se vanta même d'avoir pris part à des batailles auxquelles sa correspondance prouve qu'il n'assista point. La fin de l'Empire le trouva désabusé et hostile ; pendant la Première Restauration, il fit chorus avec les légitimistes contre « Buonaparte ». Mais, lorsque Napoléon fut à Sainte-Hélène, cet admirateur du bel égoïsme comprit mieux tout ce que la carrière de Napoléon, — maintenant surtout que le martyre la couronnait, — avait recélé de grandiose. Il osa dédier son *Histoire de la Peinture en Italie* « à Sa Majesté Napoléon le Grand... retenu à l'île de Sainte-Hélène ».

Maintenant que les ongles du lion étaient rognés, on pouvait parler de lui avec moins d'amertume. Byron, malgré lui attiré par la grande victime de ces gigan-

tesques ambitions que, toujours, il sentait bouillonner en lui-même, écrivit le poème : *A Napoléon Bonaparte*, où, sous la haine de l'Anglais pour son ennemi, on sent percer cependant l'admiration et l'envie. Pour *Childe Harold*, il composa aussi, sur le champ de bataille de Waterloo, des vers éloquents que l'on peut lire ci-après et où la vénération transparaît encore plus franchement :

L'AMBITION DE NAPOLÉON

Là (*A Waterloo*), tomba des hommes le plus grand et non le pire, esprit formé de contrastes, s'appliquant avec une égale persévérance, un moment aux plus grandes conceptions et l'instant d'après aux plus petits objets ; extrême en toute chose ! Si tu avais su te tenir dans une ligne plus égale, tu n'aurais jamais régné ou tu régnerais encore ; car l'audace fit ton élévation comme ta chute ; et même en ce moment tu voudrais reprendre ton rôle impérial et, Jupiter tonnant, ébranler de nouveau le monde.

Vainqueur de la terre, te voilà son captif ! Tu la fais trembler encore, et ton nom redouté ne fut jamais plus présent à la pensée du genre humain que maintenant que tu n'es rien, rien que le jouet de la Renommée. Elle fut autrefois ta vassale, te courtisa, flatta ton farouche génie, te fit un dieu à tes propres yeux ainsi qu'aux yeux des nations étonnées, qui, dans leur stupeur, te crurent longtemps ce que tu voulais être pour elles.

Oh ! plus ou moins qu'un homme, — plus haut ou plus bas, livrant bataille aux nations et désertant le champ du carnage ; tantôt prenant la tête des rois pour marchepied, tantôt plus prompt à fléchir que le dernier de tes soldats, tu pouvais régner, abattre ou relever un empire, et tu ne pouvais pas gouverner la moindre de tes passions ; habile à sonder l'esprit des autres, tu ne savais pas voir dans le tien, ni réprimer ta convoitise de guerre, et tu ignorais que, lorsqu'on ose tenter le Destin, il abandonne la plus haute étoile.

Et cependant ton âme a supporté les revers avec cette philosophie naturelle et innée qui, fruit de la sagesse, de l'indifférence et de l'orgueil, est une absinthe amère au cœur d'un ennemi. Quand la haine, accourant en foule, venait insulter à ta chute, toi, tu te pris à sourire ; ton œil resta calme et serein. Enfant gâté de la Fortune, abandonné par ta mère, tu n'as pas courbé le front sous le poids du malheur.

Plus sage qu'aux jours de tes prospérités, car alors l'ambition te fit porter trop loin ton juste mépris des hommes et de leurs pensées ; ce dédain, il était sage de l'avoir, mais il ne l'était pas de le porter sans cesse sur tes lèvres et sur ton front ; il ne l'était pas d'humilier les instruments dont tu étais obligé de te servir et qui se sont enfin tournés contre toi pour te renverser. Qu'on le perde ou qu'on le gagne, c'est un triste enjeu que ce monde ; tu l'as éprouvé, comme tous ceux qui ont choisi la même destinée.

Si, comme une tour bâtie au sommet d'un roc escarpé, tu avais été

destiné à régner ou à tomber seul, ce mépris des hommes eût pu t'aider à résister au choc ; mais les pensées des hommes se vaient de degrés à ton trône ; leur admiration était ton arme la plus puissante ; ton rôle était celui du fils de Philippe et, à moins d'abdiquer la pourpre, il ne t'appartenait pas de faire le Diogène et de railler l'humanité. Pour des cyniques couronnés, la terre est un tonneau trop vaste.

Mais pour les âmes actives, le repos, c'est l'enfer et ce fut là ce qui causa ta perte. Il est un feu de l'âme qui ne peut se restreindre à ses étroites limites, mais aspire sans cesse à franchir le seuil de la modération ; une fois allumé, il ne peut plus s'éteindre ; il lui faut d'aventureuses destinées ; il ne se lasse que du repos ; fièvre intérieure fatale à tous ceux qu'elle dévore.

(Lord Byron, *Le Pèlerinage de Childe-Harold*, ch. III. Traduction Benjamin, Hachette, édit.)

Cependant, dans la masse du peuple anglais, on en était encore resté aux pamphlets virulents comme ceux que nous avons signalés plus haut ; Napoléon restait le monstre et l'auteur de *Vanity Fair*, Thackeray, a raconté dans quelles conditions, alors qu'il était tout enfant, il eut le privilège d'apercevoir Napoléon à Sainte-Hélène. C'était au moment où, avec le jeune Thackeray, qui était né à Calcutta, ses parents se rendaient en Angleterre. Leur vaisseau s'arrêta à Sainte-Hélène, et le domestique hindou conduisit l'enfant à travers les rochers jusqu'à un jardin où ils virent se promener un gros homme : « C'est lui, dit l'Hindou, répétant sans doute une leçon apprise, c'est Bonaparte ; il mange trois moutons par jour et tous les petits enfants dont il peut s'emparer ! »

CHAPITRE II

LA MORT DE NAPOLÉON

(1821)

MANZONI (*Le Cinq Mai*). || POÈMES DE SHELLEY ET DE BYRON SUR LA MORT DE L'EMPEREUR. || LAMARTINE (*Bonaparte*). || *Le Mémorial de Sainte-Hélène.* || DE SÉGUR ET SON *Histoire de Napoléon.* || *Comme quoi Napoléon n'a jamais existé.* || BÉRANGER (*Les Souvenirs du peuple*). || VICTOR HUGO (*Lui*). || HEINE. || ZEDLITZ (*La Revue nocturne*). || SIR HUDSON LOWE SE DÉFEND. || *La Vie de Napoléon,* PAR WALTER SCOTT.

La mort de Napoléon, au moment où elle fut annoncée, causa très peu d'émotion en France. Lorsque les journaux annoncèrent d'une ligne brève que Napoléon Bonaparte était mort, on reçut presque partout cette nouvelle avec indifférence, — et Mme de Boigne, dans ses mémoires, s'étonne du peu d'empressement que mirent les gens à connaître de nouveaux détails. Les grognards, qui étaient bien près de considérer leur Empereur comme immortel, ne prêtèrent pas attention à ce message de source officielle, et puis on était si peu au courant des privations subies par l'Empereur, on ignorait tellement ses faits et gestes depuis 1815 qu'il est possible de comprendre jusqu'à un certain point l'attitude du grand public dans de pareilles circonstances. D'ailleurs, il ne tarda pas à saisir toute l'importance de ce tragique événement.

Au théâtre, le gouvernement veilla à ce que la mort de Napoléon ne fût pas exploitée par les bonapartistes. Mais on peut toujours tourner la loi lorsqu'on en a bien envie. Talma, le vieil ami de l'Empereur, se fit la tête de Napoléon pour jouer le rôle de Sylla dans une tragédie de Jouy au Théâtre-Français, le 27 octobre 1821 ; et quand le dictateur agonisait lentement sur la scène, c'est à l'agonie de l'Autre que le spectateur haletant s'imaginait assister [1].

Mais ce fut surtout à l'étranger qu'on s'émut, et c'est de 1821 que date vraiment, à l'étranger, la légende napoléonienne.

En Allemagne, sur bien des points, les paysans organisèrent spontanément des services funèbres. Le dramatiste autrichien Grillparzer, qui avait beaucoup combattu Napoléon, mais s'était depuis lors aperçu que la tyrannie de Metternich était plus difficile encore à supporter que celle de Bonaparte, s'exprimait ainsi dans une *Ode sur la mort de l'Empereur* :

« T'aimer, je ne le puis. Ta dure mission fut d'être ici-bas un fléau de Dieu... Mais aujourd'hui le jugement doit être indépendant de la passion. La vie connaît l'amour et la haine ; la gloire des morts est le bien sacré de l'histoire.

« Ton moindre objet, ce fut d'être envoyé, plein de splendeur, pour couvrir notre hideuse nudité, pour montrer que des êtres complets, nobles, grands,

1. Il paraît même que la perruque employée par Talma pour ce rôle est encore en existence et que le public est parfois admis à la contempler ; car c'est, dit-on, cette perruque, un peu retouchée, que porte l'abbé à la Comédie-Française dans *Il ne faut jurer de rien.*

peuvent se concevoir encore dans notre monde où tout est fragment et qui, sans eux, se dissoudrait dans son propre néant ; pour montrer que la race vit encore, la race à la main vigoureuse qui vainquit à Cannes et lutta de pied ferme aux Thermopyles.

« Prends donc place parmi les héros qui continuent à vivre sur les lèvres des hommes, auprès d'Alexandre qui soumit le monde, auprès de César qui, après un choix coupable, chercha le pouvoir sur l'autre bord du Rubicon. »

L'Italien Manzoni, qui venait de dédier à Körner un poème antinapoléonien, fut bouleversé par la mort de Bonaparte. Il demanda, paraît-il, à sa femme, de jouer du piano sans interruption et, en deux jours, sans sortir de chez lui, il composa *le Cinq Mai*. On remarquera qu'il ne loue ni ne blâme le grand homme, mais qu'il le considère comme une manifestation, bonne ou mauvaise, de la puissance divine :

LE CINQ MAI

Il fut. Sa bouche était pâlie par la mort, sa dépouille gisait inerte, ignorant l'esprit qu'elle avait enfermé, et le monde était comme paralysé à cette nouvelle.

Muet, il songe à l'agonie de l'homme unique, prédestiné, et se demande si jamais pied humain imprimera sur la terre sanglante pareilles traces de géant.

La Muse l'a vu dans l'éclat radieux du trône et s'est tue : elle l'a vu dans de prodigieuses vicissitudes tomber, se dresser de sa chute, succomber, et dans l'ivresse, les acclamations des foules, ses lèvres sont restées muettes.

Elle est restée pure des louanges serviles, comme elle s'est interdit l'outrage ; aujourd'hui que cet astre s'évanouit, saisie d'une émotion profonde, elle entonne sur ses cendres un chant de deuil dont l'écho peut-être vibrera à jamais.

Des rochers des Alpes au sable du désert, du Mançanarès au Rhin, sa foudre, aussitôt après l'éclair, a frappé ses coups infaillibles, de Scylla jusqu'au Tanaïs, d'une mer à l'autre mer.

La gloire a-t-elle été solide? Nos neveux en décideront. Nous, nous inclinons le front sous l'arrêt du Tout-Puissant, à qui il a plu de montrer en lui avec une force souveraine, inouïe, sa puissance auguste, créatrice....

Oh! que de fois, quand le jour stérile, inerte, déclinait vers le soir, les bras croisés sur la poitrine, son regard étincelant cloué sur le sol, il se tenait jusqu'à ce que le souvenir l'emportât vers des temps lointains !

Alors, il revoyait sa tente nomade, les remparts forcés, le flot de sa cavalerie scintillant au soleil des lances, et les ordres de sa toute-puissance, sur un signe, se réaliser.

Hélas ! sous ce faix accablant d'épreuves les plus formidables, son génie succombait, découragé ; mais une main d'en haut descendit sur lui, vigoureuse et pitoyable, le souleva, dans sa fatigue, vers des régions plus sereines.

Elle l'a conduit par les sentiers fleuris de l'espérance au pays où les

vœux s'apaisent devant la Grâce infinie, où la gloire humaine se perd, s'abîme dans le vide et le néant.

Oh ! foi sublime, éternelle, bienheureuse, parmi tes victoires incessantes, inscris avec allégresse ce triomphe : jamais cœur plus fier ne s'est humilié dans la poussière devant le martyr du Golgotha.

Fais taire les outrages, les profanations qui s'attaquent à cette cendre. Le Dieu qui élève et abaisse, qui envoie la souffrance et la consolation sur son lit de mort solitaire a reposé sur sa poitrine !

(Manzoni. Trad citée dans H. Dietz, *Les Littératures étrangères*. Italie-Espagne. Colin, p. 224-225.)

Le Russe Pouchkine qui, au temps de la guerre d'indépendance nationale, avait écrit de hardis poèmes contre Napoléon, parvient maintenant à concilier son culte de la patrie russe avec son admiration pour l'Empereur.

Le poète révolutionnaire anglais, Shelley, en apprenant la mort de Napoléon, écrivit les strophes suivantes :

VERS ÉCRITS EN APPRENANT LA MORT DE NAPOLÉON

Quoi ! Vivante et si hardie, ô Terre? Ne te montres-tu pas trop téméraire? Quoi? tu sautes comme autrefois dans la lumière de ton allégresse matinale, la dernière du troupeau de la bergerie des étoiles. Ah ! tu sautes comme autrefois ! Les membres ne sont-ils pas silencieux quand le fantôme est parti, et peux-tu te mouvoir encore, quand Napoléon est mort?

Comment ! ton cœur vivant n'est-il pas froid? Quelle étincelle vit encore en ton foyer? Comment ! son glas n'a-t-il pas tinté et vis-tu encore, Terre notre Mère? Tu réchauffes tes vieux doigts aux cendres couvertes et froides de cet esprit de feu, quand il s'est enfui. Pourquoi, ô Mère, ris-tu maintenant qu'il est mort?

« Qui m'a connue autrefois? répondit la Terre, ou qui a raconté mon histoire? C'est toi qui es téméraire. » Et l'éclair du mépris riait pendant qu'elle chantait : « Sur mon sein j'ai serré tous mes fils quand son glas a sonné ; et ainsi tous sont nourris d'un mouvement de vie, et la source vivante est comme expurgée des mauvaises herbes des morts.

« Toujours vivante et toujours hardie ! » cria la Terre : « Je deviens plus hardie et toujours plus hardie ! Les morts me remplissent, me font dix mille fois déborder d'agilité, de splendeur et d'allégresse. J'étais brumeuse et lugubre et froide, comme un chaos gelé qui roule dans le ciel, jusqu'à ce que l'esprit du puissant mort me réchauffât ; je me repais de ceux que j'ai nourris.

« Oui, vivante et toujours hardie, » murmura la Terre. « Le farouche esprit de Napoléon roula dans la terreur et le sang et l'or, torrent de ruine de sa naissance à sa mort. Que les millions qui restent servent à mouler le métal avant qu'il soit froid, et qu'on y tisse sa honte, qui est mon linceul

comme celui du mort, les espérances qui se sont évanouies du sein de sa gloire. »

(Shelley, 1821. Trad. Rabbe. *Œuvres poétiques complètes de Shelley* Stock, 1909, p. 198-199.)

Quelques années plus tard, en 1825, ce sera Byron qui écrira sur la mort de Napoléon ces vers où la pitié s'ajoute à son ancienne admiration :

LA MORT DE NAPOLÉON

.... Où est-il le champion... qui jouait aux empires, avait des trônes pour enjeu, l'univers pour tapis, — des ossements humains pour dés? Contemplez-en le résultat dans cette île solitaire et, selon l'impulsion de votre nature, pleurez ou souriez. Gémissez de voir la rage de l'aigle superbe réduit à becqueter les barreaux de son étroite cage ; souriez de voir celui devant qui les nations se taisaient, querellant chaque jour sur des rations disputées ; pleurez de le voir se lamenter à son dîner sur des plats réduits ou des vins retranchés ; s'occuper de petites discussions sur de petits objets. Est-ce là l'homme qui châtiait ou hébergeait les rois? Voyez la balance de sa fortune dépendre du rapport d'un chirurgien ou des harangues d'un comte ! La remise d'un buste différé, un livre refusé troublera le sommeil de celui qui tint le monde en éveil. Est-ce là le dompteur des puissants, devenu aujourd'hui l'esclave de tout ce qui peut contrarier ou irriter, d'un vil geôlier, d'un espion importun, d'un étranger curieux qui prend des notes? Plongé dans un cachot, il eût été grand encore ; mais combien était bas et petit cet état mitoyen entre une prison et un palais, cet état où si peu de cœurs pouvaient comprendre ses souffrances ! Les plaintes sont sans fondement, — mylord présente son mémoire ; ses rations de vin et d'aliments lui sont dûment distribuées ; sa maladie est une fiction, il n'y eut jamais de climat si pur d'homicide ; — en douter est un crime, et l'opiniâtre chirurgien qui défend sa cause a perdu sa place et gagné les suffrages du public. N'importe, souriez, — bien que les tortures de son esprit et de son cœur dédaignent et défient les tardifs secours de l'art, bien qu'il n'ait à son lit de mort que quelques amis dévoués et l'image de ce bel enfant que son père ne doit plus embrasser ; — bien qu'elle chancelle, cette intelligence qui tint si longtemps et tient encore le monde en respect : souriez, — car l'aigle captif rompt sa chaîne, et des mondes plus relevés que celui-ci redeviennent sa conquête.

.... O France ! qui vis tes campagnes si belles ravagées comme un sol ennemi disputé pied à pied jusqu'au jour où la trahison, son unique vainqueur, vit des hauteurs de Montmartre Paris foulé aux pieds ! Et toi, île qui, du haut de tes remparts, vois l'Étrurie te sourire, toi l'asile temporaire que choisit son orgueil jusqu'au moment où il revola dans les bras de la Gloire périlleuse, sa fiancée, qui le pleurait encore. O France, reprise en une seule

marche qui ne fut, tout entière, qu'un long triomphe ! O sanglant, mais inutile Waterloo ! qui prouves que les imbéciles peuvent avoir à leur tour leurs jours de succès, victoire obtenue moitié par ânerie, moitié par trahison ! O monotone Sainte-Hélène, avec ton geôlier, — écoutez, écoutez Prométhée en appeler du haut de son rocher à la terre, à l'air, à l'Océan, à tout ce qui ressentit ou ressent encore sa puissance et sa gloire, à tout ce qui est destiné à entendre un nom éternel comme l'éternel retour des saisons ; il leur enseigne cette leçon si longtemps, si souvent, si vainement enseignée : — « Apprenez à ne point commettre d'injustice. » Un seul pas dans la bonne voie eût fait de cet homme le Washington du monde opprimé ; un seul pas dans la fausse voie a donné son nom en doute à tous les vents du ciel ; il fut tour à tour le roseau de la fortune et la verge des rois, le Moloch ou le demi-dieu de la gloire, le César de son pays, l'Annibal de l'Europe, sans avoir conservé dans sa chute leur dignité décente. Et cependant la vanité elle-même aurait pu lui indiquer une route plus sûre vers la gloire que celle qu'il choisit, en lui montrant dans les inutiles annales de l'histoire mille conquérants pour un seul sage. Tandis que la pacifique mémoire de Franklin monte vers le ciel, en calmant la foudre qu'il en avait arrachée, ou en faisant jaillir de la terre aussi électrisée la Liberté et la Paix, heureux apanage du sol qui s'enorgueillit d'avoir été son berceau ; tandis que Washington laisse un nom qui ne périra plus tant qu'il y aura dans l'air un écho pour le répéter ; tandis que l'Espagnol lui-même, malgré sa soif de guerre et d'or, oublie Pizarre pour applaudir Bolivar, hélas ! pourquoi faut-il que ce même Océan Atlantique, qui porta la liberté sur ses vagues amies, baigne la tombe d'un tyran, — le roi des rois et néanmoins l'esclave des esclaves, qui brisa les fers de millions d'hommes, pour renouer ces mêmes chaînes que son bras avait rompues, qui foula aux pieds les droits de l'Europe et les siens, pour osciller entre une prison et un trône.

(Lord Byron. Poèmes. *L'âge de bronze*. Traduction Laroche. Hachette.)

En France, le vieux poète Pierre Lebrun se voit supprimer sa pension par le gouvernement bourbonien parce qu'il n'a pu se retenir de pleurer son Empereur dans une ode fort longue d'où nous extrayons ce passage sur les visites de Napoléon à Saint-Cyr au temps où Lebrun était encore tout jeune homme :

NAPOLÉON A SAINT-CYR

O jours de ma jeunesse ! O beaux et nobles jours !
Jours de printemps ! Jours d'espérance !
Que votre souvenir toujours
A sur mon âme de puissance !
A peine au sortir de l'enfance,
J'ai vu sa gloire naître et commencer son cours.

Les sons qui les premiers ont frappé mes oreilles
Furent le bruit de ses exploits.
J'entendais partout mille voix
D'Arcole et de Lodi raconter les merveilles.
Lui-même à ma pensée apparaissait alors
Beau comme ces héros dont elle était remplie,
Et brillant comme l'Italie
Dont il avait conquis les bords.

Que de fois, ô Saint-Cyr, dans ton doux prytanée,
Lui-même a visité notre enfance étonnée !
Mes yeux autour de lui fixés incessamment
Ne pouvaient se lasser de leur étonnement.

Comme nous entourions de nos regards avides
Cet homme qui, si jeune encor,
S'était assis vainqueur au pied des Pyramides
Et sous les palmiers du Thabor !

Son front tout rayonnant de cent palmes nouvelles,
De cent triomphes inouïs,
Ce regard héroïque et chargé d'étincelles
Qui frappait nos yeux éblouis ;
Ce vêtement si simple et ce visage austère,
Si doux, hélas ! en souriant ;
Et ces fiers Mameloucks, cortège militaire
Qui me figurait l'Orient ;

Tout attachait mon cœur d'un lien invincible.
Et celui que les rois ne voyaient que terrible,
Ceint d'éclairs, entouré de drapeaux triomphants,
Il venait au milieu de ses heureux enfants
Reprendre de son front la majesté paisible.
Qui ne l'aurait aimé, ce tuteur glorieux !
Sur notre frêle sort il abaissait les yeux,
Veillait les doux travaux de nos tendres années,
Prenait soin même de nos jeux,
Interrogeait nos jeunes vœux,
Et nos futures destinées :
« Toi ! » me dit-il, un jour qu'à Saint-Cyr amené
Il venait parmi nous délasser la victoire,
« A quoi par ton désir te sens-tu destiné? »
Et je lui répondis : « Sire, à chanter ta gloire. »

(Pierre Lebrun, *Poème lyrique sur la mort de Napoléon*, 1822.)

Casimir Delavigne, qui, habile à célébrer Napoléon, sans froisser le pouvoir, avait dans les premières années de la Restauration composé plusieurs *Messéniennes* où il louait à la fois l'Empire et la Restauration, écrivit une pièce à laquelle nous empruntons ces vers :

LA CARRIÈRE DE NAPOLÉON

... Quels sont ces monts hardis, ces roches inconnues?
Leur pied se perd sous l'onde et leur front dans les nues.
C'est la Corse !... O destin ! Faible enfant sur ce bord !
Sujet à sa naissance et captif à sa mort,
Il part du sein des mers où plus tard il retombe,
Celui dont la grandeur eut, par un jeu du sort,
Une île pour berceau, pour asile et pour tombe.

Tel du vaste Océan chaque jour nous voyons
Le globe du soleil s'élever sans rayons ;
Il monte, il brille, il monte encore ;
Sur le trône vacant de l'empire des cieux,
Il s'élance et, monarque, il découvre à nos yeux
Sa couronne de feu, dont l'éclat nous dévore ;
Puis il descend, se décolore,
Et dans l'Océan, étonné
De le voir au déclin ce qu'il fut à l'aurore,
Rentre pâle et découronné.

Où va-t-il, cet enfant qui s'ignore lui-même ?
La main des vieux nochers passe sur ses cheveux
Qui porteront un diadème.
Ils lui montrent la France en riant de ses jeux....
Les jeux seront un jour la conquête et la guerre ;
Les bras de cet enfant ébranleront la terre.
O toi, rivage hospitalier,
Qui le reçois sans le connaître
Et le rejetteras sans pouvoir l'oublier,
France, France, voilà ton maître !
Louis ! voilà ton héritier !
Où va-t-il ce vainqueur que l'Italie admire?
Il va du bruit de ses exploits
Réveiller les échos de Thèbe et de Palmire.
Il revient ; tout tremble à sa voix ;
Républicains trompés, courbez-vous sous l'empire !
Le midi de sa gloire alors le couronna
Des rayons d'Austerlitz, de Wagram, d'Iéna.

Esclaves et tyrans, sa gloire était la nôtre,
Et d'un de ses deux bras, qui nous donna des fers,
Appuyé sur la France, il enchaînait de l'autre
Ce qui restait de l'univers.
Non, rien n'ébranlera cette vaste puissance....
L'Ile d'Elbe à mes yeux, se montre et me répond.
C'est là qu'il languissait, l'œil tourné vers la France.
Mais un brick fend ces mers ! « Courbez-vous sur le pont !
A genoux ! le jour vient d'éclore ;
Couchez-vous sur cette arme inutile aujourd'hui !
Cachez ce lambeau tricolore.... »
C'est sa voix : il aborde et la France est à lui.
Il la joue, il la perd ; l'Europe est satisfaite,
Et l'aigle, qui, tombant aux pieds du léopard,
Change en grand capitaine un héros de hasard,
Illustre aussi vingt rois, dont la gloire muette
N'eût jamais retenti chez la postérité ;
Et d'une part dans sa défaite,
Il fait à chacun d'eux une immortalité.

Il n'a régné qu'un jour ; mais à travers l'orage
Il versait tant d'éclat sur son peuple séduit
Que le jour qui suivit son rapide passage,
Terne et décoloré, ressemblait à la nuit.

La liberté parut : son flambeau tutélaire,
Brûlant d'un feu nouveau, nous guide et nous éclaire.
Depuis l'heure où, donnant un maître à des héros,
Rome enfanta César, la nature épuisée
Pour créer son pareil s'est longtemps reposée.
La voilà derechef condamnée au repos.
Respirons sous les lois, et mieux instruits que Rome,
Profitons, pour fonder leur pouvoir souverain,
Des siècles de répit promis au genre humain
Par l'enfantement d'un seul homme.

Défends ta liberté, ce sont là mes adieux [1] !
France, préfère à tout ta liberté chérie ;
Adieu ! doux ciel natal, terre où j'ouvris les yeux !
Adieu, patrie ! adieu, patrie !

(Casimir Delavigne, *Messéniennes*. Livre III, Ire Messénienne *Le Départ.*)

1. Le poète, à ce moment, quittait la France pour se rendre en Italie.

Lamartine, en 1821, était encore royaliste fervent [1] et, comme tel, hostile à l'Usurpateur. Cette hostilité ne désarma pas même devant la mort. En apprenant la fin du martyre de Sainte-Hélène, il écrivit la superbe pièce ci-dessous que nous empruntons aux *Nouvelles Méditations*. Plus tard même, il jugea qu'il avait été par trop indulgent à la mémoire de Napoléon et, considérant sa dernière strophe comme « un sacrifice immoral à ce qu'on appelle la gloire », il remplaca les deux derniers vers par les suivants :

Et vous, peuples, sachez le vain prix du génie
Qui ne fonde pas des vertus.

BONAPARTE

Sur un écueil battu par la vague plaintive,
Le nautonier de loin voit blanchir sur la rive
Un tombeau près du bord par les flots déposé ;
Le temps n'a pas encor bruni l'étroite pierre,
Et sous le vert tissu de la ronce et du lierre,
On distingue... un sceptre brisé !

Ici gît... point de nom !... demandez à la terre !
Ce nom? Il est inscrit en sanglant caractère,
Des bords du Tanaïs au sommet du Cédar,
Sur le bronze et le marbre et sur le sein des braves,
Et jusque dans le cœur de ces troupeaux d'esclaves
Qu'il foulait tremblant sous son char.

Depuis les deux grands noms qu'un siècle au siècle annonce,
Jamais nom qu'ici-bas toute langue prononce
Sur l'aile de la foudre aussi loin ne vola.
Jamais d'aucun mortel le pied qu'un souffle efface
N'imprima sur la terre une plus forte trace ;
Et ce pied s'est arrêté là....

Il est là !... sous trois pas un enfant le mesure !
Son ombre ne rend pas même un léger murmure.
Le pied d'un ennemi foule en paix son cercueil.
Sur ce front foudroyant le moucheron bourdonne
Et son ombre n'entend que le bruit monotone
D'une vague contre un écueil.

1. Rappelons qu'il était issu d'une famille ardemment légitimiste et qu'en 1814, — il avait alors vingt-cinq ans, — Lamartine fut un des gardes du corps spécialement attachés à la personne de Louis XVIII.

Ne crains pas cependant, ombre encore inquiète!
Que je vienne outrager ta majesté muette.
Non ; la lyre aux tombeaux n'a jamais insulté.
La mort de tout temps fut l'asile de la gloire.
Rien ne doit jusqu'ici poursuivre une mémoire ;
Rien... excepté la vérité !

Ta tombe et ton berceau sont couverts d'un nuage,
Mais pareil à l'éclair tu sortis d'un orage ;
Tu foudroyas le monde avant d'avoir un nom :
Tel ce Nil dont Memphis boit les vagues fécondes
Avant d'être nommé fait bouillonner ses ondes
Aux solitudes de Memnon.

Les dieux étaient tombés, les trônes étaient vides,
La victoire te prit sur ses ailes rapides.
D'un peuple de Brutus la gloire te fit roi.
Ce siècle dont l'écume entraînait dans sa course
Les mœurs, les rois, les dieux... refoulé vers sa source,
Recula d'un pas devant toi.

Tu combattis l'erreur sans regarder le nombre ;
Pareil au fier Jacob tu luttas contre une ombre ;
Le fantôme croula sous le poids d'un mortel ;
Et de tous ces grands noms profanateur sublime,
Tu jouas avec eux, comme la main du crime
Avec les vases de l'autel.

Ainsi, dans les accès d'un impuissant délire,
Quand un siècle vieilli de ses mains se déchire
Et jetant de ses fers un cri de liberté,
Un héros tout à coup de la poudre s'élève,
Le frappe avec son sceptre.... Il s'éveille et le rêve
Tombe devant la vérité.

Ah ! si, rendant ce sceptre à ses mains légitimes,
Plaçant sur ton pavois de royales victimes,
Tes mains des saints bandeaux avaient lavé l'affront !
Soldat vengeur des rois, plus grand que ces rois même,
De quel divin parfum, de quel pur diadème,
La gloire aurait sacré ton front !

Gloire, honneur, liberté, ces mots que l'homme adore
Retentissaient pour toi comme l'airain sonore

Dont un stupide écho répète au loin le son :
De cette langue en vain ton oreille frappée
Ne comprit ici-bas que le cri de l'épée,
Et le mâle accord du clairon.

Superbe, et dédaignant ce que la terre admire,
Tu ne demandais rien au monde, que l'empire.
Tu marchais... tout obstacle était ton ennemi.
Ta volonté volait comme ce trait rapide
Qui va frapper le but où le regard le guide,
Même à travers un cœur ami.

Jamais, pour éclaircir ta royale tristesse,
La coupe des festins ne te versa l'ivresse ;
Tes yeux d'une autre pourpre aimaient à s'enivrer.
Comme un soldat debout qui veille sous ses armes,
Tu vis de la beauté le sourire ou les larmes,
Sans sourire et sans soupirer.

Tu n'aimais que le bruit du fer, le cri d'alarmes,
L'éclat resplendissant de l'aube sur les armes ;
Et ta main ne flattait que ton léger coursier,
Quand les flots ondoyants de sa pâle crinière
Sillonnaient comme un vent la sanglante poussière,
Et que ses pieds brisaient l'acier.

Tu grandis sans plaisir, tu tombas sans murmure.
Rien d'humain ne battait sous ton épaisse armure :
Sans haine et sans amour, tu vivais pour penser.
Comme l'aigle régnant dans un ciel solitaire,
Tu n'avais qu'un regard pour mesurer la terre,
Et des serres pour l'embrasser.

S'élancer d'un seul bond au char de la victoire,
Foudroyer l'univers des splendeurs de sa gloire,
Fouler d'un même pied des tribuns et des rois ;
Forger un joug trempé dans l'amour et la haine,
Et faire frissonner sous le frein qui l'enchaîne
Un peuple échappé de ses lois ;

Être d'un siècle entier la pensée et la vie,
Émousser le poignard, décourager l'envie,

Ebranler, raffermir l'univers incertain ;
Aux sinistres clartés de ta foudre qui gronde
Vingt fois contre les dieux prier le sort du monde,
Quel rêve!!! et ce fut son destin!...

Tu tombas cependant de ce sublime faîte ;
Sur ce rocher désert jeté par la tempête,
Tu vis tes ennemis déchirer ton manteau ;
Et le sort, ce seul dieu qu'adora ton audace,
Pour dernière faveur t'accorda cet espace
Entre le trône et le tombeau.

Oh ! qui m'aurait donné d'y sonder ta pensée,
Lorsque le souvenir de ta grandeur passée
Venait, comme un remords, t'assaillir loin du bruit ;
Et que, les bras croisés sur ta large poitrine,
Sur ton front chauve et nu, que la pensée incline,
L'horreur passait comme la nuit !

Tel qu'un pasteur debout sur la rive profonde
Voit son ombre de loin se prolonger sur l'onde,
Et du fleuve orageux suivre en flottant le cours ;
Tel du sommet désert de ta grandeur suprême,
Dans l'ombre du passé te recherchant toi-même,
Tu rappelais tes anciens jours.

Ils passaient devant toi comme des flots sublimes
Dont l'œil voit dans les mers étinceler les cimes ;
Ton oreille écoutait leur bruit harmonieux ;
Et, d'un reflet de gloire éclairant ton visage,
Chaque flot t'apportait une brillante image
Que tu suivais longtemps des yeux.

Là sur un pont tremblant tu défiais la foudre,
Là du désert sacré tu réveillais la poudre ;
Ton coursier frissonnait dans les flots du Jourdain.
Là tes pas abaissaient un cime escarpée ;
Là tu changeais en sceptre une invincible épée.
Ici.... Mais quel effroi soudain !

Pourquoi détournes-tu ta paupière éperdue?
D'où vient cette pâleur sur ton front répandue?

Qu'as-tu vu tout à coup dans l'horreur du passé ?
Est-ce de vingt cités la ruine fumante ;
Ou du sang des humains quelque plaine écumante?
Mais la gloire a tout effacé.

La gloire efface tout... tout, excepté le crime.
Mais son doigt me montrait le corps d'une victime,
Un jeune homme, un héros d'un sang pur inondé.
Le flot qui l'apportait, passait, passait sans cesse ;
Et toujours en passant la vague vengeresse
Lui jetait le nom de Condé....

Comme pour effacer une tache livide,
On voyait sur son front passer sa main rapide ;
Mais la trace du sang sous son doigt renaissait :
Et, comme un sceau frappé par une main suprême,
La goutte ineffaçable ainsi qu'un diadème,
Le couronnait de son forfait.

C'est pour cela, tyran, que ta gloire ternie
Fera par ton forfait douter de ton génie ;
Qu'une trace de sang suivra partout ton char
Et que ton nom, jouet d'un éternel orage,
Sera par l'avenir ballotté d'âge en âge,
Entre Marius et César.

Tu mourus cependant de la mort du vulgaire,
Ainsi qu'un moissonneur va chercher son salaire,
Et dort sur sa faucille avant d'être payé ;
Tu ceignis en mourant ton glaive sur ta cuisse
Et tu fus demander récompense ou justice
Au dieu qui t'avait envoyé.

On dit qu'aux derniers jours de sa longue agonie,
Devant l'éternité seul avec son génie,
Son regard vers le ciel parut se soulever :
Le signe rédempteur toucha son front farouche....
Et même on entendit commencer sur sa bouche
Un nom... qu'il n'osait achever.

Achève... c'est le dieu qui règne et qui couronne ;
C'est le dieu qui punit ; c'est le dieu qui pardonne :

Pour les héros et nous il a des poids divers.
Parle-lui sans effroi : lui seul peut te comprendre.
L'esclave et le tyran ont tous un compte à rendre ;
L'un du sceptre, l'autre des fers.

Son cercueil est fermé : Dieu l'a jugé ! Silence !
Son crime et ses exploits pèsent dans la balance :
Que des faibles mortels la main n'y touche plus !
Qui peut sonder, Seigneur, ta clémence infinie?
Et vous, fléau de Dieu, qui sait si le génie
N'est pas une de vos vertus?

(A. de Lamartine, *Nouvelles Méditations poétiques*. Hachette.

Mais ce furent les compagnons de Napoléon à Sainte-Hélène qui émurent surtout l'opinion publique en racontant toutes les tracasseries dont là-bas il avait souffert. En 1822, l'Irlandais O'Meara publie à Londres *Napoléon en exil* ou *Une voix de Sainte-Hélène*. Las Cases, dans les huit volumes de son *Mémorial*, raconte en 1823 tout le martyre de l'empereur et rapporte toutes les phrases importantes qui étaient tombées de la bouche du glorieux proscrit. De 1822 à 1825, on publie sous les noms de Gourgaud et Montholon des « *Mémoires pour servir à l'histoire de France sous Napoléon*, écrits à Sainte-Hélène par les généraux qui ont partagé sa captivité ». Le Dr Antommarchi fait paraître en 1825 ses *Mémoires sur les derniers moments de Napoléon*. En 1826, Maitland, le commandant du *Bellérophon*, publie son compte rendu du séjour de Napoléon à son bord. Ces livres, surtout celui de Las Cases, furent partout dévorés avec émotion. Mais ces ouvrages relèvent plutôt de l'histoire que de la littérature; les passages les plus intéressants, d'ailleurs, sont ceux où Napoléon parle de lui-même, et nous avons surtout entrepris de montrer ici Napoléon jugé par les autres.

Quelques mémoires sur l'Empire commençaient aussi à paraître (non les plus intéressants ; il faudra pour cela attendre la fin du XIXe siècle). Mais, en 1822, Arnault publie le premier volume de *la Vie politique de Napoléon* et, en 1826, le deuxième volume. De 1827 à 1828, Thibaudeau donne au public les six volumes de son *Histoire générale de Napoléon*. Les polémiques qui déjà s'étaient engagées à propos de Waterloo entre Grouchy, Gourgaud, Barthélemy et Méry sous le règne de Louis XVIII recommencent [1] lorsqu'en 1824 paraît la remarquable *Histoire de Napoléon et de la Grande Armée* pendant la campagne de Russie, par De Ségur, ouvrage auquel nous empruntons l'extrait suivant.

LE CHAMP DE BATAILLE DE LA MOSKOWA

Après la Kologha, on marchait absorbé, quand plusieurs de nous, levant les yeux, jetèrent un cri de saisissement. Soudain chacun regarda autour de soi ; on vit une terre toute piétinée, nue, dévastée, tous les arbres coupés à quelques pieds du sol et, plus loin, des mamelons écrêtés ; le plus élevé paraissait le plus difforme. Il semblait que ce fût un volcan éteint et détruit.

1. Ces polémiques se terminèrent même par un duel entre Gourgaud et de Ségur ; celui-ci fut blessé.

Tout autour, la terre était couverte de débris de casques et de cuirasses, de tambours brisés, de tronçons d'armes, de lambeaux d'uniformes et d'étendards tachés de sang.

Sur ce sol désolé gisaient trente milliers de cadavres à demi dévorés. Quelques squelettes, restés sur l'éboulement de l'une de ces collines, dominaient tout. Il semblait que la mort eût établi là son empire : c'était cette terrible redoute, conquête et tombeau de Caulaincourt. Alors le cri : « C'est le champ de la grande bataille ! » forma un long et triste murmure. L'empereur passa vite, personne ne s'arrêta. Le froid, la faim et l'ennemi pressaient ; seulement on détournait la tête en marchant, pour jeter un triste et dernier regard sur ce vaste tombeau de tant de compagnons d'armes, sacrifiés inutilement et qu'il fallait abandonner.

C'était là que nous avons tracé avec le fer et le sang l'une des plus grandes pages de notre histoire. Quelques débris le disaient encore, et bientôt ils allaient être effacés. Un jour, le voyageur passerait avec indifférence sur ce champ semblable à tous les autres ; cependant, quand il apprendra que ce fut celui de la grande bataille, il reviendra sur ses pas, il le fixera longtemps de ses regards curieux, il en gravera les moindres accidents dans sa mémoire avide et sans doute qu'alors il s'écriera : « Quels hommes ! quel chef ! quelle destinée! Ce sont eux qui, treize ans plus tôt, dans le midi, sont venus tenter l'Orient par l'Égypte et se briser contre ses portes. Depuis, ils ont conquis l'Europe, et les voilà qui reviennent, par le nord, se présenter de nouveau devant cette Asie, pour s'y briser encore ! Qui donc les a poussés dans cette vie errante et aventureuse? Ce n'étaient point des barbares cherchant de meilleurs climats, des habitations plus commodes, des spectacles plus enivrants, de plus grandes richesses ; au contraire, ils possédaient tous ces biens, ils jouissaient de tant de délices, et ils les ont abandonnés pour vivre sans abri, sans pain, pour tomber chaque jour successivement ou morts ou mutilés. Quelle nécessité les a poussés? Eh quoi donc? si ce n'est la confiance dans un chef jusque-là infaillible ! l'ambition d'achever un grand ouvrage glorieusement commencé, l'enivrement de la victoire et surtout cette insatiable passion de la gloire, cet instinct puissant qui pousse l'homme à la mort pour chercher l'immortalité ! »

(Le Comte de Ségur, *Histoire de Napoléon et de la Grande Armée en 1812*. Houdaille, 1839, vol. II, p. 149-151.)

Un passage célèbre du Comte de Ségur est aussi celui où il nous représente l'enthousiasme des troupes lorsqu'elles arrivèrent en vue de Moscou. « Cette miraculeuse conquête nous environnait d'une auréole de gloire ; désormais, on croirait respirer autour de nous un air de prodige et de merveille. »

Citons ici, à titre de curiosité historique, quelques passages du pamphlet de Pérès [1] : *Comme quoi Napoléon n'a jamais existé*, qui parut en 1827 et où l'auteur,

1. Professeur de mathématiques et de physique à Lyon, puis substitut du procureur général près a Cour d'Agen et bibliothécaire de cette ville, mort à Agen en 1840.

pour railler les archéologues qui voient dans toutes les traditions anciennes des symboles de mythes solaires, s'applique à démontrer que Napoléon lui-même n'a jamais été autre chose qu'un emblème du soleil :

COMME QUOI NAPOLÉON N'A JAMAIS EXISTÉ

.... On nous dit : Qu'il s'appelait Napoléon Bonaparte ; Qu'il était né dans une île de la Méditerranée ; Que sa mère se nommait *Letitia* ; Qu'il avait trois sœurs et quatre frères, dont trois furent rois ; Qu'il eut deux femmes, dont une lui donna un fils ; Qu'il mit fin à une grande révolution ; Qu'il avait sous lui seize maréchaux de son empire, dont douze étaient en activité de service. Qu'il triompha dans le Midi, et qu'il succomba dans le Nord ; Qu'enfin, après un règne de douze ans qu'il avait commencé en venant de l'Orient, il s'en alla disparaître dans les mers occidentales.

.... Et, d'abord, tout le monde sait que le soleil est nommé Apollon par les poètes ; or la différence entre Apollon et Napoléon n'est pas grande, et elle paraîtra encore bien moindre si on remonte à la signification de ces noms ou à leur origine.

.... Apollon, suivant la mythologie grecque, était né dans une île de la Méditerranée (dans l'île de Délos) ; aussi a-t-on fait naître Napoléon dans une île de la Méditerranée, et de préférence on a choisi la Corse parce que la situation de la Corse, relativement à la France où on a voulu le faire régner, est la plus conforme à la situation de Délos relativement à la Grèce.

.... On prétend que sa mère se nommait *Letitia*. Mais, sous le nom de *Letitia* qui veut dire *la joie*, on a voulu désigner l'aurore dont la lumière naissante répand la joie dans toute la nature.... Encore est-il bien remarquable que, suivant la mythologie grecque, la mère d'Apollon s'appelait *Leto* ou Lêtô.

.... D'après ce qu'on en raconte, ce fils de *Letitia* avait trois sœurs, et il est indubitable que ces trois sœurs sont les trois Grâces qui, avec les Muses, leurs compagnes, faisaient l'ornement et les charmes de la cour d'Apollon, leur frère....

(*Suit un passage établissant que les quatre frères de Napoléon représentent les quatre saisons.*)

.... Napoléon eut deux femmes; aussi en avait-on attribué deux au soleil. Ces deux femmes du soleil étaient la Lune et la Terre.... On dit que Napoléon mit fin à un fléau dévastateur qui *terrorisait* toute la France, et qu'on nomma l'hydre de la Révolution. Or une hydre est un serpent, et peu importe l'espèce, surtout quand il s'agit d'une fable. C'est le serpent Python, reptile énorme qui était pour la Grèce l'objet d'une extrême terreur, qu'Apollon dissipa en tuant ce monstre, ce qui fut son premier exploit ; et c'est pour cela qu'on nous dit que Napoléon commença son règne en étouffant la révolution fran-

çaise, aussi chimérique que tout le reste ; car on voit bien que révolution est emprunté du mot latin *revolutus*, qui signale un serpent enroulé sur lui-même. C'est Python et rien de plus.

.... Le célèbre guerrier du XIXe siècle avait, dit-on, douze maréchaux de son empire à la tête de ses armées et quatre en non-activité. Or les douze premiers (comme bien entendu) sont les douze signes du zodiaque, marchant sous les ordres du soleil Napoléon et commandant chacun une d vision de l'innombrable armée des étoiles qui est appelée *milice céleste* dans la Bible.... Tels sont les douze maréchaux qui, suivant nos fabuleuses chroniques, étaient en activité de service sous l'empereur Napoléon ; et les quatre autres, vraisemblablement, sont les quatre points cardinaux qui, immobiles au milieu du mouvement général, sont fort bien représentés par la non-activité dont il s'agit.

.... On nous dit que ce chef de tant de brillantes armées avait parcouru glorieusement les contrées du Midi ; mais qu'ayant trop pénétré dans le Nord, il ne put s'y maintenir. Or tout cela caractérise parfaitement la marche du soleil.

.... Enfin, et ceci n'a besoin d'aucune explication, le soleil se lève à l'Orient et se couche à l'Occident, comme tout le monde le sait. Mais, pour des spectateurs situés aux extrémités des terres, le soleil paraît sortir, le matin, des mers orientales et se plonger, le soir, dans les mers occidentales.... Et c'est là tout ce que nous devons entendre quand on nous dit que Napoléon vint par mer de l'Orient (de l'Égypte) pour régner sur la France et qu'il a été disparaître dans les mers occidentales, après un règne de douze ans, qui ne sont autre chose que les douze heures du jour, pendant lesquelles le soleil brille sur l'horizon.

Il n'a régné qu'un jour, dit l'auteur des *Nouvelles Messéniennes* en parlant de Napoléon; et la manière dont il décrit son élévation, son déclin et sa chute prouve que ce charmant poète n'a vu, comme nous, dans Napoléon, qu'une image du soleil...

P.-S. — Nous aurions encore pu invoquer, à l'appui de notre thèse, un grand nombre d'ordonnances royales dont les dates certaines sont évidemment contradictoires au règne du prétendu Napoléon ; mais nous avons eu nos motifs pour n'en pas faire usage.

(Pérès, Paris, Ed. anonyme, 1827.)

En 1829, pour enrayer un peu l'admiration croissante des Français pour Napoléon, les royalistes pressèrent Bourrienne, l'ancien condisciple de Bonaparte à Brienne, d'écrire ses mémoires et de rabaisser le héros, tout en conservant pourtant des airs d'impartialité. Très besogneux, l'ancien secrétaire de Napoléon, qui gardait rancune à l'Empereur d'avoir découvert ses malversations, écrivit un livre dont Taine s'est beaucoup inspiré et où il présentait Napoléon sous un jour fort peu favorable. Mais la passion napoléonienne était déjà si forte que les fidèles de l'Empereur puisèrent dans Bourrienne même de nouvelles raisons pour

vénérer leur dieu. Nous citons une partie de la préface où Bourrienne s'en prend à toute la littérature qui avait été publiée sur Sainte-Hélène :

CONTRE LE MÉMORIAL

Ce n'est point la vie entière de Napoléon que j'écris : on ne doit donc pas s'attendre à trouver dans ces mémoires la série non interrompue de tous les événements qui ont signalé sa grande carrière, ni le récit des batailles, dont tant d'hommes remarquables se sont si utilement et si habilement occupés. Je parlerai très peu de ce que je n'ai pas vu, de ce que je n'ai pas entendu et de ce qui n'est pas appuyé par des documents officiels. Que chacun en fasse autant.

Peut-être parviendrai-je à confirmer des vérités dont on doute, à rectifier des erreurs manifestes. Si je diffère quelquefois des conversations et des dictées de Napoléon à Sainte-Hélène, je suis loin de penser que ses intermédiaires entre le public et lui ne sont pas véridiques. Je suis convaincu qu'aucun des écrivains de Sainte-Hélène ne peut être taxé de la plus légère imposture : leur dévouement et leur noble caractère sont de sûrs garants de leur véracité. Il me paraît certain que Napoléon leur a dit, dicté ou a corrigé tout ce qu'ils ont publié : leur bonne foi est incontestable ; personne ne saurait en douter. Il faut donc toujours croire que l'on n'a écrit que ce qu'il a dit, mais il ne faut pas toujours croire qu'il n'a dit que la vérité. Il a souvent raconté comme un *fait* ce qui n'était qu'une *idée* de sa part, et encore une idée *née* à Sainte-Hélène, *fille* du malheur, et transportée par son imagination en Europe, aux temps de sa prospérité. Que l'on n'oublie pas son mot favori de tous les instants : *Que dira l'histoire*, que pensera la postérité ? Cette passion de laisser après soi un nom longtemps fameux est aussi dans notre organisation. Napoléon la portait à l'extrême : il écrivait dans sa première campagne d'Italie, au général Clarke, « que l'ambition et l'occupation des grandes places ne faisaient pas son bonheur et sa satisfaction ; qu'il avait placé de bonne heure l'un et l'autre dans l'opinion de l'Europe et dans l'estime de la postérité ». Il m'a souvent dit quelle était pour lui la véritable immortalité de l'âme.

Napoléon a eu l'intention, très facile à concevoir, de donner aux documents, qu'il savait bien que les historiens consulteraient, des couleurs favorables, et de préparer lui-même, sur ses actes, le jugement de la postérité. Au surplus, c'est par la comparaison impartiale des époques, des positions et de l'âge, que l'on statuera en connaissance de cause. La constitution physique de Napoléon a éprouvé vers sa quarantième année de grandes modifications ; ses dispositions morales ont dû s'en ressentir. Il est surtout important de ne pas perdre de vue que le dépérissement précoce de sa santé ne lui a peut-être pas toujours laissé la force de mémoire que son âge comportait encore. D'ailleurs, la nature de notre organisation modifie souvent

nos souvenirs, nos sens, notre manière de voir et de sentir ; le temps les change. Tout cela doit être pris en considération par les hommes réfléchis. Je n'écris que pour eux.

(Bourrienne, *Mémoires*, éd. Désiré Lacroix. Garnier frères, s. d. Paris, p. 2-4. Extrait tiré de la préface de l'édition de 1829.)

Mais il était impossible de remonter le courant. Napoléon avait pour lui presque tous les poètes. Gérard de Nerval, qui signait alors Gérard Labrunie, racontait en vers *Fontainebleau, l'Ile d'Elbe, Waterloo, Sainte-Hélène*. Béranger, malgré les condamnations, menait inlassablement bataille contre les Bourbons ; toutes les grisettes et tous les étudiants fredonnaient ses *Souvenirs du Peuple* (1828) :

LES SOUVENIRS DU PEUPLE

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtemps.
L'humble toit, dans cinquante ans,
Ne connaîtra plus d'autre histoire.
Là viendront les villageois
Dire alors à quelque vieille :
Par des récits d'autrefois,
Mère, abrégez notre veille.
Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
Le peuple encor le révère,
Oui, le révère,
Parlez-nous de lui, grand'mère,
Parlez-nous de lui.

Mes enfants, dans ce village,
Suivi de rois, il passa ;
Voilà bien longtemps de ça :
Je venais d'entrer en ménage.
A pied grimpant le coteau
Où pour voir je m'étais mise.
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise.
Près de lui, je me troublai ;
Il me dit : « Bonjour, ma chère !
Bonjour, ma chère ! »
— Il vous a parlé, grand'mère !
Il vous a parlé !

L'an d'après, moi, pauvre femme,
A Paris étant un jour,

Je le vis avec sa cour :
Il se rendait à Notre-Dame.
Tous les cœurs étaient contents ;
On admirait son cortège.
Chacun disait : Quel beau temps !
Le ciel toujours le protège.
Son sourire était bien doux ;
D'un fils, Dieu le rendait père,
Le rendait père.
— Quel beau jour pour vous, grand'mère !
Quel beau jour pour vous !

Mais, quand la pauvre Champagne
Fut en proie aux étrangers,
Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne.
Un soir, tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper à ma porte.
J'ouvre, bon Dieu ! c'était lui,
Suivi d'une faible escorte.
Il s'assoit où me voilà,
S'écriant : « Oh ! quelle guerre !
Oh ! quelle guerre ! »
— Il s'est assis là, grand'mère !
Il s'est assis là !

J'ai faim, dit-il, et bien vite
Je sers piquette et pain bis ;
Puis il sèche ses habits.
Même à dormir le feu l'invite.
Au réveil, voyant mes pleurs,
Il me dit : « Bonne espérance !
Je cours de tous ses malheurs,
Sous Paris, venger la France. »
Il part ; et comme un trésor
J'ai depuis gardé son verre,
Gardé son verre.
— Vous l'avez encor, grand'mère !
Vous l'avez encor !

Le voici. Mais à sa perte
Le héros fut entraîné.
Lui, qu'un pape a couronné,
Est mort dans une île déserte.

Longtemps aucun ne l'a cru ;
On disait : « Il va paraître.
Par mer il est accouru ;
L'étranger va voir son maître »
Quand d'erreur on nous tira,
Ma douleur fut bien amère,
Fut bien amère.
— Dieu vous bénira, grand'mère,
Dieu vous bénira !

Barthélemy et Méry écrivaient en huit chants l'épopée de la *Campagne de Napoléon en Égypte*. En 1829, les mêmes Barthélemy et Méry comparaissaient devant les tribunaux de Charles X pour avoir, dans *le Fils de l'homme*, célébré le Roi de Rome, prisonnier de l'Autriche à Schœnbrunn. Barthélemy se défendit en vers, mais son éloquente défense lui servit peu, puisqu'il fut condamné à trois mois d'emprisonnement et 1 000 francs d'amende.

Ce fut en 1827 que Victor Hugo devint un adorateur de l'Empereur, l'adorateur même par excellence, puisque, jusqu'à sa mort, il demeura fidèle à ce culte. Tout au début de sa carrière, il avait été, comme légitimiste, hostile à l'usurpateur. En 1819, il l'avait attaqué dans une pièce intitulée *le Télégraphe*, qui ne figure pas dans ses œuvres. Dans les *Odes et Ballades* (Voir la pièce intitulée *Buonaparte*), on trouve ces vers :

Il passa par la gloire, il passa par le crime,
Et n'est arrivé qu'au malheur.

Petit à petit, sa violence décrut. Dans *les Deux Iles*, il admirait l'Empereur tout en le maudissant.

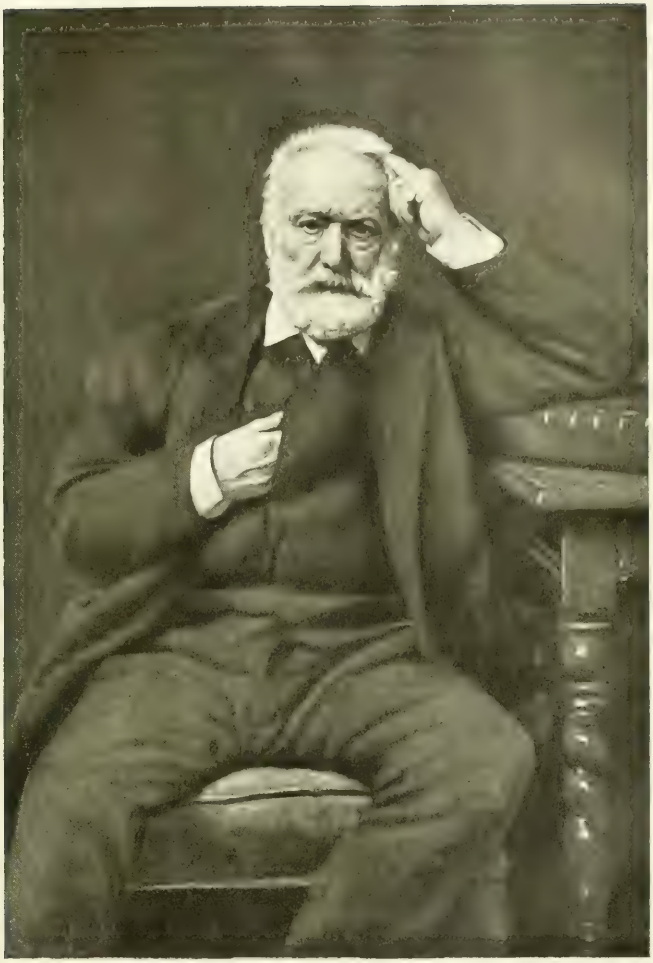
En 1827, quand l'ambassadeur d'Autriche prescrivit à ses valets de ne pas faire annoncer par leurs titres de noblesse certains maréchaux de l'empire, Hugo sentit combien tous ces souvenirs napoléoniens lui étaient chers. Il écrivit une *Ode à la Colonne*.

Dans *les Orientales*, il rappela (*Bounabardi*) le souvenir grandiose que le nom de Napoléon a laissé dans l'esprit des Arabes ; et surtout, il écrivit *Lui*, dont nous donnons ici quelques fragments et qui, définitivement, rompait tous les liens entre lui et les monarchistes :

LUI

(Fragments, décembre 1827.)

Toujours lui ! lui partout ! — ou brûlante ou glacée,
Son image sans cesse ébranle ma pensée.
Il verse à mon esprit le souffle créateur.
Je tremble, et dans ma bouche abondent les paroles
Quand son nom gigantesque, entouré d'auréoles,
Se dresse dans mon vers de toute sa hauteur.



PORTRAIT DE VICTOR HUGO

par Bonnat.

MUSÉE VICTOR HUGO.

Là, je le vois, guidant l'obus aux bonds rapides ;
Là, massacrant le peuple au nom des régicides ;
Là, soldat, aux tribuns arrachant leurs pouvoirs ;
Là, consul jeune et fier, amaigri par des veilles
Que des rêves d'empire emplissaient de merveilles,
Pâle sous ses longs cheveux noirs.

Puis, empereur puissant, dont la tête s'incline,
Gouvernant un combat du haut de la colline,
Promettant une étoile à ses soldats joyeux,
Faisant signe aux canons qui vomissent les flammes,
De son âme à la guerre armant six cent mille âmes,
Grave et serein, avec un éclair dans les yeux.

Puis, pauvre prisonnier, qu'on raille et qu'on tourmente,
Croisant ses bras oisifs sur son sein qui fermente,
En proie aux geôliers vils comme un vil criminel,
Vaincu, chauve, courbant son front noir de nuages,
Promenant sur un roc où passent les orages
Sa pensée, orage éternel.

Qu'il est grand, là surtout ! quand, puissance brisée,
Des porte-clefs anglais misérable risée,
Au sacre du malheur il retrempe ses droits ;
Tient au bruit de ses pas deux mondes en haleine,
Et mourant de l'exil, gêné dans Sainte-Hélène,
Manque d'air dans la cage où l'exposent les rois !

Qu'il est grand à cette heure où, prêt à voir Dieu même,
Son œil qui s'éteint roule une larme suprême !
Il évoque à sa mort sa vieille armée en deuil,
Se plaint à ses guerriers d'expirer solitaire,
Et, prenant pour linceul son manteau militaire,
Du lit de camp passe au cercueil !

Histoire, poésie, il joint du pied vos cimes.
Éperdu, je ne puis dans ces mondes sublimes
Remuer rien de grand sans toucher à son nom ;
Oui, quand tu m'apparais, pour le culte ou le blâme,
Les chants volent pressés sur mes lèvres de flamme,
Napoléon ! soleil dont je suis le Memnon !

Tu domines notre âge ; ange ou démon, qu'importe !
Ton aigle dans son vol, haletants nous emporte.

L'œil même qui te fuit te retrouve partout.
Toujours dans nos tableaux tu jettes ta grande ombre;
Toujours Napoléon éblouissant et sombre
Sur le seuil du siècle est debout.

Ainsi, quand du Vésuve explorant le domaine
De Naple à Portici l'étranger se promène,
Lorsqu'il trouble, rêveur, de ses pas importuns,
Ischia, de ses fleurs embaumant l'onde heureuse
Dont le bruit comme un chant de sultane amoureuse
Semble une voix qui vole au milieu des parfums ;

Qu'il hante de Pœstum l'auguste colonnade ;
Qu'il écoute à Pouzzol la vive sérénade
Chantant la tarentelle au pied d'un mur toscan ;
Qu'il éveille en passant cette cité momie,
Pompéi, corps gisant d'une ville endormie,
Saisie un jour par le volcan ;

Qu'il erre au Pausilippe avec la barque agile
D'où le brun marinier chante Tasse à Virgile ·
Toujours, sous l'arbre vert, sur les lits de gazon,
Toujours il voit du sein des mers ou des prairies,
Du haut des caps, du bord des presqu'îles fleuries,
Toujours le noir géant qui fume à l'horizon.

[Victor Hugo, *Les Orientales*, Hachette, 1861, p. 146-150 (avec une grande coupure).]

Henri Heine, tantôt en français, tantôt en allemand, tantôt dans les deux langues à la fois, continuait de célébrer Napoléon et la Grande Armée dans ses *Reisebilder*. Nous en citons ici un fragment parmi les plus caractéristiques :

L'EMPEREUR A DUSSELDORF ET A SAINTE-HÉLÈNE

Mais que devins-je, lorsque je le vis lui-même, de mes propres yeux, lui en personne, hosannah ! l'empereur !

Il venait d'entrer dans cette même allée du jardin de la cour à Düsseldorf. En me pressant à travers la foule ébahie, je songeais aux faits et aux batailles que M. Legrand [1] m'avait tant tambourinés ; mon cœur battait la générale... et cependant, en même temps, je pensais à l'ordonnance de police qui défend de passer à cheval dans l'allée, sous peine de cinq thalers

1. Un vieux tambour de la garde.

d'amende. Et l'Empereur, avec sa suite, chevauchait au beau milieu de l'allée ; les arbres, interdits, se courbaient en avant, à mesure qu'il avançait ; les rayons du soleil dardaient en tremblotant et d'un air de curiosité à travers le vert feuillage, et dans le ciel bleu, on voyait distinctement flotter une étoile d'or. L'Empereur portait son simple uniforme vert et le légendaire petit chapeau. Il montait un petit coursier blanc, et le cheval marchait si fier, si paisible, si sûrement, si admirablement... Si j'avais été alors le prince royal de Prusse, j'aurais envié le sort de ce petit cheval. L'Empereur assis négligemment sur sa selle se laissait presque aller ; d'une main, il tenait haut la bride ; de l'autre, il frappait amicalement le cou du petit cheval.

.... C'était une main de marbre qui éclatait au soleil, une main puissante, une de ces deux mains qui avaient dompté l'anarchie, le monstre aux mille têtes, et réglé le duel des peuples ; et elle frappait bonnement le cou de ce cheval. Sa figure avait aussi cette couleur que nous trouvons dans les têtes de marbre des statues grecques et romaines ; les traits étaient noblement réguliers comme ces figures antiques, et dans ces traits on lisait : « Tu n'auras pas d'autre Dieu que moi. » Un sourire qui échauffait et rassurait voltigeait sur ses lèvres, et cependant on savait que ces lèvres n'avaient qu'à siffler, ET LA PRUSSE N'EXISTAIT PLUS. Elles n'avaient qu'à siffler, ces lèvres, et le Vatican s'écroulait. Elles n'avaient qu'à siffler, et tout le Saint Empire romain entrait en danse. Et ces lèvres souriaient, et l'œil souriait aussi. C'était un œil clair comme le ciel, il savait lire dans le cœur des hommes ; il voyait rapidement, d'un regard, toutes les choses de ce monde, tandis que nous, nous ne les voyons que l'une après l'autre et que souvent nous n'en apercevons que les ombres colorées. Le front n'était pas aussi serein : là se pressaient les fantômes des batailles futures ; là se rassemblaient ces pensées aux bottes de sept lieues, avec lesquelles le génie de l'Empereur traversait le monde, et je crois que chacune de ces pensées eût fourni à un écrivain allemand de l'étoffe pour écrire sa vie durant.

L'Empereur chevauchait paisiblement au milieu de l'allée. Aucun agent de police ne lui disputait le passage. Derrière lui, montée sur des chevaux, écumants, chargée d'or et de plumes, galopait sa suite. Les tambours retentissaient, les trompettes sonnaient. Près de moi dansait le fou Aloïsius, qui psalmodiait les noms de ses généraux ; plus loin, l'ivrogne Gumperz beuglait son Marlborough et le peuple criait de ses mille voix : Vive l'Empereur !

L'Empereur est mort ! Sur une petite île de la mer des Indes est sa tombe solitaire, et LUI pour qui la terre était trop étroite, il repose tranquillement sous le petit tertre, où cinq saules pleureurs laissent pendre pleins de tristesse leur longue chevelure verte et près duquel un paisible ruisselet s'écoule avec un plaintif murmure. On ne voit pas d'inscription sur sa pierre tumu-

laire ; mais Clio y a gravé en caractères invisibles des paroles qui retentiront dans les siècles les plus reculés.

Grande-Bretagne ! à toi appartient la mer ; mais la mer n'a pas assez d'eau pour laver la honte que le grand mort t'a léguée en expirant. Ce n'est pas ton sir Hudson, c'est toi qui fus le sbire sicilien aposté par les rois conjurés pour venger secrètement sur cet homme venu du peuple le crime que le peuple avait ouvertement commis sur l'un des leurs. Et il était ton hôte et il s'était assis à ton foyer !

Jusque dans les siècles les plus reculés, les enfants en France chanteront et rediront la terrible hospitalité du *Bellérophon*, et, lorsque ces chants d'ironie et de larmes retentiront au delà du détroit, les joues de tous les honnêtes Anglais se couvriront de rougeur. Mais un jour viendra où ce chant se fera entendre, et alors il n'y aura plus d'Angleterre. Il sera couché dans la poudre, le peuple de l'orgueil ; les tombes de Westminster seront en ruines et dispersées ; la royale poussière qu'elles renferment, livrée aux vents et oubliée. Et Sainte-Hélène sera le Saint-Sépulcre où les peuples de l'Orient et de l'Occident viendront en pèlerinage sur des vaisseaux pavoisés, et leur cœur se fortifiera au grand souvenir du Sauveur laïque qui a souffert sous Hudson Lowe ; ainsi qu'il est écrit dans les évangiles de Las Cases, O'Méara et Antommarchi.

Chose remarquable ! Les trois plus grands adversaires de l'Empereur ont éprouvé un sort également misérable. Londonderry s'est coupé la gorge ; Louis XVIII a pourri sur son trône, et le professeur Saalfeld est toujours professeur à Gœttingue.

[Heine; *Reisebilder*; Le Tambour Legrand *(Pages choisies des grands écrivains*, Colin-Calmann-Lévy, 1909, p. 33 37).]

En 1826, l'Autrichien Zedlitz publiait *la Revue nocturne*, tant de fois traduite et paraphrasée.

LA REVUE NOCTURNE

La nuit, vers la douzième heure, le tambour quitte son cercueil, fait la ronde avec sa caisse, va et vient d'un pas empressé.

Les mains décharnées agitent les deux baguettes en même temps : il bat ainsi plus d'un bon roulement, maint réveil et mainte retraite.

La caisse rend des sons étranges, dont la puissance est merveilleuse ; ils réveillent dans leurs tombes les soldats morts depuis longtemps.

Et ceux qui, aux confins du Nord, restèrent engourdis dans la froide neige, et ceux qui gisent en Italie où la terre leur est trop chaude.

Et ceux que recouvre le limon du Nil ou le sable de l'Arabie ; tous sortent de leur tombe et prennent en main leurs armes.

Et vers la douzième heure, le trompette quitte son cercueil, sonne du clairon, va et vient sur son cheval impatient.

Puis arrivent sur des coursiers aériens tous les cavaliers morts depuis longtemps : ce sont les vieux escadrons sanglants couverts de leurs armes diverses.

Les blancs crânes luisent sous les casques ; les mains qui n'ont plus que leurs os dressent en l'air les longues épées.

Et vers la douzième heure, le général en chef sort de son cercueil ; il arrive lentement sur son cheval, entouré de son état-major.

Il porte petit chapeau ; il porte un habit sans ornements ; une épée pend à son côté.

La lune éclaire d'une pâle lueur la vaste plaine. L'homme au petit chapeau passe en revue les troupes.

Les rangs lui présentent les armes ; puis l'armée tout entière s'ébranle et défile musique en tête.

Les maréchaux, les généraux se pressent en cercle autour de lui ; le général en chef dit tout bas un seul mot à l'oreille du plus proche.

Ce mot vole à la ronde de bouche en bouche et résonne bientôt jusque dans les rangs les plus éloignés : le cri de guerre est *France* ! Le mot de ralliement est *Sainte-Hélène* !

C'est la grande revue des Champs-Élysées, que le César défunt fait passer vers la douzième heure de la nuit.

[Zedlitz, *La Couronne des Morts*, traduction Martin-Dietz (*Les Littératures, étrangères, Angleterre, Allemagne*, édition Colin, p. 562-564).]

En Angleterre, lorsqu'on connut les détails de la captivité de Napoléon, on commença à se sentir honteux de l'avoir ainsi torturé, d'autant plus que, par toute l'Europe, s'élevait un même cri de réprobation. Chateaubriand, voyageant en Angleterre, au temps du règne de Charles X, fut surpris du nombre de statuettes de Napoléon qu'il aperçut un peu partout, dans les maisons qu'il visita ! Sir Hudson Lowe vit tous ses anciens amis et tous les personnages officiels s'éloigner de lui comme s'il eût été un pestiféré. Il fut même réduit à protester contre le sort qui lui était fait, en un petit livre dont nous donnons ici un extrait :

DÉFENSE DE SIR HUDSON LOWE

.... Qu'ai-je fait? J'ai été trop fidèle et minutieux observateur des instructions et des ordres qu'un ministre odieux me donna. De tous côtés, des voix se sont élevées, qui m'ont accusé d'avoir été le geôlier, le bourreau de Napoléon Bonaparte. Une accusation européenne a pesé sur moi : elle m'a suivi jusqu'au delà de l'Océan ; elle s'unit à mon nom pour le suivre dans les siècles à venir ; je suis comme un de ces malheureux qu'on attachait à un cadavre : toujours le cadavre de Napoléon est là, garrotté et lié à mon

existence et, si mon nom est prononcé, je vois frissonner autour de moi, je vois les visages se rembrunir, l'indignation contracter les muscles. Et que puis-je faire! me justifier, je ne m'en sens pas la force, car il est de ces accusations qui écrasent, surtout quand on sait que la justification est inutile, que les juges ont prononcé leur arrêt et qu'ils ne veulent plus rien entendre de la défense de l'accusé. Cependant j'éprouve un poignant et invincible besoin de parler un peu de moi au monde ; oui, au monde, car, je l'ai dit, mon nom est allé partout, partout où la grande renommée de Napoléon est arrivée et quelle est, entre les deux pôles, la déserte et barbare contrée qui n'ait eu un écho pour cette retentissante renommée ?

Je vais donc dire des faits, les dire sans prétention, sans aigreur, sans colère. Je n'entonne pas ici une apologie, car je ne me repens pas et je ne le puis ; ce que j'ai fait est peut-être mal, peut-être blâmable. Aux yeux des partisans de Napoléon Bonaparte, ce sont d'horribles forfaits, des actes d'une affreuse scélératesse ; ceux-là ont raison aussi ; ils jugent comme ils aiment et comme ils regrettent. Mais, moi, je ne puis, en toute cette déplorable mission, voir qu'un de ces terribles jeux de la destinée et de la fatalité qui m'avaient marqué de leur main de fer pour être en anathème parmi les nations du monde.

Ce que j'ai fait à Sainte-Hélène, tout autre sujet anglais l'eût fait à ma place. Oui, tout autre, et que personne dans les trois royaumes ne se récrie ici, en mettant la main sur son cœur. Une fois la mission acceptée, tout était dit ; je devais me conduire comme je l'ai fait. Les coupables sont ceux qui ont ordonné ; mais voilà la justice des hommes : la main qui tient le glaive et la chaîne est épargnée, et on maudit la chaîne et le glaive. Instrument aveugle de la politique de mon pays, j'ai mis en pratique ce que d'autres méditaient et commandaient du fond de leurs cabinets, et c'est sur moi qu'est tombé l'opprobre. Je ne veux pas qu'il pèse tout entier sur mon nom ; que, du moins, il en tombe quelques éclaboussures sur le pouvoir qui a commandé les tortures ; dites-moi, si j'ai été bourreau, n'est-ce pas juste ? Et pourquoi seraient-ils eux bien calmes et paisibles, se reposant doucement les uns dans la tombe, les autres dans le palais des rois, et moi seul je serais pour leurs machinations le bouc émissaire livré aux nations, et courant au milieu des malédictions de l'univers ! S'ils peuvent justifier leurs mesures et leurs ordres, ils le feront, moi je ne m'en charge pas. Mon fardeau est assez lourd.

J'étais envoyé à Sainte-Hélène pour surveiller Napoléon prisonnier de guerre et prisonnier de l'Europe ; j'étais chargé de mettre à exécution des règlements sévères et cruels, je le sais, mais qui m'étaient imposés par mon gouvernement. Une effrayante responsabilité pesait sur moi. Si Napoléon s'était évadé, comme il aurait pu le faire sans violer sa parole, puisqu'il n'en avait pas donné et qu'il ne reconnaissait pas le droit de l'Angleterre à le tenir en captivité, ma tête était là pour répondre de lui. Et d'ailleurs,

qu'était Napoléon pour moi ? Le prisonnier du monde qui l'avait mis hors de la loi commune ; le droit des gens, le droit ordinaire n'étaient plus pour lui ; c'était un être en dehors de la société, jugé trop grand et trop colossal pour y rester au niveau des autres hommes. Le Congrès de Vienne avait déclaré qu'il était mis par les nations hors des relations civiles et sociales et qu'il était, comme ennemi et perturbateur du monde, livré à la vengeance publique.

(Hudson Lowe, *Mémorial relatif à la Captivité de Napoléon à Sainte-Hélène*. Traduction française anonyme, Paris, Léon Dureuil, 1830.)

Vers 1826, Walter Scott publia une longue *Vie de Napoléon Bonaparte*, où, s'il n'était pas vraiment impartial, il s'efforçait tout au moins de l'être. J'en ai cité quelques extraits pour montrer quelle était, quelques années après la mort de Bonaparte, l'opinion d'un écrivain de Grande-Bretagne qui avait vivement combattu l'Empereur au temps de sa puissance. Nous aurons là, je crois, un exemple assez typique de ce que l'Angleterre cultivée pensait à cette époque sur les divers aspects de Napoléon. Lorsque Scott parle des qualités stratégiques de Napoléon, il se montre fort admiratif. Mais l'Écossais loyaliste ne peut lui pardonner d'avoir été usurpateur et d'avoir supprimé les institutions parlementaires. Il a en tout cas compris les raisons pour lesquelles Napoléon a séduit l'imagination des Français.

NAPOLÉON ET L'IMAGINATION FRANÇAISE

.... Censurant l'incapacité des directeurs auxquels il succédait, il dit : « Ces hommes ne savent pas travailler l'imagination de la nation française. » Cette pensée, dont la phraséologie est plus italienne que française, exprime le grand secret de l'autorité de Napoléon. Il s'annonçait lui-même comme l'homme duquel les destinées de la France dépendaient ; comme celui qui avait fait jouir cette nation de la gloire de cent victoires décisives. C'était lui dont l'épée, détruisant les obstacles que les monarques les plus vaillants dont se glorifie la France avaient crus insurmontables, lui avait frayé le chemin vers cette suprématie qu'on ne pouvait alors lui refuser sur les autres puissances européennes. Seul, il pouvait justement prétendre à être le monarque absolu de la France, celui qui, la retirant d'une condition périlleuse, avait calmé ses discordes, réconcilié ses factions, changé ses défaites en triomphes, et, au moment où elle allait devenir la proie des guerres civiles et extérieures, l'avait élevée au rang de peuple-roi de l'Europe. Toutes ces choses avaient été exécutées à une seule condition ; et, comme nous l'avons dit précédemment, c'était la même que le tentateur offrit au Christ dans le désert après lui avoir orgueilleusement montré la vaste étendue de tous les royaumes de la terre. « Je vous donnerai toutes ces choses, si, vous agenouillant, vous voulez m'adorer. »

Napoléon avait rempli cette superbe promesse qui flattait un peuple

plus jaloux de la gloire que de la liberté, et que le récit de ses conquêtes en pays étranger charmait bien davantage que la liberté de penser et d'agir ; ce peuple sacrifia ainsi sans regret ses intérêts les plus chers à sa vanité.

Bonaparte en profita, ou, pour nous exprimer comme lui, il travailla l'imagination des Français. Il leur donna des fêtes publiques, des victoires et de vastes provinces; et, en retour, il réclama le droit d'emmener leurs enfants par essaims périodiques à des conquêtes toujours de plus en plus éloignées, avec celui de gouverner, suivant son bon plaisir, la masse de la nation qui restait dans ses foyers.

Afin de parvenir à ce but, on substitua graduellement et avec adresse une espèce d'idolâtrie à une autre ; et, si l'objet de l'adoration publique changea, le culte resta le même. La France était gouvernée naguère par des maximes politiques; elle l'était alors par le nom d'un homme; auparavant la République était tout : La Fayette, Dumouriez ou Pichegru n'étaient rien. Maintenant, le nom d'un général heureux avait une plus grande influence que le Code entier des droits de l'homme. La France s'était soumise aux meurtres, à la spoliation, aux tribunaux révolutionnaires, et à toutes les formes qu'avaient empruntées la cruauté et l'oppression, pourvu qu'elles fussent décorées de ces paroles magiques : « Liberté et égalité! fraternité et bien public ! bonheur du peuple ! » Elle se montra également docile lorsque le mot d'ordre fut : « L'honneur de Sa Majesté impériale et royale ! les intérêts du Grand Empire! l'éclat du trône impérial ! » Il faut convenir que les sacrifices qui furent exigés sous cette dernière formule étaient moins énormes ; ils furent limités aux taxes imposées selon la volonté impériale, et à une conscription constamment anticipée. Les tyrans républicains réclamaient à la fois la vie et la propriété des citoyens; l'Empereur se contenta de la dîme de leur fortune et de la disposition libre de cette portion des familles qui était la plus propre à supporter le poids des armes et à augmenter les conquêtes de la France : telles furent les conditions auxquelles ce pays si longtemps troublé obtint enfin après sa révolution, les avantages d'un gouvernement stable et réel.

(Walter Scott, *Vie de Napoléon-Buonaparte*. Traduction française, Paris, Gosselin, 1827, t. XI, p. 42-46.)

Voici enfin une justification, très modérée dans le ton, de l'emprisonnement de Napoléon à Sainte-Hélène.

JUSTIFICATION DE L'EMPRISONNEMENT A SAINTE-HÉLÈNE

Nous avons déjà discuté les circonstances qui eurent lieu lorsque Napoléon se rendit aux Anglais, sans réserve, sans avantages, sans aucune espèce de

condition, et nous avons vu que, s'il éprouva quelque désappointement en se trouvant retenu prisonnier au lieu d'avoir été traité en Angleterre comme un hôte libre, cela provient seulement de ce que ses espérances avaient été conçues d'après ses seuls calculs, sans que le capitaine Maitland leur eût donné le moindre encouragement. Nous doutons beaucoup que, dans les moments même où son imagination le flattait le plus, il eût jamais sérieusement espéré une réception très différente de celle qu'il reçut ; du moins, il témoigna peu ou point de surprise lorsqu'il apprit son sort. Quoi qu'il en soit, il était prisonnier de guerre et n'avait acquis aucun droit en se rendant, si ce n'est celui de vivre et d'avoir la liberté de ses membres. Si la nation anglaise avait attiré et trompé Napoléon par une capitulation qui offrit les mêmes conditions qu'il avait déjà si mal observées, il se serait trouvé dans la position de Toussaint, que, néanmoins, il fit enfermer dans un donjon.

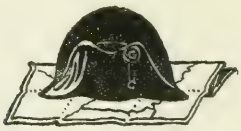
Si, invité à visiter le prince régent comme allié, il en eût été reçu avec une hospitalité pleine de courtoisie et renfermé ensuite comme un prisonnier, son sort aurait approché de celui de Ferdinand d'Espagne, lorsqu'il fut attiré à Bayonne dans un piège ; mais nous rougirions d'excuser notre pays en citant les propres torts de notre ennemi. La vérité et la fausseté restent invariables et irréconciliables, et le plus criminel ne doit plus être incriminé ni puni d'après l'exemple inique qu'il a donné, mais bien selon les règles générales de la justice. Néanmoins notre compassion n'est que faiblement excitée par la plainte, lorsque celui qui la profère s'est habituellement conduit envers les autres avec aussi peu de mesure et de justice qu'il en reproche à ceux dont il est devenu dépendant.

Napoléon, donc, étant prisonnier de guerre, et comme tel à la libre disposition de l'Angleterre (point sur lequel on ne saurait nous contredire), nous croyons avoir prouvé, au delà même de ce qui était nécessaire, que sa résidence sur le territoire de la Grande-Bretagne ne pouvait avoir lieu sans troubler le repos de l'Europe. Le livrer à l'une des autres puissances alliées dont le gouvernement était semblable au sien eût été certainement très blâmable, puisqu'en agissant ainsi l'Angleterre aurait manqué à sa foi envers lui et aurait perdu le pouvoir de protéger sa personne ; or c'était ce à quoi la nation à laquelle il s'était confié se trouvait irrévocablement engagée. Il restait donc à tenir cet important prisonnier dans un tel état de gêne qu'on fût assuré qu'il ne lui restait plus aucun moyen de tenter une seconde fois de s'échapper, pour plonger la France et l'Europe dans une guerre sanglante et douteuse. Alors Sainte-Hélène fut choisie pour le lieu de son exil et, à ce que nous croyons, avec beaucoup de sagesse, puisque la position de cette île isolée, la nature des lieux, fournissaient les meilleurs moyens de sécurité et permettaient d'imposer moins de contrainte à cet illustre prisonnier. Les vagues, les rocs qui entouraient le rivage, remplaçaient les murailles, les fossés, les tranchées et les verrous d'une citadelle, et au moins

il pouvait se promener librement dans un espace de plusieurs milles, au lieu d'être retenu dans les étroites limites d'une forteresse.

(Walter Scott, *Vie de Napoléon Bonaparte.* Traduction française Paris, Gosselin, 1827, t. XVII, p. 183-186.)

En 1827, l'Américain Channing jugeait très sévèrement la moralité de Bonaparte, mais déclarait qu'un homme ayant laissé de pareilles traces dans l'histoire « nous a enlevé le privilège de mettre en question s'il doit être appelé grand ».



III

L'ADMIRATION IRRÉFLÉCHIE

(1830-1851)

CHAPITRE I

L'ÉPANOUISSEMENT DE LA LÉGENDE
(1830-1840)

NAPOLÉON ET LES JEUNES GENS DE LA RESTAURATION (STENDHAL, MUSSET, VIGNY). || UNE BATAILLE A COUPS DE BOULES DE NEIGE. || AUGUSTE BARBIER (*L'Idole*). || BALZAC (*La Légende napoléonienne racontée par un vieux grognard. La veille d'Iéna*). || VIGNY (*Napoléon et le Pape*). || EDGAR QUINET. || BRIZEUX (*Les Conscrits de Plo-Meur*).

La génération qui arrivait à la maturité au début du règne de Louis-Philippe avait vu l'Empire disparaître juste au moment où elle rêvait de s'enrôler dans ses armées. Elle en garda une profonde nostalgie des hauts faits militaires et une rancune contre les Bourbons, qui avaient sevré la France de gloire. Tous les jeunes gens, suivant le mot de Vigny, regrettaient d'être devenus « spectateurs plus qu'acteurs ». « J'appartiens, disait encore Vigny, à cette génération, née avec le siècle, qui, nourrie de bulletins par l'Empereur, avait toujours devant les yeux une épée nue et vint la prendre au moment même où la France la remettait dans le fourreau des Bourbons » (*Servitude et Grandeur militaires*). Certains critiques ont même voulu attribuer en partie le succès du romantisme au dédain ressenti pour l'antiquité par les jeunes lycéens qui trouvaient les récits d'Homère bien faibles à côté des réalités de l'épopée napoléonienne ; et c'est Stendhal, je crois, qui rapporte ce mot d'un officier déclarant qu'après tant d'exploits il sera bien difficile qu'on puisse autant admirer la tragédie d'*Iphigénie*.

Pour faire comprendre au lecteur cet état d'âme, nous avons choisi quelques passages particulièrement caractéristiques de cette époque : l'un de Stendhal (*Le Rouge et le Noir*, 1830) ; un autre de Musset, dans la *Confession d'un Enfant du Siècle* (1836) (l'auteur avait alors vingt-cinq ans) ; et deux autres enfin de Vigny (*Servitude et Grandeur militaires*, 1835).

Le passage *du Rouge et du Noir* met en scène Julien Sorel, le héros du roman, qui, fasciné par le souvenir de Napoléon et voulant occuper à tout prix une haute situation dans la vie, se résout à devenir prêtre, puisque la carrière militaire ne conduit plus désormais aux honneurs.

JULIEN SOREL

Dès sa première enfance, la vue de ce ains dragons du 6e aux longs manteaux blancs et la tête couverte de casques aux longs crins noirs, qui revenaient d'Italie et que Julien vit attacher leurs chevaux à la fenêtre grillée de la maison de son père, le rendit fou de l'état militaire. Plus tard, il écoutait avec transport les récits des batailles du pont de Lodi, d'Arcole, de Rivoli, que lui faisait le vieux chirurgien-major. Il remarqua les regards enflammés que le vieillard jetait sur sa croix.

Mais, lorsque Julien avait quatorze ans, on commença à bâtir à Verrières une église que l'on peut appeler magnifique pour une aussi petite ville. Il y avait surtout quatre colonnes de marbre dont la vue frappa Julien ; elles devinrent célèbres dans le pays, par la haine mortelle qu'elles suscitèrent entre le juge de paix et le jeune vicaire, envoyé de Besançon, qui passait pour être l'espion de la congrégation. Le juge de paix fut sur le point de perdre sa place, du moins telle était l'opinion commune. N'avait-il pas osé avoir un différend avec un prêtre qui, presque tous les quinze jours, allait à Besançon, où il voyait, disait-on, Mgr l'évêque ?

Sur ces entrefaites, le juge de paix, père d'une nombreuse famille, rendit plusieurs sentences qui semblèrent injustes ; toutes furent portées contre ceux des habitants qui lisaient *le Constitutionnel*. Le bon parti triompha. Il ne s'agissait, il est vrai, que de sommes de trois ou de cinq francs ; mais une de ces petites amendes dut être payée par un cloutier, parrain de Julien. Dans sa colère, cet homme s'écriait : « Quel changement ! et dire que depuis plus de vingt ans le juge de paix passait pour un si honnête homme ! » Le chirurgien-major, ami de Julien, était mort.

Tout à coup, Julien cessa de parler de Napoléon ; il annonça le projet de se faire prêtre, et on le vit constamment, dans la scierie de son père, occupé à apprendre par cœur une bible latine que le curé lui avait prêtée. Ce bon vieillard, émerveillé de ses progrès, passait des soirées entières à lui enseigner la théologie. Julien ne faisait paraître devant lui que des sentiments pieux. Qui eût pu deviner que cette figure de jeune fille, si pâle et si douce, cachait la résolution inébranlable de s'exposer à mille morts plutôt que de ne pas faire fortune ?

Pour Julien, faire fortune, c'était d'abord sortir de Verrières ; il abhorrait sa patrie. Tout ce qu'il y voyait glaçait son imagination.

Dès sa première enfance, il avait eu des moments d'exaltation. Alors il songeait avec délices qu'un jour il serait présenté aux jolies femmes de Paris ; il saurait attirer leur attention par quelque action d'éclat. Pourquoi ne serait-il pas aimé de l'une d'elles comme Bonaparte, pauvre encore, avait été aimé de la brillante Mme de Beauharnais ? Depuis bien des années, Julien ne passait peut-être pas une heure de sa vie sans se dire que Bonaparte, lieutenant obscur et sans fortune, s'était fait le maître du monde avec son épée. Cette idée le consolait de ses malheurs, qu'il croyait grands, et redoublait sa joie quand il en avait.

La construction de l'église et les sentences du juge de paix l'éclairèrent tout à coup ; une idée qui lui vint le rendit comme fou pendant quelques semaines et enfin s'empara de lui avec toute la puissance de la première idée qu'une âme passionnée croit avoir inventée.

« Quand Bonaparte fit parler de lui, la France avait peur d'être envahie ; le mérite militaire était nécessaire et à la mode. Aujourd'hui, on voit des prêtres de quarante ans avoir cent mille francs d'appointement, c'est-à-

dire trois fois autant que les fameux généraux de division de Napoléon. Il leur faut des gens qui les secondent. Voilà ce juge de paix, si bonne tête, si honnête homme jusqu'ici, si vieux, qui se déshonore par crainte de déplaire à un jeune vicaire de trente ans ; il faut être prêtre. »

Une fois, au milieu de sa nouvelle piété, — il y avait déjà deux ans que Julien étudiait la théologie, — il fut trahi par une irruption soudaine du feu qui dévorait son âme. Ce fut chez M. Chélan, à un dîner de prêtres auquel le bon curé l'avait présenté comme un prodige d'instruction, il lui arriva de louer Napoléon avec fureur. Il se lia le bras droit contre la poitrine, prétendit s'être disloqué le bras en remuant un tronc de sapin et le porta pendant deux mois dans cette position gênante. Après cette peine affligeante, il se pardonna. Voilà le jeune homme de dix-huit ans, mais faible en apparence, et à qui l'on en eût tout au plus donné dix-sept, qui, portant un petit paquet sous le bras, entrait dans la magnifique église de Verrières.

(Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, Calmann-Lévy, s. d., vol. I, p. 21-22.)

Voici maintenant les pages classiques de Musset sur Napoléon et les jeunes gens de son temps :

NAPOLÉON ET LES JEUNES GENS DE SON TEMPS

Pendant les guerres de l'Empire, tandis que les maris et les frères étaient en Allemagne, les mères inquiètes avaient mis au monde une génération ardente, pâle, nerveuse. Conçus entre deux batailles, élevés dans les collèges aux roulements des tambours, des milliers d'enfants se regardaient entre eux d'un œil sombre, en essayant leurs muscles chétifs. De temps en temps, leurs pères ensanglantés apparaissaient, les soulevaient sur leurs poitrines chamarrées d'or, puis les posaient à terre et remontaient à cheval.

Un seul homme était en vie alors en Europe ; le reste des êtres tâchait de se remplir les poumons de l'air qu'il avait respiré. Chaque année la France faisait présent à cet homme de trois cent mille jeunes gens ; et lui, prenant avec un sourire cette fibre nouvelle arrachée au cœur de l'humanité, il la tordait entre ses mains et en faisait une corde neuve à son arc ; puis il posait sur cet arc une de ces flèches qui traversèrent le monde et s'en furent tomber dans une petite vallée d'une île déserte sous un saule pleureur.

Jamais il n'y eut tant de nuits sans sommeil que du temps de cet homme ; jamais on ne vit se pencher sur les remparts des villes un tel peuple de mères désolées ; jamais il n'y eut un tel silence autour de ceux qui parlaient de mort. Et pourtant jamais il n'y eut tant de joie, tant de vie, tant de fanfares guerrières dans tous les cœurs ; jamais il n'y eut de soleils si purs que ceux qui séchèrent tout ce sang. On disait que Dieu les faisait pour cet homme et on les appelait ses soleils d'Austerlitz.

Mais il les faisait bien lui-même avec ses canons toujours tonnants et qui ne laissaient de nuages qu'au lendemain de ses batailles.

C'était l'air de ce ciel sans tache, où brillait tant de gloire, où resplendissait tant d'acier que les enfants respiraient alors. Ils savaient bien qu'ils étaient destinés aux hécatombes ; mais ils croyaient Murat invulnérable, et on avait vu passer l'Empereur sur un pont où sifflaient tant de balles qu'on ne savait s'il pouvait mourir. Et quand même on aurait dû mourir, qu'est-ce que cela? La mort elle-même était si belle alors, si grande, si magnifique dans sa pourpre fumante ! Elle ressemblait si bien à l'espérance, elle fauchait de si verts épis qu'elle en était comme devenue jeune et qu'on ne croyait plus à la vieillesse. Tous les berceaux de France étaient des boucliers ; tous les cercueils en étaient aussi ; il n'y avait vraiment plus de vieillards ; il n'y avait que des cadavres ou des demi-dieux.

Cependant l'immortel Empereur était un jour sur une colline à regarder sept peuples s'égorger ; comme il ne savait encore s'il serait le maître du monde ou seulement de la moitié, Azraël passa sur la route ; il l'effleura du bout de l'aile et le poussa dans l'Océan. Au bruit de sa chute, les vieilles croyances moribondes se redressèrent sur leurs lits de douleur, et, avançant leurs pattes crochues, toutes les royales araignées découpèrent l'Europe et de la pourpre de César se firent un habit d'Arlequin.

De même qu'un voyageur, tant qu'il est sur le chemin, court nuit et jour par la pluie et par le soleil, sans s'apercevoir de ses veilles ni des dangers ; mais dès qu'il est arrivé au milieu de sa famille et qu'il s'assoit devant le feu, il éprouve une lassitude sans bornes et peut à peine se traîner à son lit ; ainsi la France, veuve de César, sentit tout à coup sa blessure. Elle tomba en défaillance et s'endormit d'un si profond sommeil que ses vieux rois, la croyant morte, l'enveloppèrent d'un linceul blanc. La vieille armée en cheveux gris rentra épuisée de fatigue, et les foyers des châteaux déserts se rallumèrent tristement.

Alors ces hommes de l'Empire qui avaient tant couru et tant égorgé embrassèrent leurs femmes amaigries et parlèrent de leurs premières amours ; ils se regardèrent dans les fontaines de leurs prairies natales, et ils s'y virent si vieux, si mutilés qu'ils se souvinrent de leurs fils afin qu'on leur fermât les yeux. Ils demandèrent où ils étaient ; les enfants sortirent des collèges et, ne voyant plus ni sabres, ni cuirasses, ni fantassins, ni cavaliers, ils demandèrent à leur tour où étaient leurs pères. Mais on leur répondit que la guerre était finie, que César était mort et que les portraits de Wellington et de Blücher étaient suspendus dans les antichambres des consulats et des ambassades, avec ces deux mots au bas : *Salvatoribus mundi.*

Alors, il s'assit sur un monde en ruine, une jeunesse soucieuse. Tous ces enfants étaient des gouttes d'un sang brûlant qui avait inondé la terre ; ils étaient nés au sein de la guerre, pour la guerre. Ils avaient rêvé pendant quinze ans des neiges de Moscou et du soleil des Pyramides ; on les avait trempés dans le mépris de la vie comme de jeunes épées. Ils n'étaient pas sortis de leurs villes, mais on leur avait dit que par chaque barrière de ces

villes on allait à une capitale d'Europe. Ils avaient dans la tête tout un monde ; ils regardaient la terre, le ciel, les rues et les chemins ; tout cela était vide, et les cloches de leurs paroisses résonnaient seules dans le lointain.

.... Les enfants regardaient tout cela, pensant toujours que l'ombre de César allait débarquer à Cannes et souffler sur ces larves [1] ; mais le silence continuait toujours, et l'on ne voyait flotter dans le ciel que la pâleur des lis. Quand les enfants parlaient de gloire, on leur disait : « Faites-vous prêtres » ; quand ils parlaient d'ambition : « Faites-vous prêtres » ; d'espérance, d'amour, de force, de vie : « Faites-vous prêtres ».

(Alfred de Musset, *La Confession d'un Enfant du Siècle*)

Et voici comment Vigny nous décrit la vie quotidienne des lycéens sous l'Empire :

LES ENFANTS DE L'EMPIRE

Vers la fin de l'Empire, je fus un lycéen distrait. La guerre était debout dans le lycée, le tambour étouffait à mes oreilles la voix des maîtres, et la voix mystérieuse des livres ne nous parlait qu'un langage froid et pédantesque. Les logarithmes et les tropes n'étaient à nos yeux que des degrés pour monter à l'étoile de la Légion d'honneur, la plus belle étoile des cieux pour des enfants.

Nulle méditation ne pouvait enchaîner longtemps des têtes étourdies sans cesse par les canons et les cloches des *Te Deum* ! Lorsqu'un de nos frères, sorti depuis quelques mois du collège, reparaissait en uniforme de hussard et le bras en écharpe, nous rougissions de nos livres et nous les jetions à la tête des maîtres. Les maîtres mêmes ne cessaient de nous lire les bulletins de la Grande Armée, et nos cris de « Vive l'Empereur ! » interrompaient Tacite et Platon. Nos précepteurs ressemblaient à des hérauts d'armes, nos salles d'études à des casernes, nos récréations à des manœuvres et nos examens à des revues.

Il me prit alors plus que jamais un amour vraiment désordonné de la gloire des armes ; passion d'autant plus malheureuse que c'était le temps précisément où, comme je l'ai dit, la France commençait à s'en guérir. Mais l'orage grondait encore, et ni mes études sévères, rudes, forcées et trop précoces, ni le bruit du grand monde où, pour me distraire de ce penchant, on m'avait jeté tout adolescent, ne me purent ôter cette idée fixe.

Bien souvent, j'ai souri de pitié sur moi-même en voyant avec quelle force une idée s'empare de nous, comme elle nous fait sa dupe, et combien il faut de temps pour l'user. La satiété même ne parvint qu'à me faire désobéir à celle-ci, non à la détruire en moi, et ce livre aussi me prouve

1. Les hommes de la Restauration.

que je prends plaisir encore à la caresser et que je ne serais pas éloigné d'une rechute. Tant les impressions d'enfance sont profondes, et tant s'était bien gravée sur nos cœurs la marque brûlante de l'Aigle Romaine !

Ce ne fut que très tard que je m'aperçus que mes services n'étaient qu'une longue méprise et que j'avais porté dans une vie tout active une nature toute contemplative. Mais j'avais suivi la pente de cette génération de l'Empire, née avec le siècle et de laquelle je suis.

La guerre nous semblait si bien l'état naturel de notre pays que, lorsque, échappés des classes, nous nous jetâmes dans l'Armée, selon le cours accoutumé de notre torrent, nous ne pûmes croire au calme durable de la paix. Il nous parut que nous ne risquions rien en faisant semblant de nous reposer, et que l'immobilité n'était pas un mal sérieux en France. Cette impression nous dura autant qu'a duré la Restauration. Chaque année apportait l'espoir d'une guerre ; et nous n'osions quitter l'épée, dans la crainte que le jour de la démission ne devînt la veille d'une campagne. Nous traînâmes et perdîmes ainsi des années précieuses, rêvant le champ de bataille dans le Champ de Mars et épuisant dans des exercices de parade et dans des querelles particulières une puissante et inutile énergie.

(A. de Vigny, *Servitude et Grandeur militaires*, Lévy, 1869, p. 14-17.)

Dans le même ouvrage, Vigny nous a dit toute l'emprise que Bonaparte pouvait exercer sur un enfant qui le voyait face à face :

NAPOLÉON ET L'ENFANT

Il[1] était debout près du bord, causant avec Casa-Bianca, capitaine du vaisseau (pauvre *Orient* !), et il jouait avec les cheveux d'un enfant de dix ans, le fils du capitaine. Je fus jaloux de cet enfant sur-le-champ, et le cœur me bondit en voyant qu'il touchait le sabre du général. Mon père s'avança vers Bonaparte et lui parla longtemps. Je ne voyais pas encore son visage. Tout d'un coup, il se retourna et me regarda ; je frémis de tout mon corps à la vue de ce front jaune entouré de longs cheveux pendants, et comme sortant de la mer, mouillés, de ces grands yeux gris, de ces joues maigres et de cette lèvre rentrée sur un menton aigu. Il venait de parler de moi, car il disait : « Écoute, mon brave, puisque tu le veux, tu viendras en Égypte et le général Vaubois restera bien ici sans toi et avec ses quatre mille hommes ; mais je n'aime pas qu'on emmène ses enfants ; je ne l'ai permis qu'à Casa-Bianca, et j'ai eu tort. Tu vas renvoyer celui-ci en France ; je veux qu'il soit fort en mathématiques, et s'il t'arrive quelque chose là-bas, je te réponds de lui, moi ; je m'en charge et j'en ferai un bon soldat. » En même temps, il se baissa et, me prenant sous les bras, m'éleva jusqu'à sa

1. Bonaparte. Le capitaine Renaud raconte comment, au large de Malte, il vit, pour la première fois, Napoléon, à bord de *l'Orient*. C'était le 24 prairial an VI.

PORTRAIT D'ALFRED DE VIGNY
d'après la peinture du Musée Carnavalet

PORTRAIT DE GOETHE

bouche et me baisa le front. La tête me tourna, je sentis qu'il était mon maître et qu'il enlevait mon âme à mon père, que, du reste, je connaissais à peine parce qu'il vivait à l'armée éternellement. Je crus éprouver l'effroi de Moïse, berger, voyant Dieu dans le buisson. Bonaparte m'avait soulevé libre, et quand ses bras me redescendirent doucement sur le pont, ils y laissèrent un esclave de plus.

La veille, je me serais jeté dans la mer si l'on m'eût enlevé à l'armée ; mais je me laissai emmener quand on voulut. Je quittai mon père avec indifférence, et c'était pour toujours ! Mais nous sommes si mauvais dès l'enfance, et, hommes ou enfants, si peu de chose nous prend et nous enlève aux bons sentiments naturels ! Mon père n'était plus mon maître parce que j'avais vu le sien et que de celui-là seul me semblait émaner toute autorité de la terre. — O rêves d'autorité et d'esclavage ! O pensées corruptrices du pouvoir, bonnes à séduire les enfants ! Faux enthousiasmes ! poisons subtils, quel antidote pourra-t-on jamais trouver contre vous ? — J'étais étourdi, enivré ; je voulais travailler, et je travaillai, à en devenir fou ! Je calculai nuit et jour et je pris l'habit, le savoir et, sur mon visage, la couleur jaune de l'école. De temps en temps, le canon m'interrompait, et cette voix du demi-dieu m'apprenait la conquête de l'Égypte, Marengo, le 18 brumaire, l'Empire....

(A. de Vigny, *Servitude et Grandeur militaires* : La Canne de jonc, p. 224-227, Lévy, 1864.)

Toute la France adorait Napoléon ; Louis-Philippe pensa qu'il serait de bonne politique de confisquer ce culte à son profit ; d'ailleurs, il ne déplaisait pas au roi, tenu par ses engagements envers les puissances à éviter toute attitude belliqueuse, de jouir à peu de frais de la gloire d'un régime issu comme le sien de la volonté populaire.

Le gouvernement estimait, d'ailleurs, que, du côté des prétendants bonapartistes, il n'avait rien à craindre, puisque le Roi de Rome était en lieu sûr et que les frères de Napoléon n'étaient guère populaires. De leur côté, les républicains, trop peu nombreux pour oser proclamer leurs principes, firent cause commune avec les bonapartistes ; avec eux, ils louèrent le grand homme, tout en s'efforçant de saper le pouvoir.

Acceptée donc par tous[1], sauf par les légitimistes, la légende napoléonienne fut, dès l'avènement de Louis-Philippe, portée au théâtre, et elle y déchaîna un grand enthousiasme. C'était une fortune pour un acteur que d'avoir le masque napoléonien. Dès le 3 août 1830, le Cirque olympique donne *la Prise de la Bastille* et *le Passage du mont Saint-Bernard*. Le 9 octobre, au Vaudeville, c'est *Bonaparte lieutenant d'artillerie*, comédie historique en deux actes de Xavier Saintine, Duvert et Saint-Laurent. Le même jour, au théâtre des Nouveautés, *Bonaparte*

1. Le souvenir de la Grande Armée est dans tous les esprits. Vers 1830, Mérimée publie sa fameuse nouvelle : *la Prise de la Redoute*, qui, suivant M. A. Filon, est un merveilleux raccourci de l'épopée impériale, puisqu'on y voit un lieutenant arrivé de la veille devenir chef du régiment par suite de morts successives et que, comme l'épopée impériale, elle se termine par un gros mot sublime :

« Colonel, lui dis-je, vous êtes grièvement blessé !

— F...u, mon cher, mais la redoute est prise. »

à l'École de Brienne, souvent repris plus tard par Déjazet, et en particulier pendant l'exposition de 1867. De cette pièce amusante et puérile qui, jouée aujourd'hui, obtiendrait encore un grand succès près d'un public dont les goûts artistiques ne seraient pas très développés, nous citerons le combat à coups de boules de neige :

BONAPARTE A BRIENNE

Le théâtre représente la grande cour de l'école, couverte de neige. Au fond à gauche, la porte d'entrée, en avant de laquelle on vient d'élever des fortifications. (Voir le tableau de M. Horace Vernet.)

BONAPARTE, DARBEL, LESTRADE

(Tous leurs camarades, partagés en deux armées, font la petite guerre en se jetant des boules de neige.)

CHŒUR.

Air : *Au galop.*

Mes amis, bombardons
Ces jeunes bataillons,
Faisons le siège
Du collège ;
En adroits artilleurs
Frappons nos agresseurs,
Avant peu nous serons vainqueurs.

BONAPARTE.

Le ciel dans sa rigueur
Seconde notre ardeur,
Et les munitions
Nous tombent par flocons.

CHŒUR.

Mes amis, bombardons, etc.

DARBEL.

Si l'on en vient aux mains,
Ah ! montrons-nous humains,
Car tous nos ennemis
Ont les doigts engourdis.

CHŒUR.

Mes amis, bombardons, etc.

(Pendant les couplets, Lestrade et deux autres élèves sont sur le devant, occupés à faire des boules de neige.)

DARBEL.

Je crois que l'aile droite commence à plier.

BONAPARTE.

Mes amis, il faut enfoncer le centre.... En joue !...

(Tous les élèves lèvent le bras droit.)

BONAPARTE.

Feu !

(Toutes les boules de neige partent ensemble et vont frapper les écoliers qui sont dans le fond.)

BONAPARTE.

J'espère que voilà une artillerie bien servie.

DARBEL.

Dis donc, Bonaparte, je viens d'attraper le général ennemi au milieu du visage. *(Grand bruit. Tous les élèves crient et rient.)* Ah ! ah ! ah !

DEVERVILLE.

Il a le nez couvert de neige.

LESTRADE.

Et moi, je viens de faire tomber sur la glace deux petits gamins de la troisième division qui voulaient se rebiffer.

DARBEL.

On les amène prisonniers ; il y en a un qui saigne au nez.

(On amène deux petits élèves. Tous se moquent des prisonniers.)

BONAPARTE, *ôtant son chapeau.*

Honneur au courage malheureux !

(Ils passent au milieu d'une escorte)

DARBEL.

Où faut-il mettre les prisonniers?

BONAPARTE.

Dans la cabane du jardinier, avec les brouettes et les râteaux... tu placeras une sentinelle à la porte.

(On entend un roulement de tambour.)

BONAPARTE, *après le roulement monte sur une butte de neige et fait une proclamation.*

Soldats ! vous avez justifié mon attente et répondu dignement à ma confiance. L'orgueil trop longtemps souffert de la classe de latinité s'est vu rabaissé par la classe de mathématiques. Tant que vous serez animé du même esprit de justice, rien ne pourra résister ; la victoire restera fidèle à notre étendard, et je dirai un jour : J'ai commandé aux premiers soldats du monde ! *(Roulement.)*

TOUS.

Vive notre général !

LESTRADE.

Tout cela est superbe, mais vous voyez un héros à moitié gelé.

TOUS, *en riant.*

Ah ! ah ! ah !

BONAPARTE.

Va te chauffer chez le concierge, au quartier général. Je ne connais pas de frileux de ton espèce.

LESTRADE.

Si tu avais fait comme moi, depuis le matin, des boules de neige pour tous les corps d'armée.

Air : *Je loge au quatrième étage.*

J'ai cette main toute transie.

DARBEL.

Moi j'aime beaucoup ce temps-là.

LESTRADE.

C'est qu'il neige comme en Russie.

BONAPARTE.

Devons-nous songer à cela?
Amis, sur un champ de bataille
Il faut savoir se signaler ;
L'hiver ainsi que la mitraille
Ne me feront jamais trembler.

(Ici les boules de neige tombent en quantité sur les élèves qui entourent Bonaparte.)

BARBET.

Mes amis, c'est l'arrière-garde qui jette son dernier feu.

LESTRADE.

Général, l'ennemi se rassemble sur tous les points, il opère un mouvement du côté du réfectoire.

BONAPARTE.

Qu'on le poursuive en masse, il ne faut pas laisser de victoire incomplète; ramassez la neige, tirez à bout portant, et que tous les morts viennent nous faire leur soumission.

TOUS.

Ah ! ah ! ah !

(Ils sortent tous en jetant des boules de neige dans la coulisse à gauche.)

(Gabriel, de Villeneuve et Masson. *Bonaparte à l'École de Brienne, Souvenirs de 1783*, représentés pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Nouveautés, le 9 octobre 1830. Paris, Barba, 1830, p. 12-15.)

Le 14 octobre 1830, on joue à l'Ambigu *Napoléon*, par Anicet Bourgeois et Francis Cornu. La pièce se terminait par... le retour des Cendres, que, dès 1822, Montholon avait demandé au gouvernement de Charles X. Sur divers théâtres on joue des pièces napoléoniennes : le 15 octobre 1830, *Napoléon à Berlin* ou *la Redingote Grise*; le 20 octobre, *Napoléon ou Schœnbrunn et Sainte-Hélène* avec, en apothéose, le retour des Cendres; le 27 octobre, *le Cocher de Napoléon*, où, pour la première fois, le fils de Napoléon est mis en scène. Au Théâtre des Nouveautés, le 28 décembre 1830, on représente *le Fils de l'Homme, Souvenir de 1824*, par Paul de Lussan (Eugène Sue) et De Forges. Cette pièce ne dut pas déplaire à Louis-Philippe, car, tout en exaltant la gloire napoléonienne et en attendrissant le public sur le sort du prince, elle laissait entendre que celui-ci n'était pas de taille à faire un Empereur.

Le 7 octobre 1830, plusieurs pétitionnaires avaient demandé à la Chambre de décider le retour en France des cendres du proscrit ; mais, si le peuple se montra nettement favorable à cette proposition, on hésitait dans les cercles gouvernementaux sur l'opportunité de cette translation, qui, définitivement, ne fut pas votée. C'est alors que Victor Hugo écrivit contre les parlementaires trop timides à son gré cette *Deuxième Ode à la Colonne*, qui se terminait par cette apostrophe :

Oh ! qui t'eût dit alors, à ce faîte sublime,
Tandis que tu rêvais sur le trophée opime
Un avenir si beau,
Qu'un jour à cet affront il te faudrait descendre
Que trois cents avocats oseraient à ta cendre
Chicaner ce tombeau !

Barthélemy et Méry, dans *Némésis*, la revue politique, écrite en vers, qu'ils avaient fondée, se joignaient à Hugo pour demander avec insistance le *Retour des Cendres* :

Dites au *Marengo* de tourner sa poulaine
Vers le saule français qui pleure à Sainte-Hélène ;
Sans carte, sans boussole et sans compas marin,
Il saura bien trouver son glorieux parrain.

En l'honneur de la Grande Armée, ils écrivaient aussi dans leur *Némésis* le poème intitulé : *Aux vieux Légionnaires*, où ils évoquaient le souvenir de Napoléon distribuant ses croix à ses hommes :

Quand après la bataille il visitait les rangs,
L'Empereur la [1] donnait aux soldats expirants
Comme un viatique de gloire.

Au milieu de l'enthousiasme général qui accueillit les vers d'Hugo, il se trouva quelques poètes pour approuver la décision de la Chambre. Dans une *Ode à Vigny* datée d'avril 1831, Antoni Deschamps affirme nettement son hostilité à Napoléon :

Napoléon despote à la France sut plaire ;
Ce mitrailleur de peuple est toujours populaire.
C'est que le peuple admire et craint les hommes forts
Et ne bronche jamais quand il sent bien le mors.

Celui qui n'a pas de cœur, eût-il du génie,

Est mauvais à mon sens et, fût-il populaire,
Je le tiens enfanté dans un jour de colère
Et je ne voudrais pas, pour son fragile bien,
Porter dans ma poitrine un cœur pareil au sien.

Mais c'est à Auguste Barbier qu'il était réservé de répondre superbement à Hugo dans *l'Idole* :

L'IDOLE

I

Allons, chauffeur, allons, du charbon, de la houille,
Du fer, du cuivre et de l'étain ;
Allons, à large pelle, à grands bras plonge et fouille,
Nourris le brasier, vieux Vulcain !
Donne force pâture à l'avide fournaise ;
Car pour mettre ses dents en jeu,
Pour tordre et dévorer le métal qui lui pèse,
Il lui faut le palais en feu.
C'est bon, voici la flamme ardente, folle, immense,
Implacable et couleur de sang,

1. La Légion d'honneur.

Qui tombe de la voûte, et l'assaut qui commence,
Chaque lingot se prend au flanc.
Ce ne sont que des bonds, que hurlements, délire,
Cuivre sur plomb et plomb sur fer ;
Tout s'allonge, se tord, s'embrasse et se déchire
Comme des damnés en enfer.
Enfin l'œuvre est finie, enfin la flamme est morte,
La fournaise fume et s'éteint,
L'airain bouillonne à flots ; chauffeur, ouvre la porte
Et laisse passer le hautain !
O fleuve impétueux, mugis et prends ta course,
Sors de ta loge et d'un élan,
D'un seul bond, lance-toi comme un flot de la source,
Comme une flamme d'un volcan !
La terre ouvre son sein à tes vagues de lave ;
Précipite en bloc ta fureur,
Dans le moule profond, bronze, descends esclave,
Tu vas remonter empereur !

II

Encor Napoléon ! encor sa grande image !
Ah ! que ce rude et dur guerrier
Nous a coûté de sang et de pleurs et d'outrage
Pour quelques rameaux de laurier !
Ce fut un triste jour pour la France abattue
Quand du haut de son piédestal,
Comme un voleur honteux, son antique statue
Pendit sous un chanvre brutal.
Alors, on vit au pied de la haute colonne,
Courbé sur un câble grinçant,
L'étranger, au long bruit d'un hourra monotone,
Ébranler le bronze puissant ;
Et quand, sous mille efforts, la tête la première,
Le bloc superbe et souverain
Précipita sa chute et sur la froide pierre
Roula son cadavre d'airain ;
Le Hun, le Hun stupide à la peau sale et rance,
L'œil plein d'une basse fureur,
Aux rebords des ruisseaux, devant toute la France,
Traîna le front de l'Empereur!
Ah ! pour celui qui porte un cœur sous la mamelle,
Ce jour pèse comme un remord ;

Au front de tout Français, c'est la tache éternelle
Qui ne s'en va qu'avec la mort.
J'ai vu l'invasion, à l'ombre de nos marbres,
Entasser ses lourds chariots ;
Je l'ai vue arracher l'écorce de nos arbres,
Pour la jeter à ses chevaux ;
J'ai vu l'homme du Nord, à la lèvre farouche,
Jusqu'au sang nous meurtrir la chair,
Nous manger notre pain et jusque dans la bouche,
S'en venir respirer notre air.

Eh bien, dans tous ces jours d'abaissement, de peine,
Pour tous ces outrages sans nom,
Je n'ai jamais chargé qu'un être de ma haine....
Sois maudit, ô Napoléon !

III

O Corse à cheveux plats ! que ta France était belle,
Au grand soleil de messidor !
C'était une cavale indomptable et rebelle,
Sans frein d'acier ni rênes d'or ;
Une jument sauvage à la croupe rustique,
Fumante encore du sang des rois ;
Mais fière et d'un pied fort heurtant le sol antique,
Libre pour la première fois.
Jamais aucune main n'avait passé sur elle
Pour la flétrir et l'outrager ;
Jamais ses larges flancs n'avaient porté la selle
Et le harnais de l'étranger ;
Tout son poil reluisait, et, belle vagabonde,
L'œil haut, la croupe en mouvement,
Sur ses jarrets dressée, elle effrayait le monde
Du bruit de son hennissement.
Tu parus, et sitôt que tu vis son allure,
Ses reins si souples et dispos,
Centaure impétueux, tu pris sa chevelure,
Tu montas botté sur son dos.
Alors, comme elle aimait les rumeurs de la guerre,
La poudre, les tambours battants,
Pour champ de course, alors, tu lui donnas la terre
Et des combats pour passe-temps :

Alors, plus de repos, plus de nuit, plus de sommes ;
Toujours l'air, toujours le travail,
Toujours comme du sable écraser des corps d'hommes,
Toujours du sang jusqu'au poitrail ;
Quinze ans, son dur sabot, dans sa course rapide,
Broya des générations ;
Quinze ans, elle passa, fumante, à toute bride,
Sur le ventre des nations.
Enfin, lasse d'aller sans finir sa carrière,
D'aller sans user son chemin,
De pétrir l'univers, et comme une poussière,
De soulever le genre humain ;
Les jarrets épuisés, haletante et sans force,
Près de fléchir à chaque pas,
Elle demanda grâce à son cavalier corse ;
Mais, bourreau, tu n'écoutas pas !
Tu la pressas plus fort de ta cuisse nerveuse ;
Pour étouffer ses cris ardents,
Tu retournas le mors dans sa bouche baveuse,
De fureur tu brisas ses dents ;
Elle se releva : mais un jour de bataille,
Ne pouvant plus mordre ses freins,
Mourante, elle tomba sur un lit de mitraille
Et du coup te cassa les reins.

IV

Maintenant tu renais de ta chute profonde :
Pareil à l'aigle radieux,
Tu reprends ton essor pour dominer le monde,
Ton image remonte aux cieux.
Napoléon n'est plus ce voleur de couronne,
Cet usurpateur effronté,
Qui serra sans pitié, sous les coussins du trône,
La gorge de la Liberté ;
Ce triste et vieux forçat de la Sainte-Alliance
Qui mourut sur un noir rocher,
Traînant comme un boulet l'image de la France
Sous le bâton de l'étranger.
Non, non, Napoléon n'est plus souillé de fanges ;
Grâce aux flatteurs mélodieux,
Aux poètes menteurs, aux sonneurs de louanges,
César est mis au rang des dieux.

Son image reluit à toutes les murailles ;
Son nom, dans tous les carrefours,
Résonne incessamment, comme au fort des batailles
Il résonnait sur les tambours.
Puis de ces hauts quartiers où le peuple foisonne,
Paris, comme un vieux pèlerin,
Redescend tous les jours, au pied de la colonne,
Abaisser son front souverain.
Et là, les bras chargés de palmes éphémères,
Inondant de bouquets de fleurs
Ce bronze que jamais ne regardent les mères,
Ce bronze grandi sous leurs pleurs ;
En veste d'ouvrier, dans son ivresse folle,
Au bruit du fifre et du clairon,
Paris d'un pied joyeux danse la carmagnole
Autour du grand Napoléon.

V

Ainsi, passez, passez, monarques débonnaires,
Doux pasteurs de l'humanité,
Homme sages, passez comme des fronts vulgaires
Sans reflet d'immortalité !
Du peuple vainement vous allégez la chaîne,
Vainement, tranquille troupeau,
Le peuple sur vos pas, sans sueur et sans peine,
S'achemine vers le tombeau ;
Sitôt qu'à son déclin votre astre tutélaire
Épanche son dernier rayon,
Votre nom qui s'éteint, sur le flot populaire,
Trace à peine un léger sillon.
Passez, passez, pour vous point de haute statue ;
Le peuple perdra votre nom ;
Car il ne se souvient que de l'homme qui tue
Avec le sabre ou le canon ;
Il n'aime que le bras qui dans des champs humides
Par milliers fait pourrir ses os.
Il aime qui lui fait bâtir des Pyramides,
Porter des pierres sur le dos.
Passez ! le peuple, c'est la fille de taverne,
La fille buvant du vin bleu,
Qui veut dans son amant un bras qui la gouverne,
Un corps de fer, un œil de feu,

Et qui, dans son taudis, sur sa couche de paille,
N'a d'amour chaud et libertin
Que pour l'homme hardi qui la bat et la fouaille
Depuis le soir jusqu'au matin.

(Auguste Barbier, *Iambes et Poèmes*. Fayard, p. 35-44.)

Et le théâtre, de plus belle, célébrait la légende napoléonienne. Le 10 janvier 1831, l'Odéon représente avec un énorme succès une pièce d'Alexandre Dumas : *Napoléon Bonaparte ou Trente ans de l'histoire de France*. Toute la vie de Napoléon habilement découpée en tableaux, se déroulait sous les yeux des spectateurs. La dernière scène les faisait assister à l'agonie et à la mort de l'Empereur.

A la Gaîté, le 13 janvier, Pixérécourt et Ducange font jouer *Malmaison et Sainte-Hélène*.

Napoléon n'est d'ailleurs pas le seul à inspirer les auteurs dramatiques. Ses généraux, Murat, Brune et Ney deviennent des héros de théâtre. C'est toute la Grande Armée qui défile sur la scène. On joue *le Grenadier de Wagram*, *le Grenadier de l'île d'Elbe*.

En 1832, un important événement vient fournir aux dramatistes des sujets nouveaux. L'Aiglon meurt à Schœnbrunn. L'Ambigu aussitôt donne : *A vingt et un ans ou l'Agonie de Schœnbrunn*. Au théâtre du Panthéon, c'est *la Mort du Roi de Rome* ; au Temple, *Vienne et Schœnbrunn* ; au Vaudeville, c'est *le Fils de l'Empereur*.

Sur l'état des esprits en France, à ce moment, Henri Heine[1] nous a laissé quelques impressions dans les fragments réunis sous ce titre : *De la France*. Heine avait été vivement frappé de l'affectueuse admiration que les cultivateurs conservaient à Napoléon : « J'ai trouvé le plus souvent, — écrit-il, — dans les chaumières de paysan l'Empereur représenté au moment où il visite les pestiférés de Jaffa, puis sur son lit de mort à Sainte-Hélène. Ces deux images ont une ressemblance frappante avec les représentations les plus saintes de la religion chrétienne. Dans l'une, Napoléon apparaît comme un sauveur qui guérit les pestiférés par l'attouchement ; dans l'autre, il meurt aussi de la mort de l'expiation. »

En l'honneur du prince défunt, Hugo écrivit son magnifique *Napoléon II*, malheureusement trop long pour que nous puissions le reproduire ici.

Quant à Balzac, dès avant 1832, il avait, dans *la Femme de Trente ans*, montré Napoléon passant à Paris sa dernière revue. Tout en demeurant profondément royaliste, Balzac fut toujours fasciné par Napoléon, auquel il n'adressait qu'un reproche : celui de ne pas être un souverain légitime. Son rêve, c'était d'être considéré comme une sorte de Napoléon de la littérature. « Quatre hommes, a-t-il écrit, auront eu en ce demi-siècle une influence immense : Napoléon, Cuvier O'Connell ; je voudrais être le quatrième. Le premier a vécu du sang de l'Europe ; il s'est inoculé des armées ; le second a épousé le globe ; le troisième s'est incarné un peuple ; moi, j'aurai porté une société tout entière dans ma tête. » Il aurait voulu, mais le temps lui manqua pour ce grand œuvre, raconter en une suite de romans toute l'époque napoléonienne. Tout au moins, le visage de Napoléon apparaît, çà et là, dans son œuvre. En 1833, il insère, dans *le Médecin de campagne*,

1. Henri Heine rapporte ailleurs qu'en 1832 un estropié lui demanda la charité « au nom de Napoléon ».

l'Histoire de l'empereur racontée dans une grange par un vieux soldat, et qui fut ensuite publiée à part. Nous en citons le passage le plus caractéristique :

LA « LÉGENDE », PAR UN VIEUX GROGNARD

« .... Pour lors se donnent des batailles de montagnes, peuples contre peuples, à Dresde, Lutzen, Bautzen.... Souvenez-vous de ça, vous autres, parce que c'est là que le Français a été si particulièrement héroïque que, dans ce temps-là, un bon grenadier ne durait pas plus de six mois. Nous triomphons toujours ; mais sur les derrières, ne voilà-t-il pas les Anglais qui font révolter les peuples en leur disant des bêtises. Enfin on se fait jour à travers ces meutes de nations. Partout où l'Empereur paraît, nous débouchons parce que, sur terre comme sur mer, là où il disait : « Je veux passer ! » nous passions. Fin finale, nous sommes en France, et il y a plus d'un pauvre fantassin à qui, malgré la dureté du temps, l'air du pays a remis l'âme dans un état satisfaisant. Moi, je puis dire, en mon particulier, que ça m'a rafraîchi la vie. Mais à cette heure, il s'agit de défendre la France, la patrie, la belle France enfin, contre toute l'Europe qui nous en voulait d'avoir voulu faire la loi aux Russes, en les poussant dans leurs limites pour qu'ils ne nous mangeassent pas, comme c'est l'habitude du Nord, qui est friand du Midi, chose que j'ai entendu dire à plusieurs généraux. Alors l'Empereur voit son propre beau-père, ses amis qu'il avait assis rois, et les canailles auxquelles il avait rendu leurs trônes, tous contre lui. Enfin, même des Français et des alliés qui se tournaient, par ordre supérieur, contre nous, dans nos rangs, comme à la bataille de Leipsick. N'est-ce pas des horreurs dont seraient peu capables de simples soldats? Ça manquait à sa parole trois fois par jour, et ça se disait des princes !

« Alors l'invasion se fait. Partout où notre Empereur montre sa face de lion, l'ennemi recule, et il a fait dans ce temps-là plus de prodiges en défendant la France qu'il n'en avait fait pour conquérir l'Italie, l'Orient, l'Espagne, l'Europe et la Russie. Pour lors, il veut enterrer tous les étrangers, pour leur apprendre à respecter la France et les laisse venir sous Paris, pour les avaler d'un coup et s'élever au dernier degré du génie par une bataille encore plus grande que toutes les autres, une mère bataille enfin ! Mais les Parisiens ont peur pour leur peau de deux liards et pour leurs boutiques de deux sous, ouvrent leurs portes ; voilà les Ragusades qui commencent et les bonheurs qui finissent, l'Impératrice qu'on embête et le drapeau blanc qui se met aux fenêtres. Enfin, les généraux qu'il avait faits ses meilleurs amis l'abandonnent pour les Bourbons, de qui on n'avait jamais entendu parler. Alors il nous dit adieu à Fontainebleau. « Soldats !... » Je l'entends encore. Nous pleurions tous comme de vrais enfants ; les aigles, les drapeaux étaient inclinés comme pour un enterrement, car, on peut vous le dire, c'étaient les funérailles de l'Empire, et ses armées pimpantes n'étaient plus que des

squelettes. Donc, il nous dit de dessus le perron du château : « Mes enfants, nous sommes vaincus par la trahison, mais nous nous reverrons dans le ciel, la patrie des braves ! Défendez mon petit que je vous confie : vive Napoléon ! » Il avait idée de mourir ; et pour ne pas laisser voir Napoléon vaincu, prend du poison de quoi tuer un régiment, parce que, comme Jésus-Christ avant sa passion, il se croyait abandonné de Dieu et de son talisman ; mais le poison ne lui fait rien du tout. Autre chose ! se reconnaît immortel! Sûr de son affaire et d'être toujours empereur, il va dans une île pendant quelque temps étudier le tempérament de ceux-ci, qui ne manquent pas à faire des bêtises sans fin. Pendant qu'il faisait sa faction, les Chinois et les animaux de la côte d'Afrique, barbaresques et autres, qui ne sont pas commodes du tout, le tenaient si bien pour autre chose qu'un homme, qu'ils respectaient son pavillon en disant qu'y toucher, c'était se frotter à Dieu. Il régnait sur le monde entier, tandis que ceux-ci l'avaient mis à la porte de sa France. Alors s'embarque sur la même coquille de noix d'Égypte, passe à la barbe des vaisseaux anglais, met le pied sur la France ; la France le reconnaît, le sacré coucou s'envole de clocher en clocher, toute la France crie : « Vive l'Empereur! » Et par ici l'enthousiasme pour cette merveille des siècles a été solide, le Dauphiné s'est très bien conduit ; et j'ai été particulièrement satisfait de savoir qu'on y pleurait de joie en revoyant sa redingote grise. Le 1er mars, Napoléon débarque avec deux cents hommes pour conquérir le royaume de France et de Navarre, qui le 20 mars était redevenu l'empire français. L'Homme se trouvait ce jour-là dans Paris, ayant tout balayé, il avait repris sa chère France et ramassé ses troupiers en ne leur disant que deux mots : « Me voilà ! » C'est le plus grand miracle qu'a fait Dieu ! Avant lui, jamais un homme avait-il pris d'empire rien qu'en montrant son chapeau? L'on croyait la France abattue? Du tout. A la vue de l'aigle, une armée nationale se refait, et nous marchons tous à Waterloo. Pour lors, là, la garde meurt d'un seul coup. Napoléon au désespoir se jette trois fois au devant des canons ennemis à la tête du reste, sans trouver la mort ! Nous avons vu ça, nous autres ! Voilà la bataille perdue. Le soir, l'Empereur appelle ses vieux soldats, brûle dans un champ plein de notre sang ses drapeaux et ses aigles ; ces pauvres aigles, toujours victorieuses qui criaient dans les bataillons : « En avant ! » et qui avaient volé sur toute l'Europe, furent sauvées de l'infamie d'être à l'ennemi. Les trésors de l'Angleterre ne pourraient pas seulement lui donner la queue d'un aigle. Plus d'aigles ! Le reste est suffisamment connu. L'Homme Rouge [1] passe aux Bourbons comme un gredin qu'il est. La France est écrasée, le soldat n'est plus rien, on le prive de son dû, on te le renvoie chez lui pour prendre à sa place des nobles qui ne pouvaient plus marcher, que ça faisait pitié. L'on s'empare de Napoléon par trahison; les Anglais le clouent dans une île

1. Le démon familier de Bonaparte.

déserte de la grande mer, sur un rocher élevé de dix mille pieds au-dessus du monde. Fin finale, est obligé de rester là, jusqu'à ce que l'Homme Rouge lui rende son pouvoir pour le bonheur de la France. Ceux-ci disent qu'il est mort! Ah! bien oui! mort! on voit bien qu'ils ne le connaissent pas! Ils répètent c'te bourde-là pour attraper le peuple et le faire tenir tranquille dans leur baraque de gouvernement. Écoutez. La vérité de tout est que ses amis l'ont laissé seul dans le désert, pour satisfaire à une prophétie faite sur lui, car j'ai oublié de vous apprendre que son nom de Napoléon veut dire *le lion du désert*. Et voilà ce qui est vrai comme l'Évangile. Toutes les autres choses que vous entendrez dire sur l'Empereur sont des bêtises qui n'ont pas forme humaine. Parce que, voyez-vous, ce n'est pas à l'enfant d'une femme que Dieu aurait donné le droit de tracer son nom en rouge comme il a écrit le sien sur la terre, qui s'en souviendra toujours! Vive Napoléon! le père du peuple et du soldat! »

« — Vive l'Empereur ! » crièrent d'une seule voix les gens de la veillée.

« — Chut ! enfants ! » dit l'officier en s'efforçant de cacher sa profonde douleur. « Chut ! *il est mort* en disant : « Gloire, France et bataille ! » Mes « enfants, il a dû mourir, lui, mais sa mémoire?... Jamais ! »

« Gognelat[1] fit un signe d'incrédulité, puis il dit tout bas à ses voisins : « L'officier est encore en service, et c'est leur consigne de dire au peuple que « l'Empereur est mort. Faut pas lui en vouloir parce que, voyez-vous, un sol- « dat ne connaît que sa consigne. »

(Balzac, *Le Médecin de campagne.*)

Quelques années plus tard, Balzac nous montre Napoléon en personne, dans *Une ténébreuse affaire*. Cette fois, c'est la veille d'Iéna.

Du livre d'Alfred de Vigny, *Servitude et Grandeur militaires* (1835) dont nous avons déjà parlé lorsque nous avons expliqué l'influence de l'Empereur sur les jeunes gens de son temps, nous extrairons encore un passage qui rapporte ou plutôt imagine la querelle entre Napoléon et le Pape à Fontainebleau.

NAPOLÉON ET LE PAPE[2]

Il revint près du Saint-Père, qui n'avait pas fait un mouvement et marcha devant lui. Là, s'enflammant, riant à moitié avec ironie, il débita ceci à peu près, tout mêlé de trivial et de grandiose, selon son usage, en parlant avec une volubilité inconcevable, expression rapide de ce génie facile et prompt qui devinait tout, à la fois, sans étude.

« La naissance est tout, dit-il ; ceux qui viennent au monde pauvres et

1. Celui qui a raconté l'épopée napoléonienne.

2. Le capitaine Renaud raconte comment, alors qu'il était page, il entendit la fameuse querelle de Fontainebleau entre l'Empereur et le Pape. Nous citons ici la fin du dialogue.

nus sont toujours des désespérés. Cela tourne en action ou en suicide, selon le caractère des gens. Quand ils ont le courage, comme moi, de mettre la main à tout, ma foi ! ils font le diable. Que voulez-vous? Il faut vivre. Il faut trouver sa place et faire son trou. Moi, j'ai fait le mien comme un boulet de canon. Tant pis pour ceux qui étaient devant moi. — Qu'y faire? Chacun mange selon son appétit ; moi, j'avais grand'faim ! — Tenez, Saint-Père, à Toulon, je n'avais pas de quoi acheter une paire d'épaulettes, et, au lieu d'elles, j'avais une mère et je ne sais combien de frères sur les épaules. Tout cela est placé à présent, assez convenablement, j'espère. Joséphine m'avait épousé, comme par pitié, et nous allons la couronner à la barbe de Raguideau, son notaire, qui disait que je n'avais que la cape et l'épée. Il n'avait, ma foi ! pas tort. — Manteau impérial, couronne, qu'est-ce que tout cela ? Est-ce à moi? — Costume ! costume d'acteur ! Je vais l'endosser pour une heure et j'en aurai assez. Ensuite je reprendrai mon petit habit d'officier, et je monterai à cheval ; toute la vie à cheval ! — Je ne serai pas assis un jour sans courir le risque d'être jeté à bas du fauteuil. Est-ce donc bien à envier ? Hein ?

Je vous le dis, Saint-Père ; il n'y a au monde que deux classes d'hommes : ceux qui ont et ceux qui gagnent.

Les premiers se couchent, les autres se remuent. Comme j'ai compris cela de bonne heure et à propos, j'irai loin, voilà tout. Il n'y en a que deux qui soient arrivés en commençant à quarante ans : Cromwell et Jean-Jacques ; si vous aviez donné à l'un une ferme et à l'autre douze cents francs et sa servante, ils n'auraient ni prêché, ni commandé, ni écrit. Il y a des ouvriers en bâtiments, en couleurs, en formes et en phrases ; moi, je suis ouvrier en batailles. C'est mon état. — A trente-cinq ans, j'en ai déjà fabriqué dix-huit qui s'appellent : Victoires. — Il faut bien qu'on me paye mon ouvrage. Et le payer d'un trône, ce n'est pas trop cher. — D'ailleurs je travaillerai toujours. Vous en verrez bien d'autres. Vous verrez toutes les dynasties dater de la mienne, tout parvenu que je suis et élu. Élu, comme vous, Saint-Père, et tiré de la foule. Sur ce point, nous pouvons nous donner la main.

Et s'approchant, il tendit sa main blanche et brusque vers la main décharnée et timide du bon Pape, qui, peut-être attendri par le ton de bonhomie de ce dernier mouvement de l'Empereur, peut-être par un retour secret sur sa propre destinée et une triste pensée sur l'avenir des sociétés chrétiennes, lui donna doucement le bout de ses doigts, tremblants encore, de l'air d'une grand'mère qui se raccommode avec un enfant qu'elle avait eu le chagrin de gronder trop fort. Cependant il secoua la tête avec tristesse, et je vis rouler de ses beaux yeux une larme qui glissa rapidement sur sa joue livide et desséchée. Elle me parut le dernier adieu du christianisme mourant qui abandonnait la terre à l'égoïsme et au hasard.

Bonaparte jeta un regard furtif sur cette larme arrachée à ce pauvre cœur, et je surpris même, du côté de sa bouche, un mouvement rapide qui ressemblait à un sourire de triomphe. — En ce moment, cette nature toute-puissante me parut moins élevée et moins exquise que celle de son saint adversaire ; cela me fit rougir, sous mes rideaux, de tous mes enthousiasmes passés ; je sentis une tristesse toute nouvelle en découvrant combien la plus haute grandeur politique pouvait devenir petite dans ses froides ruses de vanité, ses pièges misérables et ses noirceurs de roué. Je vis qu'il n'avait rien voulu de son prisonnier, et que c'était une joie facile qu'il s'était donnée de n'avoir pas faibli dans ce tête-à-tête, et s'étant laissé surprendre à l'émotion de la colère, de faire fléchir le captif sous l'émotion de la fatigue, de la crainte et de toutes les faiblesses qui amènent un attendrissement inexplicable sur la paupière d'un vieillard. — Il avait voulu avoir le dernier et sortit, sans ajouter un mot, aussi brusquement qu'il était entré. Je ne vis pas s'il avait salué le Pape. Je ne le crois pas.

(A. de Vigny, *Servitude et Grandeur militaires*. La Canne de jonc, Lévy, p. 261-265.)

Et, toujours, au théâtre, on célébrait Napoléon. Le 9 novembre 1834, Alcide Tousez fait représenter une scène épisodique intitulée *la Vie de Napoléon racontée dans une fête de village*, et qui s'inspire largement du récit dans une grange, de Balzac, que nous avons donné plus haut. Le héros de la saynète ne croit pas, lui non plus, à la mort de l'Empereur : « Lui mort ! Ils ne le connaissent pas ! Il fait le mort ; mais il creuse en dessous, il creuse, il creuse... Vous savez que, depuis six mois, la police fait faire d'énormes crevasses dans toutes les rues de Paris ; c'est qu'on le cherche, on sait que son souterrain va aboutir et qu'il sortira de son trou à la tête de deux millions de nègres, pour le bonheur de la patrie. » Le 3 août 1835, on joue au Palais-Royal *la Folle de la Bérésina*, tirée des *Scènes de la vie privée* de Balzac.

En 1836, un nouvel événement se produit qui vient surexciter les passions bonapartistes : Louis-Napoléon Bonaparte, par la tentative de Strasbourg, fait officiellement acte de prétendant ; les politiciens s'amusent de l'algarade ; mais le peuple s'intéresse à ce nouveau Napoléon qui vient de surgir ; désemparée par la mort du roi de Rome, l'opinion publique sait désormais que Napoléon a un héritier.

La même année 1836, le républicain Edgar Quinet publie une série de poèmes enthousiastes en l'honneur de Napoléon, dont le plus célèbre fut *la Colonne*.

En Angleterre, Carlyle esquisse la silhouette de Bonaparte à Saint-Roch, le 15 vendémiaire, pour clôturer son important ouvrage sur *la Révolution Française*. Rappelant que Bonaparte n'hésita pas alors à mitrailler les émeutiers, Carlyle conclut ainsi son livre : « Chose singulière ! Dans l'ancien temps de Broglie, il y a six ans, ces décharges de mitraille furent promises mais ne purent avoir lieu ; elles n'auraient à cette époque servi à rien ; aujourd'hui, le temps est arrivé, ainsi

que l'homme; la voici, cette mitraille et la chose que nous appelons *Révolution française* a été balayée par elle; elle a cessé d'exister! »

En Allemagne, sans attacher d'importance à l'hostilité persistante de Börne et de Gutzkov, tous les libéraux se réclamaient de Napoléon. Grabbe, en 1831, avait écrit un très beau drame sur *Napoléon ou les Cent-Jours*; Gaudy, en 1835, avait publié les *Kaiserliedern* à la gloire de l'Empereur, et, en collaboration avec Chamisso (l'auteur de *l'Homme qui a vendu son ombre*), il avait traduit les chansons de Béranger. En 1837, un certain Nicolas Muller avait publié à Mayence un livre de *Chants pour les vétérans qui suivirent la Grande Armée de Napoléon*. Deux militaires allemands, pleurant sur la tombe de Sainte-Hélène, y étaient représentés en frontispice. En 1838, un drame anonyme sur *Napoléon à Sainte-Hélène* portait en sous-titre : *Un autre Prométhée*.

Enregistrons enfin, avant de passer à un autre chapitre, une note discordante qui vient, il est vrai, du fond de la Bretagne. Brizeux écrit en 1839 *les Conscrits de Plô-Meur*, où il rappelle le temps des horribles levées d'hommes qui dépeuplèrent l'Armorique au temps des guerres napoléoniennes[1].

LES CONSCRITS DE PLO-MEUR

CHANT HISTORIQUE (GWERZ).

Jeunes gens, cœurs désolés de quitter le pays,
Emmenez avec vous, emmenez toujours l'espérance :
Elle brillera sur votre chemin comme une belle étoile
Et devant vos deux yeux quand vous reviendrez au logis.

Il fut un autre temps, un temps noir et cruel,
Où tous les jeunes gens disaient malédiction à leur jeunesse ;
Par bandes en Pays Français, ils s'en allaient chaque année.
Hélas ! ils ne revenaient jamais en Bretagne.

Non ! alors en Bretagne on ne voyait personne,
Hormis des estropiés, des vieillards et des enfants ;
Il n'y avait plus d'homme pour labourer et conduire la charrue ;
Les femmes enfin cessèrent d'enfanter.

1. En Haute-Bretagne, dit Paul Sébillot, on se souvenait encore avec épouvante, vers le milieu du XIX^e^ siècle, des effroyables tueries de l'Empire. On y appelait Tue-hommes le *Te Deum* des victoires (en Champagne, on disait : Tue des hommes). En Basse-Bretagne, *Te Deum* était devenu *Tud éom* (en breton, le besoin d'hommes). Cette plaisanterie macabre semble d'ailleurs avoir été assez générale. En Franche-Comté, on chantait :

Te Deum,
Il faut des hommes.
Laudamus te,
C'est pour les tuer.

Napoléon était le chef, le vrai loup de guerre,
Qui sans pitié pour les pauvres mères enlevait leurs enfants ;
On dit qu'en l'autre monde, il est dans un étang,
Il est jusqu'à la bouche dans un marais plein de sang.

Lorsque ceux de Plô-Meûr furent appelés pour cette grande tuerie,
« Le loup est parmi les brebis, dirent-ils alors !
Oui, le mal est sur nous ! Souffrons donc notre mal,
Et à la bête sauvage et féroce tendons notre cou. »

Ils dirent au prêtre : « Voici le jour de l'angoisse,
Revêtez l'étole blanche et noire pour nous bénir » ;
A leurs parents : « Revêtez aussi vos habits noirs et de deuil » ;
Au charpentier : « Faites pour nous, faites tout de suite une bière. »

Épouvante ! à travers les champs et la lande on vit
Ces jeunes soldats porter leur bière ;
Ils menaient à leur tombe et devant eux le deuil,
En chantant avec le prêtre la prière des morts.

Beaucoup de gens charitables de toutes les tribus
Étaient venus avec des flambeaux de cire, la cloche et les croix.
Agenouillés au bord de la route quelques-uns disaient :
« Allez, chrétiens ! pour vous nous prierons Dieu ! »

Au milieu de la grande lande du Gôz-Ker, à la lisière de la paroisse,
S'arrêta le deuil ! Là fut la désolation :
Dans la bière furent jetés leurs cheveux et leurs ceintures,
Et tout le convoi chanta : *De Profundis !*

Les pères se lamentaient, hélas ! et les mères
Lançaient en sanglotant leur âme vers le ciel !
Tous entre leurs deux bras appelaient leurs fils ;
Eux, comme s'ils étaient morts, ne disaient plus rien.

Dans un calme chrétien, et sans regarder en arrière,
Ils s'en allèrent, laissant leur vie à Dieu ;
Le long des sentiers, ils s'en allaient deux à deux,
Aussi tristes que des trépassés, plus tristes sans mentir.

Avec Dieu ils sont, hélas ! et sous la terre
Leurs os sont plus blancs que la cire,

Leurs parents affligés sont aussi descendus dans la tombe.
Les pères et les fils, tous sont morts.

— Jeunes gens, cœurs désolés de quitter le pays,
Maintenant la paix est dans le monde et le monde est beau.
Partez donc de bon cœur durant votre jeunesse !
Vous direz un jour : j'ai vu Paris !

(Brizeux, *La Harpe d'Armorique* (en breton et en français), Œuvres complètes, Lévy, 1860, vol. I, p. 313-314.)

CHAPITRE II

LE RETOUR DES CENDRES

(1840)

LOUIS-NAPOLÉON PUBLIE *les Idées napoléoniennes.* || LES DISCOURS DE RÉMUSAT ET DE LAMARTINE SUR LE RETOUR DES CENDRES. || *Le Retour de l'Empereur*, PAR VICTOR HUGO. || THACKERAY ET LERMONTOV SUR LE RETOUR DES CENDRES. || *Les vieux de la Vieille*, PAR TH. GAUTIER. || *Le Grognard et le Pape, le Tambour-Major*, PAR HENRI HEINE. || CARLYLE ET EMERSON SUR NAPOLÉON. || *Mémoires d'Outre-Tombe* (CHATEAUBRIAND ENTEND LE CANON DE WATERLOO).

De Londres, en 1840, Louis-Napoléon écrivit des brochures sur *les Idées napoléoniennes*, où il exaltait le rôle de son oncle et le représentait comme le génial continuateur de la Révolution Française. A ces panégyriques qui furent partout lus avidement, nous empruntons l'extrait suivant :

LE ROLE DE NAPOLÉON

Lorsqu'au commencement du XIX^e^ siècle apparut la grande figure de Napoléon, la société tout entière prit un nouvel aspect. Les flots populaires s'apaisèrent, les ruines disparurent, et l'on vit avec étonnement l'ordre et la prospérité sortir du même cratère qui les avait momentanément engloutis.

C'est que le grand homme accomplissait pour la France et pour l'Europe le plus grand des problèmes. Il opérait hardiment, mais sans désordre ni excès, la transition entre les anciens et les nouveaux intérêts ; il jetait en France les larges fondations qui devaient assurer le triomphe de la révolution sociale et de la révolution politique. Mais à peine l'Empire fut-il tombé que tous les ferments de discorde reparurent ; du passé, on vit renaître les prétentions surannées, et avec elles les exagérations révolutionnaires qu'elles avaient produites. Le régime établi en 1800, guidé par un génie supérieur, avait fondé partout des institutions progressives sur des principes d'ordre et d'autorité ; mais l'ancien régime se présenta en 1814 et en 1815 sous le masque d'idées libérales. Ce cadavre s'enveloppa de lambeaux aux couleurs nouvelles, et l'on prit le linceul d'un mort pour les langes d'un enfant plein d'avenir.

Ce déguisement produit dans les esprits une perturbation funeste ; toutes les réputations, tous les drapeaux furent confondus ; on salua du nom de libérateur des peuples l'oppresseur étranger ; on appela brigands les

débris glorieux des armées de la République et de l'Empire ; on qualifia du nom de libéraux les admirateurs du système oligarchique de l'Angleterre, tandis que l'on voulut flétrir du nom de partisans de l'absolutisme ceux qui regrettaient le pouvoir tutélaire et démocratique du héros plébéien, qui assurait l'indépendance des peuples et qui était le vrai représentant de notre révolution.

(Napoléon III, *Œuvres. L'Idée napoléonienne* (1840). Plon-Nourrit.)

Ces écrits rendirent le prince fort populaire en France ; mais Louis-Philippe, malgré cela, s'obstina à demeurer napoléonien. Ce ne furent pas cependant, comme beaucoup le croient, les ministres de Louis-Philippe qui prirent spontanément l'initiative de ramener en France les cendres de Napoléon. Le ministère ne s'y décida, en réalité, que parce qu'il lui était impossible d'agir autrement.

Le fameux député irlandais, O'Connel, sans doute poussé par Louis-Napoléon, avait proposé à la Chambre des Communes de fêter l'Entente Cordiale en rendant le cadavre de Napoléon à la France. Lord Palmerston déclara qu'il n'y voyait point d'inconvénients, si toutefois cette translation ne contrariait pas les projets du gouvernement français ; et Lord Palmerston consulta Thiers, lequel, maintenant que l'affaire était devenue publique, ne pouvait guère refuser le dangereux cadeau que l'Angleterre offrait à Louis-Philippe. Le 12 mai 1840, M. de Rémusat, ministre de l'Intérieur, monta donc à la tribune et prononça le curieux discours que voici et où il décernait à Napoléon le titre de « souverain légitime » :

DISCOURS DE MONSIEUR DE RÉMUSAT

« Messieurs, le roi vient d'ordonner à S. A. R. Monseigneur le prince de Joinville de se rendre avec une frégate à l'île de Sainte-Hélène » (*Un long mouvement anima la Chambre attentive*) « pour y recueillir les restes mortels de l'Empereur Napoléon. (*Applaudissements.*)

« Nous venons vous demander les moyens de les recevoir dignement sur la terre de France et d'élever à Napoléon son dernier tombeau. (*Acclamations, applaudissements.*)

« Le gouvernement, jaloux d'accomplir un devoir national, s'est adressé à l'Angleterre et lui a demandé le précieux dépôt que la *Fortune avait remis dans ses mains.* A peine exprimée, la pensée de la France a été accueillie. Voici les paroles de notre magnanime alliée :

« Le gouvernement de S. M. Britannique espère que la promptitude de sa réponse sera considérée en France comme une preuve de son désir d'effacer jusqu'à la dernière trace de ces animosités nationales qui, pendant la vie de l'Empereur, armèrent l'une contre l'autre la France et l'Angleterre. Le gouvernement de S. M. Britannique aime à croire que, si de pareils sentiments existent encore quelque part, ils seront ensevelis dans la tombe où les restes de Napoléon vont être déposés. »

« L'Angleterre a raison, Messieurs, reprit M. de Rémusat, cette noble restitution resserre encore les liens qui nous unissent. Elle achève de faire disparaître les traces douloureuses du passé.

« Le temps est venu où les deux nations ne doivent plus se souvenir que de leur gloire.

« La frégate chargée des restes mortels de Napoléon se présentera au retour à l'embouchure de la Seine ; un autre bâtiment les rapportera jusqu'à Paris. Ils seront déposés aux Invalides. Une cérémonie solennelle, une grande pompe religieuse et militaire inaugurera le tombeau qui doit le garder à jamais.

« Il importe, en effet, Messieurs, à la majesté d'un tel souvenir que cette sépulture auguste ne demeure pas exposée sur une place publique au milieu d'une foule bruyante et distraite.

« Il convient qu'il soit placé dans un lieu silencieux, sacré, où puissent le visiter avec recueillement tous ceux qui respectent la gloire et le génie, la grandeur et l'infortune.

« Il fut *Empereur et Roi, il fut le souverain légitime* de notre pays. A ce titre, il pourrait être inhumé à Saint-Denis ; mais il ne faut pas à Napoléon la sépulture ordinaire des Rois. Il faut qu'il règne et commande encore dans l'enceinte où vont se reposer les soldats de la patrie, et où iront toujours s'inspirer ceux qui seront appelés à la défendre. Son épée sera déposée sur sa tombe.

« L'art élèvera sous le dôme, au milieu du temple consacré par la religion au Dieu des armées, un tombeau digne, s'il se peut, du nom qui doit y être gravé ; ce monument doit avoir une beauté simple, des formes grandes et cet aspect de solidité qui semble braver l'action du temps.

« Il faudrait à Napoléon un monument durable comme sa mémoire.

« Le crédit que nous venons demander aux Chambres a pour objet la translation aux Invalides, la cérémonie funèbre, la construction du tombeau.

« Nous ne doutons pas, Messieurs, que la Chambre ne s'associe avec une émotion patriotique à la pensée royale que nous venons d'exprimer devant elle. Désormais, la France, et la France seule, possédera tout ce qui reste de Napoléon. Son tombeau, comme sa mémoire, n'appartiendra à personne qu'à son pays. *La monarchie de 1830, est, en effet, l'unique et légitime héritière de tous les souverains dont la France s'enorgueillit. Il lui appartenait* sans doute, *à cette monarchie*, qui la première a rallié toutes les forces et concilié tous les vœux de la Révolution Française, *d'élever et d'honorer sans crainte la statue et la tombe d'un héros populaire*, car il y a une chose, une seule, qui ne redoute pas la comparaison :

« Avec la gloire, c'est la liberté ! »

(*Triple salve d'applaudissements, acclamations à gauche et au centre. Long mouvement.*)

(*Le Moniteur.* Compte rendu officiel, Séance du 12 mai 1840.)

Si le peuple accueillit la nouvelle avec joie, les journaux, pour la plupart, se montrèrent assez réservés. La légitimiste *Gazette de France* se prononça énergiquement contre le projet et demanda ironiquement quels seraient ceux qui assisteraient aux funérailles : « Y serez-vous, monsieur Pasquier, vous qui l'avez traité d'aventurier et de tyran? Monsieur Soult, y serez-vous, vous l'apologiste de son despotisme et le déserteur de ses revers ; y serez-vous, monsieur Molé, vous qui fîtes monter Didier sur l'échafaud et qui envoyâtes le maréchal Ney à la mort? Des sénateurs transfuges, des généraux infidèles, des courtisans perfides, voilà donc le brillant cortège, l'honorable cortège que vous réunirez pour conduire et accompagner le deuil. »

Lamartine qui, le 26 mai, prit la parole à la Chambre, ne s'opposa point à ce qu'on ramenât les cendres, mais il voulait qu'on stipulât bien que l'honneur était rendu au grand homme et non pas au régime napoléonien : « J'ai passé, dit-il, ma jeunesse à admirer toujours et à accuser quelquefois ce gouvernement. Je lui dois beaucoup cependant, je lui dois le sentiment, l'amour, la passion de la liberté par ce sentiment de la compression publique qui pesait alors sur toutes les poitrines et que son nom seul fait encore ressusciter. Oui, j'ai compris pour la première fois ce que valaient la pensée et la parole libres en vivant dans ce règne de silence et de volonté unique dont les hommes aujourd'hui ne voient que l'éclat, mais dont le peuple et nous sentions la pesanteur. » De ce beau discours, nous donnons la péroraison :

PÉRORAISON DU DISCOURS DE LAMARTINE

Mais je reviens au sujet qui nous occupe et je le résous en deux mots : Où placerons-nous ce grand tombeau ?

La Commission et le Gouvernement proposent de le placer aux Invalides. Quelques voix disent sous la colonne de la place Vendôme, ceux-ci à l'Arc de Triomphe, ceux-là à Saint-Denis, d'autres au Panthéon. Je trouve des inconvénients sérieux à tous ces emplacements.

Aux Invalides? Cela n'est pas définitif, cela pourrait bien n'être qu'une magnifique station, un entrepôt funèbre où une opinion plus passionnée irait un jour le reprendre pour le porter je ne sais où. La terre sera encore une fois remuée sur ce cercueil. Il ne faut pas réserver ce jour à nos enfants. Il faut que le tombeau que vous lui donnerez soit, en effet, son dernier tombeau : vos fanatiques vous le disent d'avance. Il est légitime : ils lui veulent une tombe royale, une tombe unique. Placer leur empereur parmi les soldats, c'est beau pour le guerrier, c'est trop peu pour le souverain. Ils voient une déchéance du trône dans le choix du sépulcre. (*Agitation au centre.*)

Sous la colonne de la place Vendôme? Cela ne se peut pas. Tous les hommes d'ordre sont d'accord. Ce serait un rassemblement en permanence : ce serait une tribune debout pour toutes les séditions. La robe de César toujours étalée devant la ville. (*Très bien ! Très bien ! au centre.*)

Au Panthéon? Je l'ai dit tout à l'heure : c'est une tombe trop banale et

trop profanée ; c'est trop près des mânes de ces hommes que je ne veux pas nommer. (*Très bien.*)

A Saint-Denis? C'est le sépulcre des rois, la tombe des dynasties ; il l'avait préparé pour la sienne. Il y serait seul, il y brillerait par son isolement même. Il a conquis ce monument en osant le restaurer et lui rendre ses royales poussières. Je voterais plus volontiers pour Saint-Denis ; mais un seul scrupule m'arrête. Il est des rapprochements que l'histoire et les pierres mêmes doivent éviter. (*Sensation, chuchotements.*)

A l'Arc de Triomphe de l'Étoile? C'est trop païen. Et puis y songez-vous ? Si l'avenir, comme nous devons l'espérer, nous réserve de nouveaux triomphes, quel triomphateur, quel général oserait jamais y passer? (*Émotion générale.*) Ce serait interdire l'Arc de Triomphe, ce serait fermer cette porte de la gloire nationale qui doit rester ouverte sur nos futures destinées ! (*Agitation.*)

Mais soit que vous choisissiez Saint-Denis, le Panthéon ou les Invalides, souvenez-vous d'inscrire sur ce monument, où il doit être à la fois soldat, consul, législateur, empereur, souvenez-vous d'y inscrire la seule inscription qui réponde à la fois à votre enthousiasme et à votre prudence, la seule inscription qui soit faite pour cet homme unique et pour l'époque difficile où vous vivez : *A Napoléon Seul.*

Ces trois mots, en attestant que ce génie militaire n'eut pas d'égal, attesteront en même temps à la France, à l'Europe, au monde, que si cette généreuse nation sait honorer ses grands hommes, elle sait aussi les juger, elle sait séparer en eux leurs fautes de leurs services. (*Très bien ! Très bien !*) Elle sait les *séparer même de leur race et de ceux qui les menaceraient en leur nom...* (*Très bien ! Longue sensation*)... et qu'en élevant ce monument et en y recueillant nationalement cette grande mémoire, elle ne veut susciter de cette cendre ni la guerre ni la tyrannie, ni des légitimités, ni des prétendants, ni même des imitateurs !

(*Très bien! Très bien! M. de Lamartine regagne son banc au milieu des acclamations de ses amis.*)

(Discours cité par E. M. Laumann. *Le Retour des cendres.* Daragon, 1904, p. 34-35-36.)

Le 17 juillet 1840, la frégate *la Belle-Poule* quittait Toulon pour Sainte-Hélène. Elle n'y était pas encore parvenue que Louis-Napoléon, jugeant le moment propice, essayait, par Boulogne, le 6 août 1840, de rentrer en France pour la seconde fois. Mais, moins indulgent, le gouvernement, au lieu de l'embarquer pour les États-Unis, comme en 1836, le fit enfermer dans la citadelle de Ham.

Cependant, parmi les écrivains, car le peuple restait toujours enthousiaste, on continuait à discuter de l'opportunité du retour des cendres.

Antoni Deschamps dédiait à Lamartine une pièce intitulée : *A Napoléon Seul*, pièce qui se terminait ainsi :

Français, comme l'a dit notre grand Lamartine,
Appuyé d'une main sur sa lyre divine :
Sur la tombe attendue et le sacré linceul,
Inscrivons ces trois mots : A Napoléon Seul !

Le jeune Leconte de Lisle protestait de toute l'ardeur de ses vingt ans contre le retour des cendres :

Cendre de l'Aigle, arrête ! Il n'est pas encor temps ;
Ne viens pas rappeler qu'il étouffa vingt ans
La Vierge Liberté qui naissait sur le monde !

Chateaubriand, dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, dont nous parlerons tout à l'heure, a dit lui aussi, en racontant le retour des cendres, les raisons qui l'empêchaient d'approuver cette cérémonie :

CONTRE LE RETOUR DES CENDRES

On a redemandé à Londres la dépouille de Bonaparte; la demande a été accueillie : qu'importent à l'Angleterre de vieux ossements? Elle nous fera tant que nous voudrons de ces sortes de présents. Les dépouilles de Napoléon nous sont revenues au moment de notre humiliation ; elles auraient pu subir le droit de visite ; mais l'étranger s'est montré facile ; il a donné un laissez-passer aux cendres.

La translation des restes de Napoléon est une faute contre la renommée. Une sépulture à Paris ne vaudra jamais la vallée de Slane : qui voudrait voir Pompée ailleurs que dans le sillon de sable élevé par un pauvre affranchi, aidé d'un vieux légionnaire? Que ferons-nous de ces magnifiques reliques aux milieu de nos misères? Le granit le plus dur représentera-t-il la pérennité des œuvres de Bonaparte? Encore si nous possédions un Michel-Ange pour sculpter la statue funèbre ! Comment façonnera-t-on le monument? Aux petits hommes des mausolées, aux grands hommes une pierre et un nom. Du moins, si on avait suspendu le cercueil au couronnement de l'Arc de Triomphe, si les nations avaient aperçu de loin leur maître porté sur les épaules de ses victoires ! L'urne de Trajan n'était-elle pas placée à Rome au haut de sa colonne? Napoléon, parmi nous, se perdra dans la tourbe de ces va-nu-pieds de morts qui se dérobent en silence. Dieu veuille qu'il ne soit pas exposé aux vicissitudes de nos changements politiques, tout défendu qu'il est par Louis XIV, Vauban et Turenne. Gare ces violations de tombeaux si communes dans notre patrie ! Qu'un certain côté de la révolution triomphe, et la poussière du conquérant pourra rejoindre les poussières que nos passions ont dispersées ; on oubliera le vainqueur des peuples pour ne se souvenir que de l'oppresseur des libertés. Les os de Napoléon ne reproduiront pas son génie, ils enseigneront le despotisme à de médiocres soldats.

Quoi qu'il en soit, une frégate a été fournie à un fils de Louis-Philippe : un nom cher à nos anciennes victoires maritimes la protégeait sur les flots.

Parti de Toulon, où Bonaparte s'était embarqué dans sa puissance pour la conquête de l'Égypte, le nouvel Argo est venu à Sainte-Hélène revendiquer le néant. Le sépulcre, avec son silence, continuait à s'élever immobile dans la vallée de Slane ou du Géranium. Des deux saules pleureurs l'un était tombé ; lady Dallas, femme du gouverneur de l'île, avait fait planter en remplacement de l'arbre défailli dix-huit jeunes arbres et trente-quatre cyprès ; la source, toujours là, coulait comme quand Napoléon en buvait l'eau. Pendant toute une nuit sous la conduite d'un capitaine anglais nommé Alexandre, on a travaillé à percer le monument. Les quatre cercueils emboîtés les uns dans les autres, le cercueil d'acajou ou de bois des Iles et le cercueil de fer-blanc ont été trouvés intacts. On procéda à l'inspection de ces moules de momie sous une tente, au milieu d'un cercle d'officiers dont quelques-uns avaient connu Bonaparte.

Lorsque la dernière bière fut ouverte, les regards s'y plongèrent : « Ils virent, dit l'abbé Coquereau, se heurter contre une masse blanchâtre qui couvrait le corps dans toute son étendue. Le Dr Gaillard, la touchant, reconnut un coussin de satin blanc qui garnissait à l'intérieur la paroi supérieure du cercueil : il s'était détaché et enveloppait la dépouille comme un linceul.... Tout le corps paraissait recouvert comme d'une mousse légère ; on eût dit que nous l'apercevions à travers un nuage diaphane. C'était bien sa tête : un oreiller l'exhaussait un peu ; son large front, ses yeux dont les orbites se dessinaient sous les paupières, garnies encore de quelques cils : ses joues étaient bouffies, son nez seul avait souffert ; sa bouche entr'ouverte laissait apercevoir trois dents d'une grande blancheur ; sur son menton se distinguait parfaitement l'empreinte de la barbe ; ses deux mains surtout paraissaient appartenir à quelqu'un de respirant encore, tant elles étaient vives de ton et de coloris ; l'une d'elles, la main gauche était un peu plus élevée que la droite ; ses ongles avaient poussé après la mort : ils étaient longs et blancs ; une de ses bottes était décousue et laissait passer quatre doigts de ses pieds d'un blanc mat. »

Qu'est-ce qui a frappé les nécrobies? L'inanité des choses terrestres? la vanité de l'homme? Non, la beauté du mort ; ses ongles seulement s'étaient allongés, pour déchirer, je présume, ce qui restait de liberté au monde. Ses pieds, rendus à l'humilité, ne s'appuyaient plus sur des coussins de diadème ; ils reposaient nus dans leur poussière. Le fils de Condé était aussi habillé dans le fossé de Vincennes ; cependant Napoléon, si bien conservé, était arrivé tout juste à ces *trois dents* que les balles avaient laissées à la mâchoire du duc d'Enghien.

L'astre éclipsé à Sainte-Hélène a reparu à la grande joie des peuples : l'univers a revu Napoléon. Napoléon n'a point revu l'univers. Les cendres vagabondes du conquérant ont été regardées par les mêmes étoiles qui

le guidèrent à son exil : Bonaparte a passé par le tombeau, comme il a passé partout, sans s'y arrêter. Débarqué au Havre, le cadavre est arrivé à l'Arc de Triomphe, dais sous lequel le soleil montre son front à certains jours de l'année. Depuis cet Arc jusqu'aux Invalides, on n'a plus rencontré que des colonnes de planches, des bustes de plâtre, une statue du grand Condé (hideuse bouillie qui pleurait), des obélisques de sapin remémoratifs de la vie indestructible du vainqueur. Un froid rigoureux faisait tomber les généraux autour du char funèbre, comme dans la retraite de Moscou. Rien n'était beau, hormis le bateau de deuil qui avait porté en silence sur la Seine Napoléon et un crucifix.

Privé de son catafalque de rochers, Napoléon est venu s'ensevelir dans les immondices de Paris. Au lieu de vaisseaux qui saluaient le nouvel Hercule, consumé sur le mont Ita, les blanchisseuses de Vaugirard rôderont à l'entour avec des invalides inconnus à la grande armée. Pour préluder à cette impuissance, de petits hommes n'ont pu rien imaginer de mieux qu'un salon de Curtius en plein vent. Après quelques jours de pluie, il n'est demeuré de ces décorations que des bribes crottées. Quoi qu'on fasse, on verra toujours au milieu des mers le vrai sépulcre du triomphateur ; à nous le corps, à Sainte-Hélène la vie immortelle.

Napoléon a clos l'ère du passé : il a fait la guerre trop grande pour qu'elle revienne de manière à intéresser l'espèce humaine. Il a tiré impétueusement sur ses talons les portes du temple de Janus, et il a entassé derrière ces portes des monceaux de cadavres afin qu'elles ne se puissent rouvrir.

(René de Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe.* Edition Nelson, p. 450-454.)

Alphonse Karr qui, en 1838, avait publié une *Vie de Napoléon*, se plaignait aussi qu'on n'eût pas conservé à l'Empereur son tombeau si impressionnant de Sainte-Hélène, et il estimait que ces secondes funérailles étaient par trop théâtrales.

Mais Victor Hugo, exultant, écrivait *le Retour de l'Empereur* :

LE RETOUR DE L'EMPEREUR

Sire, vous reviendrez dans votre capitale,
Sans tocsin, sans combat, sans lutte et sans fureur,
Traîné par huit chevaux sous l'arche triomphale,
En habit d'empereur !
Par cette même porte, où Dieu vous accompagne,
Sire, vous reviendrez sur un sublime char,
Glorieux, couronné, saint comme Charlemagne
Et grand comme César !

Sur votre sceptre d'or, qu'aucun vainqueur ne foule,
On verra resplendir votre aigle au bec vermeil,
Et sur votre manteau vos abeilles en foule
Frissonner au soleil !

Paris sur ses cent tours allumera des phares,
Paris fera parler toutes ses grandes voix ;
Les cloches, les tambours, les clairons, les fanfares
Chanteront à la fois !

Joyeux comme l'enfant quand l'aube recommence,
Ému comme le prêtre au seuil du lieu sacré,
Sire ! on verra vers vous venir un peuple immense,
Tremblant, pâle, effaré,

Peuple qui sous vos pieds mettrait les lois de Sparte,
Qu'embrase votre esprit, qu'enivre votre nom,
Et qui flotte, ébloui, du jeune Bonaparte
Au vieux Napoléon !

Une nouvelle armée, ardente d'espérance,
Dont les exploits déjà sèmeront la terreur,
Autour de votre char criera : — Vive la France
Et vive l'Empereur !

En vous voyant passer, ô chef du grand empire,
Le peuple et les soldats tomberont à genoux ;
Mais vous ne pourrez pas vous pencher pour leur dire :
— Je suis content de vous !

Une acclamation douce, tendre et hautaine,
Chant des cœurs ! cri d'amour où l'extase se joint,
Remplira la cité ; mais, ô mon capitaine,
Vous ne l'entendrez point !

De sombres grenadiers, vétérans qu'on admire,
Muets, de vos chevaux viendront baiser les pas ;
Ce spectacle sera touchant et beau ; mais, sire,
Vous ne le verrez pas !

Car, ô géant ! couché dans une ombre profonde,
Pendant qu'autour de vous, comme autour d'un ami,
S'éveilleront Paris, et la France et le monde,
Vous serez endormi !

Vous serez endormi, figure auguste et fière,
De ce morne sommeil, plein de rêves pesants,
Dont Barberousse, assis sur sa chaise de pierre,
Dort depuis six cents ans.

L'épée au flanc, l'œil clos, la main encore émue
Par le dernier baiser de Bertrand éperdu,
Dans un lit où jamais le dormeur ne remue,
Vous serez étendu !

Pareil à ces soldats qui, devant cent murailles,
Avaient suivi vos pas, vainqueurs, toujours debout,
Et qui, touchés un soir par le vent des batailles,
Se couchaient tout à coup !

Leur attitude grave, altière, armée encore,
Ressemblait au sommeil et non point au trépas ;
Mais la diane, hélas ! cette voix de l'aurore,
Ne les réveillait pas !

Si bien que, vous voyant glacé, dans son délire,
Et tel qu'un dieu muet qui se laisse adorer,
Ce peuple, ivre d'amour, venu pour vous sourire,
Ne pourra que pleurer.

Sire ! en ce moment-là, vous aurez pour royaume
Tous les fronts, tous les cœurs qui battront sous le ciel ;
Les nations feront asseoir votre fantôme
Au trône universel.

Les poètes divins, élite agenouillée,
Vous proclameront grand, vénérable, immortel,
Et de votre mémoire, injustement souillée,
Redoreront l'autel.

Les nuages auront passé dans votre gloire ;
Rien ne troublera plus son rayonnement pur ;
Elle se posera sur toute notre histoire
Comme un dôme d'azur !

Vous serez pour tout homme une âme grande et bonne
Pour la France un proscrit magnanime et serein,
Sire ! et pour l'étranger, sur la haute colonne,
Un colosse d'airain !

Vous cependant — tandis qu'une pompe sacrée
Mènera par la ville un cortège inouï,
Et que tous croiront voir revivre à votre entrée
Un monde évanoui ;

Tandis qu'on entendra, près du dôme où des ombres
Gardent tous les grands noms dont Paris se souvient,
Rugir les vieux canons comme des dogues sombres
Quand le maître revient ;

Tandis que votre nom, devant qui tout s'efface,
Montera vers les cieux, puissant, illustre et beau,
Vous sentirez ronger dans l'ombre votre face
Par le ver du tombeau !

(*Les Rayons et les Ombres*. Hetzel, 1860, p. 203-207.)

L'écrivain anglais, Thackeray, celui-là même qui, tout enfant, avait vu Napoléon à Sainte-Hélène, assistait à Paris au retour des cendres; et ce sentimental gouailleur en fut plus ému qu'il ne voudrait le laisser croire. On remarquera que, dans sa description de Napoléon entrant en vainqueur dans Paris (avec l'autorisation de l'Angleterre), l'humoriste a reproduit presque textuellement des phrases du rapport sur l'exhumation de Napoléon à Sainte-Hélène :

LES SECONDES FUNÉRAILLES DE NAPOLÉON

Sa Majesté Empereur et Roi est couchée sur son bouclier avec la tête un peu surélevée. Le crâne de Sa Majesté est volumineux, le front est vaste et large. Nous en avons remarqué l'aspect jaunâtre et que la même coloration apparaissait tout autour des orbites. Il gardait les yeux complètement fermés, ce qui nous a permis d'observer que les paupières supérieures étaient garnies de cils. Les ans et le climat n'avaient opéré que des changements insignifiants sur la face de ce grand monarque ; nous pouvons même dire que le Temps, en vérité, a touché Sa Majesté impériale et royale de la plume la plus légère qui fût dans son aile. Quant au nez du conquérant d'Austerlitz, nous n'avons guère remarqué qu'il eût changé ; il conservait la belle forme qu'à notre souvenance il possédait, il y a de cela vingt-cinq ans, avant que de malheureuses circonstances l'eussent amené à nous abandonner pour quelque temps. Les narines et le tube du nez semblent avoir subi de légers changements, mais l'œil d'un amant, lorsqu'il examine un objet adoré, se montre peut-être par trop exigeant. *Vive l'Empereur !* Le soldat de Marengo est de nouveau parmi nous ! Les lèvres sont peut-être plus minces qu'elles ne l'étaient auparavant ! Que ses dents sont blanches !

Vous pouvez tout juste en voir trois presser ses lèvres inférieures ; et, je vous en prie, remarquez la rondeur de ses joues, le contour potelé de son menton. Ah ! les belles mains blanches ! Bien des fois, elles ont tapoté les joues de la pauvre Joséphine, et bien des fois elles ont joué avec les boucles noires de sa chevelure. Elle est morte maintenant, la pauvre Joséphine ; et son corps est froid. Hortense est morte, aussi ; il est mort, le vaillant Eugène dont on eût pu dire comme du Sir Lancelot du roi Arthur que « le monde oncques ne vit plus courtois chevalier ». Quelle journée c'eût été pour eux trois si seulement ils avaient vécu jusqu'à aujourd'hui et s'ils avaient assisté au retour de leur héros. Où est Ney? Sa femme est assise là-bas à la fenêtre de M. Flahaut et regarde au dehors, mais le brave des braves n'est pas à ses côtés. Murat est absent, aussi ; l'honnête Joachim aime l'Empereur du fond de son cœur et se repent de n'avoir pas été à Waterloo. Qui sait ? peut-être qu'à la vue de ce superbe sabreur la ténacité de la « canaille » anglaise eût capitulé... Un roi, Sire, est, vous savez, le plus grand des esclaves, — les affaires d'État sont bien importantes. — Sa Majesté le Roi de Naples a été retenue sans aucun doute. La dernière fois, pourtant, que nous vîmes le roi et Son Altesse le prince d'Elchingen, ils semblaient être dans la meilleure des santés et nous les avons entendus tous deux commander le feu avec calme comme ils l'avaient fait auparavant dans d'innombrables batailles.

Est-ce possible? l'Empereur peut-il oublier? Nous n'aimons pas intervenir près de lui ; mais a-t-il oublié tout ce qui s'est passé à la ferme de Pizzo et au Jardin de l'Observatoire? Oui, vraiment, il est là, étendu sur son bouclier d'or, et jamais il ne bouge, même pour soulever ses paupières ou pour ouvrir ses lèvres un peu plus.

O vanitas vanitatum! Voici notre Souverain dans toute sa gloire; et on a fait tirer mille canons à Cherbourg et ils n'ont pas réussi à l'éveiller.

(Thackeray, *The Funeral of Napoleon, 1840.* Traduction Chassé.)

Mickiewicz déclarait plus tard que, si la journée eût été moins glaciale, il aurait suffi de ce cercueil pour renverser le gouvernement de Louis-Philippe, tant la foule était délirante d'émotion. Henri Heine n'interprétait pas ainsi l'enthousiasme de la foule, puisque, le lendemain de la cérémonie, il écrivait à l'*Allgemeine Zeitung* : « L'Empire est mort et l'Empereur aussi ; on vient de les enterrer ensemble, sous le dôme des Invalides. » Au fond de sa prison, Louis-Napoléon n'était pas, sur ce point, de l'avis de Heine et, le jour de la grande cérémonie, il lançait la proclamation suivante, où il s'excusait près du glorieux défunt de ne pouvoir assister aux solennelles funérailles :

AUX MANES DE L'EMPEREUR

Citadelle de Ham, le 15 décembre 1840.

Sire, vous revenez dans votre capitale et le peuple en foule salue votre retour ; mais moi, du fond de mon cachot, je ne puis apercevoir qu'un rayon de soleil qui éclaire vos funérailles !

N'en veuillez pas à votre famille de ce qu'elle n'est pas là pour vous recevoir : votre exil et vos malheurs ont cessé avec votre vie ; mais les nôtres durent toujours !

Vous êtes mort sur un rocher, loin de la patrie et des vôtres : la main d'un fils n'a point fermé vos yeux ! Aujourd'hui encore aucun parent ne conduira votre deuil !

Montholon, lui que vous aimiez le plus parmi vos dévoués compagnons, vous a rendu les soins d'un fils, il est resté fidèle à votre pensée, à vos dernières volontés ; il m'a rapporté vos dernières paroles ; il est en prison avec moi !

Un vaisseau français conduit par un noble jeune homme est allé réclamer vos cendres ; mais c'est en vain que vous cherchiez sur le pont quelqu'un des vôtres : votre famille n'y était pas !

En abordant au sol français, un choc électrique s'est fait sentir ; vous vous êtes soulevé dans votre cercueil ; vos yeux, un moment, se sont rouverts ; le drapeau tricolore flottait sur le rivage, mais votre aigle n'y était pas.

Le peuple se presse comme autrefois sur votre passage ; il vous salue de ses acclamations comme si vous étiez vivant ; mais les grands du jour, tout en vous rendant hommage, disent tout bas : « Dieu ! ne l'éveillez pas ! »

Vous avez enfin revu ces Français que vous aimiez tant ; vous êtes revenu dans cette France que vous aviez rendue si grande; mais l'étranger y a laissé des traces que toutes les pompes de votre retour n'effaceront pas !

Voyez cette jeune armée : ce sont les fils de vos braves; ils vous vénèrent, car vous êtes la gloire ; mais on leur dit : « Croisez vos bras ! »

Sire, le peuple, c'est la bonne étoffe qui couvre notre beau pays ; mais ces hommes que vous avez faits si grands et qui étaient si petits, ah ! Sire, ne les regrettez pas !

Ils ont renié votre évangile, vos idées, votre gloire, votre sang ; quand je leur ai parlé de votre cause, ils nous ont dit : « Nous ne la comprenons pas ! »

Laissez-les dire, laissez-les faire ; qu'importent, au char qui monte, les grains de sable qui se jettent sous les roues ! Ils ont beau dire que vous fûtes un météore qui ne laisse pas de traces ! Ils ont beau nier votre gloire civile, ils ne nous déshériteront pas !

Sire, le 15 décembre est un grand jour pour la France et pour moi. Du milieu de votre somptueux cortège, dédaignant certains hommages, vous avez un instant jeté vos regards sur ma sombre demeure et, vous souvenant des caresses que vous prodiguiez à mon enfance, vous m'avez dit : « Tu souffres pour moi, ami, je suis content de toi ! »

(*Napoléon III.* Mélanges. Œuvres. Plon-Nourrit.)

En 1841, il répétait de Ham, dans une préface à quelques fragments historiques qu'il publia : « Pendant qu'à Paris on déifie les restes mortels de l'Empereur, moi, son neveu, je suis enterré vivant dans une étroite enceinte ; mais je me

ris de l'inconséquence des hommes et je remercie le ciel de m'avoir donné comme refuge, après tant d'épreuves cruelles, une prison sur le sol français. »

A l'étranger, le retour des cendres provoqua une émotion considérable et le Russe Lermontov composa sur ce sujet la superbe poésie ci-dessous, où il reproche aux Français de se montrer trop tard reconnaissants envers leur grand homme :

DERNIÈRE DEMEURE

Cependant que la France au milieu des bravos,
Des vivats remplaçant les bruyants cris de haine,
Accueille les derniers restes de son héros
Mort dans l'exil, mort à la chaîne ;

Cependant que le monde applaudit comme il doit
A ces remords, tardifs accès de repentance,
Que la foule oublieuse et contente de soi
Prend bêtement de l'importance !

Moi, laissant déborder mon indignation,
Sentant la vanité de ces apprêts de fête,
Je crie, interpellant la grande nation :
Pauvre peuple, peuple sans tête !

Pauvre peuple, oui ! car foi, gloire, amour du péril,
Ce qui sur terre est grand, pur comme la lumière,
Avec un rire sot, un doute puéril,
Tu l'as traîné dans la poussière !

La liberté, tu l'as faite arme du bourreau,
La gloire hypocrisie et vain prétexte à phrase ;
Le passé saint, tu l'as couché sur le carreau
Et de tout, tu fis table rase.

Tu périssais quand vînt l'homme dont Dieu fit choix.
Il apparut, l'œil fier, à la foule asservie ;
Vous le prîtes pour chef, d'une commune voix ;
Sa vie absorba votre vie....

Lui seul était partout, froid, implacable aussi,
Père des vieux grognards, fils de la renommée,
En Égypte, à Vienne humble et demandant merci,
A Moscou, noire de fumée.

Mais vous, que faisiez-vous derrière le rideau,
Pendant qu'il succombait au loin hautain et sombre ?
Minant son pouvoir pris comme on prend un fardeau,
Vous aiguisiez le fer dans l'ombre.

Dans ses derniers combats, ses suprêmes efforts,
De peur ne sentant plus la honte, tristes braves !
Vous l'avez tous trahi comme une femme alors
Et livré comme des esclaves !

Dépouillé de ses droits civils, proscrit, perdu,
Il jeta les débris de sa couronne à terre,
Laissant son fils en gage ; et vous avez rendu
Le fils aux ennemis du père !

Puis le héros chargé honteusement de fers
Fut arraché des bras de ses grognards en larmes,
Et seul sur un rocher nu, par delà les mers
S'éteignit loin du bruit des armes.

Seul, oublié, rêvant de vengeance et combat,
Usé par sa douleur silencieuse, amère,
Il fut dans son manteau gris, en simple soldat,
Enterré par un mercenaire !

Mais les ans ont passé : le peuple à l'unisson
S'écrie : « Il est à nous, rendez sa cendre sainte.
Enterrons dans nos murs ce germe de moisson,
Nos murs dont il sauva l'enceinte ! »

Le voilà de retour au pays. Quel accueil !
Comme jadis, on court à lui ; le peuple grouille,
Et Paris délirant, dans un riche cercueil,
Regarde passer sa dépouille.

Souhaits tardifs enfin couronnés de succès !
Mais demain changement brusque, autre enthousiasme !
Ceux que sa cendre avait tant émus, ces Français,
La fouleront avec sarcasme.

Et quand j'y pense, j'ai maintenant un regret
Qu'on ait troublé la paix sainte, l'obscur asile
De celui qui si fort, si longtemps aspirait
Au calme sommeil dans son île.

Et si jamais l'esprit du chef ressort vainqueur
De la tombe nouvelle où couche sa poussière,
Quel sera son dégoût, qu'il aura de rancœur
Au spectacle de la lumière !

Comme il regrettera, morne, épuisé d'ennui,
Son roc que le soleil frappait comme une cible,
Où le gardait alors, gardien grand comme lui,
L'Océan, cet autre invincible !

(Lermontov, *Poèmes*. Trad. par Henri-A. Duperret. Imprimerie Lahure.)

Pendant les dernières années du règne de Louis-Philippe, l'enthousiasme napoléonien alla croissant : les plus orléanistes eux-mêmes continuent à célébrer le grand homme sans sembler se rendre compte que c'était surtout le prisonnier de Ham, — lequel, soit dit en passant, s'évada en 1846, — qui profitait de leur propagande [1]. En 1840, le duc d'Elchingen tente de disculper son père le maréchal Ney d'avoir commis aux Quatre-Bras les fautes militaires que, de Sainte-Hélène, Napoléon lui avait reprochées. Publiant les papiers mêmes de l'état-major de Ney, il s'efforce de démontrer que les ordres authentiques de Napoléon étaient en pleine contradiction avec les récits de Napoléon à Sainte-Hélène. Les historiens, sans vouloir l'entendre, continuent toujours à prendre contre ses maréchaux le parti de Napoléon. Un seul, le général Jomini, fut ébranlé et, devant ces faits nouveaux, corrigea son *Précis historique et militaire*.

En 1842, on réédite une nouvelle édition illustrée du *Mémorial de Sainte-Hélène* qui devient une sorte de Bible de famille et qu'à la veillée le peuple relit avec amour.

De 1845 à 1847, Thiers, à qui sa chute du pouvoir laissait maintenant des loisirs, publia les premiers volumes de sa monumentale *Histoire du Consulat et de l'Empire*, où, tout en racontant, fort en détail, les batailles livrées par Napoléon Ier, il mettait fortement en relief le génie organisateur de l'Empereur, sur lequel on n'avait pas encore beaucoup insisté. Le livre de Thiers fut, pour les lecteurs cultivés qu'il séduisait par sa clarté, ce que le *Mémorial* était pour le peuple. Nous ne donnons pour le moment aucun extrait de cet important ouvrage, nous réservant d'y revenir bientôt quand nous arriverons à l'époque où parurent les derniers volumes.

Le libéral vicomte de Cormenin, qui, avec tous les autres libéraux, avait admiré Napoléon, commençait pourtant à se rendre compte que ce napoléonisme pourrait avoir de fâcheux lendemains ; et dans le *Livre des Orateurs* que, sous le pseudonyme de Timon, il publia, dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, nous le voyons tiraillé entre son admiration et ses craintes :

1. En 1847, le gouvernement est représenté à Fixin, près de Dijon, à l'inauguration du monument symbolique : le *Réveil de Napoléon*, que Rude avait sculpté à la demande d'un vieux soldat de l'Empereur.

« Oh ! si j'ai trop admiré peut-être, écrit-il, cet homme extraordinaire qui fit à mon pays tant de bien et tant de mal, dont la mémoire sera éternellement glorifiée dans les ateliers et dans les chaumières et dont le nom populaire se confondait dans mon imagination avec toutes les prospérités et toutes les espérances de la patrie ; si l'orgueil de ses conquêtes a trop chatouillé mon cœur ; si les rayons de sa gloire ont trop ébloui mes regards de jeune homme ; du moment, ô liberté, où je t'ai connue, du moment où ton pur éclat s'est fait jour dans mon âme, c'est toi que j'ai suivie, toi de qui mes bras qui te pressent ne pourront plus jamais se détacher ; toi, liberté, seule passion de cœurs généreux, seul trésor digne d'envie. »

Mais, en 1850, Théophile Gautier écrivait ses *Vieux de la Vieille*[1] ; Heine continuait en prose et en vers, en allemand comme en français, à dire les exploits de la Grande Armée et ici encore, il nous faut citer deux pages de lui, l'une sur le Grognard et le Pape, l'autre sur le tambour Legrand qui avait enchanté son enfance :

LE GROGNARD ET LE PAPE

« Hélas ! l'Empereur, ajouta-t-il, Dieu sait combien je l'aime ! J'ai été souvent au feu pour lui dans cette vie, et il faut que j'aille encore au feu pour lui après ma mort. »

Ricou, c'est le nom du bonhomme, prononça ces dernières paroles d'un ton sombre et mystérieux, et ce n'était pas la première fois que je l'entendais dire qu'il irait dans l'enfer pour l'Empereur. Comme je le pressai bien sérieusement aujourd'hui de m'expliquer ces paroles, il me raconta l'effroyable histoire que vous allez lire.

Quand Napoléon fit enlever de Rome le pape Pie VI, qu'il fit conduire à Savone, Ricou fit partie d'une compagnie de grenadiers qui gardèrent le Saint-Père dans ce château fort. On accorda, dans les commencements, mainte liberté au Pape. Il pouvait, sans obstacle, sortir de ses appartements à l'heure qu'il lui plaisait et se rendre à la chapelle du château pour y célébrer la messe. Quand il passait alors par la grande salle où se tenaient les grenadiers impériaux, il étendait la main vers eux et leur donnait sa bénédiction. Mais un matin, les grenadiers reçurent la consigne expresse de garder plus sévèrement à l'avenir la porte des appartements pontificaux et d'interdire au Pape le passage dans la grande salle. Le sort voulut malheureusement que ce fût Ricou qu'on chargeât d'exécuter cet ordre, lui qui était né en Bretagne, conséquemment archicatholique et voyait dans le Pape prisonnier le vrai vicaire de Jésus-Christ. Le pauvre Ricou était donc en faction devant les appartements du Pape, quand celui-ci voulut, comme à l'ordinaire, traverser la grande salle pour aller dire la messe. Mais Ricou se mit en travers et déclara qu'il avait la consigne de ne pas laisser passer le Saint-Père. En vain quelques prêtres de la suite voulurent parler

1. En 1838, et tout en proclamant alors la vanité de toute gloire, Th. Gautier avait évoqué dans la *Comédie de la Mort* le spectre de Napoléon.

à son cœur et lui faire comprendre quel crime c'était, quel péché digne de la damnation éternelle que d'empêcher Sa Sainteté, chef de l'Église, de dire la messe... Mais Ricou demeura inébranlable ; il invoqua toujours l'impossibilité de violer sa consigne et, comme le Pape n'en voulait pas moins passer outre, il s'écria résolument : « Au nom de l'Empereur ! » et il le fit reculer avec la baïonnette. Quelques jours après, la sévère défense fut levée, et le Pape, comme auparavant, put traverser la grande salle pour aller dire sa messe. Il redonna sa bénédiction aux assistants, en excep-tant seulement le pauvre Ricou, qu'il regarda toujours sévèrement depuis et auquel il tournait le dos quand il étendait sa main bénissante. « Et pour-tant, je ne pouvais faire autrement, » ajoutait le vieil invalide en me contant cette épouvantable histoire, « je ne pouvais faire autrement, j'avais ma consigne. Il fallait obéir à l'Empereur et, sur son ordre, j'aurais passé ma baïonnette dans le ventre au Père Éternel lui-même. »

J'assurai le pauvre homme que l'Empereur était responsable de tous les péchés de la Grande Armée, mais qu'il n'en souffrirait guère parce qu'au-cun diable d'enfer n'oserait toucher Napoléon. Le vieux goûta fort cet avis et me raconta, comme à l'ordinaire, avec une loquacité enthousiaste, les magnificences de l'Empire, de l'époque impériale, où tout ruisselait d'or, où tout florissait, tandis qu'aujourd'hui tout avait l'air flétri et décoloré.

Ce temps fut-il réellement en France une ère de beauté et de bonheur, comme le prétendent tous les Bonapartistes petits et grands, depuis l'inva-lide Ricou jusqu'à la duchesse de l'Empire? J'en doute. Les champs res-taient en friche et les hommes étaient conduits à la boucherie. On ne voyait que larmes de mères et dépeuplement des habitations. Mais il en est de ces bonapartistes comme du mendiant ivre qui avait ingénieusement remarqué que, tant qu'il restait à jeun, sa maison lui paraissait une misérable hutte, sa femme un paquet de haillons et son enfant un être malingre et affamé ; mais qu'aussitôt qu'il avait bu quelques verres d'eau-de-vie toute sa misère se métamorphosait : sa cabane devenait palais, sa femme princesse resplen-dissante et son enfant la santé même. Quand on lui reprochait le désordre qui régnait chez lui, il assurait qu'on n'avait qu'à lui donner à boire assez d'eau-de-vie et que la tenue de son ménage prendrait aussitôt un aspect bien plus brillant. Au lieu d'eau-de-vie, c'était la gloire, l'ambition et la joie des conquêtes qui enivraient ces bonapartistes, tellement qu'ils ne voyaient pas le véritable aspect des choses du temps de l'Empire. Aujourd'hui, chaque fois qu'on se plaint de la dureté du temps, ils ne manquent pas de s'écrier : « Tout cela changerait bientôt, la France fleurirait et brillerait, si l'on nous donnait encore à boire, comme autrefois, croix d'honneur, épaulettes, contributions volontaires, tableaux espagnols, duchés à pleins bords. »

[Henri Heine, *De la France.* Lettres confidentielles adressées à M. Auguste Lewald (1838). Traduites par Heine. Présentées par Henri Julien, 1856. Calmann-Lévy (1884), p. 279-285.]

LE TAMBOUR-MAJOR

C'est le vieux tambour-major. Comme il est déchu ! Du temps de l'Empire, il florissait, il était pimpant et heureux.

Il balançait sa grande canne avec un visage souriant ; les galons d'argent de son habit resplendissaient aux rayons du soleil.

Lorsqu'aux roulements du tambour il entrait dans les villes et les villages, le cœur des femmes et des filles battait comme un écho du tambour.

Il venait, voyait et vainquait partout, comme le nouveau César, son maître ; sa noire moustache étant mouillée des pleurs des blondes beautés de l'Allemagne.

Il nous a fallu le souffrir ! Dans chaque pays où les conquérants étrangers arrivaient, l'Empereur subjuguait les hommes, le tambour-major les femmes.

Nous avons longtemps supporté ce mal, patients comme des chênes allemands, jusqu'au jour où nos seigneurs légitimes nous donnèrent la permission de la délivrance.

Comme le fougueux taureau dans l'arène du combat, nous nous sommes redressés, nous avons relevé nos cornes et secoué le joug français en entonnant des chansons de Théodore Kôrner.

Les terribles vers ! Ils résonnèrent d'une manière affreuse à l'oreille des tyrans étrangers ! L'Empereur et le tambour-major s'enfuirent d'effroi.

Ils reçurent tous les deux le salaire de leurs méfaits et firent une fin misérable. L'Empereur Napoléon tomba aux mains des Anglais.

Sur le rocher de Sainte-Hélène, ils le martyrisèrent odieusement. Il mourut à la fin d'un cancer à l'estomac, après de longues souffrances.

Le tambour-major fut également destitué. Pour ne pas mourir de faim, il a pris service comme homme de peine dans notre hôtel.

Il allume le poêle et balaie la maison, il porte le bois et l'eau. — Avec sa tête grise et branlante il monte, haletant, les escaliers.

Quand mon ami Fritz vient me faire visite, il ne se refuse jamais le plaisir de narguer et de tourmenter ce grand drôle d'homme au chef vacillant.

Laisse là tes railleries, ô Fritz ! Il ne sied pas aux fils de la Germanie d'accabler de sottes plaisanteries les grandeurs déchues.

Tu dois, il me semble, traiter avec respect de telles gens ; ce vieux tambour-major est peut-être ton père du côté maternel.

(Henri Heine, *Poèmes et légendes*. Feuilles volantes, 1842. Traduit par lui-même, p. 192-194. Calmann-Lévy, 1892. Préface de Heine, 1855.)

Mais l'admirateur le plus ébloui qu'ait peut-être eu Napoléon, après sa mort, fut l'auteur du poème épique *Thadée Soplitza*, le Polonais Mickiewicz, dont les cours sur la littérature slave au Collège de France, en 1844, ne devinrent bientôt

que de mystiques chants de louange en l'honneur de Napoléon. Mickiewicz n'était pas d'ailleurs le seul Polonais que Napoléon eût à ce point ému. Dès 1830, le Polonais Wronski avait publié, — avant *les Idées napoléoniennes*, — *le Secret politique de Napoléon comme base d'avenir moral* où il disait les bienfaits du napoléonisme, mais ajoutait que, dans l'état actuel d'ignorance, il serait déraisonnable de tenter le rétablissement de l'Empire. Un autre Polonais, Towianski, dans *le Banquet*, montrait le champ de bataille de Waterloo comme un Golgotha de Napoléon, champion crucifié des nationalités.

Michelet qui, alors, considérait Napoléon comme le continuateur de la Révolution, a dit l'impression produite sur Mickiewicz enfant par la débâcle de la Grande Armée à laquelle il assista en Lithuanie.

« Le grand poète des *Morts* (c'est le titre du premier poème de Mickiewicz), les[1] ayant longtemps contemplés avec une gravité au-dessus de son âge, se hasarde à adresser une question à ces vieillards : « Vous êtes bien âgés ; comment donc, à votre âge, êtes-vous sortis de votre pays, encore cette fois, pour venir si loin? » Et alors, ces vieux grenadiers, relevant leurs grandes moustaches blanches, répondaient avec simplicité : « Nous ne pouvions pas le quitter, le laisser aller tout seul !... » C'est le plus précieux trésor de la déroute qui fut recueilli ainsi, sauvé par un enfant polonais. »

Le cours de Mickiewicz, qui avait lieu à la même époque que celui de Michelet et de Quinet, devait présenter un aspect vraiment extraordinaire. Son auditoire le vénérait comme s'il eût été un saint et un prophète. Un jeune homme se mit, un jour, à genoux devant lui et lui baisa les mains. A une de ses conférences, il fit distribuer des images représentant Napoléon Ier pleurant sur la carte de l'Europe. Pour lui, Napoléon était une sorte de Dieu, ou plus exactement de Messie [2].

« Faire une telle œuvre, déclarait-il à l'un de ses cours, c'était continuer l'œuvre de Jésus-Christ.... Pour continuer l'œuvre de Jésus-Christ, il ne suffisait plus d'enseigner, de prêcher Dieu et de le montrer symboliquement : il fallait l'action. »

En 1841, Carlyle cite Napoléon parmi ses *Héros*, tout en lui reprochant de s'être laissé griser par sa gloire :

LA CARRIÈRE OUVERTE AUX TALENTS

Le duc de Weimar disait à ses amis toujours d'avoir du courage : ce napoléonisme était *injuste*, une fausseté et ne pouvait durer. C'est la vraie doctrine. Plus ce Napoléon foulait lourdement le monde, le tenant tyranniquement à terre, plus furieuse serait la révolte du monde contre lui un jour. L'injustice se paye avec d'effroyables intérêts composés. Je ne suis pas sûr qu'il n'eût pas mieux valu pour lui perdre son meilleur parc d'artillerie ou voir son meilleur régiment noyé dans la mer que de fusiller ce pauvre libraire allemand, Palm ! C'était une injustice palpable, tyrannique, meurtrière, sur laquelle aucun homme, la fardât-il épais d'un pouce, ne pouvait

1. Les grognards en déroute.

2. On sait qu'il se fonda en Russie une secte qui considérait Napoléon comme son Dieu, croyait par conséquent qu'il n'était pas mort et s'imagina qu'en 1855 c'était lui qui envahit la Russie pour punir le czar de n'avoir point encore libéré les serfs.

donner le change. Ce fait pénétra profondément comme un fer brûlant dans les cœurs des hommes, celui-là et de pareils; il supprima le feu jailli des yeux des hommes, quand ils y pensaient, — attendant leur jour ! Lequel jour *vint* : la Germanie se dressa autour de lui. — Ce que Napoléon a *fait* reviendra à la longue à ce qu'il a fait *justement*; ce que la Nature avec ses lois sanctionnera. A ce qu'il y avait de réalité en lui, à cela et à rien de plus. Le reste était tout fumée et dévastation. La carrière ouverte aux *talents* : ce grand et vrai Message qui a encore à s'articuler et à s'accomplir partout, il le laissa dans un état fort inarticulé. Il fut une grande *ébauche*, une grossière esquisse jamais complétée ; et en vérité quel grand homme est autre chose? Laissé dans un état trop grossier, hélas !

Les idées sur le monde, comme il les exprime là à Sainte-Hélène, sont presque tragiques à considérer. Il semble éprouver la surprise la moins affectée que tout se soit passé ainsi, qu'il soit rejeté ici sur le rocher, et que le Monde se meuve encore sur son axe. La France est grande, et toute grande, et au fond il est la France. L'Angleterre elle-même, dit-il, n'est de par la Nature qu'une dépendance de la France ; « une autre île d'Oléron pour la France ». Ainsi en était-il *de par la nature*, de par la nature de Napoléon ; et cependant voyez comment en fait — ME VOICI ! Il ne peut comprendre cela : inconcevable que la réalité n'ait pas correspondu à son programme sur elle, que la France ne fût pas toute grande, qu'il ne fût pas la France. « Forte illusion, » chez lui, de croire que la chose est qui n'*est* pas ! Sa compacte, clairvoyante, décisive nature italienne, forte, ingénue, qu'il a eue jadis, s'est enveloppée, s'est mi-dissoute, dans une trouble atmosphère de fanfaronnade française. Le monde n'était pas disposé à être foulé aux pieds, à être assujetti en masses, et façonné ensemble, comme il *lui* plaisait, pour faire un piédestal à la France et à lui : le monde avait de tout autres projets en vue !... S'étant une fois séparé de la Réalité, il culbute impuissant dans la Vacuité, aucun secours pour lui. Il lui fallait sombrer là, lugubrement, comme rarement homme le fit; et briser son grand cœur, et mourir — ce pauvre Napoléon : un grand instrument trop tôt détruit, avant d'être devenu inutile : notre dernier Grand Homme !

(Thomas Carlyle, *Les Héros*. Trad. Izoulet. Armand Colin, 1905.)

L'Américain Emerson le citera aussi parmi ses *Hommes représentatifs* en 1850 et, lui aussi, tout en l'admirant profondément, il lui reprochera, comme Carlyle, d'avoir manqué de mysticisme et de désintéressement.

NAPOLÉON, OU L'HOMME DU MONDE

Le démocrate est un jeune conservateur ; le conservateur est un vieux démocrate. L'aristocrate est le démocrate pur et monté en graines parce

que les deux partis se tiennent sur cet unique terrain, la suprême valeur de la propriété que l'on s'efforce d'acquérir et l'autre de garder. On peut dire que Bonaparte représente l'histoire tout entière de ce parti, sa jeunesse et sa vieillesse, oui, et avec une poétique justice, sa destinée dans la sienne propre.

Ce fut là une expérimentation, dans les conditions les plus favorables, des énergies de l'intelligence sans conscience. Jamais il n'y eut de chef si doué et si armé ; jamais chef ne trouva de tels aides et sectateurs. Et quel fut le résultat de ce vaste talent et de cette vaste puissance, de ces immenses armées, de ces cités brûlées, de ces trésors gaspillés, de ces millions d'hommes immolés, de cette Europe démoralisée? Nul fut le résultat. Tout s'évanouit comme la fumée de son artillerie et ne laissa aucune trace. Il laissa la France plus petite, plus pauvre, plus faible, qu'il ne l'avait trouvée ; et toute la lutte pour la liberté était à recommencer. La tentative fut, en principe, suicide. La France le servit de sa vie, et de ses membres et de ses biens, aussi longtemps qu'elle put identifier son intérêt avec lui : mais, quand les hommes virent qu'après la victoire il y avait une autre guerre, après la destruction des armées de nouvelles conscriptions, et que ceux qui avaient peiné si désespérément n'en étaient jamais plus près de la récompense (ils ne pouvaient dépenser ce qu'ils avaient gagné, ni se reposer sur leurs lits de duvet, ni se pavaner dans leurs châteaux), ils le désertèrent. Les hommes trouvèrent que cet égoïsme absorbant était mortel pour tous les autres hommes. Il ressemblait à la torpille, qui inflige une succession de chocs à quiconque la saisit, produisant des spasmes qui contractent les muscles de la main, de telle sorte que l'homme ne peut ouvrir les doigts ; et l'animal inflige de nouveaux chocs et plus violents, jusqu'à ce qu'il paralyse et tue sa victime. Ainsi cet exorbitant égoïste rétrécit, appauvrit et absorba la puissance et l'existence de ceux qui le servaient, et le cri universel de la France et de l'Europe en 1814 fut : « Assez de lui, assez de Bonaparte ! »

Ce ne fut pas la faute de Bonaparte. Il fit tout ce qui était en lui pour vivre et prospérer sans principe moral. Ce fut la nature des choses, l'éternelle loi de l'homme et du monde qui le déjoua et le ruina, et le résultat, en un million d'expériences, serait le même. Toute expérience, de multitudes ou d'individus, qui a un but sensuel et égoïste échouera. Le pacifique Fourier sera aussi inefficace que le pernicieux Napoléon. Tant que notre civilisation sera essentiellement une civilisation de propriété, de barrières, d'exclusivisme, elle sera le jouet d'illusions. Nos richesses nous laisseront malades ; il y aura de l'amertume dans notre rire, et notre vin nous brûlera la bouche. C'est que le seul bien qui profite, c'est celui que nous pouvons goûter toutes portes ouvertes, et qui sert à tous les hommes.

(Emerson, *Les Surhumains*. Trad. Izoulet. Colin, s. d., p. 248-250.)

En 1845, le grand poète anglais Robert Browning avait mis en scène Napoléon, le héros impassible, dans *Un incident au Camp français*. En 1850, à la Chambre des Députés de Madrid, Donoso Cortès, le célèbre orateur catholique, sans soulever de protestations, traite Napoléon de « civilisateur des peuples, ayant reçu une mission providentielle ».

Avant de quitter ce chapitre, nous voudrions dire quelques mots des *Mémoires d'Outre-Tombe* de Chateaubriand qui furent publiés de 1849 à 1850 et qu'il avait commencés en 1811 (en 1834, il en avait lu les fragments dans le salon de Mme Récamier). Il est difficile de résumer ici rapidement ses impressions sur Napoléon, car l'ouvrage a été écrit en plusieurs fois. On y sent tout d'abord beaucoup de haine contre l'Empereur ; cette haine s'atténua beaucoup avec le temps ; elle s'atténua surtout quand il sut que son ennemi avait à Sainte-Hélène rendu justice à son génie. Cela permit à l'auteur des *Mémoires* d'écrire sur Napoléon cette belle phrase : « Il sera la dernière des existences individuelles ; rien ne dominera désormais dans les sociétés infimes et nivelées ; l'ombre de Napoléon s'élèvera seule à l'extrémité du vieux monde détruit comme le fantôme du déluge au bord de son abîme ; la postérité lointaine découvrira cette ombre par-dessus le gouffre, où tomberont des siècles inconnus jusqu'au jour marqué de la Renaissance sociale. » Mais il est une chose que toujours Chateaubriand a reprochée à Napoléon, c'est sa passion de la guerre et son mépris de la vie humaine. Aux *Mémoires d'Outre-Tombe* nous emprunterons deux extraits, l'un sur les impressions de Chateaubriand en entendant le canon de Waterloo, l'autre sur l'œuvre législative de Bonaparte.

CHATEAUBRIAND ENTEND LE CANON DE WATERLOO

Le 18 juin 1815, vers midi, je sortis de Gand par la porte de Bruxelles ; j'allai seul achever ma promenade sur la grande route. J'avais emporté les *Commentaires* de César et je cheminais lentement, plongé dans ma lecture. J'étais déjà à plus d'une lieue de la ville, lorsque je crus ouïr un roulement sourd : je m'arrêtai, regardai le ciel assez chargé de nuées, délibérant en moi-même si je continuerais d'aller en avant ou si je me rapprocherais de Gand dans la crainte d'un orage.

Je prêtai l'oreille ; je n'entendis plus que le cri d'une poule d'eau dans des joncs et le son d'une horloge de village. Je poursuivis ma route : je n'avais pas fait trente pas que le roulement recommença tantôt bref, tantôt long et à intervalles inégaux ; quelquefois il n'était sensible que par une trépidation de l'air, laquelle se communiquait à la terre sur ces plaines immenses, tant il était éloigné. Ces détonations moins vastes, moins onduleuses, moins liées ensemble que celles de la foudre, firent naître dans mon esprit l'idée d'un combat. Je me trouvais devant un peuplier planté à l'angle d'un champ de houblon. Je traversai le chemin et je m'appuyai debout contre le tronc de l'arbre, le visage tourné du côté de Bruxelles. Un vent du sud s'étant levé m'apporta plus distinctement le bruit de l'artillerie.

Cette grande bataille, encore sans nom, dont j'écoutais les échos au pied

d'un peuplier et dont une horloge de village venait de sonner les funérailles inconnues, était la bataille de Waterloo !

Auditeur silencieux et solitaire du formidable arrêt des destinées, j'aurais été moins ému si je m'étais trouvé dans la mêlée : le péril, le feu, la cohue de la mort ne m'eussent pas laissé le temps de méditer; mais seul sous un arbre, dans la campagne de Gand, comme le berger des troupeaux qui paissaient autour de moi, le poids des réflexions m'accablait : Quel était ce combat? Était-il définitif? Napoléon était-il là en personne? Le monde, comme la robe du Christ, était-il jeté au sort?

Succès ou revers de l'une ou l'autre armée, quelle serait la conséquence de l'événement pour les peuples, liberté ou esclavage? Mais quel sang coulait! Chaque bruit parvenu à mon oreille n'était-il pas le dernier soupir d'un Français? Était-ce un nouveau Crécy, un nouveau Poitiers, un nouvel Azincourt, dont allaient jouir les plus implacables ennemis de la France? S'ils triomphaient, notre gloire n'était-elle pas perdue? Si Napoléon l'emportait, que devenait notre liberté? Bien qu'un succès de Napoléon m'ouvrît un exil éternel, la patrie l'emportait en ce moment dans mon cœur ; mes vœux étaient pour l'oppresseur de la France, s'il devait, en sauvant notre honneur, nous arracher à la domination étrangère.

Wellington triomphait-il? La légitimité rentrerait donc dans Paris derrière ces uniformes rouges qui venaient de reteindre leur pourpre au sang des Français ! La royauté aurait donc pour carrosse de son sacre les chariots d'ambulance remplis de nos grenadiers mutilés ! Que sera-ce qu'une restauration accomplie sous de tels auspices?... Ce n'est là qu'une bien petite partie des idées qui me tourmentaient. Chaque coup de canon me donnait une secousse et doublait le battement de mon cœur. A quelques lieues d'une catastrophe immense, je ne la voyais pas; je ne pouvais toucher le vaste monument funèbre croissant de minute en minute à Waterloo, comme du rivage de Boulaq, au bord du Nil, j'étendais vainement mes mains vers les pyramides.

Aucun voyageur ne paraissait; quelques femmes dans les champs, sarclant paisiblement des sillons de légumes, n'avaient pas l'air d'entendre le bruit que j'écoutais. Mais voici venir un courrier ; je quitte le pied de mon arbre et je me place au milieu de la chaussée ; j'arrête le courrier et l'interroge. Il appartenait au duc de Berry et venait d'Alost. Il me dit : « Bonaparte est entré hier (17 juin) dans Bruxelles, après un combat sanglant. La bataille a dû recommencer aujourd'hui (18 juin). On croit à la défaite définitive des alliés, et l'ordre de la retraite est donné. » Le courrier continua sa route.

(Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*. Ed. Nelson, p. 362-365.)

GRANDEUR DE NAPOLÉON COMME LÉGISLATEUR

Bonaparte n'est pas le vrai Bonaparte, c'est une figure légendaire composée des lubies du poète, des devis du soldat et des contes du peuple ; c'est le Charlemagne et l'Alexandre des épopées du moyen âge que nous voyons aujourd'hui. Ce héros fantastique restera le personnage réel ; les autres portraits disparaîtront. Bonaparte appartenait si fort à la domination absolue qu'après avoir subi le despotisme de sa personne il nous faut subir le despotisme de sa mémoire. Ce dernier despotisme est plus dominateur que le premier, car, si l'on combattit quelquefois Napoléon alors qu'il était sur le trône, il y a consentement universel à accepter les fers que, mort, il nous jette. Il est un obstacle aux événements futurs : comment une puissance sortie des camps pouvait-elle s'établir après lui ? N'a-t-il pas tué en la surpassant toute gloire militaire ? Comment un gouvernement libre pourrait-il naître, lorsqu'il a corrompu dans les cœurs le principe de toute liberté ? Aucune puissance légitime ne peut plus chasser de l'esprit de l'homme le spectre usurpateur ; le soldat et le citoyen, le républicain et le monarchiste, le riche et le pauvre, placent également les bustes et les portraits de Napoléon à leurs foyers, dans leurs palais, ou dans leurs chaumières ; les anciens vaincus sont d'accord avec les anciens vainqueurs ; on ne peut faire un pas en Italie qu'on ne le retrouve ; on ne pénètre pas en Allemagne qu'on ne le rencontre, car dans ce pays la génération qui le repousse est passée. Les siècles s'asseyent d'ordinaire devant le portrait d'un grand homme ; ils l'achèvent par un travail long et successif. Le genre humain, cette fois, n'a pas voulu attendre ; peut-être s'est-il trop hâté d'estomper un pastel. Il est temps de placer en regard de la partie défectueuse de l'idole la partie achevée.

Bonaparte n'est point grand par ses paroles, ses discours, ses écrits, par l'amour des libertés qu'il n'a jamais eues et n'a jamais prétendu établir ; il est grand pour avoir créé un gouvernement régulier et puissant, un code de lois adopté en divers pays, des cours de justice, des écoles, une administration forte, active, intelligente, et sur laquelle nous vivons encore ; il est grand pour avoir ressuscité, éclairé et géré supérieurement l'Italie ; il est grand pour avoir fait renaître en France l'ordre du sein du chaos, pour avoir relevé les autels, pour avoir réduit de furieux démagogues, d'orgueilleux savants, des littérateurs anarchiques, des athées voltairiens, des orateurs de carrefours, des égorgeurs de prisons et de rues, des claque-dents de tribune, de clubs et d'échafauds, pour les avoir réduits à servir sous lui ; il est grand pour avoir enchaîné une tourbe anarchique ; il est grand pour avoir fait cesser les familiarités d'une commune fortune, pour avoir forcé des soldats ses égaux, des capitaines ses chefs ou ses rivaux, à fléchir sous sa volonté ; il est grand surtout pour être né de lui seul, pour

avoir su, lui, se faire obéir par trente-six millions de sujets à l'époque où aucune illusion n'environne les trônes ; il est grand pour avoir abattu tous les rois, ses opposants, pour avoir défait toutes les armées, quelle qu'ait été la différence de leur discipline et de leur valeur, pour avoir appris son nom aux peuples sauvages comme aux peuples civilisés, pour avoir surpassé tous les vainqueurs qui le précédèrent, pour avoir rempli dix années de tels prodiges qu'on a peine aujourd'hui à les comprendre.

Le fameux délinquant en matière triomphale n'est plus ; le peu d'hommes qui comprennent encore les sentiments nobles peuvent rendre hommage à la gloire sans la craindre, mais sans se repentir d'avoir proclamé ce que cette gloire eut de funeste, sans reconnaître le destructeur des indépendances pour le père des émancipations : Napoléon n'a nul besoin qu'on lui prête des mérites ; il fut assez doué en naissant.

Or donc que, détaché de son temps, son histoire est finie et que son épopée commence, allons le voir mourir. Quittons l'Europe ; suivons-le sous le ciel de son apothéose ! Le frémissement des mers, là où ses vaisseaux caleront la voile, nous indique le lieu de sa disparition. « A l'extrémité de notre hémisphère, on entend, dit Tacite, le bruit que fait le soleil en s'immergeant : *sonum insuper immergetis audiri.* »

(Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe.* Ed. Nelson, p. 424-426.)

IV

LE DÉNIGREMENT SYSTÉMATIQUE

(1851-1887)

CHAPITRE I

SOUS NAPOLÉON III

(1851-1870)

LES ENNEMIS DE NAPOLÉON III S'EN PRENNENT A NAPOLÉON Ier. || THIERS LUI-MÊME CHANGE D'ATTITUDE (*Conclusion de son « Histoire du Consulat et de l'Empire »*). || VICTOR HUGO (*L'Agonie de Napoléon*). || VILLEMAIN; LE COLONEL CHARRAS; QUINET. || ERCKMANN-CHATRIAN (*Les grandes Levées d'hommes*). || LANFREY (*Assassinat du Duc d'Enghien*). || TOLSTOÏ (*Le Rhume de Napoléon*). || MISTRAL (*Le Tambour d'Arcole*).

Quelque étrange que puisse, à première vue, paraître cette assertion, Thiers est réellement un des hommes qui aient, inconsciemment d'ailleurs, le plus travaillé pour l'avènement de Napoléon III et même pour son maintien sur le trône. Nous avons vu comment les premiers volumes de son *Histoire du Consulat et de l'Empire* avaient exalté le napoléonisme dans la classe bourgeoise et chez les écrivains. Thiers ne s'en tint pas là. Croyant à l'incapacité du Prince Napoléon, il favorisa son élection à la Présidence de la République, et ce n'est qu'au moment de l'arrestation de Changarnier qu'il prononça avec quelque stupéfaction la parole fameuse : « L'Empire est fait. »

Conduit à la frontière par les soins de Napoléon III, il fut vite autorisé à revenir, et l'Empereur essaya de se le concilier en l'appelant dans un message public « notre historien national ». Thiers, il est vrai, garda toujours une attitude de réserve digne à l'égard de l'Empire, mais il continua jusqu'à 1862 d'édifier son monument à la gloire de Napoléon Ier, et son livre devint le livre officiel de tous les défenseurs du régime.

L'attitude de Thiers est d'autant plus remarquable qu'à partir du coup d'État il se produisit contre Napoléon Ier un formidable déchaînement de haines dans le monde des littérateurs. Si le peuple, en effet, accueillit favorablement l'avènement du Second Empire, il n'en fut pas de même des écrivains, qui, après avoir joui pendant la République de 1848 d'une grande liberté d'écrire, virent soudain rétablir une étroite censure par le descendant de l'homme qu'ils avaient exalté. Ne pouvant, sous peine de prison et d'amende, attaquer de front le troisième Napoléon, on tenta de discréditer le premier[1] et de reprocher au 18 Brumaire ce qu'on n'osait reprocher au 2 Décembre[2]. Le livre de Thiers fut donc le livre honni sur lequel tous s'acharnèrent ; et il semble que Thiers lui-même ait été quelque peu ébranlé par toutes ces attaques, car la conclusion de son ouvrage, en 1862, est,

1. Par un procédé analogue, Rochefort, dans *la Lanterne*, célébrait le règne de Napoléon II que, disait-il, il préférait aux deux autres Napoléons, parce que, sous son pouvoir malheureusement trop court, le peuple n'avait connu ni les guerres ni les lourds impôts.

2. Le *Dictionnaire Larousse*, très hostile au Second Empire, arrêtait la biographie de Bonaparte au 19 brumaire.

somme toute, moins favorable qu'on ne l'eût pu supposer d'après le ton général de l'œuvre. Elle contient comme un reproche déguisé à l'égard du troisième Napoléon :

CONCLUSION DE L'HISTOIRE DU CONSULAT ET DE L'EMPIRE

Pour nous Français, Napoléon a des titres que nous ne devons ni méconnaître ni oublier, à quelque parti que notre naissance, nos convictions ou nos intérêts nous aient attachés. Sans doute, en organisant notre état social par le Code civil, notre administration par ses règlements, il ne nous donna pas la forme politique sous laquelle notre société devait se reposer définitivement et vivre paisible, prospère et libre ; il ne nous donna pas la liberté ; mais, au lendemain des agitations de la Révolution française, il ne pouvait nous procurer que l'ordre, et il faut lui savoir gré de nous avoir donné avec l'ordre notre état civil et notre organisation administrative. Malheureusement pour lui et pour nous, il a perdu notre grandeur ; mais il nous a laissé la gloire qui est la grandeur morale et qui ramène avec le temps la grandeur matérielle. Il était par son génie fait pour la France comme la France était faite pour lui. Ni lui sans l'armée française, ni l'armée française sans lui, n'auraient accompli ce qu'ils ont accompli ensemble. Auteur de nos revers, mais compagnon de nos exploits, nous devons le juger sévèrement, mais en lui conservant les sentiments qu'une armée doit au général qui l'a conduite longtemps à la victoire. Étudions ses hauts faits, qui sont les nôtres ; apprenons à son école, si nous sommes militaires, l'art de conduire les soldats ; si nous sommes hommes d'État, l'art d'administrer les empires ; instruisons-nous surtout par ses fautes ; apprenons, en évitant ses exemples, à aimer la grandeur modérée, celle qui est possible, celle qui est durable, parce qu'elle n'est pas insupportable à autrui ; apprenons en un mot la modération auprès de cet homme, le plus immodéré des hommes ; et, comme citoyens enfin, tirons de sa vie une dernière et mémorable leçon ; c'est que, si grand, si sensé, si vaste que soit le génie d'un homme, jamais il ne faut lui livrer complètement les destinées d'un pays. Certes, nous ne sommes pas de ceux qui reprochent à Napoléon d'avoir, dans la journée du 18 Brumaire, arraché la France aux mains du Directoire, entre lesquelles, peut-être, elle eût péri ; mais de ce qu'il fallait la tirer de ces mains débiles et corrompues, ce n'était pas une raison pour la livrer tout entière aux mains puissantes, mais téméraires, du vainqueur de Rivoli et de Marengo. Sans doute, si jamais une nation eut des excuses pour se donner à un homme, ce fut la France, lorsqu'en 1800 elle adopta Napoléon pour chef ! Ce n'était pas une fausse anarchie dont on cherchait à faire peur à la nation pour l'enchaîner. Hélas, non ! des milliers d'existences innocentes avaient succombé sur l'échafaud, dans les prisons de l'Abbaye ou dans les eaux de la Loire. Les horreurs des temps barbares avaient tout à coup reparu au sein

de la civilisation épouvantée, et, même après que ces horreurs étaient déjà loin, la Révolution française ne cessait d'osciller entre les bourreaux auxquels on l'avait arrachée et les émigrés aveugles qui voulaient la faire rétrograder, à travers le sang, vers un passé impossible, tandis que sur ce chaos se montrait menaçante l'épée de l'étranger ! A ce moment revenait de l'Orient un jeune héros plein de génie, qui partout vainqueur de la nature et des hommes, sage, modéré, religieux, semblait né pour enchanter le monde ! Jamais assurément on ne fut plus excusable de se confier à un homme, car jamais terreur ne fut moins simulée que celle qu'on fuyait, car jamais génie ne fut plus réel que celui auprès duquel on cherchait un refuge ! Et cependant, après quelques années, ce sage devenu fou, fou d'une autre folie que celle de quatre-vingt-treize, mais non moins désastreuse, immolait un million d'hommes sur les champs de bataille, attirait l'Europe sur la France, qu'il laissait vaincue, noyée dans son sang, dépouillée du fruit de vingt ans de victoires, désolée en un mot et n'ayant pour refleurir que les germes de la civilisation moderne déposés dans son sein. Qui donc eût pu prévoir que le sage de 1800 serait l'insensé de 1812 et de 1813 ? Oui, on aurait pu le prévoir en se rappelant que la toute-puissance porte en soi une folie incurable, la tentation de tout faire, quand on peut tout faire, même le mal après le bien. Ainsi, dans cette grande vie où il y a tant à apprendre pour les militaires, les administrateurs, les politiques, que les citoyens viennent à leur tour apprendre une chose : c'est qu'il ne faut jamais livrer la patrie à un homme, n'importe l'homme, n'importent les circonstances !

(*Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. XX, Boivin.)

L'attitude de Victor Hugo fut très originale. Exilé, comme on sait, par Napoléon III, il ne s'appliqua pas, au rebours de Quinet par exemple, à rabaisser le héros qu'il avait jadis porté aux nues ; il l'exalta plus que jamais afin de mieux opposer Napoléon le Grand à celui qu'il appela « Napoléon le Petit ». Sur un seul point, un seul, il le trouva répréhensible. Sans cesse il lui reprocha d'avoir commis le 18 Brumaire, et encore il insista sur cette circonstance que le 2 Décembre avait été sanglant, tandis que le 18 Brumaire ne l'avait point été. Notons même, incidemment, que, dans la pièce des *Châtiments* intitulée « *Nox* », Hugo excuse Napoléon « malgré lui, fils de la Monarchie », d'avoir recouru à des méthodes violentes.

Toi qui, par la terreur, sauvas la liberté.

Mais, dans les autres pièces, Hugo ne se montre pas aussi indulgent[1].
Si Napoléon souffre en Russie, s'il est vaincu à Waterloo, s'il est martyrisé

1. Le duc de Broglie, au contraire, louait le 18 Brumaire pour mieux dénigrer le 2 Décembre. Préparant un discours académique en 1856, il y introduisit un long éloge du 18 Brumaire. « On peut tout exagérer, disait-il, excepté le service qu'il nous a rendu. » Puis suivaient des considérations peu flatteuses sur le coup d'État du 2 Décembre. En réunion privée, Nisard protesta contre la seconde partie de l'argumentation et prononça un panégyrique du 2 Décembre. Il fallut que de Broglie supprimât le passage sur le 2 Décembre ; mais, comme l'éloge du 18 Brumaire fut maintenu, le public stupéfié crut que de Broglie était tout à coup devenu bonapartiste.

à Sainte-Hélène, c'est, dit l'auteur de *l'Expiation*, qu'il doit payer la faute du 18 Brumaire. Encore tout cela n'est-il pas considéré par Dieu comme une rançon suffisante, puisque maintenant il subit la pire des humiliations; il voit un fantoche se servir de son nom pour perpétrer le 2 Décembre. De *l'Expiation*, il ne nous est malheureusement permis de détacher qu'un seul extrait : le passage sur l'agonie de Napoléon.

L'AGONIE DE NAPOLÉON

Il croula. Dieu changea la chaîne de l'Europe.
Il est, au fond des mers que la brume enveloppe,
Un roc hideux, débris des antiques volcans.
Le Destin prit des clous, un marteau, des carcans,
Saisit, pâle et vivant, ce voleur du tonnerre,
Et, joyeux, s'en alla sur le pic centenaire
Le clouer, excitant par son rire moqueur
Le vautour Angleterre à lui ronger le cœur.

Évanouissement d'une splendeur immense !
Du soleil qui se lève à la nuit qui commence,
Toujours l'isolement, l'abandon, la prison :
Un soldat rouge au seuil, la mer à l'horizon.
Des rochers nus, des bois affreux, l'ennui, l'espace,
Des voiles s'enfuyant comme l'espoir qui passe,
Toujours le bruit des flots, toujours le bruit des vents !
Adieu, tente de pourpre aux panaches mouvants,
Adieu, le cheval blanc que César éperonne !
Plus de tambours battant aux champs, plus de couronne,
Plus de rois prosternés dans l'ombre avec terreur,
Plus de manteau traînant sur eux, plus d'empereur !
Napoléon était retombé Bonaparte.
Comme un Romain blessé par la flèche du Parthe,
Saignant, morne, il songeait à Moscou qui brûla.
Un caporal anglais lui disait : halte-là !
Son fils aux mains des rois, sa femme aux bras d'un autre.
Plus vil que le pourceau qui dans l'égout se vautre,
Son sénat, qui l'avait adoré, l'insultait.
Aux bords des mers, à l'heure où la bise se tait,
Sur les escarpements croulant en noirs décombres,
Il marchait, seul, rêveur, captif des vagues sombres,
Sur les monts, sur les flots, sur les cieux, triste et fier,
L'œil encore ébloui des batailles d'hier,
Il laissait sa pensée errer à l'aventure.
Grandeur, gloire, ô néant ! calme de la nature !

Les aigles qui passaient ne le connaissaient pas.
Des rois, ses guichetiers, avaient pris un compas
Et l'avaient enfermé dans un cercle inflexible.
Il expirait. La mort de plus en plus visible
Se levait dans la nuit et croissait à ses yeux.
Comme le froid matin d'un jour mystérieux,
Son âme palpitait, déjà presque échappée.
Un jour enfin il mit sur son lit son épée,
Et se coucha près d'elle et dit : « C'est aujourd'hui ! »
On jeta le manteau de Marengo sur lui.
Les batailles du Nil, du Danube, du Tibre,
Se penchaient sur son front ; il dit : « Me voici libre !
Je suis vainqueur ! Je vois mes aigles accourir ! »
Et comme il retournait sa tête pour mourir,
Il aperçut, un pied dans la maison déserte,
Hudson Lowe guettant par la porte entr'ouverte.
Alors, géant broyé sous le talon des rois,
Il cria : « La mesure est comble cette fois !
Seigneur ! c'est maintenant fini ! Dieu que j'implore,
Vous m'avez châtié ! » — La voix dit : « Pas encore ! »

[V. Hugo, *Les Châtiments*, *L'Expiation*. (*Les Châtiments*, édit. Hetzel, s. d. p., 172-174).]

Dans *les Misérables*, publiés en 1862, nous rencontrons encore un récit de Waterloo, en prose cette fois et d'une longueur immense. Hugo y attribue aussi la défaite à une décision de Dieu : « L'ombre d'une droite énorme se projette sur Waterloo. C'est la journée du Destin. La force au-dessus de l'homme a donné ce jour-là. »

De 1853 à 1855, Villemain publie ses *Souvenirs contemporains*, où il proteste contre le mépris qu'affichait Napoléon Ier pour la vie de ses soldats, mais dont il se trouve bien puni après son retour de l'île d'Elbe.

NAPOLÉON APRÈS LE RETOUR DE L'ILE D'ELBE

Dans la réalité, Napoléon, à travers le prodige apparent de son retour, portait déjà la peine de ce qui avait causé sa première chute et devait précipiter la seconde. Sa puissance militaire n'était plus assez forte ; son armée n'était plus assez nombreuse, assez confiante, assez dévouée. Et, chose étrange ! mais vraie, dans cette révolution toute militaire, dans cet avènement d'empereur romain proclamé par une garde prétorienne, ce qui manquait, c'était le nombre des soldats. Le vainqueur expiait ainsi, dans le triomphe même de son audace, les torts de son ancienne prospérité, son ingrat mépris de la vie des hommes, la négligence meurtrière de ses retraites

et l'immensité de ses pertes, quand les éléments ou les hommes l'avaient vaincu....

Il ne retrouvait plus en proportion suffisante l'équivalent de ces vétérans de Jules César, qui, leur chef mort et leurs bataillons en partie licenciés, avaient donné Rome et l'Empire au jeune neveu, et, pour ainsi dire, au nom seul de l'ancien dictateur. L'armée française, quoiqu'elle eût sans combat, par entraînement et par surprise, transféré la couronne, n'était plus, au 20 mars 1815, maîtresse effective de la nation, pouvant à la fois dominer durablement et la couvrir contre l'étranger, la faire taire et la montrer invincible au dehors : et comme l'armée ne possédait pas la France, Napoléon, même avec l'armée, se sentait faible et contraint de subir deux choses que sa raison supérieure et sa passion despotique détestaient également, les Jacobins et la légalité constitutionnelle. Il s'y résignait toutefois, comptant sans doute étouffer l'une par l'autre, et toutes deux par une prochaine victoire.

C'est là, en effet, que tendirent, dès le premier jour de son rétablissement, tous les efforts de ce puissant génie ; et jamais, dit-on, semblables prodiges d'organisation militaire ne furent opérés, en un si court délai ; mais il est un terme à la force active du plus habile. Napoléon ne pouvait ressusciter ces centaines de milliers d'anciens soldats morts dans les campagnes de Moscou et de Leipsick, sur l'Elbe et sur l'Unstrutt, comme sur la Bérésina, par la guerre seule, comme par la triple agonie du froid, de la contagion et de la guerre. Il ne pouvait remédier à cette pénurie d'hommes, sous laquelle il avait succombé, quinze mois auparavant, dans les glorieuses convulsions de sa lutte, sur le sol de la France.

Il retrouvait des places dégarnies, des arsenaux vides, et à peine 120 000 hommes, déserteurs du drapeau blanc, à ce cri magique de ses proclamations : « Soldats ! la générale bat ; venez joindre votre Empereur et ses aigles tricolores. » Il fallait d'étonnants travaux pour doubler seulement ce nombre, refaire les cadres, accroître l'équipement et ranimer cet ensemble nouveau du feu de la discipline militaire, au lieu de la fièvre des complots anarchiques. C'était aux vétérans dispersés de nos anciennes armées, aux prisonniers revenus de nos anciens désastres que cette recrue soudaine devait être empruntée ; car le temps manquait pour laisser mûrir sur pied, ou même pour moissonner une conscription nouvelle.

(Villemain, *Souvenirs contemporains*. Perrin.)

Qu'il était loin le temps où Chateaubriand pouvait se plaindre (*Mémoires d'Outre-Tombe*), qu'il était difficile de toucher à la gloire napoléonienne sans provoquer des clameurs indignées ! De tous côtés, les écrivains s'en prenaient à ce que Proudhon appelait « la longue conspiration bonapartiste de 1825 à 1852 ».

Le républicain Vaulabelle, quoiqu'il y mît peut-être plus de formes que ses contemporains, portait sur Napoléon des jugements sévères dans son *Histoire des Deux Restaurations*. Le colonel Charras, dans son *Histoire de la Campagne*

de 1815 (Leipzig, 1857; Bruxelles, 1858; Paris, 1898), entreprend de démontrer que Napoléon n'a pas été mal secondé par ses généraux, comme le prétend Thiers, mais que l'affaiblissement de son cerveau est la cause à peu près unique de sa défaite. Pour Charras, le vrai coupable à Waterloo, ce n'est pas Grouchy, mais Napoléon. Charras dit avoir cru d'abord aux affirmations de Napoléon, mais s'être aperçu de leur fausseté matérielle, dès qu'il les eut contrôlées. « Après la lecture de ce livre, écrit-il, l'homme paraîtra peut-être bien diminué ; mais, en revanche, l'armée française paraîtra plus grande, la France moins abaissée. » Charras s'insurge aussi contre ceux qui ont voulu voir en Napoléon le continuateur de la Révolution française, alors qu'il fut en réalité tout le contraire. Du livre de Charras, nous citons la conclusion :

CE QUE LE COLONEL CHARRAS PENSAIT DE NAPOLÉON

Cette terrible fin d'un pareil homme et d'un pareil règne a excité des récriminations bien violentes, des lamentations bien amères, bien éplorées. L'histoire, la poésie, le théâtre, le pamphlet, la littérature, tous les arts y ont trouvé une source intarissable d'inspirations.

Oubliant que l'homme n'avait eu qu'un but : sa propre élévation ; que le règne avait, par deux fois, abouti à la ruine de la France ; négligeant les fautes, les folies, les crimes, ils ont créé une légende à la place de la vérité, montré le martyre là où fut l'expiation ; et grâce à ces imaginations plus ou moins sincères, il est advenu, un jour, que celui qui avait dévasté l'Europe, foulé les peuples, épuisé la France, excité les haines internationales implacables, éteint le flambeau de la Révolution, ramené notre patrie aux institutions, aux abus de la vieille monarchie, que celui-là, disons-nous, a passé pour l'ange libérateur des nationalités, pour le messie du progrès, de la civilisation.

On revient de ces incroyables erreurs, et cela est heureux. On voit dans la fin de Napoléon un châtiment providentiel, une légitime expiation.

Toutes les religions, d'accord en cela avec un sentiment inné chez l'homme, placent dans une autre vie la récompense et la peine assurées des actions humaines. C'est une croyance universelle, tout à la fois consolatrice des justes, des opprimés, et tutélaire des sociétés. Cependant, au spectacle prolongé de la perversité triomphante, cette croyance s'ébranle chez les plus fermes ; et le scepticisme gagne les âmes. Il est donc souverainement bon, souverainement utile que, parfois, au moins, sur cette terre même, ces grands coupables de lèse-nation, de lèse-humanité, ces ambitieux turbulents qui sacrifient les peuples à leur égoïsme, qui les désolent par la conquête, soient précipités des sommets dans les abîmes.

Les plaindre alors, c'est obéir à un faux sentiment de générosité, c'est insulter à la justice céleste, donner encouragement à qui serait tenté de les imiter.

Pour moi, je le dis bien haut, je contemple d'un œil sec Napoléon cloué

sur un rocher au milieu des mers ; je réserve mes larmes pour ceux qui furent victimes de son ambition. Elles ont coulé, quand j'ai foulé les champs où dorment tant de milliers de soldats tombés sous le drapeau de la France, ensevelis ici dans un éphémère triomphe, là dans une trop durable défaite.

Cette défaite pèse encore sur notre patrie ; il ne faut pas se le dissimuler ; car on a vu, on est parvenu à faire voir la France luttant tout entière dans un suprême effort là où n'ont combattu qu'un homme et une armée : un homme dont le génie militaire s'était épuisé dans les excès du despotisme ; une armée restée numériquement faible, dénuée de toutes réserves par suite de lenteurs, d'hésitations inouïes dans l'organisation de la défense, par suite, encore, et surtout, de la duplicité d'une politique odieusement énervante.

Le peuple vit la lutte ; il ne put y prendre part.

(Lieutenant-colonel Charras, *Histoire de la Campagne de 1815*, Bruxelles, Méline, Cans et Cie ; J. Hetzel et Cie, 1858, p. 416-417.)

Le livre fit beaucoup de bruit et, à Cousin qui traitait l'ouvrage de pamphlet calomnieux, le chancelier Pasquier répondit : « Le colonel Charras a dit la vérité. »

Duvergier de Hauranne, un des protestataires contre le coup de force du 2 Décembre, reproche à Napoléon, dans son importante *Histoire du Gouvernement parlementaire en France* (1857-1873), d'avoir violé la constitution et d'avoir substitué des fonctionnaires serviles à des législateurs indépendants : « Une organisation politique qui subordonnait tous les pouvoirs à un seul ; un mécanisme administratif combiné de telle sorte qu'il suffisait de presser un ressort pour que le même mouvement se produisît sur tous les points du territoire ; un corps de fonctionnaires dont les fonctions consistaient uniquement à recevoir, à transmettre, à exécuter des ordres, et qui, dans l'accomplissement passif de leur tâche, n'imaginaient pas qu'aucune responsabilité, morale ou matérielle, pût s'attacher à leurs actes ; enfin des populations façonnées au joug, dociles, habituées à tout attendre du gouvernement et à tout lui donner, véritable matière inerte, aussi incapable d'être un point d'appui qu'un obstacle : voilà la France telle que l'Empire l'avait faite. »

Quinet pouvait donc écrire, sans être taxé d'exagération : « Sans parler des *Mémoires* du Roi Joseph, tous les ouvrages récents, les *Souvenirs* de M. Villemain, l'*Histoire parlementaire* de M. Duvergier de Hauranne, les derniers volumes de M. Thiers, la *Campagne de 1815* par le colonel Charras, aboutissent par des voies différentes à un résultat semblable : la critique formelle du héros, une sorte de révolte contre la tyrannie de sa mémoire ou du moins un besoin manifeste d'échapper aux éblouissements de la renommée. » Et Quinet protestait contre toutes les légendes qui s'étaient greffées sur le nom de Napoléon. « Par exemple, écrit-il, nous répétons à satiété que le 18 Brumaire était nécessaire pour sauver la France de l'invasion étrangère, et nous savons à merveille que la France venait d'être sauvée par la bataille de Zurich. » Mais Quinet, par ses poèmes de 1836, n'avait-il pas été un de ceux qui contribuèrent à développer ces légendes ?

En tout cas, révoqué de son poste au Collège de France en 1852, ainsi que Michelet et Mickiewicz, il brûlait maintenant ce qu'il avait adoré, car, dans sa *Campagne de 1815*, qu'il écrivit en exil, il loua, comme Charras, Ney et Grouchy

aux dépens de l'Empereur, et montra combien César était supérieur à Napoléon, puisqu'il avait, lui, conservé ses conquêtes. Nous citons ici un intéressant passage du livre de Quinet où, avant Taine, — Mme de Staël et Stendhal avaient, il est vrai, quelque peu touché ce point, — il insiste sur les origines italiennes de Napoléon :

NAPOLÉON ET L'EMPIRE D'OCCIDENT

.... Napoléon demeure inexplicable, si l'on ne voit en lui son origine italienne qui a marqué son esprit du sceau des grands Italiens. C'est dans son ascendance florentine, gibeline, qu'il a trouvé cet idéal invétéré chez lui du grand empire gibelin, carlovingien, que ne pouvait lui donner aucune des formes, aucune des magistratures de la Révolution française ou même de la monarchie moderne. Cet empire sans limite, *qui n'est pas même circonscrit par l'Océan*, se trouve au fond de l'esprit de presque tous les hommes importants d'Italie ; cette même pensée s'est naturellement retrouvée et développée dans Napoléon à mesure qu'il s'est vu maître de donner un libre cours à ses fantaisies par l'abdication de la France.

Construire l'empire gibelin, carlovingien, tel qu'il a été rêvé par le génie renaissant de l'Italie, lui conquérir ses frontières imaginaires, faire servir à ce résultat impossible les forces de la Révolution française, voilà quel est devenu le but du grand Italien qui s'est servi du bras de la France. Et, comme cette idée appartient à l'imagination plus qu'à la raison, voilà pourquoi vous voyez cette chose surprenante, une politique si fantasque, si impossible chez un homme d'un si grand calcul ; car cette pensée de l'empire gibelin, universel, étant chez lui une tradition de race, en avait la ténacité ; il lui parut légitime de jouer la fortune de la France pour cette imagination.

Si vous ne vous placez au foyer même de l'esprit de l'Italie, il est impossible de s'expliquer la conception de Napoléon, ce qu'elle a de chimérique pour nous, ce qu'elle avait de saisissant, d'entraînant, d'irrésistible pour lui. La *monarchia del mondo*, cette idée qui se montre chez le moindre chroniqueur italien et fait le fond de la politique de Dante, devient aussi le fond des entreprises de Napoléon; mais, si cette fantaisie ruineuse n'avait pas détruit l'ouvrage du poète, elle ne pouvait manquer de détruire l'ouvrage du conquérant.

Nous ne comprenons pas que Napoléon n'ait pas voulu s'arrêter à telle frontière, écouter tel conseil que la sagesse la plus vulgaire aurait entendu.

1. Notons, chemin faisant, que César eut, lui aussi, beaucoup à souffrir du coup d'État du 2 Décembre. En effet, on attaqua Napoléon III non seulement à travers son oncle, mais à travers César, auquel on reprocha ardemment le passage du Rubicon. Prévost-Paradol, qui, cédant à la mode, avait écrit que Napoléon Ier « avait une intelligence étroite et peu propre à comprendre l'histoire et le temps où il vivait », se montra très sévère pour César dans son Discours de réception à l'Académie Française. Napoléon III, qui avait écrit une *Vie de César*, embarrassa fort le nouvel académicien en lui demandant pourquoi il avait été si dur pour César, alors que, dans un de ses précédents ouvrages, il en parlait tout autrement.

Si nous descendions plus avant dans sa pensée, nous y trouverions l'explication du vertige ; nous nous apercevrions qu'il voyait des yeux de l'esprit cet empire légendaire, qu'il s'était identifié avec cette imagination d'une race d'hommes, et se sentait périr s'il en laissait la moindre partie. Chose étrange ! c'est précisément ce fond chimérique qui a séduit le plus l'imagination des hommes, comme si d'être sacrifiés pour une fumée leur semblait la destinée pour laquelle ils sont faits !

Rien de plus effrayant qu'une idée fausse qui se rend maîtresse d'un grand esprit ; elle y prend des proportions gigantesques. Ce qui fut d'abord entamé dans Napoléon, c'est la politique. Il modela son empire sur l'empire légendaire, non de l'antiquité, mais du moyen âge ; et, comme il avait des barons et des ducs, il voulait aussi avoir des rois vassaux et un pape vassal, ce qui fit que ses conquêtes n'avaient aucune solidité....

Ce qu'il y eut de décisif, c'est que les fausses idées qui altéraient sa politique finirent par altérer ses combinaisons militaires. Dès lors, l'Empereur perdit le général. Et cela se reconnaît dès le commencement des affaires d'Espagne. Quand on voit ces trois ou quatre armées d'Andalousie, du centre, d'Aragon, de Portugal, agir séparément, sans presque aucun lien entre elles, on cherche sans les retrouver les principes des campagnes précédentes ; ils commencent à passer chez l'ennemi. De notre côté, le besoin d'avoir l'air de posséder ce que nous ne possédons pas nous entraîne à occuper toutes les provinces à la fois au risque de n'en garder aucune.

(Edgar Quinet, *Histoire de la Campagne de 1815*. Hachette.)

Celui qui se montra le plus violent et le plus injuste à l'égard de Napoléon Ier (sauf peut-être Barni, dont le *Napoléon*, publié en 1870[1], n'est qu'une énergique diatribe contre le Premier Empire), ce fut Proudhon. Dans une lettre de 1858 qu'a publiée la *Revue napoléonienne*, il le déclare « immonde en tout » et assure qu'il n'est rien de plus qu'un « maître d'armes à dix mille baïonnettes ». Dans ses papiers sur Napoléon, recueillis après sa mort et auxquels il donnait pour épigraphe : *Delebo eum de memoria hominum*, nous notons le passage suivant : « Au total, homme prodigieusement surfait, qui n'a représenté aucun principe, n'en a servi aucun, n'a rien fondé par lui-même, rien su comprendre et qui a poussé la France vers une décadence irréparable, au physique et au moral. »

Erckmann et Chatrian, dans leurs romans, montraient toute l'horreur de la guerre et des levées en masse sous l'Empire.

A l'*Histoire d'un conscrit de 1813*, nous empruntons le passage suivant :

LES GRANDES LEVÉES D'HOMMES

.... On chantait presque tous les mois des *Te Deum* pour quelque nouvelle victoire, et le canon de l'arsenal tirait ses vingt et un coups qui vous faisaient

1. En 1865, Barni avait écrit : *Napoléon et son Historien, M. Thiers.*

trembler le cœur. Dans les huit jours qui suivaient, toutes les familles étaient dans l'inquiétude; les pauvres vieilles femmes surtout attendaient une lettre ; la première qui venait, toute la ville le savait : « Une telle a reçu des nouvelles de Jacques ou de Claude! », et tous couraient pour savoir s'il ne disait rien de leur Joseph ou de leur Jean-Baptiste. Je ne parle pas des promotions ni des actes de décès ; les parents attendaient en pleurant, car ils n'arrivaient pas tout de suite; quelquefois même, ils n'arrivaient jamais, et les pauvres vieux espéraient toujours, pensant : « Peut-être que notre garçon est prisonnier.... Quand la paix sera faite, il reviendra.... Combien sont revenus qu'on croyait morts ! » Seulement la paix ne se faisait jamais : une guerre finie, on en commençait une autre. Il nous manquait toujours quelque chose, soit du côté de la Russie, soit du côté de l'Espagne ou ailleurs ; l'Empereur n'était jamais content.

Souvent, au passage des régiments qui traversaient la ville, — la grande capote retroussée sur les hanches, le sac au dos, les hautes guêtres montant jusqu'aux genoux et le fusil à volonté, allongeant le pas, tantôt couverts de boue, tantôt blancs de poussière, — souvent le père Melchior[1], après avoir regardé ce défilé, me demandait tout rêveur :

« Dis donc, Joseph, combien penses-tu que nous en avons vu passer depuis 1804 ?

— Oh! je ne sais pas, monsieur Goulden, lui disais-je, au moins quatre ou cinq cent mille.

— Oui..., au moins! faisait-il. Et combien en as-tu vu revenir? »

Alors, je comprenais ce qu'il voulait dire et je lui répondais : « Peut-être qu'ils rentrent par Mayence ou par une autre route.... Ça n'est pas possible autrement ! »

Mais il hochait de la tête et disait :

« Ceux que tu n'as pas vu revenir sont morts, comme des centaines et des centaines de mille autres mourront, si le bon Dieu n'a pas pitié de nous, car l'Empereur n'aime que la guerre ! Il a déjà versé plus de sang pour donner des couronnes à ses frères que notre grande Révolution pour gagner les Droits de l'Homme. »

Nous nous remettions à l'ouvrage, et les réflexions de M. Goulden me donnaient terriblement à réfléchir.

Je boitais bien un peu de la jambe gauche, mais tant d'autres avec des défauts avaient reçu leur feuille de route tout de même.

(Erckmann-Chatrian, *Histoire d'un Conscrit de 1813*, Hetzel, édit.)

Le docte Littré lui-même délaissait la philologie pour s'improviser stratégiste et, dans la *Revue positive* (1868-69), traitait avec condescendance le prétendu génie militaire de Napoléon. — Le comte d'Haussonville tournait contre Napoléon

1. Vieil horloger de Phalsbourg.

tous ses lecteurs catholiques en lui reprochant sa brutalité à l'égard du pape et en affirmant que le Concordat tant vanté n'avait été qu'un cadeau dérisoire : « Il est facile, en effet, déclarait-il, d'apercevoir tout ce que le pouvoir civil a gagné à la transaction de 1801. Celui qui le représentait alors avec un éclat incomparable s'y est incontestablement attribué la part du lion. Les bénéfices que l'Église s'y est ménagés nous semblent plus douteux. »

En 1867, Lanfrey publiait le premier volume d'une longue *Histoire de Napoléon Ier*, qu'il n'eut pas le temps de terminer complètement et que les républicains considéraient comme la contre-partie de l'*Histoire* de Thiers, comme le récit véridique de tous les crimes et de toutes les erreurs de Napoléon Ier. Nous citons ici un des fragments les plus caractéristiques, celui qui raconte l'assassinat du duc d'Enghien.

ASSASSINAT DU DUC D'ENGHIEN

Tel fut ce guet-apens, un des plus lâches qui aient été commis dans tous les temps ! A en croire les apologies de ceux qui ont pris part à son exécution, personne n'en serait responsable, et la fatalité seule aurait commis le crime. A tous les hasards malheureux qu'ils ont découverts après coup dans ce triste événement, il faudrait en ajouter un dernier plus lamentable encore et qui aurait seul perdu le prince. Réal, chargé de l'interroger, aurait ouvert trop tard le message qui lui confiait cette mission, et il ne serait arrivé à Vincennes qu'après l'exécution. Mais, si Réal avait dû faire l'interrogatoire, comment Murat, qui maudissait son rôle dans cette circonstance, aurait-il pris sur lui d'en charger le capitaine Dautancourt? Et si Réal est accouru à Vincennes, comment écrit-il à Hullin deux lettres successives dans la matinée pour le prier de lui envoyer le jugement et les interrogatoires ? Jamais plus misérables subterfuges n'ont été imaginés pour dérober des coupables au juste mépris de l'histoire. Il faut mettre sur la même ligne le récit de Savary au sujet de l'accueil que lui fait Bonaparte lorsqu'il vient à la Malmaison rendre compte de sa mission : « Il m'écoute avec *la plus grande surprise*.... Il me fixe avec des yeux de lynx. « Il y a là, dit-il, quelque chose « qui me passe.... » Le jugement ne devait avoir lieu qu'après que Réal aurait *interrogé le prisonnier sur un point qu'il nous importe d'éclaircir*.... Voilà un crime et qui ne mène à rien ! » Le point à *éclaircir*, c'était encore la question de l'identité du duc avec le personnage mystérieux, *chauve, blond, de taille médiocre* ! Quand on pense que de si imprudentes inventions ont été acceptées par toute une génération, on se demande si le mensonge n'a pas lui-même une saveur et un attrait si irrésistibles pour les appétits vulgaires que la vérité ne peut plus leur paraître que répulsive. Non, il n'y a eu dans la catastrophe de Vincennes ni hasard, ni confusion, ni méprise ; tout y a été conçu, prémédité, combiné avec un soin d'artiste, et il faut avoir perdu le sens à force de prévention pour accepter les fables accréditées par le criminel lui-même. Comment l'homme qu'on voit dans sa *Corres-*

pondance si minutieux, si attentif aux plus imperceptibles détails, si pénétrant et si inquisitif lorsqu'il s'agit des agents les plus insignifiants de la conspiration, l'homme qui dictait lui-même les interrogatoires et dirigeait toutes les poursuites contre le prévenu Querelle ou la femme Pocheton, aurait-il pu devenir, du jour au lendemain, le jouet des quiproquos, des distractions et des bévues énormes qu'on lui prête lorsqu'il s'agit d'un Bourbon ou d'un Condé? Comment admettre qu'un esprit si clairvoyant, un caractère si entier et si absolu n'ait plus été en cette circonstance critique qu'un docile mannequin dans la main de Talleyrand? Non, en dépit des falsifications et des mensonges, en dépid'une hypocrisie plus odieuse que le crime lui-même, il ne lui sera pas donné d'échapper à la responsabilité de l'acte où il a mis le plus de calcul ; l'œuvre restera sienne devant Dieu et devant les hommes, et l'histoire n'admettra pas même en sa faveur ce partage d'ignominie que créent les complicités au bénéfice du coupable, car, dans le meurtre du duc d'Enghien, il y a eu un auteur principal et des instruments ; il n'y a pas eu de complices.

La nouvelle de l'exécution du duc d'Enghien ne fut connue à Paris que dans la soirée du 21 mars ; elle y produisit l'impression la plus sinistre. C'était en effet la terreur, mais la terreur au profit d'un seul homme, la terreur moins le fanatisme, la terreur moins la publicité et le grand jour, car tout dans cette ignoble tragédie s'était passé de nuit, l'arrestation, le jugement, l'exécution. Cependant l'opinion publique, dépourvue de tout moyen d'exprimer sa réprobation, resta forcément muette, et la sensation fut passagère. Les hommes sont si peu capables de consistance, même dans la haine, que, moins de trente mois après le meurtre, ceux qu'il avait le plus indignés pétitionnaient auprès du meurtrier pour obtenir quelque place dans ses antichambres.

Il n'y eut qu'une seule protestation, celle de Chateaubriand, qui donna sa démission de chargé d'affaires auprès de la république du Valais. Fourcroy reçut un discours de clôture tout rédigé qu'il se hâta d'aller prononcer au Corps législatif pour congédier cette assemblée. Bonaparte vint en personne au Conseil d'État et s'y livra à un de ces monologues dans lesquels il semblait prendre à partie un interlocuteur imaginaire, comme s'il eût senti tout ce que le silence général cachait de réprobation : « La population de Paris n'étant qu'un ramas de badauds... elle avait toujours fait le malheur de la France !... Quant à l'opinion publique, il fallait respecter ses jugements, mais mépriser ses caprices.... Au reste, il avait cinquante mille hommes pour faire respecter la volonté de la nation. » Il entra ensuite dans des explications sans fin que personne ne lui demandait ; puis comme irrité du mutisme obstiné qu'il trouvait autour de lui, il leva brusquement la séance. Les journaux eurent l'ordre de se taire. *Le Moniteur* eut ce jour-là et le lendemain, 22 mars, une physionomie à part, pleine de mystère, de douceur et de componction. Le 21 mars, il débutait par une lettre du pape

Pie VII *à son très cher fils en Jésus-Christ Napoléon Bonaparte* au sujet de
églises d'Allemagne, témoignage d'affection précieux à faire valoir auprè
des âmes pieuses dans ces circonstances difficiles. Il ne contenait pas u
mot au sujet du tragique événement qui était dans toutes les bouches. Un
courte note apprenait toutefois au public l'existence de rassemblement
d'émigrés sur la rive droite du Rhin, « *encombrée* de ces nouveaux légion
naires ». Sans nommer le duc d'Enghien, elle disait « qu'un prince Bourbon
avec son état-major et quelques bureaux, était fixé sur ce point, d'où il diri
geait le mouvement ». Honteux mensonge, calculé pour préparer l'opinion
car on avait depuis plusieurs jours la liste nominative des huit personne
parfaitement inoffensives qui se trouvaient auprès du prince, et il fallai
une singulière audace pour les transformer en un état-major et en bureau
d'enrôlement. Le lendemain 22 mars, c'est encore par une pièce de la piét
la plus édifiante que débute le journal officiel ; il est de plus en plus confi
en dévotion. Cette fois, c'est l'évêque de Coutances qui vient se porte
garant des sentiments religieux du Premier Consul. Au milieu d'une mess
solennelle demandée par les vétérans pour remercier Dieu de la découvert
de la conspiration, l'évêque a proposé en exemple à ces militaires la fo
exaltée du nouveau Constantin : « Soldats, leur a-t-il dit, ne l'oubliez jamai
ce Dieu devant qui on l'a vu dans la cathédrale de Milan courber son fron
couronné par la victoire, etc. » Après ce prélude plein d'édification et à l
suite des nouvelles du jour, à la place la moins apparente de la feuille officielle
on trouve un document qui semble rejeté là comme quelque pièce histo
rique, insignifiante, sans préparation ni réflexion, ni rien qui attire les yeux
c'est le jugement de la commission militaire contre le *nommé* Louis-Antoine-
Henri de Bourbon, duc d'Enghien. Et pour achever de caractériser tout
ce qu'il y avait eu de perfidie et de préméditation dans cet arrangement
ce jugement même était un *faux*. L'arrêt original porté à la Malmaison
par Réal avait paru trop brutal dans son éloquente brièveté, et l'on y avait
rétabli quelques formules et quelques semblants de formes judiciaires.

L'émotion produite par la mort du duc d'Enghien commençait à peine
à se calmer, lorsque, le 6 avril, on apprit que le général Pichegru avait été
trouvé étranglé dans sa prison.

(Lanfrey, *Histoire de Napoléon Ier*, 8e éd., t. III. Fasquelle.)

Napoléon III s'efforçait cependant de maintenir le culte napoléonien. Il inter-
disait les livres français et étrangers où la mémoire de son oncle était outragée.
Il encourageait la représentation des pièces napoléoniennes. Le 25 décembre 1851,
on jouait au Théâtre National *Bonaparte en Égypte*; en 1852, à l'Ambigu, *le Mémo-
rial de Sainte-Hélène*, où l'on voyait Napoléon torturé par Hudson Lowe. En 1855
et aussi en 1867, Déjazet reprit avec un grand succès *Bonaparte à l'Ecole de Brienne*;
au Châtelet, en 1863, d'Ennery fit représenter *Marengo*. En 1855, le républicain
Paul Meurice vit même une de ses pièces devenir, malgré lui, un prétexte à mani-

testations napoléoniennes. Il avait écrit pour un directeur de théâtre une pièce intitulée *Paris* et qui racontait toute l'histoire d'une famille depuis ses origines (au temps des Gaulois) jusqu'au Premier Empire non compris. Le Comité de censure refusa d'autoriser la représentation si l'histoire de la famille n'était pas poussée un peu plus loin. Meurice s'y refusa obstinément. Mais le directeur, qui ne voulait pas perdre les 128 000 francs dépensés en décors et en costumes, ajouta une scène de son cru, où Napoléon Ier distribuait des aigles à ses troupes au Champ de Mars. Meurice intenta au directeur trop accommodant un procès, qu'il perdit d'ailleurs, mais qui lui permit, devant ses amis, de dégager toute sa responsabilité.

Comme son oncle, Napoléon III essayait de parler à l'imagination française. En 1857, il créait la médaille de Sainte-Hélène ; chaque année, au 5 mai, les vétérans, avec son approbation, se rendaient en pèlerinage à la Colonne. Il adressait deux vases de Sèvres à Théophile Gautier pour le remercier de quelques vers élogieux pour son oncle et pour lui. Il décidait enfin, pensant ainsi servir la mémoire du grand homme, de faire publier les énormes volumes de sa *Correspondance*, qui parut de 1858 à 1869. Mais l'effet ne fut pas aussi bon que Napoléon III l'avait désiré. Les messages de l'Empereur furent souvent taxés de froide cruauté et de despotisme. Et surtout on reprocha à la commission de n'avoir point voulu tout publier, d'autant plus qu'un conflit s'était élevé à ce sujet entre le président de la commission, le prince Napoléon, second fils de Jérôme, d'une part et, de l'autre côté, le maréchal Vaillant et Prosper Mérimée, qui demandaient la publication intégrale. Le prince Napoléon reprocha à Mérimée de tenir particulièrement à ce qu'on publiât les lettres intimes et un peu scabreuses : lui, affirmait-il, voulait publier la correspondance telle que Napoléon Ier l'eût publiée, s'il avait choisi de le faire. Le maréchal Vaillant et Mérimée durent démissionner, mais on imagine le parti que purent en tirer les adversaires du régime. Trente mille lettres environ avaient été retranchées ; elles ont été publiées depuis.

A l'étranger, la gloire de Napoléon subissait moins de fluctuations qu'en France ; mais on ne rencontre point, alors, d'œuvre marquante en son honneur. Tolstoï parle longuement de lui dans *la Guerre et la Paix*, mais c'est pour dire la vanité de la gloire militaire et l'insignifiance d'un homme même génial comme Napoléon vis-à-vis de la Puissance divine.

Nous donnons ci-dessous un passage qui illustre cette attitude de Tolstoï à l'égard de Napoléon.

LE RHUME DE NAPOLÉON A BORODINO

Plusieurs historiens assurent que, si les Français ont été battus à Borodino, c'est parce que Napoléon souffrit ce jour-là d'un gros rhume. Sans ce rhume, ses combinaisons eussent été marquées au sceau du génie pendant la bataille, la Russie eût été perdue et la face du monde changée ! Cette conclusion est d'une logique incontestable pour les écrivains qui soutiennent que la Russie s'est transformée par la seule volonté de Pierre le Grand, que la République française s'est métamorphosée en empire et que les armées françaises sont entrées en Russie, également par la seule volonté de Napoléon. S'il avait dépendu de lui de livrer ou de ne pas livrer la bataille de Borodino, de prendre ou de ne pas prendre telle décision, il serait évident en ce cas que le rhume, qui aurait paralysé son action, eût été la cause du

salut de la Russie et que le valet de chambre qui oublia, le 25, de lui donner une chaussure imperméable eût été notre sauveur ! Dans cet ordre d'idées, cette conclusion est aussi plausible que celle qu'en manière de plaisanterie Voltaire tire de la Saint-Barthélemy, due, dit-il, à un dérangement d'estomac de Charles IX. Mais, pour ceux qui n'admettent pas cette manière de raisonner, cette réflexion est tout bonnement absurde et contraire en tous points à toute logique humaine. A la question de savoir quelle est la raison d'être des faits historiques, il nous paraît bien plus simple de répondre que la marche des événements de ce monde est arrêtée d'avance et dépend de la coïncidence de toutes les volontés de ceux qui participent aux événements et que celle des Napoléons n'y a qu'une influence extérieure et apparente.

Quelque étrange que paraisse à première vue de supposer que la Saint-Barthélemy, voulue et commandée par Charles IX, n'ait pas été le fait de sa volonté et que le carnage de Borodino, qui a coûté 80 000 hommes, n'ait pas été réellement ordonné par Napoléon, bien qu'il eût pris toutes les dispositions à cet effet, la dignité humaine, en me démontrant que chacun de nous est homme au même degré que Napoléon, autorise cette solution, confirmée à plusieurs reprises par les recherches des historiens. Le jour de la bataille de Borodino, Napoléon n'a ni visé ni tué personne ; tout fut fait par ses soldats, qui tuèrent leurs ennemis, non en conséquence de ses ordres mais en obéissant à leur propre impulsion. Toute l'armée, Français, Allemands, Italiens, Polonais, affamés, déguenillés, fatigués par les marches qu'ils venaient de faire, sentait, en face de cette autre armée qui lui barrait le passage, que le vin était tiré et qu'il fallait le boire ! Si Napoléon leur avait défendu de se battre contre les Russes, ils l'auraient égorgé et se seraient battus quand même parce que c'était devenu inévitable !

A la lecture de la proclamation de Napoléon, qui leur promettait comme compensation aux souffrances et à la mort que la postérité dirait d'eux : « qu'eux aussi avaient pris part à la grande bataille de la Moskowa », ils avaient répondu par le cri de : « Vive l'Empereur ! » comme ils l'avaient déjà fait devant le portrait de l'enfant [1] qui jouait au bilboquet avec la boule du monde, comme ils l'avaient acclamé à chaque non-sens qu'il avait dit. Ils n'avaient donc plus qu'une chose à faire, répéter : « Vive l'Empereur ! » et aller se battre pour gagner la nourriture et le repos qui, une fois vainqueurs, les attendaient à Moscou. Ils ne tuaient donc pas leurs semblables en vertu des ordres de leur maître ; Napoléon lui-même n'était pour rien dans la direction de la bataille, puisque aucune de ses dispositions n'a été exécutée et qu'il ignorait ce qui se passait. Ainsi donc, la question de savoir d'une manière précise si Napoléon avait ou non un rhume à ce moment-là n'a pas plus d'importance dans l'histoire que le rhume du dernier soldat du train.

1. Le Roi de Rome.

Les historiens attribuent encore à ce rhume légendaire la faiblesse de ses dispositions qui, selon nous, étaient au contraire mieux prises que celles qui lui avaient fait gagner d'autres batailles ; elles paraissent inférieures aujourd'hui, parce que la bataille de Borodino fut la première que perdit Napoléon. Les combinaisons les plus profondes et les plus ingénieuses semblent toujours mauvaises et donnent prise aux critiques savantes des tacticiens, lorsqu'elles n'ont pas amené la victoire, et *vice versa*. Les dispositions de Weirother à la bataille d'Austerlitz étaient le modèle de la perfection en ce genre, et cependant on les a désapprouvées à cause même de cette perfection et de leur minutie.

Napoléon à Borodino avait joué son rôle de représentant du pouvoir aussi bien et même mieux que dans ses autres batailles. Il s'en était tenu aux mesures les plus sages. Aucune confusion, aucune contradiction ne peut lui être imputée ; il n'a pas perdu la tête, il n'a pas fui du champ de bataille, et son tact et sa grande expérience contribuèrent au contraire à lui faire remplir avec calme et dignité le personnage de chef suprême qui semblait lui être attribué dans cette sanglante tragédie.

(Tolstoï, *La Guerre et la Paix*. Hachette, vol. III, p. 35, 36, 37.)

Pour trouver alors un passage vraiment spontané, où revive l'enthousiasme des anciens grognards pour Bonaparte, il faut le demander au poète Mistral, qui, en 1868, écrivait sur *le Tambour d'Arcole* [1] le magnifique poème provençal dont voici la traduction :

LE TAMBOUR D'ARCOLE

I

PROLOGUE

« Allons ! enfants de la patrie ! » — chantaient les beaux régiments : — Provençaux, Champenois, et Flamands et Bretons, — tous camarades, sous les Trois Couleurs, au pas, — terribles, soulevaient la poussière — et marchaient contre l'Autriche.

Éclair formidable déchirant le ciel sombre ! — Les peuples de la France, ayant de leur sueur — trempé, qui plus, qui moins, les vignes du terroir, — s'étaient dit : « Le raisin est mûr ; debout, frères ! — Faisons-le fermenter dans la même cuve : le vin nouveau sera plus corsé et se conservera ! »

Et en avant le feu ! que tout s'embrase ! — En avant la vendange à pleins barils !... Puis tour à tour ils avaient bu le vin de Crau — à la gourde

1. A Cadenet (Vaucluse), on a érigé une statue au Tambour d'Arcole, qui était né dans ce village.

unitaire et puis prenant du champ, — autour de l'Arbre libéral, — ils avaient, ivres, dansé le branle.

Or voyant cette effervescence, voyant ce débordement — de moût, de jeune sève, de vie, d'enthousiasme, — les voisins allemands, les buveurs de bière, — avec leurs princes blonds passèrent la rivière... — Mais pour mettre dans l'ordre ces hommes enivrés, — ils trouvèrent, dit-on, assez de gerbes à lier !

II

LA BATAILLE

A l'armée d'Italie — est un petit tambour — qui pour la République — frétille d'amour.

C'est un ver de terre — sorti de Cadenet — mais à cette heure vont en guerre — les grands et les nains.

Ils marchent droits comme des lis; le monde est stupéfait, le monde est tout contre eux, — mais ils ont la liberté !

Les chamades sonnent ; — les corbeaux ont faim... — Armée contre armée — se vont à la rencontre.

Les rivières, les montagnes — viennent les séparer ; — Oh ! mais le pont d'Arcole — aujourd'hui les réunira.

Par quatre coulevrines — le pont est défendu; oh! mais dans les poitrines — il y a un cœur qui leur répond.

Aïe ! la première file — qui veut passer le fleuve — plongé, abattue tout entière, — dans la foudre et l'éclair....

La seconde brigade, — qui paraît sur le pont, — aïe ! aïe ! broyée, — vient accroître les morts.

Splendide, Bonaparte — saisissant le drapeau : — « Qu'on enlève ce pont ! » dit-il. Et l'épée haute :

« Grenadiers, en avant ! » — Les plus forts baissent la tête, — et sombres, se laissent — insulter par le sort.

Donc, héroïque France, — tes fils aujourd'hui lâcheront pied, — tes fils, ô République, — épouvante des tyrans !

BONAPARTE A ARCOLE

par Gros.

MUSÉE DE VERSAILLES

Non! un enfant de troupe, — perdu dans la fournaise, — un enfant, voyez, se courbe, — ardent, sur son tambour.

Effaré, l'âme en fête, — battant, battant le rappel, — il court se mettre à la tête, — devant le général....

Ce n'est qu'une fauvette, — pauvret ! mais son tambour — terrible parle, et parle — de liberté, d'honneur ;

En colère, en furie, — il parle des vieillards, des fils, — il parle de la patrie — et fait dresser les cheveux.

Et beaux jouvenceaux qui sanglotent — et pleurent soudain, — et vieux soldats qui grognent — sous leurs catogans.

Battant, battant la charge, — ensemble il les fait bondir, — il les pousse, il les lance, — pêle-mêle, interdits :

Dans la sombre bordée — qui tonne sur le front, — l'armée s'engouffre, — en désordre, toute de front ;

Avec le sang qui fume, — les cris, les râles, — la poudre qui s'allume, — la mort, le tourbillon,

Au chant de *la Marseillaise*, — au chant de la liberté — par l'armée française — le pont est emporté.

III

LE PANTHÉON

Ah ! le petit tambour eut du succès ! — Devant toute l'armée, en plein soleil, — pour étoiler son front d'un rayon de gloire, — l'illustre général lui donna vite — deux baguettes d'honneur, d'or et d'ivoire, et le certificat dans un tableau.

Partout, dans les journaux, dans les écoles, — on le cita pour modèle et pour leçon ; son nom franchit la mer et les montagnes, — presque jumeau avec celui des plus grands, — et même, du petit Tambour d'Arcole, — on en fit des images et des chansons.

Puis triomphalement l'ère martiale, — au ronflement des canons, se déploya ; — du Tage ensoleillé aux mers de glace, — l'Aigle sur les nations

plana éblouissante, — et dans les splendeurs impériales — l'étoile du tambour s'évanouit.

Puis il passa de l'eau au Rhône, et de l'eau au Rhône ; — l'Empire prodigieux s'écroula tout à coup — (qui veut tout avaler doit en pâtir) ; — il passa, il passa des rois, petits et grands. — Et le tambour nagea, coque de noix, — sur l'engloutissement des souverains....

Or, à Paris, un jour qu'il se promenait, — couvert de cicatrices, perclus, les cheveux gris, car il était vieux, — et que songeur, en lui-même, il repassait — son jeune temps, sa gloire et son désarroi : — Quatre-vingt-neuf, ce débordement de sève, — la République en branle, la mort du Roi ;

De notre Mirabeau la voix tonnante — et montant sur Paris les Marseillais — et les clameurs de la Révolution, — et la levée en masse ; et les Anglais, — les Allemands, les Russes, pêle-mêle, — secoués, repoussés tous à la fois ;

Lui-même par le bruit, le son en flamme, — le frémissement vaillant de son tambour, — faisant, Patrie, entendre ton rugissement — et s'abreuver les hommes à ta saveur, — faisant chanter les âmes dans l'enthousiasme et tressaillir les cœurs dans ton flamboiement !

Oubliant la langueur de l'amour, — pour aimer son pays à corps perdu ; ses compagnons de guerre, à la victoire, — au comble des honneurs conduit par lui : — Masséna le Niçois taillant l'histoire et Lannes le Gascon devenant duc ;

Roi de Suède, là-haut, Jean Bernadotte, — roi de Naples, Murat le Cahorsin, — Bonaparte empereur, de sa botte — foulant nations et rois comme raisins ; et le pauvre tambour, après la fête, — tambour comme devant.... Ainsi vont les choses !

Et puis l'oubli, la vieillesse amère, — l'éternelle abnégation d'où naît le dégoût, — et la gamelle enfin, comme les moines, — avec la solitude et le découragement.... — « Oh ! cria-t-il soudain, la gloire ! songe, — et folle ivresse, et vain décor !

« Qu'il valait mieux, dit-il, laisser la guerre, — et sur les bords de la Durance, à Cadenet — aller tranquillement bêcher la terre, — et me procurer femme et enfants, — comme tant d'autres font, là-bas, où était — le nid, la paix de Dieu, quand j'étais jouvenceau ! »

Là, une larme mouilla la joue — du vieux conscrit. — Pourtant, chemin faisant — dans les longues rues à parois hautes — et dans le va-et-vient bruyant de Paris, — il était arrivé lentement, l'âme malade, — au pied du Panthéon éblouissant.

Par là-haut dans les airs, sainte Marie ! — dans le fronton géant tout neuf alors — ressortaient des statues symétriques ; — et sur la frise, des lettres d'or — portaient : *Aux grands hommes la patrie reconnaissante !* Ce que c'est que le sort !

« — Tambour, hausse la tête ! lui crie un passant.... — Celui qui est là-haut, l'as-tu vu ? » — Vers le temple qui se dressait magnifique — le vieillard leva son front ébloui.... — A ce moment, le soleil joyeux secouait — sa chevelure d'or sur tout Paris ravi....

Quand le soldat vit avec sa coupole — s'élever dans le ciel le Panthéon, — et qu'avec son tambour en bandoulière, — il se reconnut, lui, l'enfant d'Arcole, — là-haut, tout à côté du grand Napoléon.

Ivre de sa folie première, en se voyant si haut, en plein relief, sur les ans, sur les nues, sur les orages, — dans la gloire, l'azur et le soleil, — il sentit en son cœur un doux gonflement, — et raide mort tomba sur le carreau.

24 juin 1868.

(Mistral, *Les Iles d'or*. Ed. Lemerre, 1889, p. 53-69.)

CHAPITRE II

LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE JUSQU'EN 1887

LES MÉMOIRES DE Mme DE RÉMUSAT. || TAINE CONTRE NAPOLÉON (*Les trois Atlas de Napoléon. Le mal que Napoléon a fait à la France*). || LES CAHIERS DU CAPITAINE COIGNET. || COPPÉE (*Le Grognard*). || LES MÉMOIRES DE METTERNICH. || NIETZSCHE (*Napoléon « bon Européen »*). || SEELEY (*L'Œuvre de Napoléon*).

La chute du Second Empire au milieu des désastres de 1870 n'augmenta pas la popularité de Napoléon Ier, qu'on rendit responsable des fautes de son neveu. Ce ne furent plus seulement les écrivains, mais les hommes du peuple eux-mêmes qui décrièrent Napoléon Ier. Les Communards firent ce que les Alliés, en 1814, avaient estimé sacrilège ; ils jetèrent bas la colonne Vendôme sur la proposition de Félix Pyat. Le renversement de la colonne fut fixé au 5 mai 1871, date anniversaire de la mort de Napoléon ; mais l'entrepreneur ne fut pas prêt à temps, et ce fut le 16 mai seulement que la colonne vint s'abîmer sur un lit de fumier.

Le général Jung se demandait comment Napoléon avait « volé » sa réputation de grand général.

Michelet, dans son *Histoire du XIXe siècle*, attaqua Napoléon avec la fougue qui lui était coutumière. Pour lui, la bataille d'Eylau n'est qu'une boucherie, et Napoléon, alors, n'échappa que par miracle à une défaite bien due à son imprévoyance. Pour Napoléon à Sainte-Hélène, Michelet n'éprouve que de la haine, et il ne cache point qu'il lui en veut surtout d'avoir été la cause lointaine mais directe de l'arrivée au pouvoir de Napoléon III et ainsi de la guerre franco-allemande : « Par une maladresse insigne, on le logea à Sainte-Hélène, de manière que, de ces tréteaux si haut placés, le fourbe pût faire un Caucase, abusant de la pitié publique et préparant, à force de mensonges, une seconde répétition sanglante de tous les malheurs de l'Empire. »

En 1879, commença la publication des *Mémoires de Mme de Rémusat*, qui témoignaient d'un ardent parti pris contre l'Empereur. Paul de Rémusat, son petit-fils, écrivait dans la préface : « Les désastres que Napoléon III a attirés sur la France en 1870 ont rappelé que l'autre empereur avait commencé cette œuvre funeste et peu s'en faut qu'une malédiction générale ne vienne sur les lèvres à ce nom de Bonaparte prononcé naguère avec un respectueux enthousiasme. » Il défendait sa grand'mère du reproche d'ingratitude que d'aucuns lui avaient adressé. « Mme de Rémusat, disait-il, a été enthousiaste et enivrée par le génie ; puis elle a peu à peu repris son jugement et son sang-froid soit à la lueur des événements, soit au contact des caractères et des personnes. » A côté de cette préface en figurait une autre que le fils de Mme de Rémusat avait, lui, écrite en 1857, et où il exprimait à peu près les mêmes idées : « Lors même, disait-il, que la restauration impé-

riale à laquelle nous assistons... n'aurait pas un long avenir... je soupçonne que, soit équité, soit orgueil, soit faiblesse, soit illusion, la France prise en masse entretiendra assez constamment de Napoléon une opinion un peu exaltée qui se prêtera mal au libre examen de la politique et de la philosophie.... Par une sympathie un peu puérile.... la nation a presque toujours refusé de lui imputer les maux affreux qu'il a attirés sur elle.... Il lui a paru comme la plus touchante et la plus noble victime des calamités dont il a été l'auteur. »

Le livre de Mme de Rémusat était un ardent réquisitoire contre l'Empereur. « Je sue, disait-elle, dans une de ses lettres, à chercher des occasions de louer. Mais cet homme a été si *assommateur* de la vertu et nous étions si abaissés que, bien souvent, le découragement prend à mon âme et le cri de la vérité me pousse. » Ce qu'elle semble surtout lui reprocher, c'est sa haine des hommes supérieurs qui auraient pu l'éclipser aux yeux de ses sujets.

Cependant, petit à petit, beaucoup recommençaient à admirer Napoléon, maintenant que l'ombre de l'empire n'était plus au-dessus des têtes. Beaucoup, parmi les meilleurs républicains, se rendaient compte que, dans leur haine pour Napoléon III, ils s'étaient montrés injustes à l'égard de Napoléon Ier. Dès 1871, Gambetta avouait son admiration pour Napoléon orateur ; dans une Commission de la Chambre, il disait peu après son admiration pour Napoléon stratégiste. Il est vrai que, comme nous le révèle M. Georges Barral, Gambetta redoutait de laisser connaître sa vénération au grand public. Il n'en reste pas moins que, pour Gambetta, Napoléon « a fait la France, malgré tout, incomparablement belle et puissante, belle d'une splendeur qui ne périra pas, malgré ses défaites, puissante d'une souveraineté qu'elle retrouvera, malgré ses mutilations temporaires [1] ».

La publication des *Mémoires* de Mme de Rémusat souleva des indignations inattendues, et on colporta le mot du vaudevilliste Siraudin : « Je n'aime pas les domestiques qui disent du mal de leurs maîtres. »

En 1876, parut l'ouvrage posthume de Stendhal : *la Vie de Napoléon*, qui commença de réveiller le napoléonisme endormi. Stendhal, dans son Préambule, disait « éprouver une sorte de sentiment religieux en entreprenant un pareil sujet ». Il y appelait Napoléon « l'homme le plus étonnant qui ait paru depuis Alexandre ».

C'est en 1887 que se place une des attaques les plus sensationnelles contre Napoléon : celle de Taine qui, après avoir montré les dangers de la centralisation monarchiste et de la centralisation républicaine, s'en prit à la centralisation la plus absolue de toutes, celle de l'Empire.

Pour attaquer Napoléon, tous les moyens lui furent bons ; esclave de sa théorie des races, il fit de Napoléon, tout en lui accordant un immense génie, un condottiere italien, un monstre machiavélique ; puisant presque uniquement les passages les plus hostiles dans les mémoires les moins favorables, il composa, en un style très chatoyant et avec une apparente rigueur scientifique, un portrait de Napoléon dont nous donnons ici deux extraits.

LES TROIS ATLAS DE NAPOLÉON

Tâchons de nous figurer un instant l'étendue et le contenu de cette intelligence ; probablement il faudrait remonter jusqu'à César pour en découvrir une égale ; mais, faute de documents, on n'a, de César, que des

1. Voir *Georges Barral et sa conversation avec Gambetta*. Préface aux *Allocutions et Proclamations militaires de Napoléon Ier*, Flammarion.

linéaments généraux, un contour sommaire ; de Napoléon, outre la silhouette d'ensemble, nous avons le détail des traits. Lisons, jour par jour, puis chapitre par chapitre, sa correspondance, par exemple en 1806, après sa bataille d'Austerlitz, ou mieux encore en 1809, depuis son retour d'Espagne jusqu'à la paix de Vienne ; quelle que soit notre insuffisance technique, nous comprendrons que son esprit, par sa compréhension et sa plénitude, déborde au delà de toutes les proportions connues ou même croyables. — Il y a trois atlas principaux en lui, à demeure, chacun d'eux composé « d'une vingtaine de gros livrets » distincts et perpétuellement tenus à jour. — Le premier est militaire et forme un recueil énorme de cartes topographiques aussi minutieuses que celles d'un état-major, avec le plan circonstancié de toutes les places fortes, avec la désignation spécifique et la distribution locale de toutes les forces de terre et de mer : équipages, régiments, batteries, arsenaux, magasins, ressources actuelles et futures en hommes, chevaux, voitures, armes, munitions, vivres et vêtements. — Le second, qui est civil, ressemble à ces gros volumes, où, chaque année, nous lisons aujourd'hui l'état du budget, et comprend, d'abord les innombrables articles de la recette et de la dépense ordinaire et extraordinaire, impôts à l'intérieur, contributions à l'étranger, produit des domaines en France et hors de France, service de la dette, des pensions, des travaux publics et du reste, ensuite toute la statistique administrative, la hiérarchie des fonctions et des fonctionnaires, sénateurs, députés, ministres, préfets, évêques, professeurs, juges et leurs sous-ordres, chacun dans sa résidence, avec son rang, ses attributions et ses appointements. — Le troisième est un gigantesque dictionnaire biographique et moral, où, comme en un casier de haute police, chaque individu notable, chaque groupe local, chaque classe professionnelle ou sociale, et même chaque peuple a sa fiche, avec l'indication abréviative de sa situation, de ses besoins, de ses antécédents, partant de son caractère prouvé, de ses dispositions éventuelles et de sa conduite probable. — Toute fiche, carte ou feuillet a son résumé ; tous ces résumés partiels, méthodiquement classés, aboutissent à des totaux, et les totaux des trois atlas se combinent pour fournir à leur possesseur la mesure de sa force disponible. — Or, en 1809, si grossis que soient les trois atlas, ils sont imprimés en entier dans l'esprit de Napoléon : il en sait non seulement le résumé total et les résumés partiels, mais aussi les derniers détails ; il y lit couramment et à toute heure ; il perçoit en bloc et par le menu les diverses nations qu'il gouverne directement ou par autrui, c'est-à-dire soixante millions d'hommes, les diverses contrées qu'il a conquises ou parcourues, c'est-à-dire soixante-dix mille lieues carrées, d'abord la France accrue de la Belgique et du Piémont, ensuite l'Espagne d'où il revient et où il a mis son frère Joseph ; l'Italie du Sud où, après Joseph, il a mis Murat ; l'Italie du centre, où il occupe Rome ; l'Italie du Nord, où Eugène est son délégué ; la Dalmatie et l'Istrie, qu'il a jointes à son empire ; l'Autriche, qu'il envahit

pour la seconde fois ; la Confédération du Rhin, qu'il a faite et qu'il dirige ; la Westphalie et la Hollande, où ses frères ne sont que ses lieutenants ; la Prusse, qu'il a soumise, qu'il a mutilée, qu'il exploite et dont il détient encore les plus fortes places ; ajoutez un dernier tableau intérieur, celui qui lui représente les mers du Nord, l'Atlantique et la Méditerranée, toutes les escadres du continent, au large et dans les ports, depuis Dantzig jusqu'à Flessingue et Bayonne, depuis Cadix jusqu'à Toulon et Gaëte, depuis Tarente jusqu'à Venise, Corfou et Constantinople. — Dans l'atlas psychologique et moral, outre une lacune primitive qu'il ne comblera jamais, parce qu'elle tient à son caractère, il y a quelques résumés faux, notamment à l'endroit du pape et des consciences catholiques ; pareillement, il cote trop bas l'énergie du sentiment national en Espagne et en Allemagne ; il cote trop haut, en France et dans les pays annexés et sujets, son prestige, le reliquat de confiance et du zèle sur lequel il peut compter. Mais ces erreurs sont l'œuvre de sa volonté plutôt que de son intelligence ; par intervalles, il les reconnaît ; s'il a des illusions, c'est qu'il se les forge ; laissé à lui-même, son bon sens resterait infaillible ; il n'y a que ses passions qui puissent troubler sa lucidité. — Quant aux deux autres atlas, surtout l'atlas topographique et militaire, ils sont aussi complets et aussi exacts que jamais ; la réalité qu'ils figurent a eu beau s'enfler et se compliquer, toute monstrueuse qu'elle soit à cette date, pour leur ampleur et leur précision ils lui correspondent encore trait par trait.

(Taine, *Le Régime moderne*, t. Ier. Hachette, 1904, p. 49-52.)

LE MAL QUE NAPOLÉON A FAIT A LA FRANCE

Plus tard, à Sainte-Hélène, il s'attendrira, en paroles, sur « ce peuple français qu'il a tant aimé ». La vérité est qu'il l'aime comme un cavalier aime son cheval ; quand il le dresse, quand il le pare et le pomponne, quand il le flatte et l'excite, ce n'est pas pour le servir, mais pour se servir de lui en qualité d'animal utile, pour l'employer jusqu'à l'épuiser, pour le pousser en avant, à travers des fossés de plus en plus larges et par-dessus des barrières de plus en plus hautes : encore ce fossé, encore cette barrière ; après l'obstacle qui semble le dernier, il y en aura d'autres, et, dans tous les cas, le cheval restera forcément à perpétuité ce qu'il est déjà, je veux dire une monture, et une monture surmenée. Car, dans cette expédition de Russie, au lieu d'un désastre effroyable, supposez un succès éclatant, une victoire à Smolensk égale à celle de Friedland, un traité à Moscou plus avantageux que celui de Tilsit, le tsar soumis et suivez les conséquences : probablement le tsar étranglé ou détrôné, une insurrection patriotique en Russie comme en Espagne, deux guerres permanentes aux deux extrémités du continent

contre le fanatisme religieux, plus irréconciliable que les intérêts positifs, et contre la barbarie éparse, plus indomptable que la civilisation unitaire ; au mieux, un empire européen, sourdement miné par une résistance européenne, une France extérieure superposée de force au continent asservi, des résidents et commandants français à Saint-Pétersbourg et à Riga comme à Dantzig, Hambourg, Amsterdam, Lisbonne, Barcelone et Trieste ; tous les Français valides employés de Cadix à Moscou, pour maintenir et administrer la conquête ; tous les adolescents valides saisis chaque année par la conscription, et s'ils ont échappé à la conscription, ressaisis par des décrets, toute la population mâle appliquée à des œuvres de contrainte ; nulle autre perspective pour un homme inculte ou cultivé ; nulle autre carrière, militaire ou civile, qu'une faction prolongée, menacée et menaçante, en qualité de soldat, douanier ou gendarme, en qualité de préfet, sous-préfet ou commissaire de police, c'est-à-dire en qualité de sbire et tyranneau subalterne, pour contenir des sujets et lever des contributions, pour confisquer et brûler des marchandises, pour empoigner des fraudeurs et faire marcher des réfractaires. De ces réfractaires, en 1810 on en compte déjà 160 000 condamnés nominativement ; plus de 170 millions d'amende ont été imposés à leurs familles. En 1811 et 1812, des colonnes volantes qui traquent les fugitifs en ramassent 60 000, que l'on pousse par troupeaux, de l'Adour au Niémen, le long de la côte ; arrivés à la frontière, on les verse dans la grande armée ; mais, dès le premier mois, ils désertent, eux et leurs compagnons de chaîne, au taux de 4 000 ou 5 000 par jour. Si jamais l'Angleterre est conquise, il faudra aussi y tenir garnison et par des garnisaires aussi zélés. — Tel est l'avenir indéfini que le système offre aux Français, même avec toutes les bonnes chances. Il se trouve que les chances sont mauvaises et qu'à la fin de 1812 la Grande Armée gît dans la neige ; le cheval a manqué des quatre pieds. Par bonheur, ce n'est qu'un cheval fourbu ; « la santé de Sa Majesté n'a jamais été meilleure » ; le cavalier ne s'est point fait de mal ; il se relève et, ce qui le préoccupe en cet instant, ce n'est pas l'agonie de sa monture crevée, c'est sa propre mésaventure, c'est sa réputation d'écuyer compromise, c'est l'effet sur le public, ce sont les sifflets, c'est le comique d'un saut périlleux annoncé à grand orchestre et terminé par une si piteuse chute. Dix fois de suite, arrivant à Varsovie, il répète : « Du sublime au ridicule, il n'y a qu'un pas. » Plus imprudemment encore, à Dresde, l'année suivante, il montre à nu et à cru sa passion maîtresse, ses motifs déterminants, l'immensité et la férocité de son impitoyable amour-propre. « Que veut-on de moi? dit-il à M. de Metternich. Que je me déshonore? Jamais ! Je saurai mourir, mais je ne céderai pas un pouce de territoire. Vos souverains, nés sur le trône, peuvent se laisser battre vingt fois et rentrer dans leurs capitales, moi je ne le puis pas parce que je suis un soldat parvenu. Ma domination ne survivra pas au jour où j'aurai cessé d'être fort et, par conséquent, craint. » En effet son despotisme en France est fondé sur sa toute-

puissance en Europe ; s'il ne reste pas le maître du continent, « il devra compter avec le Corps législatif ». Plutôt que de descendre à ce rôle réduit, plutôt que d'être un monarque constitutionnel bridé par des chambres, il joue quitte ou double, il risquera et perdra tout. « J'ai vu vos soldats, lui dit Metternich, ce sont des enfants. Quand cette armée d'adolescents que vous appelez sous les armes aura disparu, que ferez-vous? » A ces mots qui l'atteignent au cœur, il pâlit ; ses traits se contractent et la fureur l'emporte ; comme un homme blessé qui fait un faux mouvement et se découvre, il dit violemment à Metternich : « Vous n'êtes pas soldat et vous ne savez pas ce qui se passe dans l'âme d'un soldat. J'ai grandi sur les champs de bataille, et un homme comme moi se f.... de la vie d'un million d'hommes. » Sa chimère impériale en a dévoré bien davantage ; entre 1804 et 1815, il a fait tuer plus de 1 700 000 Français nés dans les limites de l'ancienne France, auxquels il faut ajouter probablement deux millions d'hommes nés hors de ces limites et tués pour lui, à titre d'alliés ou tués par lui, à titre d'ennemis — Ce que les pauvres Gaulois, enthousiastes et crédules, ont gagné à lui confier deux fois leur chose publique, c'est une double invasion ; ce qu'il leur lègue, pour prix de leur dévouement, après cette prodigieuse effusion de leur sang et du sang d'autrui, c'est une France amputée des quinze départements acquis par la République, privée de la Savoie, de la rive gauche du Rhin et de la Belgique, dépouillée du grand angle du Nord-Est par lequel elle s'achevait, fortifiait son point le plus vulnérable, et, selon le mot de Vauban, complétait « son pré carré », séparée des quatre millions de nouveaux Français qu'elle s'était presque assimilés par vingt ans de vie commune, bien pis, resserrée en deçà des frontières de 1789, seule plus petite au milieu de ses voisins tous agrandis, suspecte à l'Europe, enveloppée à demeure par un cercle menaçant de défiances et de rancunes. — Telle est l'œuvre politique de Napoléon, œuvre de l'égoïsme servi par le génie : dans sa bâtisse européenne, comme dans sa bâtisse française, l'égoïsme souverain a introduit un vice de construction. Dès les premiers jours, ce vice fondamental est manifeste dans l'édifice européen et il y produit, au bout de quinze ans, l'effondrement brusque ; dans l'édifice français, il est aussi grave, quoique moins visible ; on ne le démêlera qu'au bout d'un demi-siècle ou même d'un siècle entier ; mais ses effets graduels et lents seront aussi pernicieux et ne sont pas moins sûrs.

(Taine, *Le Régime moderne*, vol. I, p. 135-142. Hachette, 1904.)

Mais, tout autour de Taine, la Renaissance napoléonienne se prépare ; ses livres eux-mêmes établissent le génie de Napoléon que d'autres, avant lui, avaient mis en doute. Lentement, les grognards rentrent dans la littérature. En 1883, M. Lorédan Larchey publie les *Cahiers du Capitaine Coignet*, qui seront bientôt suivis de tant d'autres mémoires écrits par d'anciens grenadiers ou d'anciens chasseurs de la garde impériale. Nous donnons ici le récit de la bataille d'Austerlitz, tel qu'il est rapporté par le capitaine Coignet :

LE CAPITAINE COIGNET A AUSTERLITZ

Le 1er décembre, à deux heures, Napoléon vient faire visite avec ses généraux à notre front de bandière. Nous étions à manger du cotignac, nous en avions trouvé de pleins saloirs dans des villages, et nous faisions des tartines. L'Empereur se mit à rire : « Ah ! dit-il, vous mangez des confitures ! Ne bougez pas !... Il faut mettre des pierres neuves à vos fusils ; demain matin nous en aurons besoin. Tenez-vous prêts ! »

Les grenadiers à cheval amenaient une douzaine de gros cochons ; ils passèrent devant nous. Nous mîmes le sabre à la main, et tous les cochons furent pris. L'Empereur de rire ; il fit la distribution : six pour nous et les six autres pour les grenadiers à cheval. Les généraux se firent une pinte de bon sang, et nous eûmes de quoi faire de bonnes grillades.

Le soir, l'Empereur, sorti de sa tente, monta à cheval pour visiter les avant-postes avec son escorte. C'était la brune, et les grenadiers à cheval portaient quatre torches allumées. Cela donna le signal d'un spectacle charmant : toute la garde prit des poignées de paille après leurs baraques et les allumèrent. On se les allumait les uns aux autres, une de chaque main, et tout le monde de crier : « Vive l'Empereur ! » et de sauter. Ce fut le signal de tous les corps d'armée ; je peux certifier deux cent mille torches allumées. La musique jouait et les tambours battaient aux champs. Les Russes pouvaient voir de leurs hauteurs, à plus de cent pieds, sept corps d'armée, sept lignes de feux qui leur faisaient face.

Le lendemain, de bon matin, tous les musiciens eurent l'ordre d'être à leur poste sous peine d'être punis sévèrement.

Nous voici au 2 décembre. L'Empereur partit de grand matin pour visiter ses avant-postes et voir la position de l'armée russe ; il revint sur un plateau au-dessus de celui où il avait passé la nuit ; il nous fait mettre en bataille derrière lui, avec les grenadiers d'Oudinot. Tous ses maréchaux étaient près de lui ; il les fit partir à leur poste. L'armée montait ce mamelon pour redescendre dans les bas-fonds, franchir un ruisseau et arriver au pied de la montagne de Pratzen, où les Russes nous attendaient le plus tranquillement du monde. Lorsque les colonnes furent passées, l'Empereur nous fit suivre le mouvement. Nous étions vingt-cinq mille bonnets à poil, et des gaillards.

Nos bataillons montèrent cette côte l'arme au bras, et, arrivés à distance, ils souhaitèrent le bonjour à la première ligne par des feux de bataillon, puis la baïonnette croisée sur la première ligne des Russes, en battant la charge. Contrairement à l'habitude, l'Empereur avait ordonné que les musiciens restassent à leur poste au centre de chaque bataillon. Les nôtres étaient au grand complet avec leur chef en tête, un vieux troupier d'au moins soixante ans. Ils jouaient une chanson bien connue de nous :

On va leur percer le flanc,
Ran, ran, ran, rantanplan, tirelire,
Tantanplan tirelire en plan !

On va leur percer le flanc,
Que nous allons rire !
Ran tan plan tirelire,
Que nous allons rire !

Pendant cet air, en guise d'accompagnement, les tambours, dirigés par M. Sénot, leur major, un homme accompli, battaient la charge à rompre les caisses. Les tambours et la musique se mêlaient. C'était à entraîner un paralytique !

Arrivés sur le sommet du plateau, nous n'étions plus séparés des ennemis que par les débris des corps qui se battaient devant nous depuis le matin. Notre aile droite souffrit beaucoup. Nous les voyions qui ne pouvaient monter cette montagne si rapide. Toute la garde de l'Empereur de Russie était en masse sur cette hauteur. Mais on nous fit appuyer fortement à droite. Leur cavalerie s'avança sur un bataillon du 4e qui couvrit de ses débris le champ de bataille. L'Empereur l'aperçoit et dit au général Rapp de charger. Rapp s'élance avec les chasseurs à cheval et les mamelucks, délivre le bataillon, mais est ramené par la garde russe. L'Empereur nous fit arrêter et lança d'abord les mamelucks et les chasseurs à cheval. Ces mamelucks étaient de merveilleux cavaliers ; ils faisaient de leurs chevaux ce qu'ils voulaient. Avec leur sabre recourbé, ils enlevaient une tête d'un seul coup et, avec leurs étriers tranchants, ils coupaient les reins d'un soldat. L'un d'eux revint, à trois reprises différentes, apporter à l'Empereur un étendard russe. A la troisième, l'Empereur voulut le retenir, mais il s'élança de nouveau, et ne revint plus. Il resta sur le champ de bataille.

(*Les Cahiers du capitaine Coignet*. Hachette, Paris, 1907, p. 166-169.)

Coppée, qui devait plus tard écrire qu'il avait un bonnet à poil dans le cœur, mettait en scène un grognard dans un de ses contes intitulé : *Un vieux de la vieille.*

LE GROGNARD

En 1847, c'est-à-dire après avoir été traité de martyr pendant dix-sept ans, le capitaine Blot était donc devenu plus légitimiste qu'un voltigeur de Gand ; et c'est pourquoi mon excellent père, ce jour de Saint-Philippe où il était tellement irrité d'avoir entendu saluer par le cri de : *Vive le Roi !* l'apparition, au balcon des Tuileries, du toupet et des favoris gris de l'usurpateur, m'emmenait chez son vieil ami afin de s'y soulager par une conversation séditieuse.

Moi, j'aimais beaucoup à aller chez le capitaine, car il adorait les enfants ; et dès que son ancien brosseur, devenu son valet de chambre, nous avait introduits, mon père et moi, le brave homme, — un Kléber en cheveux blancs, — me faisait asseoir sur sa moitié de cuisse, me couvrait de caresses et envoyait chercher une assiette de gâteaux. Puis se levant et marchant agilement par la chambre, malgré sa jambe de bois, il m'installait, près de la fenêtre d'où l'on voyait des jardins, devant une petite table, ouvrait sous mes yeux son « Norvins illustré » et me disait : « Viens, conscrit... regarde les images. »

Et tandis que, tout en mangeant des pâtisseries et en écoutant chanter les fauvettes dans le feuillage vert, je voyais défiler devant mes regards enfantins les gloires de la République et de l'Empire, ressuscitées par le crayon de Raffet, les deux amis tenaient les discours les plus factieux contre le gouvernement du pauvre Louis-Philippe, et leurs deux colères retombaient toujours sur M. Guizot, comme les marteaux alternés de deux forgerons battant le fer rouge sur l'enclume.

Parfois cependant, dans le feu de la conversation, le capitaine se levait et se promenait de long en large, en faisant craquer son pilon. Machinalement il regardait par-dessus mon épaule l'estampe du « Norvins » ouvert devant moi, et si, par hasard, elle représentait un de ses vieux combats, il plantait là sa diatribe sur les mariages espagnols ou sur l'indemnité Pritchard, et, tout de suite, en avant les grands souvenirs !

« Oui, oui, c'est bien cela ! — disait-il en posant son doigt sur le livre à la page de la bataille de Montereau. — Il était là, en haut du coteau de Surville, braquant sa lunette sur le pont où les grenadiers de Mortier attaquaient les Wurtembergeois à la baïonnette, et le vent, un vent très aigre de février, éparpillait la crinière de son cheval et soulevait les pans de la capote grise ; et nous autres, les dragons, nous étions là, sous sa main.... C'est alors qu'il s'est passé une chose terrible.... Un général, l'uniforme tout noirci, sans chapeau, arrive devant notre colonel et lui crie, avec un geste impérieux : « A votre tour ! » Mais le colonel, un vieux malin, regarde le pont, voit que les bonnets à poil ne l'ont pas encore forcé, que nous allons charger les camarades, et répond carrément : « Non, mon général.... Pas encore.... » L'autre devient cramoisi, cherche d'instinct un pistolet dans ses fontes.... et, de fait, notre chef jouait un jeu à se faire brûler la cervelle en face de ses escadrons.... Mais l'Empereur — il était à quinze pas de là — avait tout vu, tout entendu. Il étendit la main, sa petite main de femme, et fit un geste qui voulait dire : « La paix !... » Hein ! quel homme ! donner raison à un subalterne ! compromettre d'un coup la discipline !... Mais il ne pensait plus qu'à une chose, gagner sa bataille, et notre colonel avait raison : il n'était pas encore temps de charger.... Un instant après, le pont était libre ; et, cette fois, Napoléon ne fit pas même un geste, mais il lança au colonel un regard qui lui traversa le cœur.... Alors le vieux se tourna

vers nous ; tout debout sur ses étriers, le bras et le sabre en l'air, effrayant à voir, il nous lâcha un « N... de D..., dragons ! » que nous connaissions bien, et tout le régiment partit au galop, en criant comme un seul homme : « Vive l'Empereur ! »

Mais, soudain, le narrateur s'arrêta tout court, et, en me retournant, surpris, je voyais mon père qui me souriait et qui montrait du doigt au capitaine le portrait de Charles X.

« Que voulez-vous ! Que voulez-vous? disait alors le brave homme, rougissant et balbutiant, — c'est le jour où *il* m'a décoré. »

(François Coppée, *Œuvres complètes*. Prose, t. II : *Un Vieux de la vieille*. Edition Lemerre, 1886, p. 54-58.)

A l'étranger, aucun ouvrage de toute première importance sur Napoléon ne fut, à notre connaissance, publié pendant cette période.

En Autriche, le fils du Prince de Metternich avait, de 1869 à 1873, publié à Vienne les *Mémoires* de son père. Ce grand adversaire de Napoléon y rendait sur bien des points justice à son rival. « Ce fut, disait-il, un administrateur, un législateur, un conquérant. » Mais, bien naturellement, il lui reprochait ses entreprises guerrières et son insatiable ambition. Nous choisissons parmi les pièces alors publiées ce portrait qu'en 1820 Metternich traça de Napoléon, qu'il avait souvent eu l'occasion d'approcher.

PORTRAIT DE NAPOLÉON Ier

Napoléon avait deux faces. Comme homme privé, il était facile et traitable, sans être ni bon ni méchant. En sa qualité d'homme d'État, il n'admettait aucun sentiment, il ne se décidait ni par affection ni par haine. Il écrasait ou écartait ses ennemis sans consulter autre chose que la nécessité ou l'intérêt de s'en défaire. Ce but atteint, il les oubliait et ne les persécutait pas.

On a fait bien des tentatives inutiles et dépensé vainement beaucoup d'érudition pour comparer Napoléon à tel ou tel de ses prédécesseurs dans la carrière des conquêtes et des bouleversements politiques. La manie des parallèles a fait un mal réel à l'histoire ; elle a répandu un faux jour sur les caractères les plus marquants, et elle a souvent entièrement dénaturé le point de vue sous lequel il fallait les envisager. Il est impossible de juger un homme en le détachant du cadre dans lequel il s'est trouvé placé et de l'ensemble des circonstances qui ont agi sur lui. Quand même la nature se serait plu à créer deux individus absolument semblables, leur développement dans des temps et des situations qui n'admettraient aucune analogie effacera nécessairement leur ressemblance première et confondra le peintre maladroit qui voudrait la reproduire avec son pinceau. Le véritable historien, celui qui sait tenir compte des éléments variés à l'infini qui doivent entrer dans la composition de ses tableaux, celui-là, dis-je, renoncera bien

volontiers à la vaine prétention de comparer Napoléon soit aux héros de l'antiquité, soit aux conquérants barbares du moyen âge, soit (excepté pour le talent militaire) à un grand roi du siècle dernier, soit à un usurpateur de la trempe de Cromwell. Aucun de ces rapprochements hasardés ne saurait offrir de nouvelles lumières à l'instruction de la postérité, mais inévitablement ils fausseront la vérité de l'histoire.

Le système de conquêtes de Napoléon était d'ailleurs d'un caractère tout particulier. La domination universelle à laquelle il visait n'avait pas pour objet de concentrer dans ses mains le gouvernement direct d'une masse énorme de pays, mais d'établir une suprématie centrale sur les États de l'Europe, d'après l'idéal défiguré et exagéré de l'Empire de Charlemagne. Si des considérations momentanées lui ont fait abandonner ce système, si elles l'ont entraîné à s'approprier ou à incorporer au territoire français des contrées auxquelles, pour son intérêt bien entendu, il n'aurait pas dû toucher, ces mesures essentiellement nuisibles à l'affermissement de son pouvoir, loin d'avancer le développement du grand plan qui occupait le fond de sa pensée, n'ont servi qu'à le renverser et à le détruire. Ce plan se serait également étendu à l'Église. Il voulait fixer à Paris le siège du catholicisme et détacher le pape de tout intérêt temporel en lui assurant la suprématie spirituelle sous l'égide de la France impériale.

Dans ses combinaisons politiques et militaires, Napoléon ne manquait pas de faire une large part à la faiblesse et aux fautes de ceux qu'il avait à combattre. Il faut convenir qu'une longue expérience ne l'autorisait que trop à suivre ce principe. Mais il est certain aussi qu'il en a abusé et que l'habitude de mépriser les facultés et les moyens d'action de ses adversaires a été une des principales causes de sa chute. L'alliance de 1813 l'a tué parce qu'il n'a jamais pu se persuader qu'une coalition pourrait maintenir l'esprit d'union parmi ses membres et persévérer dans le but de son action.

L'opinion du monde est partagée encore et le sera toujours sur la question si Napoléon a mérité en effet le titre de grand homme. Il serait impossible de disputer de grandes qualités à celui qui, sorti de l'obscurité, a pu, en peu d'années, devenir le plus fort et le plus puissant parmi ses contemporains. Mais force, puissance, supériorité sont des termes plus ou moins relatifs. Pour apprécier au juste le degré de génie qu'il a fallu à un homme pour dominer son siècle, il faut avoir la mesure de ce siècle. Tel est le point de départ qui établit une divergence essentielle dans les jugements sur Napoléon. Si l'ère de la Révolution française a été, comme ses admirateurs le pensent, l'époque la plus brillante, la plus glorieuse de l'histoire moderne, Napoléon, qui a su y atteindre la première place et la conserver pendant quinze ans, a été sans contredit un des plus grands hommes qui jamais aient paru. Si, au contraire, il n'a eu qu'à s'élever comme un météore dans des brouillards d'une dissolution générale, s'il n'a trouvé autour de lui qu'un état social ruiné par l'excès d'une fausse civilisation ; s'il n'a eu à combattre

que des résistances amorties par la lassitude universelle, des rivalités impuissantes, des passions ignobles, enfin, au dehors comme au dedans, des adversaires désunis et paralysés par leur désunion, il est certain que l'éclat de ses succès diminue à proportion de la facilité qu'il a eue à les obtenir. Or comme, dans notre opinion, telle a été en effet la position des choses, tout en reconnaissant ce qu'il y a eu d'extraordinaire et d'imposant dans la carrière de Napoléon, nous ne sommes point en danger de nous exagérer l'idée de sa grandeur.

Le vaste édifice qu'il avait construit était exclusivement l'ouvrage de ses mains, et lui-même en a été la clef de voûte. Mais cette gigantesque construction manquait essentiellement de base. Les matériaux qui le composaient n'étaient que les décombres d'autres édifices, les uns pourris, les autres sans consistance dès leur création. La clef de voûte a été soulevée et le bâtiment a croulé de fond en comble.

Telle est en peu de mots l'histoire de l'Empire français. Conçu et créé par Napoléon, il n'a existé qu'en lui seul ; avec lui, il a dû s'éteindre.

(Metternich. *Fragments d'un portrait tracé en 1820.* Mémoires, Documents laissés par le prince de Metternich. Trad. chez Plon, 1880, vol. I, p. 290-292.)

Les historiens allemands, De Sybel et Treitschke, traitèrent fort rudement Napoléon, mais Nietzsche, se prosternant devant sa gloire, l'appela *ens realissimum* et le considéra comme le type du « bon Européen ».

NAPOLÉON « BON EUROPÉEN »

Notre foi en une virilisation de l'Europe. — C'est à Napoléon et nullement à la Révolution française, qui cherchait la « fraternité » entre les peuples et les universelles effusions fleuries, que nous devons de pouvoir pressentir maintenant une suite de quelques siècles guerriers, qui n'aura pas son égale dans l'histoire, en un mot, d'être entrés dans l'*âge classique de la guerre*, de la guerre scientifique et en même temps populaire, de la guerre faite en grand (de par les moyens, les talents et la discipline qui y seront employés). Tous les siècles à venir jetteront sur cet âge de perfection un regard plein d'envie et de respect, — car le mouvement national dont sortira cette gloire guerrière n'est que le contre-coup de l'effort de Napoléon et n'existerait pas sans Napoléon. C'est donc à lui que reviendra un jour l'honneur d'avoir refait un monde dans lequel l'*homme*, le guerrier en Europe, l'emportera une fois de plus sur le commerçant et le « philistin » ; peut-être même sur la « femme » cajolée par le christianisme et l'esprit enthousiaste du XVIII^e^ siècle, plus encore par les « idées modernes ». Napoléon, qui voyait dans les idées modernes et, en général, dans la civilisation, quelque chose comme un ennemi personnel, a prouvé par cette hostilité qu'il était un

des principaux continuateurs de la Renaissance ; il a remis en lumière toute une face du monde antique, peut-être la plus définitive, la face de granit. Et qui sait si, grâce à elle, l'héroïsme antique ne finira pas quelque jour par triompher du mouvement national, s'il ne se fera pas nécessairement l'héritier et le continuateur de Napoléon — de Napoléon qui voulait, comme on sait, l'Europe unie pour qu'elle fût la *maîtresse du monde.*

[Nietzsche, *Le Gai-Savoir*, n° extrait du 5e livre (le 5e livre fut publié seulement dans l'édition de 1887). Traduction H. Albert, au *Mercure*, p. 349-350, 1901.]

L'Anglais Seeley, dans son *Napoléon Ier*, admire l'œuvre intérieure de l'Empereur et, tout en comprenant les motifs de sa politique extérieure, la considère comme blâmable, puisqu'elle a échoué.

« Notre conclusion, dit-il, est que, d'une part, il n'avait pas la conception de cette grande œuvre, mais que, d'autre part, il n'était pas non plus entraîné par la seule passion de la gloire personnelle. Il continua d'abord simplement à poursuivre les desseins habituels du ministère des Affaires étrangères de France, et ce furent l'échec subi et l'irritation causée par cet échec qui le conduisirent à abuser d'une manière aussi incroyable des immenses ressources de son empire. Il avait pour but de vider par les armes la grande querelle avec l'Angleterre qui avait occupé la France pendant tout le XVIIIe siècle, de venger et de réparer les pertes qu'elle avait subies au Canada, dans l'Inde, et sur toutes les mers. C'est ce qu'il promit à la France ; mais, quand il se vit dans l'impossibilité d'atteindre son but par une attaque directe, il força toute l'Europe à entrer dans la lutte, « subjuguant l'Europe afin de vaincre l'Angleterre » et n'offrant rien en retour à l'Europe que les vieux articles de la neutralité armée.

« Telle était la promesse qu'il avait faite à la France ; mais cette promesse, il ne put la tenir, et il lui fit perdre, dans de vains efforts, toutes les conquêtes si chèrement achetées de la Révolution. »

Dans ce livre, au moins, quoi qu'on puisse penser de sa thèse, on a le plaisir de ne pas rencontrer de cris d'indignation. Seeley juge Napoléon avec un esprit sain et désireux de comprendre un grand homme. En Angleterre comme en France, nous allons entrer dans la période de l'*admiration raisonnée.*

V

L'ADMIRATION RAISONNÉE

(1887-1920)

CHAPITRE I

LA RENAISSANCE NAPOLÉONIENNE

VANDAL, SOREL, AULARD SUR LE 18 BRUMAIRE. || WELSCHINGER (*Les Conséquences du Divorce*). || FRÉDÉRIC MASSON (*Napoléon au travail*). || LE *1815* DE HOUSSAYE. || ARTHUR LÉVY (*Napoléon bourgeois*). || LANSON (*Napoléon orateur*). || NAPOLÉON JUGÉ PAR FRANCE. || M. BARRÈS (*Les Déracinés au tombeau de l'Empereur*). || ROSTAND (*Le Petit Chapeau*). || LORD ROSEBERY (*Le Message de Napoléon*). || LENZ (*Napoléon jugé par l'historien de Bismarck*).

Le portrait que Taine avait tracé de Napoléon souleva de véhémentes protestations qui surprirent Taine lui-même et qui permirent de constater les progrès énormes et insoupçonnés du napoléonisme. Anatole France, dans un article du *Temps*, montra combien était factice la méthode de Taine. Le prince Napoléon, fils de Jérôme, écrivit d'exil un livre fort bien documenté qu'il intitula *Napoléon et ses détracteurs*. Il y reprochait à Taine d'avoir appliqué à un géant tel que Napoléon une méthode d'entomologiste, et il le convainquit de n'avoir demandé ses renseignements qu'aux ennemis les plus acharnés de l'Empereur : Metternich, Bourrienne, Mme de Rémusat, l'abbé de Pradt et Miot de Melito : « Dans les tristesses du temps présent, déclarait le Prince, la seule consolation, le seul encouragement, c'est pour le Français, digne de ce nom, de se réfugier dans nos grands souvenirs. La gloire de Napoléon est une propriété nationale ; qui y touche commet un crime de lèse-nation. »

Et la figure de Napoléon éveille plus que jamais l'intérêt des écrivains et de leurs lecteurs. En 1889, on se porte en foule aux Invalides pour y contempler l'exposition de reliques napoléoniennes que le ministère de la Guerre a organisée. Maintenant la foule y va toujours, mais elle se rend aussi à la Malmaison. Le mobilier empire redevient à la mode. Partout les statuettes de Napoléon reparaissent aux vitrines. Mais le mouvement est différent de celui de 1840 : c'est le Napoléon réel, non plus celui de la légende qui passionne les esprits ; on veut connaître ses plus intimes pensées, toucher les objets qui lui ont appartenu ; on veut savoir toutes ses faiblesses, toutes ses habitudes, l'emploi par minute de ses journées. Sans espoir, sans désir même de le voir reparaître, fût-ce transmué en un de ses descendants, on veut fouiller la vie de ce Dieu mort, afin de lui arracher son secret.

Les moins bonapartistes d'entre nous, ayant plus profondément pénétré que nos prédécesseurs Napoléon et l'époque napoléonienne, regardent le coup de Brumaire avec d'autres yeux que les gens de 1852. Ils regardent la chute du Directoire comme une résultante presque nécessaire des événements, et ils estiment qu'en rétablissant l'ordre à ce moment Bonaparte a peut-être rendu de grands services à la France. Vandal, Sorel, en étudiant de près le 18 Brumaire, ont découvert qu'il était bien différent de l'image que s'en formaient nos pères. Vandal a montré

que le coup d'État, dès longtemps machiné, n'était pas dû à un seul, mais à tout un parti composite.

LES BRUMAIRIENS

Depuis cinq mois, un parti déjà installé dans la place, celui de Sieyès et de ses amis, de Talleyrand, Cambacérès, Boulay, Chazal, Réal, Rœderer et autres révolutionnaires notables, celui qui comprenait la majorité des Anciens et de l'Institut, préparait un coup d'État réorganisateur et en disposait les éléments. Il avait écarté les obstacles, aplani les voies, refoulé les Jacobins, éloigné des compétiteurs dangereux, mis la main sur les principales administrations, détruit à Paris tout centre de résistance, travaillé la haute assemblée, empêché l'autre Conseil de prendre des mesures de défense et de salut ; il tenait tout prêt au moins pour les premières heures un personnel de gouvernement. L'homme propre à opérer le dénouement lui avait manqué jusqu'alors. Cet homme, on l'avait maintenant, mais on s'alarmait de ce qui reparaissait en lui ; un grand génie et nul frein. Les révolutionnaires nantis avaient peur de Bonaparte ; comme ils en avaient encore plus besoin, ils consentirent à lui faire cession et transport des moyens par eux rassemblés, à condition de rester dans l'affaire et d'en partager les bénéfices ; il y eut accord sur les bases et concert de mesures.

On s'entendit sur le but immédiat ; on réserva le but final. Sieyès travaillait au profit d'une oligarchie exclusive qu'il espérait diriger doucement dans les voies de l'orléanisme. D'autres *brumairiens* pensaient comme lui et comptaient que Bonaparte passerait la main plus tard à un roi de leur façon ; ils eussent admis un Bourbon, pourvu qu'on n'eût pas choisi « le nouveau monarque dans la famille régnante [1] ». Quelques-uns croyaient sincèrement consolider la République en changeant sa forme. Bonaparte voulait la France, il la voulait impétueusement et entendait la garder, mais comprenait que le meilleur moyen de fonder son gouvernement serait de gouverner pour tout le monde. L'étroit édifice où ses alliés prétendaient l'enclore, il était résolu à l'aérer, à l'élargir, à le faire assez ample, assez haut, assez magnifique pour que la France entière pût y trouver abri. En attendant, traitant avec les *oligarques* et faisant d'eux le pivot de son entreprise, il ménageait les Jacobins qui croyaient encore au « général de vendémiaire », et il n'éconduisait point les royalistes ; il donnait de l'espoir à chaque faction et les trompait toutes au profit de ses ambitions et de la France, se laissant porter au pouvoir par un grand malentendu, doublé d'un universel prestige.

Éblouies de sa gloire, retombées d'ailleurs à leur atonie, les masses laisseraient faire. La classe bourgeoise serait au premier qui lui accorderait

1. Cambacérès.

pour don de joyeux avènement le retrait des lois spoliatrices des biens et persécutrices des personnes. Les soldats qui ne voulaient au pouvoir que des « républicains de bonne trempe » n'eussent pas obéi à Sieyès ; à peine eussent-ils obéi à Moreau dont la conduite en fructidor leur avait paru suspecte ; ils obéiraient à Bonaparte, parce que celui-là personnifiait à leurs yeux la République triomphante et glorifiée.

Le peuple, qui suivait son idée, en venait à se figurer que le conquérant de l'Italie n'aurait qu'à regarder la coalition en face pour la faire se dissoudre : il s'imaginait que Bonaparte, ce serait la paix. On eut soin de l'entretenir dans cette illusion. Tout s'accomplirait d'ailleurs en dehors de lui et par-dessus sa tête. La classe populaire devait prêter plus tard au consul un concours passionnément actif, devenir sa force, sa base, son indestructible appui ; elle n'eut aucune part directe à l'événement qui le fit surgir au pouvoir. Les troupes furent là pour parer aux accidents et emporter finalement le succès, mais l'idée première, la combinaison vint des révolutionnaires nantis, agissant avec Bonaparte, des politiciens égoïstes, avides de repos, dégoûtés des orages, impatients de trouver le port d'arrivée ou au moins de relâche ; l'un d'eux dit le mot de la situation : « Nous en sommes arrivés au point de ne plus songer à sauver les principes de la Révolution, mais seulement les hommes qui l'ont faite. »

A ces réalistes de la politique se joignirent les doctrinaires de la Révolution, ceux qui s'érigeaient en représentants de l'intelligence et de la pensée françaises. Bonaparte les enjôla supérieurement et les dupa. Se dérobant à Paris aux ovations populaires, il ne manquait jamais aux séances de l'Institut ; il usa envers ses confrères de politesses assidues, de cordialités félines ; il s'appropria leur langage, parut s'assimiler leurs idées, rechercher leur société et prit part à leurs dévotions ; il visita Mme Helvétius et fit pèlerinage à la petite maison d'Auteuil, ce doux nid des *idéologues*. Devant le jardin calme, propice aux entretiens philosophiques et aux douces confidences... il vantait le bonheur de la retraite, la paix de la nature et ses harmonies, faisait le Cincinnatus qui aurait lu Rousseau.... Les savants, les métaphysiciens s'imaginèrent qu'il allait instituer le règne de l'aristocratie intellectuelle, qu'il fonderait, loin du peuple, un gouvernement selon leurs vœux, ami de la philosophie et des « lumières », progressif et scientifique. Il est peu croyable pourtant qu'aucun d'eux n'ait entrevu qu'en se livrant à un sauveur militaire ils risquaient de se donner un maître. Seulement, pour le parti dont ils revendiquaient la direction morale, il fallait en passer par là ou périr ; ils se réfugièrent dans la popularité du grand et astucieux soldat contre la croissante poussée d'opinion qui menaçait leurs places, leur influence et leurs principes. Bonaparte était la dernière carte de la Révolution ; les révolutionnaires de gouvernement la jouèrent. Serait-ce Washington qui sortirait? Ce fut César.

(Albert Vandal, *L'Avènement de Bonaparte.* Plon-Nourrit.)

Sorel, lui aussi, rendit évident ce fait que Bonaparte n'avait pas joué dans l'affaire un rôle absolument prépondérant.

LE 18 BRUMAIRE ET LA RÉVOLUTION

Quand on lut les journaux, on s'étonna du peu de part que Bonaparte avait eu dans l'événement. L'événement n'en parut que plus inévitable et l'homme plus nécessaire. Dans la suite, jugeant la journée sur ses conséquences, que personne alors ne désirait ni ne prévoyait, on a tenté de la détacher de l'histoire de la Révolution. Ceux qui, par intérêt de parti, par passion, font en histoire de la politique rétrospective et trouvent plus expédient, plus flatteur, plus facile surtout, d'imaginer de toutes pièces le passé que de le ressusciter de la poussière des documents et de l'expliquer par les idées des contemporains, ont ramené le 18 Brumaire aux seules machinations d'un ambitieux. Ils ont pris l'effet pour la cause. La journée ne s'explique que par la conviction où était tout le monde, y compris Bonaparte, qu'en prenant le gouvernement il assurait la République et garantissait la Révolution. Jamais mieux qu'en cette journée, qui fit d'un homme le maître de l'État, on ne vit à quel point la Révolution continuait de mener les hommes, loin d'être menée par eux. Jamais coup d'État plus mal conçu ne fut plus mal conduit. Toutes les conjectures y furent démenties, toutes les prévisions renversées ; les moyens manquèrent, les hommes, sauf Lucien, furent au-dessous de leur tâche ; tout l'imprévu, tout le hasard des choses humaines, toutes les petites causes inopinées tournèrent contre le dessein et contre les auteurs. La machine se détraqua vingt fois, et cependant l'événement s'accomplit. Ce n'est pas parce que deux tambours et quelques grenadiers pénétrèrent dans l'Orangerie de Saint-Cloud que le Directoire croula. La cause, ce fut l'état général des esprits ; il fit que les officiers osèrent commander la charge, que les tambours osèrent battre, que les soldats osèrent marcher, et que les députés, en fuite, se dispersèrent dans le silence, l'isolement, la nuit. Ce qui emporta tout, ce fut l'allure générale : la constitution atteinte mortellement en fructidor, le Directoire honni, Bonaparte populaire.

Cette journée continua donc la Révolution ; elle ne l'acheva pas, comme les contemporains en eurent l'illusion. Elle ne la rompit pas davantage, comme la plupart des historiens l'ont prétendu. Et la démonstration se fit quatorze ans après, lorsque Bonaparte, précipitant par son génie hyperbolique et poussant aux extrêmes les causes qui l'avaient porté en Brumaire : l'ordre et la paix glorieuse ; transformant l'ordre en despotisme, la gloire en suprématie universelle ; désespérant la soumission ; après avoir comblé les espérances, tomba dans la même impopularité, la même haine où avait sombré le Directoire. On vit alors les hommes qui l'avaient élevé

en Brumaire le renverser du pouvoir par les mêmes moyens et, en quelque sorte, par une répétition des mêmes scènes. Parmi les maréchaux qui lui arrachèrent son abdication à Fontainebleau, on aurait reconnu des figurants de son escorte de Saint-Cloud. Les sénateurs, les députés, les ministres, le même Talleyrand, le même Fouché qui siégeaient aux Anciens ou machinaient dans la coulisse l'expulsèrent avec la même incohérence qu'ils l'avaient intronisé. L'Empire s'effondra malgré le prestige de l'Empereur et de son autorité souveraine, comme le Directoire s'était effondré malgré le prestige du redoutable *Hors la loi !* des Jacobins.

Mais l'esprit de Brumaire était demeuré si vivant, le pacte qui s'était scellé, ce jour-là, entre les républicains et Bonaparte était si naturellement issu de la force des choses qu'il suffit de rétablir la monarchie, d'ouvrir les avenues à la contre-révolution pour que ce pacte se scellât de nouveau entre les survivants du parti républicain et ceux du parti de l'Empire, ceux qui avaient mis Bonaparte hors la loi et ceux qui l'avaient servi. Bonaparte recommença, en mars 1815, l'aventure de novembre 1799, et, après une seconde catastrophe, les vaincus, réunissant dans la légende ce que les historiens essayèrent plus tard de séparer, formèrent cette opposition redoutable qui releva contre la Restauration le chapeau et le mot d'ordre de la république consulaire : l'égalité, la liberté civile, le régime représentatif et les limites naturelles. Rien, en histoire, ne s'explique que par enchaînement, ne se comprend que par comparaison. Tout a sa suite et sa proportion dans les choses humaines comme dans le reste de la nature. Il n'est que de les chercher. Si des événements de grande conséquence semblent parfois fortuits, c'est qu'on ne les voit point se préparer et venir, comme viennent ces vagues, lentes et lourdes, qui arrivent de la haute mer, que l'on discerne à peine sur la surface mouvante, tant leurs ondulations sont prolongées, que l'on n'attend ni ne redoute, et qui, tout à coup, sur la grève plate, se gonflent et se déroulent formidablement.

(Albert Sorel, *L'Europe et la Révolution française*. Plon-Nourrit.)

Ce fut Marengo, comme l'a montré Vandal, qui permit à Napoléon de rêver le pouvoir suprême.

APRÈS MARENGO

C'est à partir de ce moment que, tenant définitivement Paris, tenant la France, il prend conscience de sa force et conscience de ses ambitions. Il se sent le maître, s'affirme tel, élargit plus hardiment sa politique et en même temps attire à lui tous les ressorts de sa puissance. Il va changer son haut office de commandement en domination superbe et despotique, et quand, plus tard, après d'insignes bienfaits, des actes d'arbitraire avéré et de laide violence viendront altérer sa popularité, la France, prise dans l'étau de fer, ne pourra que se courber et se taire. Maintenant, il se juge

assez fort pour se dégager de la Révolution et s'élever au-dessus d'elle ; il n'a fait d'abord que la gouverner, il va l'asservir. Il achèvera le rapprochement des deux Frances ennemies en les appareillant au même joug ; déjà il met la première main au Concordat, clef de voûte de l'édifice qu'il entend restaurer, et c'est dans le sens de la tradition monarchique renforcée et simplifiée, combinée avec l'égalité chère aux Français, qu'il poussera son œuvre d'universelle reconstitution.

Son but, c'est d'opérer la pacification par l'autorité, c'est d'imposer entre le passé et le présent la grande transaction nécessaire, c'est de refaire une France admirablement ordonnée et forte ; ce qu'il veut aussi, c'est gouverner sans frein, gouverner toujours et insatiablement, dominer l'Europe par la France, se perpétuer dans un successeur désigné et formé par lui, étendre à l'infini son pouvoir dans l'espace et dans le temps. Sous quel titre, consul à vie, consul investi du droit d'adoption, empereur ? Il ne le sait pas encore. Il comprend la nécessité de ménager encore les formes, de ne rien brusquer, de ne pas heurter de front les résistances de l'esprit révolutionnaire ou libéral, et surtout de donner d'abord aux Français l'illusion de la paix ; mais toute idée de rester dans la vérité républicaine, toute idée de passer la main à l'héritier des anciens rois, à supposer que l'une et l'autre aient alternativement existé en lui, s'effacent à jamais de son esprit. Il va dire à Bourmont, en parlant du Prétendant : « Si c'était un grand prince qui dût régner, s'il avait fait de grandes choses, s'il était comme le duc d'Enghien après la bataille de Rocroi, je me ferais honneur de servir sous lui, je ne balancerais pas à lui remettre un sceptre dont il serait digne, mais on ne connaît pas le roi ; il est à Mittau, qu'il y reste.... Pendant ma vie, je conserverai l'autorité suprême. J'étendrai la gloire des armes françaises, j'écraserai l'Angleterre, et la France fera la loi au reste du monde. » Revenant à Louis XVIII, il laisse déjà percer le désir d'obtenir de lui une abdication en lui assurant une retraite paisible, peut-être une souveraineté infime en un coin de terre étrangère : « Loin de lui nuire, je respecterai ses malheurs et lui rendrai tous les services que je pourrai, bien entendu excepté sa couronne ; elle est perdue pour lui ; *l'histoire offre d'autres exemples d'un changement de dynastie.* » Et, après cette échappée sur l'avenir, se reprenant, il répète : « Je gouverne, je conserverai la puissance jusqu'à ma dernière heure. » Pour s'élever au sommet d'où ses ambitions pouvaient embrasser d'illimités espaces, huit mois lui avaient été nécessaires ; son avènement à la pleine puissance, fondée sur l'absolue possession de l'esprit des masses, n'avait été que progressif, et il avait fallu Marengo pour compléter Brumaire.

(Albert Vandal *L'Avènement de Bonaparte.* Plon-Nourrit.)

Et si l'on nous accuse ici, parce que nous admettons des faits historiques, de nous faire les défenseurs du coup d'État, nous invoquerons l'autorité

d'Aulard, peu suspect de bonapartisme et auquel nous empruntons cette apologie du 18 Brumaire :

UNE APOLOGIE DU 18 BRUMAIRE

On s'indigne à la pensée que les Encyclopédistes, les jureurs du Jeu de Paume aient abdiqué aux mains d'un dictateur. Mais Bonaparte n'était pas alors un dictateur. Vous lirez partout, jusque dans les manuels, que le 20 brumaire, à la première séance du Consulat provisoire, il s'assit hardiment au fauteuil de la présidence pour y rester à jamais et que Sieyès dit : « Nous avons un maître. » J'ouvre, aux archives, le registre des consuls provisoires, et j'y vois au contraire qu'à la première séance les collègues de Bonaparte eurent le soin de l'écarter de la présidence, au cas où il songerait à l'usurper ; ils proposèrent et l'on vota qu'il n'y aurait pas de président, mais un *consul de jour*. Chacun serait consul de jour pendant vingt-quatre heures, suivant l'ordre alphabétique : Bonaparte s'assit au fauteuil le 20 brumaire ; le 21, ce fut le tour de Roger Ducos ; le 22, ce fut le tour de Sieyès, et ainsi de suite jusqu'au 3 nivôse an VIII, jour de la dernière séance du Consulat provisoire. Si on objecte que Bonaparte put être maître absolu, sans avoir ce titre de président, je demande qu'on me cite un seul fait authentique où ait paru la suprématie de son autorité pendant cette période. Ses collègues lui abandonnèrent, je le sais, la direction des choses militaires, comme le Comité de salut public l'avait abandonnée à Carnot. Il en profita, je le sais aussi, pour essayer de s'attacher l'armée, mais cela ne fut point visible alors. L'exercice général du pouvoir exécutif resta, en droit et en fait, divisé entre plusieurs personnes.... La dictature en Brumaire et en Frimaire n'a existé que dans la légende, et il n'est pas même vrai de dire qu'en revenant de Saint-Cloud il ait pris d'une main ferme, comme on le répète, les rênes du gouvernement que le Directoire avait laissé flotter ; car la politique du Consulat provisoire fut presque aussi « temporisatrice » que l'avait été celle de Barras, mais plus douce, plus cordiale et plus française.

Ce n'est pas au lendemain du 18 Brumaire ni dans les semaines qui suivirent que Bonaparte s'empara de la toute-puissance et devint ce dictateur demandé jadis et prédit par Marat. C'est quand la constitution de l'an VIII l'eut fait Premier Consul, en lui donnant plus de pouvoir que la constitution de 1791 n'en avait laissé à Louis XVI ; c'est quand cette constitution, en supprimant les élections populaires, lui eut conféré toute l'autorité de droit divin, c'est alors qu'en effet il se sentit maître absolu et que, non pas brusquement, mais peu à peu, jour à jour, il se transforma en despote. Il nous est facile, à nous qui connaissons les déportations de nivôse an X, le meurtre du duc d'Enghien, la conquête tyrannique de l'Europe, Waterloo

et aussi Sedan, de juger le premier acte de la tragédie d'après le dénoûment et de démêler dans l'homme de Brumaire « le monstre naissant ». Bien rares furent les contemporains qui prévirent ce qui arriverait ou même qui comprirent que la liberté avait été frappée à mort par les grenadiers de Saint-Cloud. Comme ces grenadiers, les Français chantèrent le *Ça ira*. Ils se crurent revenus aux beaux jours de 1789, à la belle concorde fraternelle du Serment du Jeu de Paume. Ils espérèrent et il y eut des paroles sages, des actes généreux qui autorisèrent cette espérance. Cette politique conciliatrice et libérale de Brumaire et de Frimaire, faisons-en hommage, si l'on veut, à Sieyès, à Daunou, à Cabanis, aux sages qui entouraient Bonaparte et semblaient le patronner. Mais pourquoi n'en ferions-nous pas hommage aussi à Bonaparte lui-même? Pourquoi aurait-il été insensible à la gloire civique qui lui était alors offerte par l'unanime concert de ses concitoyens? Pourquoi, au moment où Washington mourait, n'aurait-il pas eu un instant le désir d'être le Washington de la France? Qu'y a-t-il de paradoxal ou d'indécent à admettre que, dans cette velléité éphémère, il ait été sincère? Qu'il ait ensuite changé ou, comme nous disons, évolué? Cette explication, ou, si l'on veut, cette hypothèse, nous semble confirmée par les faits, par des dates ; elle est honorable pour la France, qui ne crut pas se ruer dans la servitude après le 18 Brumaire ; elle est honorable pour Bonaparte, qui, entouré alors d'hommes d'esprit et de bons patriotes, eut peut-être l'idée d'une gloire pacifique et pure. Pourquoi ne point l'admettre, cette très simple et très plausible hypothèse? Elle a le tort, j'en conviens, de n'être suggérée par aucune des grandes théories historico-philosophiques à la mode, ni même par une « psychologie » de Bonaparte selon la formule classique, mais par le simple examen des documents authentiques et de la chronologie : est-ce une raison pour la rejeter?

(F.-A. Aulard, *Études et Leçons sur la Révolution*. Alcan.)

Ces auteurs qui ont dit l'opportunité du 18 Brumaire ont, d'ailleurs, été les premiers à montrer les dangers auxquels courut Napoléon en voulant rendre définitif ce qui n'aurait dû être que provisoire et, surtout, en se laissant griser de jour en jour par l'ivresse du pouvoir absolu.

Mais, de plus en plus, la tendance des historiens n'est pas tant de « juger » Napoléon, en bien ou en mal, que de le comprendre et de l'expliquer. Plus rarement aujourd'hui, on se demande s'il était « moral » ou non, pas plus qu'on ne se le demande pour le vent ou pour la pluie. Appliqué à un pareil homme, le mot de « moralité » devient si complexe qu'il ne paraît plus avoir de sens. Nous admirons Napoléon pour ce que sa personne avait d'anormal et d'unique ; nous contemplons son règne comme un événement que jamais plus nos yeux ne sont destinés à revoir et dont ils craignent même une imitation, tant ils ont peur que ce puisse être une parodie. Car l'Empire, tel qu'il l'avait compris, avait cet énorme vice qu'au rebours de la forme monarchique, par exemple, il ne pouvait être maintenu que par un homme de génie, et encore pour quelques années seulement. Bonaparte, pour des raisons personnelles, a pu rêver de voir son fils lui

PORTRAIT DE CHATEAUBRIAND

d'après Girodet, 1809

MUSÉE DE SAINT-MALO.

succéder sur le trône ; mais, au fond, il ne croyait pas au principe de l'hérédité puisqu'il en était lui-même la vivante négation. « La grandeur de Napoléon — dit Chateaubriand (pourtant légitimiste) dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe* — vient de ce qu'il était parti de lui-même ; rien de son sang ne l'avait précédé et n'avait préparé sa puissance. » L'admirateur passionné de Napoléon, c'est-à-dire celui qui ne se laissera guider que par des considérations esthétiques, en arrivera bien plutôt au césarisme qu'au bonapartisme ; il attendra bien plutôt le salut d'un dictateur de génie que, forcément, d'un membre de la famille Bonaparte. C'est Napoléon lui-même qui prêche le césarisme et qui fournit des armes aux ennemis de sa propre dynastie lorsqu'il dit, dans son allocution du 1er janvier 1814 aux députés du Corps législatif : « Qu'est-ce que le trône ?... Quatre morceaux de bois revêtus d'un morceau de velours. Tout dépend de qui s'y assied. » Tous ceux qui rêvent d'être gouvernés par un homme de génie surgissant soudain du mystère reliront ce passage, frénétiquement.

Mais il est possible d'admirer le mécanisme du génie napoléonien sans se porter à ces extrémités. Beaucoup contemplent avec d'autant plus de respect Napoléon qu'ils se sentent en sécurité et ne craignent ni ses levées en masse ni son despotisme intérieur [1]. Ils s'engouent même à certaines heures pour la beauté rigide de ce système tyrannique. Car, appréciant, depuis un bon nombre d'années, les « libertés nécessaires » et les douceurs du régime parlementaire, nous nous apercevons d'autant mieux que ce mode de gouvernement a les défauts de ses qualités. A force de voir les inconvénients, nous oublions les avantages, si bien que certains, fatigués d'un régime où les réformes sont lentes et souvent remises en question, voudraient qu'on introduisît dans nos mœurs politiques les méthodes rapides et réalistes du temps de Napoléon.

D'érudits historiens fouillent en tous sens la vie de Bonaparte, la scrutant presque heure par heure ; et, loin de le diminuer, ces études de détail le montrent encore plus surprenant qu'on ne l'avait cru. Chuquet débarrasse de ses légendes adventices la jeunesse du héros et la reconstitue dans toute sa vérité ; Frédéric Masson le suit à travers tous les détours de sa vie privée ; Vandal et Houssaye examinent tous les faits de sa vie publique. Mais tous, même ceux qui l'admirent, n'hésitent pas à signaler ses erreurs quand ils les rencontrent ; j'ai dit ses erreurs et non ses fautes, car c'est sur le terrain de la raison et non de la morale qu'ils se placent pour le blâmer, et encore, toujours, le font-ils avec respect. Et c'est là cette admiration raisonnée qui constitue la caractéristique de l'histoire napoléonienne à notre époque. C'est elle qui frappe le lecteur, chez Welschinger lui-même, lorsqu'en 1889 il blâme le divorce de Napoléon Ier.

CONSÉQUENCES DU DIVORCE

Arrivé au terme de cette étude, le lecteur doit reconnaître que la cause initiale des désastres de l'Empire a été le divorce.

C'est en effet le divorce qui a perdu Napoléon, égarant son esprit et aggravant ses fautes. Celui qui avait dit : « J'ai refermé le gouffre anarchique et débrouillé le chaos.... J'ai excité toutes les émulations, récompensé tous les mérites et reculé les limites de la gloire », celui-là sacrifiait tout à

1. A vrai dire, il semble de plus en plus acquis, grâce aux recherches qui commencent à s'organiser en province, que la centralisation, dans les départements, n'était pas absolue et que les préfets y jouissaient, relativement, d'une assez grande indépendance vis-à-vis du pouvoir central.

coup son œuvre à un vain mouvement d'orgueil. C'est le divorce qui l'a amené à vouloir entrer dans la famille des souverains, sans pouvoir lui assurer leur confiance et leur amitié. C'est le divorce qui a contribué à rompre les relations déjà si tendues entre l'Empereur et l'Église. C'est le divorce et le mariage autrichien qui ont trompé l'ambition de Napoléon devenue insatiable.

L'Autriche, fidèle à son plan qui était de se reconstituer à tout prix et d'affaiblir la puissance française, s'était empressée d'accorder à Napoléon tout ce qu'il avait demandé, car elle tenait à empêcher avant tout l'alliance franco-russe, qui eût achevé sa perte et changé peut-être la face du monde. Elle a donné une de ses princesses, elle a laissé maltraiter le Pape, elle a encouragé à attaquer la Russie. Mais, après les revers de 1812, elle s'est démasquée. Elle s'est alliée ouvertement aux adversaires de l'Empereur. Elle a trahi celui qu'elle appelait dans son langage d'apparat : *Serenissime ac potentissime princeps, frater et gener carissime !*

Elle a oublié ses protestations de tendre amitié et de profond attachement, ses serments et ses embrassades. Elle a oublié que son empereur avait dit à Napoléon : « Le jour où je lui ai donné ma fille, son honneur est devenu le mien, et je saurai, si Votre Majesté me seconde, le défendre comme le mien. »

Napoléon avait répudié Joséphine, afin de consolider sa dynastie. Il l'a rapidement ébranlée.

« Pour n'avoir rien à envier aux Bourbons, » il a voulu un héritier d'une princesse royale. Et le Roi de Rome est né pour aller mourir parmi ses ennemis à dix-neuf ans, sans empire et sans couronne, comme Astyanax au milieu des Grecs. Napoléon a cru que le dernier mot appartiendrait à la force, et c'est la force qui l'a vaincu. Il a abandonné une épouse aimante pour une épouse ingrate. Tandis que Joséphine, à la première nouvelle des désastres, voudra porter ses consolations à l'Empereur, Marie-Louise se gardera bien d'aller le rejoindre et d'adoucir sa douleur immense. Elle osera même écrire « qu'elle n'a jamais eu de sentiment vif d'aucun genre pour lui ».

Bientôt elle négligera sa mémoire et se donnera au premier général venu.

Le 26 juin 1813, dans l'entretien solennel qu'il aura à Dresde avec Metternich, Napoléon désabusé dira :

« J'ai fait une bien grande sottise en épousant une archiduchesse d'Autriche.... J'ai commis là une faute impardonnable. En épousant une archiduchesse, j'ai voulu unir le présent et le passé, les préjugés politiques et les institutions de mon siècle. Je me suis trompé, et je sens aujourd'hui toute l'étendue de mon erreur. Cela me coûtera peut-être un trône, mais j'ensevelirai le monde sous mes ruines !... »

(Welschinger, *Le Divorce de Napoléon*. Plon, 1889, p. 255.)

A Frédéric Masson, nous demanderons trois passages, l'un sur Bonaparte à Brienne, un autre sur Napoléon et Charlemagne, le troisième sur Napoléon au travail.

BONAPARTE A BRIENNE

On a accusé ses sentiments. On a dit qu'il ne se montrait pas Français. Comment l'eût-il été? Qu'on imagine un enfant de Lorraine, né en 1871, brusquement transporté en 1880 dans une école militaire de la Prusse, élevé aux frais de l'empereur d'Allemagne, destiné à porter l'épée comme officier allemand, non parce qu'il a choisi ce métier, mais parce que c'est là la seule profession qui lui soit ouverte, qu'il puisse prendre sans déroger et pour laquelle l'État donne aux gentilshommes pauvres l'éducation gratuite ; qu'on voie cet enfant entouré uniquement de Prussiens qui ignorent sa langue et sont disposés à faire de lui leur souffre-douleur, car il est un étranger, il est un vaincu et les enfants sont lâches. Il sait que les pères de ces enfants avec qui il est condamné à vivre ont conquis son pays par ce qui lui semble l'abus le plus odieux de leur force, qu'ils ont massacré ses concitoyens, ravagé ses biens, aboli l'indépendance de sa patrie, et il devrait faire bon voyage et s'enorgueillir de la livrée de servitude dont il est revêtu ! Mais est-ce bien une patrie, la Corse, disent les rhéteurs, et la Corse n'est-elle point trop heureuse d'avoir été conquise par une nation telle que la France? C'est ce que les petits Prussiens disent à l'enfant lorrain, et n'ont-ils point raison puisqu'ils ont été les plus forts et que c'est la force qui décide? Il n'est point de petite patrie. Si petite soit-elle ou si grande, il suffit que l'amour qu'on lui porte emplisse le cœur. Lacédémone, qui est un village, occupe tout entier le cœur de Léonidas et ne l'emplirait pas mieux si c'était un monde comme l'Amérique ou la Russie. Il n'importe ni que la patrie soit grande ou riche ou belle, il suffit qu'elle soit la patrie et, ce qui, en d'autres, refroidirait le désir, échauffe l'amour chez ses fils.

Et si, cet amour, on le persécute et on le tourne en risée ; si tout ce qui, chez l'enfant, rappelle la patrie est prétexte à risée, ses façons, sa tournure, son accent ; si tout est combiné dans cette école-prison, pour offenser sa sensibilité, révolter ses goûts, infliger à son corps même, son corps de méridional déporté à cent lieues dans le Nord sous un climat froid et humide, de continuelles et cruelles souffrances, si, avec cela, l'âme est fière, repousse la pitié et ne sait point les mots qui servent aux plaintes, quoi d'étonnant que l'enfant se replie sur lui-même, ne vive plus que pour sa pensée et son rêve, se refuse aux jeux et aux camaraderies, — si elles se présentent, — s'absorbe dans un travail solitaire, pour lequel il refuse même la direction des professeurs, eux aussi des ennemis. Pour résister à une telle vie, pour ne point céder au mal du pays qui affecte certains de ces êtres au point qu'ils

en meurent, il n'y a que la dissipation qui peut convenir aux âmes faibles et lâches, ou le travail qui seul peut sauver les âmes fortes.

(Frédéric Masson, *Napoléon inconnu*. Ollendorff, 1895, 1er vol., p. 70-72.)

NAPOLÉON ET CHARLEMAGNE

Lorsque Napoléon dit : « Je suis Charlemagne parce que, comme Charlemagne, je réunis ma couronne de France à celle des Lombards et que mon empire touche à l'Orient », c'est là le cri de son cœur. Aussi, c'est sur le costume impérial de Charlemagne qu'il copie son costume du sacre ; c'est le blason attribué à Charlemagne, un aigle d'or sur champ d'azur, qu'il prend pour ses armoiries ; ce sont les insignes impériaux de Charlemagne : la couronne, le sceptre, l'épée de Charlemagne que, devant lui, le jour du couronnement, portent Kellermann, Pérignon et Lefebvre.

Si ce n'est point à Charlemagne lui-même, c'est au Saint-Empire Romain de Charlemagne qu'il emprunte la plupart des titres dont il pare les grands dignitaires de son empire. Cambacérès est archichancelier d'empire, parce qu'il y avait dans le collège des électeurs un archichancelier d'empire qui était l'archevêque de Mayence. Lebrun est architrésorier comme était le comte palatin du Rhin. Louis est connétable, non parce qu'un connétable a, jusqu'à Louis XIII, commandé les armées du roi de France, mais parce qu'un connétable était un des palatins de Charlemagne. Si le nom de grand-amiral est sans précédent dans l'Empire germanique (car en France même il ne date que de Louis XIV et rappelle seulement le comte de Toulouse et le duc de Penthièvre), c'est bien aux traditions allemandes qu'a été empruntée la dignité de grand-électeur, et c'est encore du Saint-Empire que viennent ces *vicaires* nommés pour suppléer les grands dignitaires. Il y a un vice-grand-électeur et un vice-connétable dans l'empire napoléonien, parce que, dans le Saint-Empire, il y a eu un vice-grand-maître du Palais, un vice-grand-maréchal, un vice-grand-chambellan et un vice-grand-trésorier.

Autant qu'il est possible, pour les grandes dignités de l'Empire, Napoléon a donc calqué sinon Charlemagne directement, au moins les successeurs de Charlemagne. De même fera-t-il lorsque, pour former autour de la quatrième dynastie un bataillon sacré pareil à celui que trouvaient en leur noblesse les rois Bourbons, il instituera la Légion d'honneur et la noblesse d'Empire. Pour celle-ci, l'assimilation est singulière. Comme Charlemagne, Napoléon a ses ducs et ses comtes ; il songe à créer des margraves. S'il admet des barons et des chevaliers, c'est que les deux titres sont en usage dans le Saint-Empire ; s'il érige des principautés (Essling, Eckmühl, Wagram), ce n'est qu'à Vienne, en 1809, à l'exemple des empereurs d'Alle-

magne. Enfin, lorsque, au fils qu'il espère, il attribue, même avant qu'il soit remarié à Marie-Louise (sénatus-consulte du 17 février 1810), le titre et les honneurs de Roi de Rome, quelle preuve plus convaincante que la pensée de Charlemagne et du Saint-Empire le hante sans relâche? N'est-ce pas en Allemagne qu'il a trouvé le titre de roi des Romains donné au fils de l'Empereur, à l'Empereur non couronné et, dans l'exposé des motifs de ce sénatus-consulte de 1810, ne fait-il pas dire à ses orateurs : « Napoléon s'abstint, aux premiers jours de sa gloire, d'entrer à Rome en vainqueur. Il se réserve d'y paraître en père. Il veut y faire, une seconde fois, placer sur sa tête la couronne de Charlemagne. »

(Frédéric Masson, *Napoléon chez lui*. Ollendorff, 1902, p. 15-18.)

NAPOLÉON AU TRAVAIL

.... Mais il ne faisait point que signer. Un nombre infini d'apostilles sont de sa main, toutes les lettres de grande intimité aux siens, à Joséphine et à Marie-Louise, les lettres aux souverains, un immense nombre de lettres aux généraux d'armées. Toutes les fois qu'il y a des chiffres, il prend la plume, et c'est lui qui fait et refait dans les marges les additions et les soustractions, qui annote, qui indique minutieusement l'ordre dans lequel les articles doivent être présentés, qui marque les suppressions et les augmentations, aussi bien quand il s'agit du budget général de l'État que des budgets de chacun des ministères, du budget du royaume d'Italie ou du grand-duché de Berg ou du budget de sa Maison.

On lui présente un premier projet où, dans des colonnes diverses, se trouvent inscrits les crédits accordés dans les années précédentes et les crédits proposés pour l'exercice. Il discute chaque article, inscrit un chiffre inférieur en marge, refait l'addition, se trompe, toujours à son profit, et arrondit le total en supprimant encore 50 000 ou 100 000 francs. C'est de cette façon que, pour sa Maison, sur un budget présenté de 48 045 922 fr. 72, il parvient à gagner 7 275 060 fr. 18 c.

Une économie qu'il peut faire le ravit ; mais, pour arriver à cette économie, il faut qu'il se rende compte de tout. Un matin, c'est au café qu'il s'en prend. Il trouve que, chaque jour, on consomme dans sa Maison 155 tasses de café, et il calcule que chaque tasse lui coûte vingt sous, — le café est à 5 francs la livre et le sucre à 4 francs, — ce qui fait par an 56 575 fr. Plus de café en nature, mais une indemnité en argent : tout le monde se content, sauf les femmes de chambre de Joséphine, qui ont le moyen de se rattraper, et l'Empereur économise 35 000 francs. Un autre jour, c'est le blanchissage qui lui coûte terriblement cher, et il fait faire un règlement où le prix de chaque pièce est soigneusement établi, où par suite les prix de fantaisie se trouvent supprimés.

Il ne tolère point les augmentations que chacun des chefs de service veut glisser ; tout doit être justifié jusqu'aux détails les moindres et, s'il n'est point satisfait des explications présentées, vite, une lettre à l'Intendant général et une enquête. « Il y aurait, écrit-il, un abus véritable que quelqu'un pût augmenter les gages de ma maison quand aucun général de mes armées ni aucun de mes ministres n'a ce droit. » Mais, en même temps, qu'on n'aille pas, par favoritisme, renvoyer un de ses serviteurs pour mettre un protégé à sa place. Il sait qui le sert et qui l'a servi, et, s'il apprend qu'une injustice a été commise, le chef de service n'a qu'à se bien tenir. Il n'entend point que, parce qu'il est malade ou blessé, un vieux domestique tombe dans la misère et, pour quiconque l'a approché, au temps de ses débuts, il garde d'extraordinaires mansuétudes. En 1809, le jour du combat de Landshut, le maître d'hôtel contrôleur Fischer, déjà atteint depuis longtemps du délire des persécutions, est pris d'un accès de folie furieuse. On est obligé de le renvoyer en France et, à Strasbourg, où il a une nouvelle crise, de le placer dans une maison de santé. L'Empereur, qui a Fischer à son service au moins depuis l'Égypte, n'admet pas qu'il soit remplacé et espère toujours sa guérison. Ce n'est que le 30 décembre 1812, c'est-à-dire après quatre années pendant lesquelles on a payé à Fischer son traitement plein de 12 000 francs, que Napoléon consent qu'il soit mis à la retraite, et il lui règle une pension de 6 000 francs. Celui-là encore est un serviteur d'extrême confiance ; mais, à tous les échelons, c'est de même, et un pauvre diable de cocher qui est constamment ivre est, malgré le grand-écuyer, repris jusqu'à trois fois, parce qu'il a conduit un caisson à la bataille de Marengo. Qui a été à la peine avec lui doit être à l'honneur. Au retour de l'île d'Elbe, c'est lui qui règle que ceux qui l'ont accompagné en exil tiendront aux Tuileries les places qu'ils avaient à Porto-Ferrajo, et l'on sait ce qu'il a fait à Sainte-Hélène pour tous ceux qui l'y ont suivi.

(Frédéric Masson, *Napoléon chez lui*. Ollendorff, 1902, p. 172-175.)

A Vandal nous emprunterons une page sur les projets de Napoléon avant la campagne de Russie :

NAPOLÉON AVANT LA CAMPAGNE DE RUSSIE

Et parfois plongeant par la pensée au plus profond des espaces, dépassant toutes limites, il en venait à regarder par delà la Russie, à rechercher plus loin où poser ses colonnes d'Hercule. Pur délire d'imagination, rêves d'une ambition démente, dira-t-on, si l'on mesure cet homme et son temps à la taille ordinaire de l'humanité. Mais ne s'était-il pas placé lui-même et n'avait-il pas élevé ses Français au niveau d'entreprises inaccessibles au commun des mortels? Ne les avait-il pas habitués à vivre et à se mouvoir

dans une atmosphère de merveilles, mis de plain-pied avec le prodigieux et le surnaturel? Et tous ne s'étonnaient pas lorsqu'il parlait de faire entrer encore une fois et plus complètement le rêve dans la réalité.

L'écroulement de la puissance russe découvrirait l'Asie et nous rendrait contact avec elle. A Moscou, Napoléon retrouverait l'Orient, ce monde qu'il avait touché naguère par un autre bout et dont l'impression lui était restée profonde, inoubliable En Orient, en Asie, il ne rencontrerait devant lui qu'empires branlants et sociétés en décomposition ; à travers ces ruines, serait-il impossible à l'une de ses armées d'atteindre ou de menacer les Indes par l'une ou l'autre des voies qu'il avait en d'autres temps sondées du regard et marquées? Établi en Russie, il dominerait et surplomberait la mer Noire, la région du Danube, l'Empire ottoman avec son prolongement asiatique. Si les Turcs se refusaient aujourd'hui au rôle prescrit, punirait-il cette défection en se reportant plus tard contre eux ? Pour en finir avec cette barbarie, descendrait-il de Moscou sur Constantinople? Reprendrait-il librement les projets de conquête, de partage, de percée à travers l'Asie qu'il avait dû, en 1808, mesurer d'après les convenances et les ambitions d'Alexandre?

Il n'avait jamais perdu de vue l'Orient méditerranéen, vers lequel un invincible attrait le ramenait toujours ; en 1811, alors qu'il semblait tout entier détourné vers le Nord, des voyageurs munis d'instructions lui envoyaient des renseignements topographiques sur l'Égypte et la Syrie, sur ces positions qu'il lui faudrait ressaisir s'il voulait se frayer la route directe des Indes. Pour frapper ou menacer l'Inde anglaise, préférerait-il la voie que Paul Ier s'était offert jadis à lui tracer? Après avoir vaincu la Russie et l'avoir enchaînée de nouveau à sa fortune, ferait-il du Caucase la base d'une expédition extra-européenne ? Il disait à Narbonne : « Aujourd'hui, c'est d'une extrémité de l'Europe qu'il faut reprendre à revers l'Asie pour atteindre l'Angleterre. Vous savez la mission du général Gardane et celle de Jaubert en Perse : rien de considérable n'en est apparu, mais j'ai la carte et l'état des populations à traverser pour aller d'Érivan et de Tiflis jusqu'aux possessions anglaises dans l'Inde. C'est une campagne peut-être moins rude que celle qui nous attend sous trois mois. Supposez Moscou pris, la Russie abattue, le tsar réconcilié ou mort de quelque complot de palais, peut-être un trône nouveau et dépendant (la Pologne), et dites-moi si, pour une grande armée de Français et d'auxiliaires partis de Tiflis, il n'y a pas d'accès possible jusqu'au Gange, qu'il suffit de toucher d'une épée française pour faire tomber dans toute l'Inde cet échafaudage de grandeur mercantile. »

Qu'aucun de ces projets ait pris en lui forme arrêtée et précise, c'est ce que l'on ne saurait admettre. Pratiquement, toutes ses volontés se tendaient et se concentraient vers un but unique : entrer en Russie et y faire la loi.

Nul doute néanmoins que ces conceptions vertigineuses ne l'aient hanté ; ses confidences réitérées, les échos de son entourage, son tempérament même et ses habitudes d'esprit en font foi ; il était dans sa nature d'envisager toujours, à travers l'entreprise en cours, un mystérieux au-delà, d'infinies perspectives; il ne se reposait de l'action que dans le rêve. Cependant, pour donner à l'expédition de Russie un couronnement digne d'elle, à défaut d'un coup de force, un coup de théâtre suffirait peut-être. Suivant quelques témoignages, Napoléon réservait à l'avenir d'extraordinaires surprises de mise en scène et, dès à présent, en disposait les accessoires. Dans la longue file de voitures qui composaient son équipage personnel et s'acheminaient vers l'Allemagne, après les deux cents chevaux de main et les quarante mulets de bât, parmi les vingt calèches ou berlines et les soixante-dix camions attelés de huit chevaux, un mystérieux fourgon aurait pris rang : là, invisibles au regard, eussent reposé les ornements impériaux, la pourpre semée d'abeilles, la couronne et le globe, le sceptre et l'épée. En quel lieu, en quelle scène de théâtral triomphe Napoléon se fût-il proposé de faire apparaître et figurer ces insignes? Voulait-il, dans une cérémonie grandiose, décerner la couronne de Pologne à l'un de ses proches, qui la tiendrait de lui en fief et, après avoir soumis le Midi et le Centre du continent, recevoir solennellement l'hommage du Nord? Voulait-il prendre enfin le titre dont ses soldats l'avaient salué plusieurs fois dans l'exaltation de la victoire, chercher au seuil de l'Orient la couronne de Charlemagne et faire surgir sur le Kremlin de Moscou, dans le décor des basiliques byzantines et des fantasques architectures, sur les degrés de l'*Escalier rouge* d'où les Tsars se montraient au peuple, un empereur d'Occident, un empereur romain?... C'était une croyance répandue que, dans le secret de son imagination, l'entreprise commençante devait aboutir pour lui à une consécration suprême, à un investissement nouveau qui l'élèverait sans conteste au-dessus des chefs de l'humanité et ferait apparaître à l'Europe du haut de la Russie conquise, dans le grandissement d'une lointaine et magique apothéose, l'Empereur divinisé.

(Albert Vandal, *Napoléon et Alexandre Ier*, vol. III. Plon, 1908, p. 343-346.)

Houssaye, dans son *1815* (on sait que, dans son *1814*, il a magnifiquement analysé la campagne de France), prouve, à force de documents, ce fait si discuté que la restauration de l'Empire fut un mouvement populaire.

LE PEUPLE ET LES CENT-JOURS

Dans les écrits royalistes, qui du moins sur ce point ont donné le change à l'opinion, on a représenté la restauration de l'Empire comme l'effet d'un mouvement exclusivement militaire, analogue aux tumultes des prétoriens et aux pronunciamientos espagnols. C'est une contre-vérité. La Révolution

en 1815 fut un mouvement populaire secondé par l'armée. La cocarde de 89 entraîna le peuple, ulcéré par l'arrogance, les menaces, les revendications des prêtres et des nobles qui prétendaient traiter les campagnes en pays conquis. Les soldats restés idolâtres de leur Empereur frissonnaient à l'idée de le trouver au bout de leurs fusils et se juraient de ne pas tirer sur lui ; mais, ayant perdu la volonté dans la longue accoutumance de la discipline, ils ne se déclarèrent que lorsqu'ils s'y sentirent encouragés par l'élan des populations. Partout en France, — du moins dans les quinze premiers jours, et plus tard tout était décidé, — les manifestations des paysans et des ouvriers précédèrent la défection des troupes. Le 1er mars, les soldats du 87e emprisonnent dans la citadelle d'Antibes vingt-cinq grenadiers de la vieille garde ; le lendemain, les habitants de Grasse apportent des violettes à l'Empereur. La population de Gap s'oppose à ce que le général Rostolland prenne des mesures de défense ; il replie sur Embrun ses troupes, qui le suivent docilement, tandis que dans la ville qu'elles viennent d'évacuer on acclame Napoléon. A Saint-Bonnet, on veut sonner le tocsin pour rassembler un millier de montagnards en armes qui renforceront la petite colonne elboise.

Dans le défilé de Laffray, les paysans tendent aux soldats du 5e de ligne, qui n'osent pas les prendre, des proclamations impériales. Contre les troupes du général Marchand, l'Empereur a pour avant-garde deux mille Dauphinois armés de fourches et de vieux fusils. Ce sont les charrons des faubourgs qui enfoncent la porte de Grenoble. Ce sont les canuts de la Cuillotière qui démolissent la barricade du pont de Lyon. A Villefranche, il n'y a pas un homme de troupe, mais soixante mille paysans attendent l'Empereur autour des arbres de la liberté. Les ouvriers de Nevers provoquent à la rébellion les régiments qui traversent la ville. Le peuple de Chalon-sur-Saône arrête un convoi d'artillerie destiné à l'armée du comte d'Artois. « En Franche-Comté, dit l'adjudant commandant de Préchamp, les troupes auraient pu être maintenues si on les avait gardées dans les casernes, mais une fois en contact avec la population, elles étaient perdues. » Le colonel Bugeaud écrit au ministre de la Guerre : « Je prends sur moi d'arrêter mon régiment à Avallon. Je craindrais, si je m'avançais plus loin, que l'esprit des populations ne gâtât celui de mes soldats, qui est resté très bon jusqu'ici. » Le préfet de l'Ain, frappé d'épouvante, dit au maréchal Ney : « Nous assistons à la rechute de la Révolution. » La haine des paysans contre l'ancien régime et l'affection des soldats pour l'Empereur les réunirent dans une action commune. C'est la raison de son succès si facile et si rapide, de la marche foudroyante et triomphale du golfe Jouan à Paris.

(Henry Houssaye, *1815*, Ier vol. Perrin, 1893, p. 366-367.)

En 1893, Arthur Lévy, prenant le contre-pied de Taine, publie son *Napoléon intime*, où il s'efforce de démontrer que Bonaparte avait eu toutes les qualités bourgeoises et que l'œuvre laissée par lui était une œuvre essentiellement bour-

geoise. Il nous montre un Napoléon aux mœurs pures, plus heureux que partout ailleurs, quand il était enfin à son foyer, et peut-être y avait-il en effet beaucoup de vrai dans cette théorie, comme d'ailleurs il n'était pas tout à fait faux que Napoléon fût, sous quelques rapports, un condottière. Mais Lévy était allé si loin dans son argumentation que le Corse fougueux de la tradition parut un peu fade dans cet ouvrage ; et beaucoup qui avaient été indignés par le livre de Taine furent aussi choqués par celui-ci, qui, en tout cas, apportait au profit de sa thèse, quelque exagérée qu'elle semblât, des documents fort intéressants. Nous donnons ci-dessous une page qui résume bien le sens général de ce travail :

NAPOLÉON BOURGEOIS

Napoléon, en qui se personnifièrent toutes les qualités de la classe moyenne, a montré ce que doivent être les fils du XIX^e^ siècle émancipés, candidats de droit à tous les emplois. Il leur a montré comment on reste soldat en étant généralissime d'armées innombrables, comment, au faîte de la hiérarchie sociale, on peut, à la manière d'un simple comptable, demeurer actif, strict, ponctuel, économe et probe.

Grands et petits ont pu juger que la fonction n'aurait pas suffi à tailler la large place que Napoléon occupe dans la mémoire des hommes, s'il n'avait su, par ses efforts, par ses études, se rendre digne de cette fonction dont il a même accru le prestige. Ils ont pu voir aussi que, loin de se diminuer par un labeur de tous les instants, par son immixtion dans les affaires en apparence les plus infimes, Napoléon est devenu l'admiration du monde entier, a contraint les familles les plus aristocrates à s'incliner devant lui, et, par des alliances matrimoniales, a soudé sa maison avec la race plusieurs fois séculaire des souverains de l'Europe.

Cependant l'œuvre de cet homme, né bourgeois, est essentiellement bourgeoise : grâce à lui, la classe moyenne a pris pied dans les affaires de l'État, où elle n'avait paru qu'accidentellement et d'où personne n'a encore pu l'expulser. Nul ne saurait affirmer sérieusement que, la Restauration survenant aussitôt après le Directoire, il serait resté au pouvoir un seul des gouvernants de la veille. Il n'a pas fallu moins que le spectre de l'Empereur pour tenir en respect, à Saint-Ouen, le roi Louis XVIII, qui fut bien obligé de signer le contrat sur lequel repose encore aujourd'hui notre organisation gouvernementale.

Si, pour lui-même, Napoléon a tout perdu de son vivant : grandeur, bonheur et fortune, il n'en est pas moins vrai que ceux-là qui ont travaillé sous sa loi ont conservé, pour eux et leurs descendants, les avantages qu'il leur avait constitués. Titres nobiliaires, titres royaux, titres impériaux, tout subsiste. L'ordre qu'il a créé n'a pas cessé d'être l'objet de la convoitise de tous les Français, et le chef de l'État s'enorgueillit encore de se dire le grand maître de la Légion d'honneur, alors que, depuis longtemps, on ne songe plus aux distinctions jadis conférées par les rois.

(Arthur Lévy, *Napoléon intime*, 1893. Plon, p. 646-647.)

Dans l'histoire littéraire, Napoléon a repris la place qui lui était due. M. Lanson, dans sa *Littérature française*, a, en ces mots, magistralement caractérisé son génie d'orateur :

NAPOLÉON ORATEUR

Le 18 Brumaire fit taire les orateurs. Pendant quinze ans, une seule voix s'élèvera, impérieuse, mais éloquente. L'éloquence était un moyen de gouvernement, presque une nécessité pour ce parvenu qui, régnant par l'admiration et la confiance, devait entretenir la foi en son infaillible génie : il fallait que, dans chacune de ses paroles, il fît sentir la supériorité dont il tenait son droit. Napoléon s'y étudia et y réussit. Il fut le dernier des grands orateurs révolutionnaires. Formé à l'école des Montagnards, il continua leurs traditions ; mais un juste instinct l'avertit de condenser le verbiage de la tribune et de se régler plutôt sur la nette concision des rapports et la fermeté saisissante des proclamations, où certains Jacobins avaient donné de curieux modèles d'éloquence administrative ou militaire. Il se fit une forme courte, brusque, tendue, nerveuse, admirablement expressive et de sa nature réelle et de l'idée qu'il voulait donner de lui, admirablement adaptée à l'âme élémentaire des foules ou des armées.

On voit cette éloquence se former à travers la verbosité et la médiocrité de ses premiers écrits. On la voit se déployer dans toute sa correspondance, où il n'y a pas à vrai dire de lettres familières. Et ce qu'il a dicté à Sainte-Hélène, ce sont des mémoires oratoires ; ces récits de ses campagnes et de ses victoires sont de l'histoire tout juste comme le tableau de la politique athénienne dans le *Discours pour la Couronne*, de l'histoire arrangée pour persuader. Dès qu'il ouvre la bouche, Napoléon est orateur ; car il règle sa parole pour enlever à ceux à qui il parle, individus ou peuples, contemporains ou postérité, la liberté de leur jugement, pour asservir leurs esprits ou leurs volontés. Mais où cette puissante faculté oratoire apparaît le mieux, c'est dans les proclamations nombreuses qu'il adresse aux soldats et au peuple français, depuis la première campagne d'Italie jusqu'après Waterloo. On comprendrait mal sa domination, si on ne voyait l'appui qu'elle trouva dans sa parole : à cet égard, l'éloquence a été pour lui ce qu'elle était pour les chefs des démocraties anciennes.

Cette éloquence a sa rhétorique et ses procédés. Sous son apparente brusquerie, elle est très ordonnée, très classique. La lettre de condoléances du général Bonaparte à la veuve de l'amiral Brueys est une véritable dissertation sur un plan soigneusement concerté : les lettres de l'Empereur aux veuves des maréchaux Bessières et Lannes, plus courtes, d'un ton de maître, sont des réductions du même plan. Les proclamations sont divisibles par articles et paragraphes comme des discours de *Conciones*. Au début, les origines révolutionnaires de cette éloquence sont très sensibles : les *phalanges*

républicaines, les *vainqueurs de Tarquin*, les *descendants de Brutus*, de *Scipion*, les *légions romaines*, Alexandre, tous ces souvenirs antiques rattachent Napoléon aux orateurs de nos assemblées. Puis, dans les harangues du consul, de l'empereur, ces ornements emphatiques se font rares.

Dans la première campagne, aussi, entre les *phalanges* et les Tarquins, je note des *hommes pervers* qui viennent tout droit de la prédication de Robespierre.

Je note même des réminiscences d'auteurs latins. Du Lucain : « Vous n'avez rien fait, puisqu'il vous reste à faire. »

Nil actum reputans, si quid superesset agendum.

Le futur César se fait l'esprit de César. Du Tite-Live : « Dira-t-on de nous que nous avons su vaincre, mais que nous n'avons pas su profiter de la victoire? » (*Vincere scis Hannibal, victoria uti nescis.*) Certaines formes théâtrales rappellent les déclamations de la tribune : « Mais je vous vois déjà courir aux armes.... Eh bien ! partons.... » Et voici des clichés : « Vous rentrerez alors dans vos foyers et vos concitoyens diront en vous montrant : Il était de l'armée d'Italie. » — « Il vous suffira de dire : J'étais à la bataille d'Austerlitz pour que l'on réponde : Voilà un brave! » — « Vous pourrez dire avec orgueil : Et moi aussi je faisais partie de cette grande armée, qui... », etc. Le cliché est magnifique, et saisissant : et l'on voit l'effet s'élargir de proclamation en proclamation jusqu'à ce dernier mouvement.

Dans ces brèves harangues, deux parties sont capitales, le premier mot et le dernier : l'attaque est merveilleuse de brusqueries et de sûreté. « Soldats, vous êtes nus, mal nourris.... Soldats, je suis content de vous.... Soldats, nous n'avons pas été vaincus. » On est secoué et pris. Et la fin, comme elle laisse l'âme vibrante ! « Soldats d'Italie, manqueriez-vous de courage et de constance? » — « .... Et alors la paix que je ferai sera digne de mon peuple, de vous et de moi. »

Le fond est ce qu'il faut qu'il soit : des idées nettes, simples, immédiatement accessibles, des sentiments communs, réels, immédiatement évocables ; l'honneur, la gloire, l'instinct ; de vigoureux résumés des succès et des résultats obtenus, de rapides indications des résultats et des succès à poursuivre, des communications parfois qui semblent associer l'armée à la pensée du général et la flattent du sentiment d'être traitée en instrument intelligent : toutes les paroles qui peuvent toucher les ressorts de l'énergie morale sont là, et sont seules là.

Parfois, au lieu des images banales du répertoire commun, la nature originale de l'individu éclate. L'allocution du 1er janvier 1814 aux députés du Corps législatif est d'un ton singulier : volontairement l'orateur lâche sa colère en petites phrases hachées, brutales, même triviales : M. Laîné,

votre rapporteur, est un méchant homme.... Je suis de ces hommes qu'on tue, mais qu'on ne déshonore pas.... Qu'est-ce que le trône, au reste? Quatre morceaux de bois revêtus d'un morceau de velours. Tout dépend de celui qui s'y assied.... Il faut laver son linge en famille. » Remettez tout cela à la place, écoutez cette sortie si curieusement violente, et vous sentirez quelle science de l'effet il y avait chez cet homme-là.

Vous avez noté l'image grandiose qui nous montre le trône : elle sort d'une imagination qui n'est plus celle du XVIIIe siècle, ni formée à l'école de l'antiquité. Cela, c'est du Shakespeare, — tel que le comprenait Hugo et qu'il en faisait. Même dans les bulletins, malgré la tension plus solennelle du style, dans ceux surtout des dernières campagnes, je note quelques pensées d'une imagination pareille. On se sent tout près de Hugo, bien plus près de Hugo que des Montagnards et du *Conciones*, quand on lit des phrases comme celle-ci : « La victoire marchera au pas de charge ; l'aigle.... volera de clocher en clocher, jusqu'aux tours de Notre-Dame. » Ou bien : « J'en appelle à l'histoire : Elle dira qu'un ennemi qui fit vingt ans la guerre au peuple anglais vint librement, dans son infortune, chercher un asile sous ses lois.... Mais comment répondit l'Angleterre à une telle magnanimité ? *Elle feignit de tendre une main hospitalière à son ennemi, et, quand il se fut livré de bonne foi, — elle l'immola.* »

Ce petit mot qui fait comme cabrer la phrase dans un brusque arrêt, après l'ample mouvement qui en développe le début : c'est un procédé habituel à V. Hugo. En général, sans avoir changé sa forme ni renouvelé ses moules, il me semble que Napoléon est pourtant moins classique, moins asservi au goût révolutionnaire dans ses dernières années et qu'il exprime son tempérament par des effets plus personnels.

(G. Lanson, *Histoire de la littérature française.* Hachette, 1908, p. 858, 859, 860, 861.)

La stratégie napoléonienne a été examinée plus en détail que jamais par les techniciens, qui aujourd'hui encore le considèrent comme leur maître. Le colonel Rousset, auquel nous empruntons le passage ci-dessous, estime même que c'est la grandeur de ses desseins qui l'a perdu, car ses sous-ordres étaient incapables de le comprendre et de le seconder.

LA STRATÉGIE NAPOLÉONIENNE

L'esthétique napoléonienne a toujours dérivé d'un concept unique, basé sur un principe qui peut se résumer ainsi : « Économie stricte partout où elle peut se faire, dépense sans compter sur le point décisif. » Ce principe inspire la stratégie du maître ; il dirige tout autant et plus encore peut-être sa tactique de combat, en qui il se synthétise en quelque sorte et se résume. Harponner l'adversaire, le tâter avec son avant-garde, l'immobiliser par des

attaques vigoureuses ou l'attirer dans un piège au moyen de forces strictement mesurées, puis jeter sur lui, quand il ne s'y attend plus ou qu'il s'est dégarni, une masse compacte, puissante, redoutable, et l'écraser sous le choc, tel est le procédé que Napoléon emploie pour sa bataille, avec une magistrale aisance que personne autre n'a su égaler. Point de formalisme, point de manœuvres d'école, mais une utilisation judicieuse et combinée de tous les moyens, tant matériels que moraux et psychiques. « Tout dépend des circonstances, a-t-il dit lui-même, de la composition des troupes, du rapport qui existe entre les deux armées, de leur moral, du but qu'on se propose, de la nature du champ de bataille, de la position qu'occupe l'ennemi, du caractère du chef qui la commande. « *On ne peut et on ne doit rien prescrire d'absolu.* » Rien, pas même le mode d'emploi des différentes troupes, qui demeure subordonné aux phases même de la lutte à laquelle elles collaborent, depuis les tâtonnements obligatoires du début jusqu'au coup de foudre final, et qui se nuance de tous les détails consécutifs à l'infinie variété des épisodes. De là cette physionomie vivante, mobile et colorée en quelque sorte que prend la bataille napoléonienne où les initiatives peuvent se développer, les dévoûments s'ingénier, les qualités personnelles s'affirmer. Ce n'est plus la rencontre brutale d'autrefois, poussée mécanique qui s'exerce sur un bloc inarticulé. C'est un drame mouvementé et vibrant, illuminé de volonté, de réflexion et de confiance réciproque. Le chef conçoit et ordonne ; les aides, du plus grand au plus petit, concourent de toute leur expérience à l'exécution d'une pensée directrice dont la clarté lumineuse les guide. L'impulsion d'en haut est ici tellement sûre, la méthode tellement précise et saisissante que nul n'éprouve jamais ni hésitation ni inquiétude et que la diffusion par avance, à travers les rangs de l'armée, du secret même de la manœuvre ne saurait plus constituer le moindre danger.

Porter entrave à la liberté d'action de l'adversaire en le fixant ou en le provoquant à un faux mouvement ; réserver la sienne propre en ne déployant que le minimum de forces, puis saisir le moment et le point favorables pour agir avec tout ce qui est resté disponible, voilà, encore une fois, en quoi consiste la tactique napoléonienne, tactique d'une élasticité infinie et d'une fécondité de ressources incroyable, quand elle s'appuie sur la répartition judicieuse des efforts et des responsabilités. Encore faut-il ajouter que le grand homme l'a appliquée avec une habileté merveilleuse et a atteint dans son emploi les limites de la perfection humaine. Le point faible de l'adversaire, que l'Empereur veut frapper, peu lui importe où il le trouvera ; grâce à la liberté de manœuvres qu'il se garde, il saura toujours l'atteindre. « Pourquoi s'arrêter à tourner une aile? » s'écrie-t-il, à propos de Frédéric. Lui conçoit admirablement, au contraire, qu'une attaque centrale puisse donner des résultats aussi complets qu'une attaque d'aile, quand on a affaire à un ennemi faiblement commandé, ou épuisé par une longue lutte

d'usure, et impuissant par suite à sauvegarder jusqu'au bout l'inviolabilité de son front ; quand on possède soi-même une masse intacte, fraîche et indépendante des troupes qui, précisément, combattent sur ce front pour dissimuler le vrai point d'attaque, Napoléon ne sera donc jamais arrêté par la centralisation passive qui a entravé, chez le roi de Prusse, l'essor des larges combinaisons. Il verra et concevra bien plus grand. Sa bataille restera un inoubliable modèle, parce qu'elle procède des vues les plus larges et qu'elle s'appuie sur une psychologie profonde, en même temps que sur la plus judicieuse économie des moyens. Un rapide coup d'œil jeté sur la plus célèbre de toutes, Austerlitz, suffit à le montrer.

(Colonel Rousset, *Les Maîtres de la guerre*, Tallandier.)

C'est le chef militaire que la littérature, proprement dite, a surtout admiré dans Napoléon. C'est que, n'ayant pas vu depuis longtemps la guerre et sachant que, si elle venait à se produire, ce serait une guerre prosaïque et sans luxe, les tempéraments artistes ne pouvaient manquer de s'intéresser à tous ces défilés d'anciens uniformes, à tout ce fantasmagorique passé qu'évoquent dans les esprits les souvenirs de l'ère napoléonienne ; et puis, aujourd'hui comme toujours, on se passionne pour la vieille histoire éternellement jeune de l'aventurier, parti de rien, qui se fit couronner par le Pape, à Notre-Dame.

Le doux sceptique Anatole France s'est lui-même, tout en s'en défendant, laissé séduire par l'Empereur. Dans *le Lys rouge* (1894), il a transposé sur le mode paradoxal, mais en ajoutant au portrait quelques heureuses touches du condottiere de Taine, l'opinion d'Arthur Lévy, dont, en 1893, il avait lu le livre :

NAPOLÉON JUGÉ PAR ANATOLE FRANCE

Mme Martin demanda :

« Et vous, monsieur Vence, que pensez-vous de Napoléon?

— Madame, j'ai peu de goût pour les « trognes à épée » ; et les conquérants me semblent tout bonnement des fous dangereux. Malgré tout, cette figure de l'Empereur m'intéresse comme elle intéresse le public. Je lui trouve du caractère et de la vie. Il n'y a pas de poème ou de roman d'aventure qui vaille le *Mémorial*, qui pourtant est écrit d'une manière ridicule. Ce que je pense de Napoléon, puisque vous voulez bien le savoir, c'est que, fait pour la gloire, il s'y montre dans la simplicité brillante d'un héros d'épopée. Un héros doit être humain. Napoléon fut humain.

— Oh ! Oh ! » fit-on.

Mais Paul Vence poursuivit :

« Il était violent et léger, et par là profondément humain. Je veux dire semblable à tout le monde. Il voulut avec une force singulière tout ce que le commun des hommes estime et désire. Il eut lui-même les illusions qu'il donna aux peuples. Ce fut sa force et sa faiblesse, ce fut sa beauté. Il croyait

à la gloire. Il pensait de la vie et du monde à peu près ce qu'en pensait un de ses grenadiers. Il garda toujours cette gravité enfantine qui se plaît aux jeux des sabres et des tambours, et cette sorte d'innocence qui fait les bons militaires. Il estimait sincèrement la force. Il fut l'homme des hommes, la chair de la chair humaine.

« Il n'eut pas une pensée qui ne fût une action, et toutes ses actions furent grandes et communes. C'est cette vulgaire grandeur qui fait les héros. Et Napoléon est le héros parfait. Son cerveau ne dépassa jamais sa main, cette main petite et belle qui broya le monde. Il n'eut pas un seul moment de souci de ce qu'il ne pouvait atteindre.

— Alors, dit Garain, selon vous, ce n'est pas un génie intellectuel. Je suis de votre avis.

— Bien sûr, reprit Paul Vence, il avait le génie qu'il faut pour évoluer brillamment dans le cirque civil et militaire du monde. Mais il n'avait pas le génie spéculatif. Ce génie-là, c'est une autre paire de manches, comme dit Buffon. Nous possédons le recueil de ses écrits et de ses paroles. Le style a le mouvement et l'image. Et dans cet amas de pensées il ne se trouve pas une curiosité philosophique, pas un souci de l'inconnaissable, pas une inquiétude du mystère qui enveloppe la destinée. A Sainte-Hélène, quand il parle de Dieu et de l'âme, il semble un bon petit écolier de quatorze ans. Jetée dans le monde, son âme se trouva à la mesure du monde et l'embrassa tout. Rien de cette âme n'alla se perdre dans l'infini. Poète, il ne connut que la poésie de l'action. Il borna à la terre son rêve puissant de la vie. Dans sa puérilité terrible et touchante, il crut qu'un homme peut être grand, et cet enfantillage ne le quitta pas même avec le temps et le malheur. Sa jeunesse, ou plutôt sa sublime adolescence dura autant que lui, parce que les jours de sa vie ne s'étaient pas ajoutés les uns aux autres pour former une maturité consciente.

« C'est l'état prodigieux des hommes d'action. Ils sont tout entiers dans le moment qu'ils vivent, et leur génie se ramasse sur un point. Ils se renouvellent sans cesse et ne se prolongent pas. Les heures de leur existence ne se sont point liées entre elles par une chaîne de méditations graves et désintéressées. Ils ne continuent pas de vivre ; ils se succèdent dans une suite d'actes. Aussi manquent-ils de vie intérieure. Ce défaut est particulièrement sensible chez Napoléon, qui ne vécut jamais au dedans de lui-même. De là cette légèreté de caractère qui lui fit supporter aisément le poids énorme de ses maux et de ses fautes. Son âme toujours neuve renaissait chaque matin. Il eut plus que tout autre la capacité du divertissement. Le premier jour qu'il vit le soleil se lever sur son rocher funèbre de Sainte-Hélène, il se leva en sifflant un air de romance. C'était la paix d'une âme supérieure à la fortune, c'était surtout la légèreté d'un esprit prompt à renaître. Il vivait du dehors. »

« Garain, qui n'aimait guère ce tour ingénieux d'esprit et de langage, voulut hâter la conclusion :

« En un mot, dit-il, il y avait du monstre en cet homme.

— Les monstres n'existent pas, répliqua Paul Vence. Et les hommes qui passent pour des monstres inspirent l'horreur. Napoléon fut aimé de tout un peuple. Ce fut sa force de soulever sur ses pas l'amour des hommes. La joie de ses soldats était de mourir pour lui. »

(Anatole France, *Le Lys rouge*. Calmann-Lévy.)

Maurice Barrès écrivait dans ses *Déracinés* ce superbe passage sur la visite de quelques Lorrains au tombeau de l'Empereur :

LES DÉRACINÉS AU TOMBEAU DE NAPOLÉON

A l'ordinaire, le visiteur, soudain prenant conscience de son anonymat, s'intimide de l'écho que son pas sur ces dalles sonores éveille dans les vastes espaces du dôme funéraire. Mais ces jeunes pèlerins-ci ne s'imaginent pas troubler le repos de celui dont ils viennent solliciter la leçon exaltante : ils courent saluer l'Empereur qui s'achemine le long des siècles. Et tout ce bruit de leurs talons résonnant, c'est pour leurs nerfs frémissants un prolongement de cette formidable acclamation qui, jamais interrompue, montait des peuples massés sur le passage du héros et l'empêchait de dormir, tandis qu'il parcourait l'Europe dans sa berline de voyage.

Le tombeau de l'Empereur, pour des Français de vingt ans, ce n'est point le lieu de la paix, le philosophique fossé où un pauvre corps qui s'est tant agité se défait ; c'est le carrefour de toutes les énergies que l'on nomme audace, volonté, appétit. Depuis cent ans, l'imagination partout dispersée se concentre sur ce point. Comblez par la pensée, cette crypte où du sublime est déposé ; nivelez l'histoire, supprimez Napoléon : vous anéantissez l'imagination condensée du siècle. On n'entend pas ici le silence des morts, mais une rumeur héroïque ; ce puits sous le dôme, c'est le clairon épique où tournoie le souffle dont toute la jeunesse a le poil hérissé.

Penchés sur ce puits où les architectes, qui désespéraient de lui dresser un trône suffisant, laissèrent s'enfoncer le trop lourd cadavre, les sept Lorrains, tous petits-fils des soldats de la grande armée, sentent leurs poitrines de jeunes mâles s'élargir, se gonfler amoureusement contre la balustrade de marbre, à vingt mètres de l'objet en qui ils reconnaissent leur pareil, mais plus beau qu'eux-mêmes. Ils s'enivrent de l'espoir de respirer, à travers le triple cercueil, des miasmes de mort qui seraient pour eux des ferments d'immortalité.

Ce qui repose sur l'oreiller, dans le cercueil de plomb, nous en avons des documents certains.... Les cloches de France portent les traces de leurs

battants qui sonnaient ses victoires; rien d'étonnant que son cœur, qui battit trente ans d'épopée, ait déformé l'homme d'airain. Sur ce cadavre sont imprimés par un petit signe tous les grands instants de sa vie, la maladie de Toulon, le soleil d'Égypte, l'émotion de Brumaire, l'orgueil de son cœur au sacre, la gloire d'Erfurt, le baiser de Marie-Louise d'Autriche, les neiges de Russie, le froid matin de Fontainebleau, les cris : « Blücher ! Blücher ! » à Waterloo, ses songeries à Sainte-Hélène. Dans Sainte-Hélène, îlot sans arbres et sous le climat des tropiques, il était le roi Lear, proscrit, persécuté par ses filles. Les filles, c'étaient ses idées, le souvenir de ses grandes actions. Il était fou de son génie. C'était un terrible roi Lear, obèse avec un grand chapeau de planteur. Et voilà la dernière forme, le vieux Corse autoritaire que l'on a mis dans le cercueil.

Mais ce César, cadavre marqué des cicatrices et des injures innombrables de la vie, c'est tout de même un des plus beaux parchemins à déchiffrer. A ses rides se vérifieraient tant d'images de Napoléon accumulées dans les musées, dans les bibliothèques, dans la légende.

Son iconographie physique et morale semble ne pouvoir être dressée complète, tant les numéros en sont nombreux. Tous les spécialistes des sciences sociales ont incarné en lui l'idée que chacun d'eux se compose de la plus haute compétence. C'est ainsi que nous connaissons le Napoléon des tacticiens, des diplomates, des légistes, des politiques. Ce sont des aspects exacts de l'Empereur, des détails de son ensemble. Il fut également le corsaire de Byron, l'empereur des Musset, des Hugo, le libérateur selon Heine, le Messie de Mickiewicz, le parvenu de Rastignac, l'individu de Taine. Aucun de ces grands hommes ne s'est mépris. Les peuples non plus ne se trompèrent pas, — Français, Allemands, Italiens, Polonais, Russes, — quand chacun d'eux crut Napoléon né spécialement pour l'électriser : car cela est exact qu'il a tiré de leur léthargie les nationalités. Toutes les nationalités en Europe et, depuis un siècle, chaque génération en France ! Aux libéraux de la Restauration, aux romantiques de 1830, aux messianistes de 1848, aux administrateurs du Second Empire, aux internationalistes qui rêvent d'obtenir du prolétariat européen l'empire de Charlemagne, — à ces Sturel préoccupés d'allier l'analyse à l'action, il donne la flamme. Pour chaque génération de France, comme il fit avec sa garde, sur la fin du jour, dans le suprême effort de Waterloo, il forme lui-même les premières lignes des combattants et, quand tout le régiment passe, il leur adresse une courte allocution en leur montrant de l'épée les positions à enlever.

« Quoi ! dira-t-on, tant de Napoléons en un seul homme !... » — Nuages qui colorez diversement le ciel et dont l'ensemble peut faire le ciel même, vous symbolisez magnifiquement le sens universel qu'a pris dans une époque où il ferme tous les horizons cet homme singulier. Les nuages se plaisent

MORT DE NAPOLEON
d'après Steuben

à changer, et leur action se déploie tantôt en une demi-sphère magnifique, tantôt en figures innombrables.

Ce rapport constant qui s'établit entre la terre et le ciel par les vapeurs qui s'élèvent pour retomber en pluies bienfaisantes, je le retrouve entre l'empereur Napoléon et l'imagination de ce siècle.... Napoléon, notre ciel, par une noble impulsion, nous te créons et tu nous crées.... Dès l'abord, les regards ardents de son armée lui donnèrent son masque surhumain, comme une amante modifie selon la puissance de son sentiment celui qu'elle caresse. Et, depuis un siècle, dans chaque désir qui soulève un jeune homme, il y a une parcelle qui revient à Bonaparte et qui l'augmente, lui, l'Empereur. Dans sa gloire s'engloutissent des millions d'anonymes qui lui règlent sa beauté. Comme sa force était faite, en juin 1812, au passage du Niémen, des hourras de 475 000 hommes, le plein sens de son nom est déterminé par les plus puissantes paroles du siècle. Les Sturel, les Rœmerspacher, les Suret-Lefort, les Renaudin, les Saint-Phlin, les Racadot, les Mouchefrin, qui, le 5 mai 1884, entourent son tombeau et viennent lui demander de l'élan, lui apportent aussi leur tribut. Sous tous les Napoléons de l'histoire, qu'ils ne contestent pas, mais qui ne les attacheraient pas, ils ont dégagé le *Napoléon de l'âme*.

Sans parti pris social ni moral, sans peser les bénéfices de ses guerres ni la valeur de son despotisme administratif, ils aiment Bonaparte : nûment.

Sa plus belle effigie, à leur gré, c'est de Canova, à Milan, dans la cour de la Brera, son corps de héros tout nu avec sa terrible tête de César.

Oui, nûment et sans circonstances ! Nul excitant ne le vaut pour mettre notre âme en mouvement. Elle ose alors découvrir sa propre destinée. C'est la vertu profonde qu'il se reconnaissait, disant : « Moi, j'ai le don d'électriser les hommes. » Ce Napoléon-là, celui qui touche, électrise les âmes, qu'il soit l'essentiel, on le vit bien à son lit de mort, quand il eut prononcé les dernières paroles que lui imposait sa destinée : sa volonté prolongée par delà son souffle fit sur ses traits un superbe travail de vérité ; après avoir flotté un moment, comme s'ils cherchaient leur type pour l'immortalité, ils se rapprochèrent de l'image consulaire. — Aux heures du Consulat et quand s'élargissaient les premiers feux de sa gloire, on voyait encore un Bonaparte songeur, farouche, avec le teint bleuâtre des jeunes héros qui rêvent l'Empire. Monté au rôle de César, ce capitaine de fortune adoucit sa fierté amère, il garnit en quelque sorte le dur, le coupant de ses traits, il prit l'ampleur, la graisse de l'Empereur romain.

.... Puis ce furent les dégradations du martyre. — Mais quand on eut sur son visage essuyé les sueurs de l'agonie, on vit réapparaître l'aigu de sa jeunesse, l'arc décidé des lèvres, l'arête vive des pommettes et du nez. C'était cette expression héroïque et tendue qu'il devait laisser à la postérité comme essentielle et explicative. Le jeune chef de clan du pays corse, le général d'Italie et d'Égypte, le Premier Consul, voilà en effet le Napoléon

qui ne meurt pas, celui qui a soutenu l'Empereur dans toutes ses réalités et qui supporte sa légende dans toutes les étapes de son immortalité.

Et comme il convenait que, par-dessus tous les stigmates de la vie et les aspects de son génie, son dur profil de médaille se dégageât pour marquer définitivement son corps où la vie avait clos le cycle de son activité, de même il est nécessaire qu'au bout de toutes les transformations de la légende on aboutisse à ceci : NAPOLÉON PROFESSEUR D'ÉNERGIE.

Professeur d'énergie ! telle est sa physionomie définitive et sa formule, décisive, obtenues par la superposition de toutes les figures que nous retracent de lui les spécialistes, les artistes et les peuples. De tant de Napoléon, les traits communs nous représentent un excitateur de l'âme. Quand les années auront détruit l'œuvre de ce grand homme et que son génie ne conseillera plus utilement les penseurs ni les peuples, puisque toutes les conditions de vie sociale et individuelle qu'il a envisagées se seront modifiées, quelque chose pourtant subsistera : sa puissance de multiplier l'énergie. Que l'élite de l'humanité, pour en user selon ses besoins, le reconnaisse et l'honore comme tel. Par une formule saisissante, on dit en Russie : « Il n'y a d'homme puissant que celui à qui le tzar parle, et sa puissance dure autant que la parole qu'il entend. » Alors même que la parole de Napoléon ne durera plus, quand elle aura cessé d'être une chose positive, quand son code, ses principes de guerre, son système autoritaire auront perdu leur vitalité, une vertu de lui émanera encore pour dégager les individus et les peuples d'un bon sens qui parfois sent la mort et pour les élever à propos jusqu'à ne pas craindre l'absurde.

(Maurice Barrès, *Les Déracinés*. Ém. Paul.)

Paul Adam nous le montre, après la bataille d'Austerlitz. Samain, dans son poème du *Sacre*, évoque les souvenirs de 1804 :

LE SACRE

Notre-Dame annonçait l'apothéose prête
Avec la voix d'airain de ses beffrois jumeaux ;
Au loin les grands canons grondaient, et les drapeaux
Se gonflaient, frissonnants, sous l'orgueil de la fête.

L'Empereur s'inclina, les mains jointes, nu-tête,
Et le Pape apparut dans l'éclat des flambeaux,
Tenant entre ses doigts étincelants d'anneaux
La couronne portant la croix latine au faîte.

Mon fils ! dit le pontife... Alors, l'orgue se tut.
Sur tous les fronts baissés un seul frisson courut,
Comme le battement soudain d'une aile immense ;

Et l'on n'entendit plus, ô César triomphant,
Dans la nef où planait un auguste silence,
Qu'une vieille à genoux qui pleurait son enfant.

(Albert Samain, *Au Jardin de l'Infante*, « du Mercure de France », 1897.)

D'Esparbès, dans *la Grogne*, nous fait voir l'Empereur errant le soir de Waterloo, Suarès exalte en même temps la Corse et Bonaparte. « Ligure, Corse, Napoléon a le génie punique dans toute sa puissance. C'est le Carthaginois consul de Rome. C'est le nouvel Annibal, l'épée dans une main et le code dans l'autre. » Richepin prononce, en 1912, à Waterloo, un panégyrique de l'Empereur.

WATERLOO

L'émotion qu'on éprouve en visitant cet ossuaire de héros, ce champ de bataille unique dans les fastes de l'histoire, ce champ de bataille où s'écroula en un seul jour un empire plus étonnant, plus miraculeux que tous les empires connus, que celui de Sésostris, de Cyrus, d'Alexandre, même que l'Empire de Rome, cette émotion à laquelle vous avez été en proie tout à l'heure, vous pensez avec quelle intensité je la partage. Une seule fois dans ma vie, je l'ai sentie ailleurs qu'en cet endroit. C'était, il y a trois mois, devant la plaine de Marathon et devant le détroit de Salamine, et, là-bas comme ici, j'éprouvais la même sensation, la même émotion, je le répète, parce que là-bas comme ici, malgré la défaite ici, malgré l'écrasement, c'était pour la même cause qu'on se battait, et là-bas comme ici et toujours il nous reste au cœur le même espoir, la même foi invincible dans la cause sacrée pour laquelle on s'est battu : nous sommes certains qu'elle triomphera un jour comme elle a triomphé à Marathon et à Salamine, et c'est de là que vient notre profonde émotion.

Vous me pardonnerez si je ne prends pas texte d'une émotion pareille pour vous faire ce qu'on appelle une conférence ou une causerie. En vérité, la chose comme le mot seraient bien pauvres devant la riche moisson de sentiments, d'idées, de rêves qui s'épanouit sur ce sol engraissé de tant d'héroïsme et de tant d'infortune, et où germeront de plus en plus, à l'avenir, les nobles fleurs, les nobles idées, dont nous avons jeté les graines, les semailles avec toutes les gouttes de notre sang.

Les vapeurs qui s'exhalent de ce sol sacré, — vapeurs de mort et de désastre, c'est entendu, mais vapeurs de vie et de gloire aussi, — me semblent pareilles à celles qui montaient du gouffre même de Delphes et qui mettaient la Sibylle dans un état d'extase prophétique.

Ces vapeurs vous brouillent les yeux et vous gonflent la gorge de sanglots, vous étreignent le cœur et font que le cerveau, brusquement, est pris comme de vertige.

On reste muet tout d'abord, anéanti, puis on sent quelque chose qui bouillonne, qui fermente à l'intérieur; on est comme la poétesse dans le poème de Calevala ; il semble que les mots, comme une lave, nous arrivent aux lèvres, se brisent contre vos dents, ont besoin de sortir, de jaillir comme une cataracte, comme une lave en éruption, et, véritablement, ce n'est pas une causerie, une conférence qui peut sortir, qui doit sortir, ce devraient être des cris, des cris de prière, de foi, des cantiques, des hymnes, je ne sais quoi, en tout cas, pas un chant funèbre, non, j'en réponds, j'en suis sûr, un *Magnificat* et un *Hosanna.* Car ce n'est pas seulement une moisson qui s'épanouit sur ce sol, mais ce sont des fleurs aussi, des palmes, des fleurs de triomphe avec lesquelles on tressera plus tard, — dans longtemps, c'est possible, mettons dans quatre mille ans si vous voulez (la gloire de Napoléon et ses soldats peuvent attendre), on tressera la couronne pour l'apothéose de cet homme et de son armée, car c'est pour l'humanité tout entière que ce jour-là, comme toujours, les soldats de l'Empereur se sont fait tuer, que lui a été vaincu, que son empire s'est écroulé et que, en somme, une fois de plus nous avons continué d'être le flambeau de la civilisation méditerranéenne dont il a été le dernier Egregore, dont il ne sera pas, je l'espère, le dernier ; mais c'est lui qui a ensemencé et jeté la dernière semence, à force de sillons creusés dans la chair humaine, c'est possible aussi ; mais vous me permettrez de ne pas discuter en un lieu pareil et devant les souvenirs qui sont là, autour de nous, qui nous hantent comme des fantômes, de ne pas faire œuvre d'historien, encore moins de stratégiste, de statisticien ou de tacticien.

Non ! je ne discuterai pas la bataille de Waterloo, comme certains le font. J'ai lu à peu près tout ce qu'on a écrit sur cette bataille. Pour les uns, la bataille fut mal engagée, les dispositions de l'Empereur mal prises, et il était souffrant ; d'autres, au contraire, prétendent que c'est sa plus belle bataille, son chef-d'œuvre militaire. Pour moi je ne discuterai pas, mais je crois fermement qu'il y a eu là des fatalités, des choses qui ont empêché la victoire et qui ont bien fait de l'empêcher, car il ne fallait pas que Napoléon fût victorieux ; il fallait, pour que les idées qu'il représentait fussent fécondes, pour qu'elles pussent amener la moisson dont je parlais tout à l'heure, il fallait qu'il eût ce qu'ont eu tous les héros qui ont jeté la semence des grandes idées, ce qu'a eu Socrate en buvant la ciguë, ce qu'a eu Jeanne d'Arc en montant sur son bûcher, il a fallu que Napoléon fût vaincu, qu'il eût Waterloo, qu'il eût Sainte-Hélène, qu'il eût le Calvaire.

[Jean Richepin, Discours prononcé à Waterloo pour l'Université des Annales. (*Journal de l'Université des Annales*).]

On pense bien que le théâtre lui aussi profita du renouveau napoléonien. En janvier 1887, Caran d'Ache donnait au *Chat-Noir* sa pièce d'ombres : *l'Épopée*, que tout Paris courut voir.

Au Vaudeville, en 1893, Sardou mettait à la scène Napoléon dans *Madame Sans Gêne*. La maréchale Lefebvre, à qui Napoléon reprochait ses manières lubouriennes, y mettait sous les yeux de l'Empereur la note de blanchissage qu'il lui doit encore, depuis le temps où il était petit officier.

En novembre 1893, la publication du livre de Lévy sur *Napoléon intime* avait sa répercussion à la revue du théâtre Cluny, qui montrait un Napoléon guilleret et bon enfant.

Au théâtre des Poètes, à la même époque, Charles Grandmougin faisait représenter une pièce en vers : *l'Empereur*.

En décembre, la Porte-Saint-Martin donnait *Napoléon*, épopée nationale qui retraçait toute la carrière de l'Empereur en une longue série de tableaux. Celui de la revue fut particulièrement remarqué : « Que veux-tu? demandait Napoléon à un grognard. — Crever pour toi, répondait le soldat. — Ça viendra, » répliquait Napoléon.

Au Cirque d'Hiver, on jouait en pantomime *1814* avec reproduction vivante du fameux tableau de Meissonier. Et, partout, on donnait de joyeuses parodies de la pièce de Sardou : *Madame s'enchaîne*, par exemple, à l'Eden-Concert.

Au Théâtre-Libre, en 1896, on lisait le dialogue entre Napoléon et le Pape tel que l'avait imaginé Vigny. En juin 1898, Georges de Labruyère donnait *le Retour de l'Aigle*. Au Gymnase, c'était *1807* par Aderer et Ephraïm ; au Nouveau-Théâtre, une pièce de Pouvillon, *le Roi de Rome*, qui servit de prétexte à des manifestations bonapartistes. A l'Odéon, en 1899, les acteurs lisent dans un décor de bivouac des contes de D'Esparbès. A la Porte-Saint-Martin, Émile Bergerat fait en 1899 représenter *Plus que Reine*.

A l'Odéon, nous eûmes le *Rivoli* de Fauchois ; mais la pièce la plus importante de la période, celle que tout le monde lut ou vit jouer, ce fut *l'Aiglon* de Rostand, auquel nous prenons la tirade du prince de Metternich sur le Petit Chapeau.

LE PETIT CHAPEAU

METTERNICH... *Il pose le candélabre sur la table et, en le posant, voit le petit chapeau.*

Tiens ! je ne savais pas que le duc en eût un.

(*Souriant.*)

— Ah ! c'est l'archiduchesse encor qui dut lui faire
Passer ce souvenir....

(*S'adressant au chapeau.*)

Te voilà. — Légendaire !
Il y avait longtemps que....

(*Avec un petit salut protecteur.*)

Bonjour !

(*Ironiquement comme si le petit chapeau s'était permis de réclamer.*)

Tu dis?... Hein?...

(Il lui fait signe qu'il est trop tard.)

— Non ! Douze ans de splendeur me contemplent en vain
Du haut de ta petite et sombre pyramide :
Je n'ai plus peur.

(Il le touche du doigt et riant avec impertinence.)

Voici le bout de cuir solide
Par lequel on pouvait, sans trop te déformer,
T'enlever, tout le temps, pour te faire acclamer !
— Toi, qui ne pouvais pas, de cette main distraite,
Tomber sans qu'aussitôt un roi te ramassât,
Tu n'es plus aujourd'hui qu'un décrochez-moi ça,
Et si je te jetais, ce soir, par la croisée,
Où donc finirais-tu, vieux bicorne ?

FLAMBEAU, *dans l'ombre, à part.*

Au Musée.

METTERNICH, *tournant le chapeau dans ses mains.*

Le voilà, ce fameux petit.... Comme il est laid !
On l'appelle petit, d'abord, est-ce qu'il l'est ?

(Haussant les épaules et de plus en plus rancunier.)

— Non. — Il est grand. Très grand. Énorme. C'est en somme
Celui, pour se grandir, que porte un petit homme !...
— Car c'est d'un chapelier que la légende part :
Le vrai Napoléon, en somme,

Retournant le chapeau et l'approchant de la lumière pour lire, au fond, le nom du chapelier.)

C'est Poupart.

(Et tout d'un coup, quittant ce ton de persiflage.)

— Ah ! ne crois pas pour toi que ma haine s'endorme !
Je t'ai haï, d'abord à cause de ta forme,
Chauve-souris des champs de bataille ! Chapeau
Qui semblait fait avec deux ailes de corbeau !
A cause des façons implacables et nettes
Dont tu te découpais sur nos ciels de défaites,
Demi-disque semblant sur le coteau vermeil
L'orbe à demi monté de quelque obscur soleil !
A cause de ta coiffe où le diable s'embusque,

Chapeau d'escamoteur qui pose, noir et brusque,
Sur un trône, une armée, un peuple entier debout,
Te relevais, ayant escamoté le tout !
A cause de ta morgue insupportable ; à cause
De ta simplicité qui n'était qu'une pose,
De ta joie, au milieu des diadèmes d'or,
A n'être insolemment qu'un morceau de castor ;
A cause de la main rageuse et volontaire
Qui t'arrachait parfois pour te lancer à terre ;
De tous mes cauchemars que dix ans tu peuplas ;
Des saluts que moi-même ai dû te faire plats ;
Et quand pour te flatter je cherchais l'épithète,
Des façons dont parfois tu restas sur sa tête !

(*Et tous ces souvenirs lui remontant, il continue, dans une explosion de haine clairvoyante.*)

Vainqueur, neuf, acclamé, puissant, je t'ai haï,
Et je te hais encor vaincu, vieux et trahi !
Je te hais pour cette ombre altière et péremptoire
Que tu feras toujours sur le mur de l'histoire !
Et je te hais pour ta cocarde arrondissant
Son gros œil jacobin tout injecté de sang ;
Pour toutes les rumeurs qui de ta conque sortent,
Grand coquillage noir que les vagues rapportent,
Et dans lequel l'oreille écoute, en s'approchant,
Le bruit de mer que fait un grand peuple en marchant !
Pour cet orgueil français que tu rendis sans bornes,
Bicorne qui leur sert à nous faire les cornes !

(*Il a rejeté le chapeau sur la table et penché maintenant sur lui.*)

Et je te hais pour Béranger et pour Raffet,
Pour les chansons qu'on chante, et les dessins qu'on fait,
Et pour tous les rayons qu'on t'a cousus, dans l'île !
Je te hais ! je te hais ! et ne serai tranquille
Que lorsque ton triangle inélégant de drap,
Râpé de sa légende enfin, redeviendra
Ce qu'en France il n'aurait jamais dû cesser d'être :
Un chapeau de gendarme ou de garde champêtre !
Je te...

(*Il s'arrête, saisi par le silence, l'heure, le lieu. Et avec un sourire un peu troublé :*)

Mais tout d'un coup.... C'est drôle.... Le présent
Imite le passé, parfois, en s'amusant....

(*Passant la main sur son front.*)

De te voir comme une chose familière,
Cela m'a reporté de vingt ans en arrière ;
Car c'était là, toujours, qu'il te posait ainsi
Lorsqu'il y a vingt ans il habitait ici !

(*Il regarde autour de lui avec un frisson.*)

C'était dans ce salon qu'on faisait antichambre ;
C'était là qu'attendant qu'il sortît de sa chambre,
Princes, ducs, magyars, entassés dans un coin,
Fixaient sur toi des yeux humiliés, de loin,
Pareils à des lions respectant avec rage
Le chapeau du dompteur oublié dans la cage !

(*Il s'éloigne un peu, malgré lui, en fixant ce petit chapeau dont le mystère noir devient dramatique.*)

Il te posait ainsi !... C'était comme aujourd'hui....
Des armes.... des papiers.... On croirait que c'est lui
Qui vient de le jeter, en passant, sur la carte ;
Qu'il est encore ici chez lui, ce Bonaparte !
Et qu'en me retournant je vais, — sur le seuil-là,
Revoir le grenadier montant la garde....

(E. Rostand, *L'Aiglon*, p. 135-138. Fasquelle.)

A l'étranger, la fascination exercée par le nom de Napoléon grandit aussi bien qu'en France. En Angleterre, lord Rosebery, ancien premier ministre, l'homme qu'on a appelé « l'orateur de l'Empire britannique », — parce que, occupant maintenant une place à part, en dehors des partis organisés, il a bien des fois été considéré comme le porte-parole de l'Angleterre elle-même, — lord Rosebery, dans son livre sur *la Dernière Phase*, a solennellement condamné le crime de Sainte-Hélène. De cet hommage, vraiment religieux et réparateur, à la mémoire de Napoléon, nous donnons ci-dessous un intéressant passage :

LE MESSAGE DE NAPOLÉON

Les relations de l'Empereur avec son parlement sont choses claires et connues de tous. Ce qui est plus difficile à comprendre, c'est que, en dépit de cette lutte finale et douloureuse entre Napoléon et le parti constitutionnel, son nom soit resté, pendant trente ans, le mot de ralliement de tous les libéraux du continent, car il n'avait aucune sympathie pour la liberté, ni pour les aspirations libérales ; il les renvoyait à ceux qu'il appelait dédaigneusement les idéologues. L'ordre, la justice, la force, la régularité, composaient son idéal administratif ; il n'y apportait d'autre tempérament

que l'équation de personne. La légende libérale qui s'attache à lui n'a qu'une explication : c'est que les faiseurs de constitutions de 1815 ayant disparu au retour des Bourbons sous un ouragan de mépris, cet épisode des Cent-Jours fut oublié. On se rappela seulement que Napoléon était le fils de la Révolution, qu'il avait humilié et mutilé les vieilles dynasties européennes, sans égard pour l'ancienneté, la tradition ou le titre. Pour le peuple il représentait la Révolution, et pour l'armée la gloire. Personne ne se souvint ou, du moins, ne se soucia de rappeler qu'il avait sciemment cédé son trône et s'était rendu à ses ennemis plutôt que de se mettre à la tête d'une insurrection populaire.

S'en fût-on souvenu, on aurait jugé ce tort suffisamment expié par le martyre de Sainte-Hélène. Napoléon n'ignorait pas le bien que son emprisonnement devait faire à sa mémoire et à sa cause. Sa mort dans la solitude et dans la captivité effaça toutes ses erreurs et tous ses défauts. On oubliait son dur despotisme, le sang et les ressources de la France incessamment prodigués, le territoire envahi deux fois par sa faute, et sa mémoire, purifiée de tous ces souvenirs, devint une légende miraculeuse. Les paysans de France avaient toujours été, après les soldats, ses meilleurs soutiens, car ils l'avaient considéré comme leur plus sûr rempart contre un retour des droits féodaux et de l'ancien régime, contre une revendication des biens confisqués par la Révolution.

Aussi se firent-ils les gardiens jaloux de sa gloire. Parmi eux survécut longtemps la tradition des merveilles qu'il avait accomplies. Béranger, comme on l'a remarqué, sut condenser la conception populaire dans le récit d'une vieille paysanne qui ne mentionne pas le nom d'une seule de ses victoires.

> On parlera de sa gloire
> Sous le chaume bien longtemps ;
> L'humble toit dans cinquante ans
> Ne connaîtra d'autre histoire.

Ainsi parle le poète dans sa délicieuse chanson. Et, continuant, il donne la vraie note dans un autre couplet :

> Mes enfants dans ce village,
> Suivi de rois, il passa.

On irait trop loin peut-être en disant que Napoléon a obtenu les gloires de l'apothéose. Mais, cela excepté, quoi que l'on dise, on ne saurait exagérer. En tout cas, il a reçu l'honneur le plus extraordinaire, et le plus grand qui ait jamais été accordé à un être humain. Car il a été connu en France, non par son titre de général, ou de consul, ou d'empereur, ou même par son nom ; on l'appelait « l'homme ». Son fils était « le fils de l'homme ». Lui, c'était toujours « l'homme ». En effet, il était l'homme de l'imagination populaire,

et c'est ainsi que les libéraux en vinrent à ne jurer que par lui. Son individualité formidable, plus encore que son horreur de l'anarchie, avait fait de lui un souverain absolu. Mais, étant, d'autre part, le produit de la Révolution, l'homme qui avait humilié les rois, une auréole de liberté rayonne autour de son nom. Il avait donné satisfaction aux instincts d'égalité en fondant lui, sorti de rien, une quatrième dynastie. Il avait tenu les Bourbons hors de France. Il avait, surtout, écrasé, avili les chefs de cette « Sainte Alliance » qui pesait sur l'Europe d'un poids si lourd, qui essayait d'éteindre sous son talon les dernières étincelles de la Révolution et qui représentait, sous une apparence concrète, la haine de la liberté. Il n'est pas étonnant que, considérée sous cet aspect, l'image de Napoléon soit devenue l'idole du libéralisme continental. Plus tard elle fut marquée à ce sceau d'une façon encore plus systématique. La démocratie autoritaire, ou, en d'autres termes, la dictature démocratique, l'idée d'où naquit, en France, le Second Empire, et qui lui survit, cette idée, qui, sous différentes formes, a trouvé faveur en d'autres pays, tel est le legs politique et — peut-être faut-il dire le message — définitif de Napoléon.

(Lord Rosebery, *Napoléon. La dernière Phase.* Ouvrage traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur, par Augustin Filon, 3e édition. Hachette, 1901, p. 266, 267, 268, 269.)

NAPOLÉON ÉTAIT-IL UN GRAND HOMME?

Jusqu'au moment où il lui plut de se transformer en demi-dieu et de se séparer volontairement, systématiquement, de l'humanité, il fut bon, généreux, aimant ; ou, si l'on trouve cet éloge exagéré, il n'avait certainement pas les défauts qui s'opposent à ces qualités.

Mais, quand il fut à l'apogée de sa carrière, il ne lui vint jamais à la pensée qu'il eût rien à voir avec ces différents attributs, pas plus qu'avec la véracité ou avec la sympathie. C'était à merveille pour les autres; de lui on devait attendre quelque chose de plus ou quelque chose de moins. C'étaient de simples vertus humaines ; or, les restrictions qui bornent l'action des hommes ordinaires, aussi bien que les objets qu'elle poursuit, avaient cessé d'avoir un sens pour lui.

Napoléon était-il un grand homme? La question est beaucoup plus simple, mais elle appelle une définition. Si par le mot « grand » on entend la combinaison des plus hautes qualités morales et intellectuelles, il n'était certainement pas un grand homme. Mais qu'il fût grand dans le sens de supérieur et d'extraordinaire, il est impossible d'en douter. Oui, à coup sûr il était grand, si la grandeur consiste dans une puissance naturelle, dans le don de dominer, dans quelque chose d'humain qui surpasse l'humanité. Sans parler de cette étincelle qui échappe à toute définition et que nous appelons le génie, il représente un amalgame d'intelligence et d'énergie

qui n'a peut-être jamais été égalé, qui, en tout cas, n'a jamais été surpassé. Il poussa le pouvoir humain aussi loin qu'à notre connaissance il ait jamais été porté. Alexandre est un prodige lointain, trop lointain pour se prêter à un exact parallèle. Même objection pour César ; Homère et Shakespeare sont des noms impersonnels. D'ailleurs, ce sont des hommes d'action qu'il nous faut pour les lui comparer. On peut dire que nous ne connaissons pas assez toutes ces grandes figures. Napoléon, au contraire, a vécu sous le microscope de l'observation moderne. Sous les vives clartés que projetait sur lui l'attention universelle, il a indéfiniment reculé les limites de la conception et de l'activité humaines. Avant qu'il eût paru, personne n'aurait imaginé qu'il pût exister un aussi prodigieux mélange du génie civil et du génie militaire, une compréhension aussi vaste unie à une si pénétrante intelligence du détail, une vitalité aussi extraordinaire de corps et d'esprit. « Il rapetisse l'histoire et il agrandit l'imagination, » dit Mme d'Houdetot. « Il a fait douter de toutes les gloires du passé, dit lord Dudley ; il a rendu impossible de se faire un nom dans l'avenir. » Ce sont là des hyperboles, mais elles contiennent un fonds de vérité. Il n'est pas un nom qui représente d'une manière plus complète ni plus éclatante la domination, la splendeur et le désastre. Il s'est élevé par l'usage de facultés surhumaines, il s'est ruiné par l'abus qu'il en a fait. C'est l'excès de son propre génie qui l'a perdu. Les forces qui avaient fait son élévation étaient seules capables d'amener sa chute.

(Lord Rosebery, *Napoléon. La dernière Phase*. Ouvrage traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur, par Augustin Filon, 3e édition. Hachette, 1901, p. 315, 316, 317.)

Holland Rose conclut ses deux importants volumes sur la *Vie de Napoléon I*er en le plaçant « tout au premier rang des immortels de l'histoire humaine ». Lord Wolseley, dans son *Déclin et Chute de Napoléon*, montre que, si sa santé ne l'avait pas, au dernier moment, trahi, l'Empereur aurait encore été vainqueur à Waterloo : « S'il avait pu apporter l'énergie morale et physique de la première période de sa carrière à l'exécution du vaste plan qu'il avait conçu pour l'anéantissement de Wellington et de Blücher en Belgique, et si l'on juge de ce que ces généraux auraient fait par ce qu'ils firent, je crois que le prudent Anglais aurait au moins été obligé de battre en retraite hâtivement pour se rembarquer à Ostende, tandis que l'impétueux Prussien, presque détruit à Ligny, aurait été trop heureux de mettre le Rhin entre les débris de son armée battue et le vainqueur d'Iéna. »

Thomas Hardy lui consacre son épopée des *Dynasts* ; Meredith écrit l'*Ode à Napoléon*. Conan Doyle, qui a rappelé, dans son *Brigadier Gérard*, les exploits de la Grande Armée, a mis l'Empereur plusieurs fois en scène dans son roman intitulé : *Un drame sous Napoléon*, dont voici les dernières lignes : « Ceux-ci ont écrit pour le blâmer, ceux-là pour le louer. Moi, j'ai seulement essayé de le peindre tel qu'il m'apparut à l'apogée de sa puissance : comme un homme d'une profondeur d'esprit incroyable, capable de tout entreprendre, actif, infatigable dans la paix comme dans la guerre, ne laissant rien au hasard, audacieux et vigilant, admirable instrument de Dieu pour faire rentrer dans le devoir une nation égarée et changer la face du monde. »

En Allemagne, Lenz, l'historien de Bismarck, donne comme épigraphe à son ouvrage sur *Napoléon* la fameuse phrase que Gœthe prêtait à Dieu : « Si tu te sens de force à l'attaquer, eh bien ! tu pourras le traîner en enfer. » De ce livre très respectueux, nous détachons ici la conclusion :

NAPOLÉON JUGÉ PAR L'HISTORIEN DE BISMARCK

Dans son discours de Lyon, Napoléon, ainsi que nous l'avons vu, représentait Alexandre comme une victime de l'ambition se consumant elle-même ; plus tard, il vit en lui le héros à qui ont réussi les plus grandes entreprises qu'ait vues le monde. En plaisantant à demi, il prononça cette parole fameuse : « Il ne reste plus rien de grand à accomplir ; si, à l'instar d'Alexandre, je me faisais proclamer fils de Jupiter Ammon, il n'y aurait pas une poissarde qui ne me rît au nez. » Pourtant, c'est peut-être sur ce point qu'il avait le moins de causes de redouter la comparaison avec le grand Macédonien, car l'accroissement de puissance qu'il obtint grâce à sa politique envers l'Église ne fut guère moins remarquable que l'influence qu'Alexandre entreprit de gagner dans le pays des pharaons par l'intermédiaire des prêtres.

Et, en somme, on peut dire que, pris dans son ensemble, le pouvoir que Napoléon tint entre ses mains ne fut inférieur à aucune des souverainetés mondiales dont l'histoire ait conservé le souvenir. De même, la fin de ces deux hommes et la destinée de leurs empires est encore comparable, bien que le sort d'Alexandre fût beaucoup plus beau, puisqu'il dut, en pleine vigueur et au faîte de son succès, suivre dans l'Hadès le messager des dieux et qu'il ne lui fut pas donné d'assister à l'inévitable effondrement de son Empire. La silhouette de Napoléon disparaît dans l'ombre avant la sienne, lorsque l'on considère les conséquences que l'existence de ces deux hommes a provoquées. De quelques coups puissants, le roi grec enfonça les portes de l'Orient qui étaient restées fermées à la libre Hellade ; mais par ce fait même il créa la base sur laquelle l'Orient et l'Occident se rapprochèrent et purent, une fois unis, donner au monde de nouveaux aspects : la domination romaine et la chrétienté ont sa victoire pour point de départ. Envisagée de cette façon, la vie et l'influence de Napoléon dans l'histoire du monde n'ont qu'une valeur d'épisodes. La Révolution qu'il croyait avoir achevée comme premier consul ne l'a été ni par lui ni après lui. Pas plus que les jacobins, il n'a pu dompter l'ennemi intérieur de l'État national, qui depuis la chute des huguenots maintient la France enchaînée. Et les nations de la vieille Europe triomphèrent de lui, à la fin, après toutes ses victoires. Il ne lui a servi de rien d'avoir comblé le gouffre de l'anarchie, ni d'avoir fait de la France la « grande nation d'Europe », d'avoir obtenu par la force pour lui et pour les siens que, reconnus par les grandes familles d'Europe, ils soient unis à eux par des alliances et même par des liens directs de parenté ; il n'en resta

pas moins un sans-patrie en France et un bâtard parmi les monarques légitimes. Au temps où ils étaient encore amis, le tsar disait de lui : « C'est un torrent de montagne. Il n'y a qu'à attendre jusqu'à ce que le flot se soit écoulé. » Et en vérité, comme un torrent de montagne dont les eaux dévastatrices se tarissent aussi vite qu'elles se répandent, Napoléon s'était impétueusement élancé sur l'Europe. Cependant nous ne serions pas justes à l'égard du héros si nous ne voulions reconnaître en lui que sa force de destruction. Il n'a pas seulement amoncelé autour de lui des décombres et des ruines, il a aussi, là où il allait, brisé la dureté du sol, apporté la fertilité au royaume de la terre. C'est en lui plutôt qu'en Alfieri que l'idée nationale italienne doit rechercher son véritable créateur. C'est aux jours de Bayonne qu'il faut retracer l'origine de toutes les institutions viables de l'Espagne. Les États qui aujourd'hui, à côté de la Prusse, habitent sous le toit commun de l'empire allemand, reposent sur les fondements qu'il leur a donnés. Ce n'est vraiment pas un bien grand malheur qu'il ait détruit cette vieille carcasse historique qui s'étendait sur le nord et le sud des Alpes, à Gênes et à Venise comme dans les évêchés et dans les abbayes de l'empire allemand. Si, de nos jours, une sorte de splendeur nouvelle cherche à naître dans le Tyrol, dans le pays de l'unité et de la foi, elle est bien due au rayonnement de cette lumière qui s'efforçait en vain de pénétrer dans ses vallées au temps d'Hofer et de Speckbacher. Ajoutons qu'aussi l'État et l'armée du Grand Frédéric méritèrent de sombrer à Iéna ; et combien même, parmi les choses nouvelles qui, sous la pression du conquérant, naquirent non sans déchirement, nous apparaissent aujourd'hui comme un reflet des forces que la Révolution avait éveillées en France et que Napoléon organisa !

(Dr Max Lenz, *Napoléon*. Ed. Velhagen und Klasing. Bielefeld und Leipzig, 1905, p. 194-197. Trad. Chassé.)

En Allemagne encore, le dramatiste Hauptmann a scandalisé les chauvins allemands en célébrant Napoléon plutôt que la Germanie dans son *1813*.

En Russie, les fêtes du centenaire de Borodino ont été presque autant une glorification de l'envahisseur que celle des soldats russes morts pendant la guerre.

CHAPITRE II

LES MÉMOIRES ET LA LITTÉRATURE ANECDOTIQUE

BARRAS (*Bonaparte à Toulon*). || CHUQUET (*Une Excursion aux Pyramides*). || PASQUIER (*Le Retour d'Égypte*). || MÉNEVAL (*La Bonté de Napoléon ; L'Omelette impériale*). || TALLEYRAND (*Le Courrier de Napoléon*). || DUCHESSE D'ABRANTÈS (*Le Sacre ; La Naissance du Roi de Rome*). || BARANTE (*La Dureté de Napoléon*). || F. MASSON (*La Mort de l'Empereur.*)

Nous avons été obligé, tant ils ont paru nombreux à notre époque, de faire ici une place à part aux mémoires écrits par des contemporains de Napoléon et qui ont été publiés de nos jours. Nous ne les citerons pas tous; ils sont bien trop nombreux et, d'ailleurs, nous ne faisons pas ici œuvre d'historien. Nous ne pouvons cependant les négliger, car ils ont produit sur l'opinion publique une impression considérable. Ce ne sont pas seulement les historiens qui les ont lus, mais tels mémoires comme ceux de la Duchesse d'Abrantès (1893) ont été d'énormes succès de librairie. Certains, comme les mémoires de Méneval, avaient déjà paru, mais ils ont été enrichis de nouvelles additions, et, depuis longtemps épuisés, ils ont donné au public, même lettré (nous ne parlons pas ici, bien entendu, des historiens professionnels), l'impression de livres nouveaux. Ce fut le cas aussi pour les mémoires plus ou moins apocryphes du valet de chambre Constant (1894), que, depuis longtemps, le grand public avait oubliés.

Ce qu'on ne lisait pas directement dans les mémoires [1], très longs et souvent très coûteux, on le découvrait dans les ouvrages anecdotiques que des écrivains de tout premier ordre comme MM. Chuquet et Masson consacraient aux diverses périodes de la vie de Napoléon.

Pour rendre un peu l'impression kaléidoscopique que la lecture de tous ces livres a dû laisser dans l'esprit de beaucoup de nos contemporains, nous avons ici composé, avec les fragments de mémoires ou de livres anecdotiques qui nous ont semblé les plus frappants, une sorte de « Vie de Napoléon » à vol d'oiseau, sans nous soucier d'ailleurs de la véracité historique absolue de toutes les pages de mémoires que nous donnons ici et des contradictions qu'un œil exercé pourrait découvrir entre elles. Ces contradictions n'existent-elles pas dans les cerveaux de la plupart de nos contemporains?

BONAPARTE A TOULON

Avant le départ des généraux et des représentants du peuple, qui avaient reconquis Toulon, lorsque les exécutions militaires auxquelles il avait été

1. Signalons ici, très rapidement et un peu au hasard, les *Mémoires* du général Thiébault (1893-96), du baron Seruzier (1894), du maréchal Macdonald (1892), de Barante (1891), de Chaptal (1893), du chancelier Pasquier (1893), de Barras (1895), etc., etc.

impossible de se soumettre n'étaient pas encore terminées, d'après le vœu des Toulonnais républicains, peuple et fonctionnaires, les comités révolutionnaires, qui avaient remplacé les comités royalistes, voulurent nous donner un repas d'amitié et de fraternité. Une table de cent couverts était dressée, autour de laquelle étaient rangés un bon nombre de patriotes qui justifiaient tout à fait le titre de « sans-culottes » dont on était alors paré, tant ils étaient déguenillés. Parmi les représentants du peuple était déjà assis Fréron, et parmi les militaires le jeune capitaine dont j'avais remarqué et apprécié le caractère et l'activité avant le siège. Il était aussi déguenillé et remarquable par son sans-culottisme qu'il m'avait paru l'être par ses dispositions précoces dans l'art de la guerre. On m'avait fait l'honneur de m'attendre, et, lorsque j'arrivai, je trouvai ma place vacante, en signe de distinction. J'avouerai que, malgré toutes mes bonnes dispositions pour rendre justice aux hommes du peuple qui avaient tant mérité dans ce grand combat de sa liberté, je fus surpris de la composition de ce repas, dont la plus franche nature faisait un peu trop les frais. Je crus devoir à notre caractère de représentants du peuple de penser et de dire que peut-être, en fraternisant tout à fait de cœur avec nos concitoyens, nous devions dîner un peu plus de côté, c'est-à-dire nous faire placer, à un autre étage, une table où nous puissions encore nous occuper des affaires de la République sans être dérangés et distraits par la cohue. Je me voyais salué fort respectueusement par le jeune capitaine, qui, tout prêt qu'il était à dîner avec les sans-culottes, me témoignait par son regard et ses politesses, qui ressemblaient à des génuflexions, le désir de venir avec les représentants du peuple et de jouir déjà d'un privilège. Je lui dis : « Capitaine, tu viendras dîner avec les représentants. » Bonaparte, me remerciant, me montrait ses coudes percés, qui lui donnaient l'inquiétude de n'être pas présentable à notre couvert. Quoique nous fussions alors très peu occupés de toilette, il était difficile cependant de ne pas convenir que le capitaine aurait pu avoir un habit plus propre.

« Va te changer, lui dis-je, au magasin militaire ; j'en donne l'ordre au commissaire des guerres, » ce qui fut exécuté. Bonaparte reparut l'instant d'après avec un habit complet, équipé à neuf des pieds à la tête, se tenant à la distance la plus respectueuse des représentants du peuple, et toujours le chapeau à la main, il le portait aussi bas que son bras pouvait descendre.

Le dîner se passa comme alors : beaucoup de patriotisme, une conversation très ardente, dans laquelle Bonaparte se mêlait par intervalles avec la plus grande vivacité ; mais, commençant déjà le double rôle qui était dans son caractère, il trouvait le temps d'alterner entre le repas des représentants du peuple, dont il était si heureux et si fier, et celui des sans-culottes, rangés dans l'autre salle, auxquels il allait comme offrir des regrets de n'être point avec eux, et faire les coquetteries italiennes dont on peut entre-

voir ici le prélude, et dont la suite fera probablement connaître bien d'autres détails.

(Barras, *Mémoires*, publiés par Georges Duruy. Hachette, 1895, p. 131-133.)

UNE EXCURSION DE BONAPARTE AUX PYRAMIDES

Mais il faut escalader cette énorme masse de pierre, escalader ces gradins de deux à trois pieds. Bonaparte reste seul au pied de la pyramide comme un maître qui conduit les écoliers à la promenade et se borne à regarder leurs jeux. Il encourage ses compagnons à faire l'ascension des degrés. « Voyons, dit-il, quel est celui qui arrivera le premier? »

C'est Monge, le plus âgé de tous et le plus désireux de plaire au général. Le premier il arrive sur la plate-forme ; il a une gourde d'eau-de-vie attachée à sa boutonnière ; il l'offre obligeamment à chacun, et tous le suivent à l'envi.

Si Monge est le plus leste, le gros Berthier est le plus lent, et il s'arrête à différentes reprises et s'assied.

Geoffroy Saint-Hilaire le rencontre à moitié route. « Est-il nécessaire, lui intime Berthier, d'aller jusqu'au bout? Je vous avoue que je suis excédé. » Et il propose à Geoffroy Saint-Hilaire d'abandonner la partie. « Nous leur dirons à Paris que nous avons grimpé sur le pic le plus élevé de cette grande pyramide, et ils nous croiront. Et puis qu'importe? Qu'en pensez-vous? Si nous descendions? » Geoffroy Saint-Hilaire consent à descendre. Mais à mi-chemin, Bonaparte qui les aperçoit les gronde et les raille : « Vous revenez déjà ! mon pauvre Berthier, *elle* n'est pas en haut, mais *elle* n'est pas non plus en bas ! » *Elle*, c'était Mme Visconti, que Berthier aimait follement.

« Le général, dit-il à Geoffroy Saint-Hilaire, nous attend pour nous accabler de ses sarcasmes ; ma foi, je remonte : plus de poltronnerie ; allons ! » Et il remonte.

De la plate-forme, Monge avait vu la scène. Il hèle Berthier, il l'excite, il lui montre sa gourde, lui crie qu'il boit à sa santé, mais qu'il ne vide pas le précieux flacon, qu'il lui garde quelques gouttes. Enfin Berthier et Geoffroy Saint-Hilaire débouchent sur le plateau parmi les cris et les compliments de l'assistance ; ils vident la gourde et ils louent, — ce sont leurs propres termes, — cette liqueur restaurante, cette liqueur divine qui leur est d'un si grand secours, cette liqueur d'une douceur inexprimable.

On redescendit. Mais Berthier ne gagna rien à être remonté. Bonaparte le taquina de nouveau, le plaisanta malicieusement. Quel succès Berthier avait remporté ! Quelle victoire ! Que c'était beau et extraordinaire ! Ce bon Berthier ! Il était naguère dans le charmant boudoir de Mme Visconti, et le voilà qui faisait une scène de cabaret tout en haut de la grande Pyra-

mide, d'une construction déjà vieille à l'époque où vivait le plus vieux de nos historiens !

Quelques instants plus tard, se produisait un exemple de la fascination que Bonaparte exerçait sur son armée. A côté de la grande Pyramide, dont le sommet est amputé, existe une autre pyramide ; elle a conservé son sommet, qui forme une sorte de glacis lisse et qui n'offre aucune prise à l'ascensionniste. Un soldat résolut de s'asseoir sur cette cime même ; il monta, tâtonnant, plaçant ici le bout de son pied, là la pointe de sa baïonnette. Tous les yeux le suivaient. On croyait à chaque instant que le pas allait lui manquer, on s'attendait à sa chute. Mais Bonaparte le regardait et, de temps en temps, le soldat, lui aussi, regardait Bonaparte, comme pour montrer qu'il désirait attirer sur lui l'attention du général. Enfin il atteint le but, puis il descend, bien que la descente semble encore plus difficile que la montée, et il reçoit sa récompense. Bonaparte le félicite, le recommande à Berthier, et quel honneur pour un simple soldat que ces mots d'encouragement, sortant de la bouche de son illustre chef, de celui que Geoffroy Saint-Hilaire proclame l'homme du siècle !

Il est inutile de narrer le reste de l'excursion. Plusieurs de nos voyageurs entrèrent dans la grande pyramide ; Bonaparte y renonça, parce qu'il fallait se mettre à plat ventre pour passer sous la pierre de la fermeture. On examina le Sphinx : on se promena sur l'emplacement de Memphis ; les ruines mêmes avaient disparu, *etiam periere ruinæ* ; rien que des décombres et des pierres brisées sur trois lieues de terrain.

(Chuquet, *Épisodes et Portraits*, 3e série, Champion, 1911, p. 77-80.)

LE RETOUR D'ÉGYPTE PASSE INAPERÇU

Masséna en Suisse et Brune en Hollande avaient mis fin aux succès de la coalition ; mais, s'ils avaient pu vaincre l'étranger, ils n'étaient pas de force à renverser le gouvernement. Il fallait pour cela que le général Bonaparte revînt en France.

Le hasard m'avait placé un soir, au spectacle, à côté d'une loge occupée par deux fort jolies femmes qui m'étaient inconnues. Au milieu de la représentation, elles reçurent un message. Je vis beaucoup de mouvements, de signes de joie. Elles disparurent, et j'appris bientôt que c'étaient les sœurs de Bonaparte, qu'il était débarqué ; un courrier venait de l'annoncer. L'effet que produisit cette nouvelle sur moi et sur la plupart de ceux qui l'apprirent en même temps ne fut en aucune manière proportionné aux conséquences qu'elle devait avoir. Notre confiance dans les vues et les intentions du vainqueur d'Italie n'était pas grande alors, et il n'y avait en cela rien d'étonnant. Il nous était apparu pour la première fois au 13 Vendémiaire ; nous lui devions en grande partie le 18 Fructidor, et le gouvernement qui en était sorti.

L'expédition d'Égypte, qui depuis a tant parlé aux imaginations, ne se présentait guère alors que comme une entreprise folle. La destruction de la flotte à Aboukir par Nelson, le siège d'une bicoque comme Saint-Jean-d'Acre qu'il avait fallu lever, et les relations qui nous étaient venues par l'Angleterre, avaient sensiblement atténué l'effet des bulletins de l'armée d'Orient, où on avait cru voir plus de forfanterie que de sincérité : l'aventurier avait paru l'emporter sur le grand général.

On avait surtout remarqué dans ces bulletins une certaine profession de foi en faveur de la religion mahométane, dont l'effet, assez grand peut-être en Égypte, avait beaucoup prêté en France au ridicule. Je fais cette remarque parce que nombre de personnes, croyant apparemment grandir le héros, se sont appliquées à le présenter comme ardemment désiré et impatiemment attendu. Je crois qu'elles n'ont pas dit la vérité et se sont en même temps trompées sur l'effet qu'elles voulaient produire. Bonaparte, à mon sens, est plus grand lorsqu'il arrive, sans que personne l'attende ou songe à lui, lorsqu'il brave les inconvénients d'un retour qui ressemblait à une fuite, lorsqu'il triomphe des préventions que ce retour faisait naître contre lui, et en moins d'un mois s'empare de tous les pouvoirs ; il est bien plus grand, dis-je, entouré de tant d'obstacles vaincus que lorsqu'on veut nous le montrer fixant à l'avance tous les regards et n'ayant qu'à se présenter pour devenir maître de tout.

Grâce aux irrésolutions fort naturelles du Directoire, auquel d'ailleurs le temps de la réflexion n'avait pas été donné, il arriva à Paris en même temps que la nouvelle de son débarquement. A partir de ce moment, sa conduite fut un prodige d'habileté. Il sut d'abord tenir tous les partis dans une telle incertitude sur ce qu'il méditait que, bien qu'un grand événement fût attendu, tout, jusqu'au dernier moment, resta ignoré.

Il appliqua l'art qu'il a si constamment pratiqué depuis et dont personne peut-être n'a su user aussi habilement : celui de faire marcher ensemble à son but les opinions les plus contraires. Aussi, excepté les royalistes, dont aucun ne lui appartenait encore, et quelques révolutionnaires qui furent abandonnés par leurs principaux chefs, tout ce qui avait figuré dans les affaires, depuis la fin de l'Assemblée constituante, contribua au 18 Brumaire : ceux qui avaient fait le 18 Fructidor et ceux qui l'avaient subi.

(*Mémoires du Chancelier Pasquier*, 7e partie, t. I. Plon, 1894, p. 140-142.)

LA BONTÉ DE NAPOLÉON

Je ne revenais pas de ma surprise en voyant cette simplicité de mœurs dans un homme comme Napoléon, qui de loin paraissait si imposant. Je m'attendais à des brusqueries, à des inégalités d'humeur ; au lieu de cela,

je le trouvais patient, indulgent, facile à vivre, nullement exigeant, d'une gaité assez souvent bruyante et railleuse, et quelquefois d'une bonhomie charmante ; mais cette familiarité de sa part n'éveillait pas l'idée de la réciprocité. Napoléon jouait avec les hommes sans se mêler à eux. Il voulut que je me misse tout à fait à mon aise avec lui. Aussi, dès les premiers jours, je n'éprouvai pas la moindre gêne en sa présence ; il pouvait bien m'imposer un peu, mais je n'avais plus peur de lui. J'étais entretenu dans cette disposition d'esprit par tout ce que je voyais de ses manières enjouées et affectueuses avec Joséphine, du dévoûment empressé de ses officiers, de la bienveillance de ses rapports avec les consuls et avec les ministres, de sa familiarité avec ses soldats.

Les souvenirs de l'expédition d'Égypte étaient récents à cette époque. J'entendais raconter, entre autres traits de sa sollicitude pour les besoins de son armée, que, lors de la levée du siège de Saint-Jean-d'Acre, ayant ordonné que tous les chevaux indistinctement fussent employés à l'évacuation des blessés, il s'était emporté contre son écuyer Vigogne qui avait pensé que les chevaux du général en chef devaient être exempts de la mesure, générale. M. Amédée Jaubert, qui avait été interprète du général Bonaparte, me disait qu'un jour, le voyant revenir de la tranchée harassé de fatigue et dévoré par une soif ardente, il s'était empressé de le prévenir qu'un chrétien venait d'apporter en présent une outre remplie d'excellent vin, mais que le général avait ordonné qu'il fût à l'instant porté à l'ambulance. A ce propos, je veux placer ici un document curieux qui paraît avoir été ignoré des historiens de Napoléon. J'en dois la communication à l'obligeance d'un homme remarquable par son aptitude pour les arts, qu'il a cultivés avec un grand succès, adopté par la mode comme un type d'élégance et de bon ton et qui, à tous ces brillants avantages, a joint une philanthropie qui le recommandera toujours à la reconnaissance de ses concitoyens. Il est le fondateur de la *Société de bienfaisance* à Londres, institution destinée à secourir les Français indigents. De nombreux souscripteurs, parmi lesquels on compte des souverains, ont doté la maison d'asile, ouverte par ses soins à tous les infortunés de sa nation.

M. d'Orsay a extrait la pièce dont il s'agit du livre d'ordres de la 2e compagnie du 3e bataillon de la 2e demi-brigade d'infanterie légère française. Ce livre d'ordres, trouvé au Caire après le départ de notre armée, fut donné par le fils du général Moncrif au révérend M. Moore, qui l'avait prêté au duc de Wellington :

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
LIBERTÉ — ÉGALITÉ.

Au Quartier général du Caire, le 1er Nivôse an VII.

« Tous les jours à midi, il sera joué sur les places vis-à-vis des hôpitaux, par la musique des corps, différents airs nationaux qui inspirent la gaîté

aux malades et leur retracent les plus beaux moments des campagnes passées.

« Les commandants de place commanderont à cet effet la musique des différents corps à tour de service.

« *Pour le Général en chef :*
« ALEXANDRE BERTHIER. »

Cette marque d'intérêt donnée à de pauvres malades, à de malheureux blessés, tristes et découragés au souvenir de la patrie absente, décèle une attention délicate, une sollicitude *paternelle*, selon l'expression du comte d'Orsay, et cette bonté prévoyante qui était le fond du caractère de Napoléon.

(*Mémoires du baron de Méneval.* Dentu, 1894, t. I, p. 142-144.)

NAPOLÉON DÉPOUILLE SON COURRIER APRÈS AUSTERLITZ

Je vois encore Napoléon rentrant à Austerlitz le soir de la bataille. Il logeait dans une maison du *prince de Kaunitz*; et là, dans sa chambre, oui, *dans la chambre même du prince de Kaunitz*, arrivaient à tous les instants des drapeaux autrichiens, des drapeaux russes, des messages des archiducs, des messages de l'empereur d'Autriche, des prisonniers portant les noms de toutes les grandes maisons de l'empire.

Au milieu de tous ces trophées, je n'ai pas oublié qu'un courrier entra dans la cour apportant des lettres de Paris et le portefeuille mystérieux dans lequel M. de la Valette déposait le secret des lettres particulières décachetées qui avaient quelque importance, et les rapports de toutes les polices françaises. A la guerre, l'arrivée d'un courrier est un événement d'une douceur extrême. Napoléon, en faisant immédiatement distribuer les lettres, délassait et récompensait son armée.

Il survint alors un incident assez piquant qui peint trop bien le caractère de Napoléon et ses opinions pour que j'omette d'en faire mention. L'Empereur qui, à cette époque, était fort en confiance avec moi, me dit de lui faire la lecture de sa correspondance. Nous commençâmes par les lettres déchiffrées des ambassadeurs étrangers à Paris ; elles l'intéressaient peu, parce que les nouvelles de la terre se passaient autour de lui. Nous en vînmes ensuite aux rapports de police ; plusieurs parlaient des embarras de la banque, occasionnés par quelques mauvaises mesures du ministre des Finances, M. de Narbois. Le rapport qu'il remarqua davantage fut celui de Mme de Genlis ; il était long et écrit tout entier de sa main. Elle y parlait de l'esprit de Paris et citait quelques propos offensants tenus, disait-elle, dans les maisons que l'on appelait alors le *faubourg Saint-Germain*; elle nommait cinq ou six familles, qui jamais, ajoutait-elle, ne se rallieraient au gouver-

nement de l'Empereur. Des expressions assez mordantes que rapportait Mme de Genlis mirent Napoléon dans un état de violence inconcevable ; il jura, il tempêta contre le *faubourg Saint-Germain*. « Ah ! ils se croient plus forts que moi, disait-il. *Messieurs du faubourg Saint-Germain, nous verrons ! nous verrons !* » Et ce *nous verrons* ! venait quand?... après quelques heures d'une victoire décisive remportée sur les Russes et sur les Autrichiens. Tant il reconnaissait de force et de puissance à l'opinion publique et surtout à celle de quelques nobles, dont la seule action se bornait à s'écarter de lui. Aussi, en revenant plus tard à Paris, crut-il avoir fait une nouvelle conquête quand Mmes de Montmorency, de Mortemart et de Chevreuse vinrent remplir des places de dames du palais de l'impératrice et anoblir Mme de Bassano, qui avait été nommée avec elles.

(*Mémoires du prince de Talleyrand*, publiés par le duc de Broglie. Calmann-Lévy, 1891, vol. I, p. 298-361.)

LE SACRE

Napoléon paraissait fort calme. Je l'examinai attentivement pour voir si son cœur battait sous la dalmatique impériale plus vivement que sous l'habit de colonel des guides de la garde ; mais je ne vis rien, et pourtant j'étais à dix pas de lui. La longueur de la cérémonie seulement parut l'ennuyer, et je le vis plusieurs fois étouffer un bâillement. Mais il fit tout ce qui lui fut ordonné et toujours convenablement. Lorsque le pape lui fit la triple onction, sur la tête et les mains, je m'aperçus, à la direction de ses yeux, qu'il songeait plutôt à s'essuyer qu'à toute autre chose, et, par l'habitude que j'avais de son regard, je puis dire que j'en suis certaine. Cependant, c'est pendant ce temps que le Pape récitait cette oraison remarquable :

« Dieu tout-puissant et éternel, qui avez établi Hazael pour gouverner la Syrie, et Jéhu, roi d'Israël, en leur manifestant vos volontés par l'organe du prophète Élie ; qui avez également répandu l'huile sainte des rois sur la tête de Saül et de David par le ministère du prophète Samuel, répandez par mes mains les trésors de vos grâces et de vos bénédictions sur votre serviteur Napoléon, que, malgré notre indignité personnelle, *nous consacrons aujourd'hui empereur en votre nom.* »

L'Empereur écouta cette oraison, comme tout le reste, avec recueillement et convenance. Mais, au moment où le Pape allait prendre la couronne, *dite* de Charlemagne, sur l'autel, Napoléon la saisit et se la mit sur la tête. Dans ce moment, il était vraiment beau. Sa physionomie, toujours expressive, avait un feu et un jeu de muscles tout particuliers, à cet instant unique dans sa vie. Il avait ôté la guirlande de lauriers en or dont il était coiffé en entrant dans l'église, et qui est celle qu'on voit dans le beau tableau de Gérard. La couronne fermée allait moins bien peut-être comme agrément

à son visage, mais l'expression provoquée par son contact lui donnait un éclat de réelle beauté.

C'est à ce moment qu'arrive un de ces incidents qui passent inaperçus lorsqu'ils sont sans suite, mais que la superstition ne peut s'empêcher de recueillir.

Les vieilles voûtes de Notre-Dame étaient fatiguées depuis un mois par les coups multipliés dont on les frappait pour attacher la tenture et les charpentes nécessaires à la décoration de l'église. Plusieurs petites pierres se détachaient et tombaient inégalement dans la nef ou dans le chœur. Au moment que je viens de décrire, lorsque Napoléon se mit la couronne sur la tête, une de ces pierres, de la grosseur d'une noisette à peu près, tomba de la voûte et directement sur l'épaule de l'Empereur. Elle glissa ensuite sur le camail de la dalmatique et fut rouler sur les marches de l'autel, du côté du trône du Pape, où elle fut ramassée par un prêtre italien qui probablement l'a conservée, s'il a pu voir qu'elle avait d'abord touché la tête qu'on venait de consacrer. Je fus frappée de cet événement, — dans une heure semblable tout est présage pour ceux qui observent, — mais je n'en parlai pas. Je ne sais si mes compagnes virent comme moi la chute de cette pierre. Je n'appelai l'attention d'aucune d'elles sur ce fait, et Junot, à qui je le communiquai le soir et qui n'en avait rien vu, tout près de l'Empereur qu'il était, me dit que j'avais bien fait. Aucun mouvement n'a pu lui faire juger si l'Empereur avait senti la pierre. Il me paraît difficile qu'il ne s'en soit pas aperçu, car, quelque fût le peu de volume du *gravois*, — je ne lui donne même pas le nom de pierre, — la hauteur excessive de l'édifice doublait nécessairement tant de fois sa pesanteur qu'il est bien difficile, je le répète, que l'impression n'en ait pas été sentie.

Mais l'instant qui réunit peut-être le plus de regards sur les marches de l'autel où se tenait l'Empereur fut celui où Joséphine reçut de lui la couronne et fut sacrée solennellement *impératrice des Français*. Quel moment, quel hommage, quelle preuve d'amour lui rendait celui qui alors l'aimait avec une solidité de sentiment dont elle aurait toujours dû se contenter parce qu'il était réel et certifié par de fortes preuves !

(*Mémoires de Mme la duchesse d'Abrantès*, vol. V, Garnier.)

LA DURETÉ DE NAPOLÉON APRÈS IÉNA

L'Empereur était presque toujours dur, exigeant, impitoyable dans le succès, moins par enivrement de joie et d'orgueil que par calcul. Il n'hésitait pas à tirer d'une victoire tout l'avantage possible, comptant sur le trouble et l'abattement du vaincu, et sachant bien qu'il augmenterait l'étendue de la défaite en se montrant impérieux et rude. Jamais il ne le

LE SACRE

par David

MUSÉE DU LOUVRE.

témoigna autant qu'après l'immense triomphe d'Iéna. Il fut outrageant pour la reine de Prusse, cruel envers le vieux duc de Brunswick, au point de lui refuser la permission de mourir dans son château. Il insulta la noblesse allemande et même la population, qu'il livra aux généraux et aux employés français. Et cependant ces appels aux souvenirs de 1792 et de l'invasion prussienne en Champagne, ces injures adressées à une reine, à des princes, à des seigneurs, étaient des façons toutes révolutionnaires qui, dans l'habitude, déplaisaient fort à Napoléon. *La Marseillaise* et le *Ça ira*, aux sons desquels par son ordre l'armée française entra à Berlin, n'auraient assurément pas reparu dans la cour du Carrousel. Faut-il croire que l'Empereur, toujours maître de lui, soumettant au calcul les mouvements et les impressions les plus involontaires en apparence, ait cédé à des emportements de rancune et de colère ? Les hommes qui le connaissaient bien ne le supposaient guère et se demandaient quel projet déterminait cette conduite. Il voulait faire un royaume de Westphalie avec la Hesse et le Brunswick, réduire la Prusse à la condition de puissance faible et secondaire, mener son armée sur la Vistule, en laissant derrière lui l'Allemagne écrasée et asservie. Il cherchait à échauffer l'imagination de ses généraux et de ses soldats afin de les trouver dociles et zélés pour ses lointaines entreprises.

Il savait très bien que l'opinion française ne serait point favorable à ces grands voyages de conquérant, à ces imitations d'Alexandre et de Gengis-Khan, et que l'armée participerait nécessairement à la pensée de la France. C'était un sujet de réflexion pour lui, et il ne se faisait à cet égard aucune illusion. Il s'en ouvrit à l'historien Jean de Müller, qu'il trouva à Berlin et traita avec distinction, car il se complaisait à tout dire aux gens supérieurs, n'ignorant pas que c'était là le meilleur moyen de les gagner. Il compara ses troupes, dont Müller lui parlait avec admiration, aux armées que leur chef avait pu conduire à travers le monde sans lassitude, sans ennui, sans mécontentement. Il disait que les nations civilisées n'étaient point faites pour les grandes œuvres ; que ses généraux, déjà fatigués, n'avaient pas d'autre désir que d'aller jouir en repos de la position et des richesses acquises. Cela était parfaitement vrai, et la plupart d'entre eux s'en expliquaient avec assez de liberté, tout en conservant une obéissance imperturbable. Mais il n'en consultait aucun et n'en admettait point les avis.

(Baron de Barante, *Souvenirs* publiés par Claude de Barante. Calmann-Lévy, 1890, vol. I, p. 182-184.)

L'OPINION ET LE SECOND MARIAGE DE NAPOLÉON

Les fêtes de cette journée étaient réglées de telle façon que les personnes qui y assistaient n'avaient pas un moment pour rentrer chez elles et y dîner. M. Regnaud de Saint-Jean-d'Angely, en homme prévoyant et qui pense à

tout, avait fait porter aux Tuileries, dans la salle de la section de l'intérieur du Conseil d'État, un repas froid très soigné. J'appartenais à cette section comme auditeur et j'étais des convives. Nous nous mettions à table, lorsque nous vîmes, errant à l'aventure dans le palais, le corps diplomatique embarrassé de ne pas avoir à dîner. M. Regnaud engagea l'ambassade d'Autriche à partager nos provisions. M. de Metternich, un des hommes principaux de la journée, qui passait pour avoir souhaité et conseillé le mariage et qui voulait bien qu'on le sût, accepta avec reconnaissance. Quelques minutes après, l'ambassade russe entra dans notre salon, cherchant aussi à se restaurer. M. Regnaud lui fit ses excuses. Il n'y avait plus de place. Ce fut un grand sujet de plaisanteries sur la Russie, qui s'était avisée trop tard. La plus grande gaîté présidait à ce festin. M. de Metternich semblait heureux et glorieux. Une foule assez nombreuse se pressait devant les fenêtres ouvertes. A la fin du dîner, il s'avança au balcon, un verre de champagne à la main et porta ce toast :

« Au roi de Rome ! »

Nous demeurâmes assez surpris, et M. Regnaud me dit tout bas :

« Nous ne sommes pas encore aussi courtisans que M. de Metternich. »

Ce mariage contribua à dissiper pour un moment les tristes impressions et les pronostics funestes qu'avaient répandus les affaires d'Espagne et, bien plus encore, les batailles d'Essling et de Wagram. Le public fut ébloui de cet éclatant résultat de la victoire. On commença à croire que, parvenu à ce point de grandeur, muni d'une archiduchesse, fondateur d'une dynastie, espérant un héritier, Napoléon cesserait de courir les aventures de la guerre, qu'il ne jouerait plus le tout pour le tout, qu'il n'écraserait plus la France de conscriptions. On se flatta d'un règne désormais pacifique, où la nation jouirait en même temps de la gloire et de la prospérité. Tels étaient les propos et la disposition des esprits dans toutes les classes. L'aristocratie légitimiste appréciait le prix de cette alliance. L'aristocratie émanée de la révolution et du nouvel ordre social, les serviteurs de Napoléon, les grands personnages de l'État, les maréchaux, les premiers fonctionnaires civils, se remettaient des inquiétudes qui étaient entrées dans leur prévoyance pendant la dernière campagne. Cette leçon avait peut-être été comprise, et ils se félicitaient de voir l'Empereur si heureux de ce mariage, qu'il regardait évidemment comme le plus étonnant de ses trophées. Ils ne blâmaient point, ils ne raillaient point cette joie de vanité qu'on aurait pu trouver peu digne de lui. Eux-mêmes s'y associaient. Il leur semblait que la situation où ils étaient arrivés gagnait un lustre plus réel ; que les duchés et les comtés devenaient une véritable aristocratie. Quelques-uns en riaient et d'avance se livraient aux plaisanteries qu'ils devinaient; mais à travers cette affectation d'esprit dégagé ils étaient très contents.

L'Empereur, toujours attentif à ne point offenser les souvenirs de la Révolution, n'oublia point ce qu'il fallait de soins et de ménagements pour

les vieux républicains et les conventionnels. Il veilla à ce que rien n'irritât, ne froissât leur susceptibilité et à ne pas leur faire apercevoir une différence entre la veille et le lendemain de la venue de l'archiduchesse.

Il était surtout dans les attributions de Fouché d'empêcher ou de calmer le mécontentement et l'aigreur de ses anciens camarades. Quelques jours avant le mariage, j'avais à lui parler pour une affaire quelconque de la Vendée.

Je rencontrai dans le premier salon M. Anglès, alors un des chefs de division du ministère de la police. On nous dit que le ministre avait quelqu'un dans son cabinet et qu'il nous priait d'attendre un moment. Puis, lorsque nous entrâmes, il s'excusa poliment.

« Savez-vous avec qui j'étais? avec mon ami Thibeaudeau. Imaginez-vous que j'ai dû remettre la tête à cet imbécile ! N'était-il pas inquiet, désespéré du mariage de l'Empereur avec une archiduchesse d'Autriche? Une nièce de Marie-Antoinette arrivant à Paris pour être impératrice ! Il ne se faisait pas à cette idée ! Comment se présenter devant elle? Comment aller désormais à la cour? Est-ce donc pour en venir là que nous avons fait la Révolution?

— Eh bien oui ! ai-je répondu, tu as voté la mort du roi et moi aussi. Que veux-tu?... Ce n'était pas ta faute ni la mienne. La France avait la fièvre chaude. Dans de telles époques, on ne sait ce qu'on fait. On est entraîné par le courant. Et puis les événements se sont calmés, l'ordre a été rétabli. Tu ne t'en es pas trouvé trop mal, tu ne veux plus de révolutions et, à présent, tu souhaites que les choses restent comme elles sont. Qu'est-ce qui peut mieux assurer leur durée que ce mariage de l'Empereur? Crois-tu que cette archiduchesse va nous ramener l'ancien régime? Est-ce possible? Avons-nous sollicité humblement ce mariage? Notre nouvelle impératrice arrivera-t-elle fière, dédaigneuse, avec les rancunes du passé? Pas du tout, elle est très honorée d'avoir été choisie par l'Empereur, elle ne se jouera pas à contrarier en rien son gouvernement et sa politique. Elle est nièce de Marie-Antoinette.... Qu'importe! Elle sera peut-être aimable et charmante comme était sa tante. Oui, certainement, Marie-Antoinette était tout cela, on l'a calomniée, on a beaucoup crié contre elle et nous tous les premiers. C'est tout simple. Nous étions au parterre, debout, mécontents, tapageurs. A présent, nous voilà bien assis, en premières loges... et nous applaudissons....

(*Souvenirs* du baron de Barante, 1782-1866. Publiés par son petit-fils, Claude de Barante. Calmann-Lévy, 1890, p. 317-321.)

L'OMELETTE IMPÉRIALE

Ce grand homme, que tant d'esprits prévenus ou trompés se sont plu à représenter comme inaccessible aux sentiments tendres, était aussi bon mari qu'excellent père ; jamais les innocentes fantaisies de l'Impératrice

ne trouvaient de censeur en lui. L'anecdote suivante, que Marie-Louise aimait à rappeler, montre quelle était à cet égard la bonhomie de Napoléon. La réminiscence d'un goût puisé dans la familiarité de la vie domestique, qu'elle avait menée dans sa première jeunesse, inspira un jour à l'Impératrice l'envie de faire elle-même une omelette, pour la confection de laquelle elle se fait apporter dans son appartement tous les ingrédients nécessaires. Pendant qu'elle était tout occupée de son importante opération culinaire, l'Empereur entre sans qu'on l'eût annoncé, soit que le hasard l'eût amené, soit que, prévenu d'un avis officieux, il voulût se donner le plaisir de surprendre Marie-Louise. Celle-ci, un peu troublée de cette visite inattendue, cherchait à dérober à Napoléon la vue de ses préparatifs. « Que fait-on donc ici ? demanda l'Empereur, je sens une singulière odeur... comme de friture ! » Puis, passant derrière l'Impératrice, il découvre le réchaud, la casserole d'argent dans laquelle le beurre commençait à fondre, le saladier et les œufs. « Quoi ! dit Napoléon, vous faites une omelette? Bah ! vous n'y entendez rien ; je veux vous montrer comment on s'y prend. » Il se mit alors à l'œuvre avec l'Impératrice qui lui servait d'aide, mais il en remontrait à une aide plus experte que lui et formée à une auguste école.

Les parents de l'Impératrice, passionnés pour les occupations champêtres, aimaient à se retirer dans quelque habitation rustique bâtie au milieu des grands parcs impériaux, et là, travestis en fermiers, ils vaquaient avec leurs enfants aux soins du ménage. Cependant l'omelette étant faite tant bien que mal, restait l'opération la plus difficile : celle de la retourner. Napoléon voulut s'en réserver le soin, mais il s'était donné plus de talent qu'il n'en possédait, car, au moment où il s'agissait de faire sauter l'omelette, il lui advint ce qui était arrivé au grand Condé, lequel, au dire de Gourville, voulant faire une omelette dans une auberge où il s'était arrêté, renversa dans le feu ce qu'il aurait dû recevoir dans la poêle. Napoléon ne fit pas mieux et laissa tomber l'omelette par terre ; obligé d'avouer son inexpérience, il laissa l'Impératrice recommencer seule sa cuisine.

(Baron de Méneval, *Mémoires*. Dentu, 1894, t. III, p. 4-5.)

LA NAISSANCE DU ROI DE ROME

Une tradition qui demeurera éternellement vivante sera celle du 20 mars 1811, lorsque le premier coup de canon annonça enfin que Marie-Louise était mère. A ce premier retentissement, tout ce qui marchait s'arrêta [1]. Tout. Dans une seconde, la grande ville fut frappée de silence comme par enchantement. Le mot d'affaires le plus important, la parole d'amour la plus délirante, tout fut suspendu. Et sans le retentissement du canon,

1. Au premier coup de canon, le bourdon de Notre-Dame et les cloches des paroisses, qui sonnaient depuis que l'Impératrice était en travail, s'étaient arrêtés....

on aurait cru être dans cette ville des Mille et Une Nuits qu'un coup de baguette pétrifia. Puis un vingt-deuxième coup tonna enfin dans le silence ! Alors, *un seul cri, un seul !* — mais poussé par un million de voix, retentit dans Paris et fit trembler les murs de ce même palais où venait de naître le fils du héros et autour duquel la foule était si pressée qu'un moucheron n'aurait pu se poser à terre.... Et les chapeaux volaient en l'air, les mouchoirs flottaient. On courait, on s'embrassait, on s'annonçait la grande nouvelle en riant, et pourtant avec des larmes, mais des larmes de joie. Car les vieux soldats voyaient dans ce fils de leur général bien-aimé, de leur Empereur respecté et chéri, ils voyaient tout un avenir. Et cet avenir était bien assez beau pour leur payer leur sang et leurs membres laissés sur tous les champs de bataille.

Les lauriers achetés à ce prix allaient enfin grandir autour du berceau d'un fils de l'Empereur.

Et LUI, cependant, caché derrière un rideau, il voyait ce peuple, il entendait sa joie, ses vœux. Et cette âme d'acier s'amollit sous ces accents d'amour. Il pleura ! Il pleura d'émotion ! Cette joie populaire fut trouver dans son âme tout ce que le ciel y avait versé de tendre, de bienveillant, et ce qui jusqu'alors ne s'était pas développé en lui.

(*Mémoires* de Mme la duchesse d'Abrantès, vol. VIII. Garnier.)

LA MORT DE NAPOLÉON

Il souffre; il souffre horriblement, mais l'ignorance des médecins est impuissante à discerner la maladie, les maladies plutôt, maladie du foie et cancer avec ulcère de l'estomac. Sa maladie de foie antérieure amène des adhérences, et le foie gonflé fait office de tampon après que l'estomac a été perforé. Cela prolonge sa vie — est-ce une vie? — Dans les erreurs de leurs diagnostics contradictoires, les médecins, surtout le Corse, lui infligent des médicaments qui le torturent encore plus. Bientôt il se refuse à rien prendre de ce qu'on lui ordonne. Il se soigne à sa façon ; il est au bain durant des heures ; il ne s'habille plus, il passe la journée dans sa chambre close, rideaux fermés, un grand feu dans la cheminée ; il a froid, il souffre, et de cette double souffrance ainsi aggravée ! Autour de lui, les derniers qui restent aspirent à partir ; Montholon parle de rejoindre sa femme ; les Bertrand allèguent l'éducation de leurs enfants. Il faut qu'il se hâte de mourir, s'il veut faire encore figure d'Empereur, s'il ne veut point être enseveli par des mains mercenaires. — Et la mort ne vient pas. La maladie a même des rémittences où il semble se remettre à vivre ; puis il retombe, et la souffrance est plus atroce. Mais il demeure tel qu'il a résolu d'être, et lorsque, le 15 avril 1821, par un effort surhumain de son énergie, il écrit de bout en bout, d'une écriture qu'il rend lisible et qui retourne à l'écriture

de sa jeunesse, lorsqu'il écrit de sa main, deux fois, les vingt-huit pages de son testament, qu'il contresigne les états et les lettres, qu'il prend toutes ses mesures en face de la mort ; dans cette cabane de Longwood, c'est l'Empereur qui parle ; c'est l'Empereur qui lègue l'opprobre de sa mort à la famille régnante d'Angleterre et dont la malédiction frappe au cœur la maison de Hanovre ; c'est l'Empereur qui partage entre ses fidèles, entre les proscrits, entre ses vieux soldats, les trésors qu'il croit posséder ; c'est l'Empereur qui, plus grand peut-être qu'en ses jours de fortune vertigineuse, décerne d'un geste souverain la gloire et la honte.

Et puis, las de cette dernière victoire, il s'étend sur son lit de guerre, il fait appeler le prêtre, car il veut mourir dans la religion où il est né, il attend la mort — la mort secourable et libératrice.

On pleure à présent, et on se lamente, et on prend des attitudes. Avant un mois, tous, délivrés du dévoûment qui leur pesait, s'embarqueront, laissant dans la vallée du Géranium, sous les saules, un cadavre sans nom, car même d'inscrire sur la dalle qui le couvre le nom de Napoléon l'Angleterre ne l'a point permis.

Ainsi apparaît plus douloureux encore dans son réalisme le drame de Sainte-Hélène ; ainsi plus grand encore dans l'isolement au milieu des misérables querelles qui s'agitent autour de lui, seul à tenir tête à l'Europe et à poursuivre la lutte pour le droit des nations, pour la gloire de la France et pour la légitimité de l'élection populaire, apparaît Celui que nulle puissance humaine ne put abaisser et qui, malgré les rois, leurs espions et leurs geôliers, est demeuré devant les âges : « L'EMPEREUR ».

(Frédéric Masson, *Sur Napoléon.* Huit conférences. Ollendorff, 1909, p. 287-289...)

CHAPITRE III

LES GROGNARDS

MARBOT (*Napoléon est blessé devant Ratisbonne*). || BOURGOGNE (*L'Empereur passe à pied, un bâton à la main*). || HOUSSAYE (*Napoléon à l'armée*). || BARRÈS (*La Garde*). || COPPÉE (*Les Grenadiers de la Garde*). || D'ESPARBÈS (*Le Bivac. Les Marie-Louise*). || ROSTAND (*Flambeau*).

PARMI les mémoires, il en est auxquels il faut conférer une place particulière. Ce sont les mémoires militaires et non pas seulement ceux des hommes qui, comme Marbot, sont parvenus aux grades les plus élevés de l'Empire, mais des obscurs, simples soldats, caporaux ou sergents, qui, avec simplicité, ont raconté leurs exploits et leur amour pour l'Empereur. Que ce soit chez le sergent Bourgogne ou le canonnier de l'armée d'Espagne, dont Germain Bapst a recueilli les souvenirs, que ce soit chez le grenadier Pils ou le chasseur Pierre Millet, dont Stanislas Millet, un de ses descendants, a publié le manuscrit, que ce soit encore chez ces humbles héros dont Chuquet a recueilli les missives éparses dans ses *Lettres de 1812 et de 1815*, il est précieux pour nous de retrouver dans toutes ces feuilles jaunies l'impression que l'Empereur a laissée à tous les petits troupiers qui l'ont aidé à réaliser ses rêves.

De ces mémoires, nous extrairons ici deux passages, l'un emprunté au général Marbot, l'autre au sergent Bourgogne :

NAPOLÉON EST BLESSÉ DEVANT RATISBONNE

En attendant que tout fût prêt pour l'assaut, le maréchal Lannes, s'étant rendu auprès de l'Empereur pour recevoir ses derniers ordres, causait avec lui, lorsqu'une balle ennemie, lancée probablement du haut des remparts par l'une de ces carabines à très longue portée dont se servent les Tyroliens, vint frapper Napoléon à la cheville du pied droit !... La douleur fut d'abord si vive que l'Empereur, ne pouvant plus se tenir debout, fut obligé de s'appuyer sur le maréchal Lannes. Le docteur Larrey accourut et reconnut que la blessure était fort légère. Si elle eût été assez grave pour nécessiter l'opération, on eût certainement considéré cet événement comme un très grand malheur pour la France ; cependant il lui eût peut-être évité bien des calamités.

Cependant, le bruit se répand dans l'armée que l'Empereur vient d'être blessé ; officiers et soldats accourent de toutes parts ; en un instant des mil-

liers d'hommes entourent Napoléon, malgré les canons ennemis qui réunissent leurs feux sur cet immense groupe. L'Empereur voulut soustraire ses troupes à ce danger inutile et tranquilliser l'inquiétude des corps éloignés qui s'ébranlaient déjà pour venir à lui ; à peine pansé, il monte à cheval et parcourt le front de toutes les lignes, au milieu des acclamations de ces braves guerriers qu'il avait si souvent conduits à la victoire.

Ce fut dans cette revue improvisée et passée en présence de l'ennemi que Napoléon accorda pour la première fois des *dotations* à de simples soldats, en les nommant *chevaliers de l'Empire*, en même temps que membres de la Légion d'honneur. Les présentations étaient faites par les chefs de corps ; mais l'Empereur permettait cependant que les militaires qui se croyaient des droits incontestables vinssent les faire valoir devant lui ; puis il décidait et jugeait seul. Or il advint qu'un vieux grenadier, qui avait fait les campagnes d'Italie et d'Égypte, ne s'entendant pas appeler, vint d'un ton flegmatique demander la croix : « Mais, lui dit Napoléon, qu'as-tu fait pour mériter cette récompense? — C'est moi, Sire, qui, dans le désert de Jaffa, par une chaleur affreuse, vous présentai un melon d'eau. — Je t'en remercie de nouveau, mais le don de ce fruit ne vaut pas la croix de la Légion d'honneur. » Alors le grenadier, jusque-là froid comme glace, s'exaltant jusqu'au paroxysme, s'écrie avec la plus grande volubilité : « Eh ! comptez-vous donc pour rien sept blessures reçues au pont d'Arcole, à Lodi, à Castiglione, aux Pyramides, à Saint-Jean-d'Acre, à Austerlitz, à Friedland... onze campagnes en Italie, en Égypte, en Autriche, en Prusse, en Pologne, en.... ? » Mais l'Empereur l'interrompant, et contrefaisant en riant la vivacité de son langage, s'écria : « Ta, ta, ta, comme tu t'emportes, lorsque tu arrives aux points essentiels ! car c'est par là que tu aurais dû commencer, cela vaut mieux que ton melon... ! Je te fais chevalier de l'Empire avec 1 200 francs de dotation... Es-tu content? — Mais, Sire, je préfère la croix !... — Tu as l'un et l'autre, puisque je te fais chevalier. — Moi, j'aimerais mieux la croix !... » Le brave grenadier ne sortait pas de là et l'on eut toutes sortes de peine à lui faire comprendre que le titre de chevalier de l'Empire entraînait avec lui celui de chevalier de la Légion d'honneur. Il ne fut tranquillisé à ce sujet que lorsque l'Empereur lui eut attaché la décoration sur la poitrine, et il parut infiniment plus sensible à cela qu'au don de 1 200 francs de rente.

(Général Marbot ; *Mémoires*, vol. II. Plon, 1892, vol. II, p. 130-132.

L'EMPEREUR PASSE A PIED, UN BATON A LA MAIN

C'était le 25 novembre : il pouvait être sept heures du matin ; il ne faisait pas encore grand jour. J'étais dans mes réflexions, lorsque j'aperçus

NAPOLÉON Ier BLESSÉ A RATISBONNE

par Gauthérot.

MUSÉE DE VERSAILLES

la tête de la colonne. Je la fis remarquer à Picart. Les premiers que nous vîmes paraître étaient des généraux dont quelques-uns étaient encore à cheval, mais la plus grande partie à pied, ainsi que beaucoup d'autres officiers supérieurs, débris de l'Escadron et du Bataillon sacrés, que l'on avait formés le 22 et qui, au bout de trois jours, n'existaient pour ainsi dire plus. Ceux qui étaient à pied se traînaient péniblement, ayant, presque tous, les pieds gelés et enveloppés de chiffons de morceaux de peaux de mouton et mourant de faim. Après ces malheureux, l'on voyait quelques débris de la cavalerie de la Garde.

L'Empereur venait ensuite, à pied et un bâton à la main; il était enveloppé d'une grande capote doublée de fourrure, ayant sur la tête un bonnet de velours couleur amarante, avec un tour de peau de renard noir. A sa droite, marchait également à pied le roi Murat ; à sa gauche, le prince Eugène, vice-roi d'Italie ; ensuite les maréchaux Berthier, prince de Neuchâtel, Ney, Mortier, Lefebvre, ainsi que d'autres maréchaux et généraux dont les corps étaient en partie anéantis.

A peine l'Empereur nous avait-il dépassés qu'il monta à cheval, ainsi qu'une partie de ceux qui l'accompagnaient; les trois quarts des généraux n'avaient plus de chevaux. Tout cela était suivi de 700 à 800 officiers, sous-officiers, marchant en ordre et portant, dans le plus grand silence, les aigles des régiments auxquels ils avaient appartenu et qui les avaient tant de fois conduits à la victoire. C'étaient les débris de plus de 60 000 hommes. Venait ensuite la garde impériale à pied, marchant toujours en ordre. Les premiers étaient les chasseurs à pied. Mon pauvre Picart, qui n'avait pas vu l'armée depuis un mois, regardait tout cela sans rien dire, mais ses mouvements convulsifs ne faisaient que trop voir ce qu'il éprouvait. Plusieurs fois, il frappa la crosse de son fusil contre la terre, et de son poing sa poitrine et son front. Je voyais de grosses larmes couler sur ses joues et retomber sur ses moustaches où pendaient des glaçons. Alors, se retournant de mon côté : « En vérité, mon pays, je ne sais pas si je dors ou si je veille. Je pleure d'avoir vu notre Empereur marcher à pied, un bâton à la main, lui si grand, lui qui nous fait si fiers. » En disant ces paroles, Picart releva la tête et frappa sur son fusil. Il semblait vouloir, par ce mouvement, donner plus d'expression à ses paroles.

Il continua : « Avez-vous remarqué comme il nous a regardés? » Effectivement, en passant, l'Empereur avait tourné la tête de notre côté. Il nous avait regardés comme il regardait toujours les soldats de sa garde, lorsqu'il les rencontrait marchant isolément, et surtout dans ce moment de malheur, où il semblait, par son regard, vous inspirer de la confiance et du courage. Picart prétendait que l'Empereur l'avait reconnu, chose bien possible.

Mon vieux camarade, dans la crainte de paraître ridicule, avait ôté son

manteau blanc qu'il tenait sous son bras gauche. Il avait aussi, quoique souffrant de la tête, remis son bonnet à poil, ne voulant pas paraître avec celui en peau de mouton qu'un Polonais lui avait donné. Le pauvre Picart oubliait sa triste position, pour ne penser qu'à celle de l'Empereur et de ses camarades qu'il lui tardait de voir.

Après les grenadiers, suivaient plus de 30 000 hommes, ayant presque tous les pieds et les mains gelés, en partie sans armes, car ils n'auraient pu en faire usage. Beaucoup marchaient appuyés sur des bâtons. Généraux, colonels, officiers, soldats, cavaliers, fantassins de toutes les nations qui formaient notre armée, marchaient confondus, couverts de manteaux et de pelisses brûlées et trouées, enveloppés dans des morceaux de drap, de peaux de mouton, enfin tout ce que l'on pouvait se procurer pour se préserver du froid. Ils marchaient sans se plaindre, s'apprêtant encore, comme ils le pouvaient, pour la lutte, si l'ennemi s'opposait à notre passage. L'Empereur, au milieu de nous, nous inspirait de la confiance et trouva encore des ressources pour nous tirer de ce mauvais pas. C'était toujours le grand génie, et, tout malheureux que l'on était, partout, avec lui, on était sûr de vaincre.

(*Mémoires du sergent Bourgogne* (*Lectures pour Tous*, avril 1899, p. 622-623).)

Les historiens et littérateurs de notre époque ont consacré, dans leurs livres, une large place à l'étude de la Grande Armée. La maison Mame, il y a quelques années, a très luxueusement édité un livre intitulé *la Vieille Garde Impériale* et pour lequel elle s'est assuré la collaboration de plusieurs entre les plus éminents admirateurs des grognards. De ce livre, nous donnons ici trois passages, l'un de Henri Houssaye, l'autre de Maurice Barrès et un autre enfin de François Coppée.

NAPOLÉON A L'ARMÉE

Si l'Empereur exige beaucoup des hommes, lui-même prêche d'exemple. Quelque temps qu'il fasse, jamais il n'ajourne une revue ; mais les soldats endurent patiemment la pluie, « si forte que les canons de fusils se remplissent d'eau, » en voyant leur Empereur « immobile à cheval et sans manteau, l'eau lui coulant sur les cuisses ». La simplicité de ses manières, de son costume même, en impose aux troupes. Le jour de l'entrée à Berlin, où toute la garde était en grande tenue et tout l'état-major en grand uniforme, chacun se montrait l'Empereur « avec son modeste costume, son petit chapeau et sa cocarde d'un sou... C'était curieux de voir le plus mal habillé maître d'une si belle armée. »

Le matin d'Eylau, l'Empereur demanda une pomme de terre par escouade, et, assis sur une botte de paille, bien en vue de toute l'armée, il les fait cuire à son petit feu, les retournant du bout d'un bâton. Dans une halte,

il s'approche d'un groupe de soldats qui boivent du vin apporté dans un seau. Quand tous ont bu, il fait signe au caporal, et, prenant le verre dont se sont servis les soldats, il boit à son tour. On raconte qu'un soir, aux Tuileries, il a remplacé un factionnaire qu'il avait envoyé porter un ordre et a monté la garde à sa propre porte. Voilà de quoi défrayer pendant longtemps les veillées des chaumières.

Bon enfant, sous des dehors brusques avec les hommes, il est le plus souvent sévère et dur envers les chefs, et, quand l'occasion s'y prête, il ne craint pas de faire rire les soldats aux dépens de l'officier. A une revue de la garde, à Berlin, les grenadiers étaient en bataille, ayant derrière eux des bornes de cinq pieds avec des barres de fer enclavées. L'Empereur dit au colonel, qui s'appelait Frédéric, de répéter ses commandements ; puis il fait porter les armes, croiser la baïonnette, et commande enfin : « Demi-tour ! » (le colonel répète), et : « En avant ! pas accéléré, marche ! » Le colonel, interdit à la vue de l'obstacle, ne répète pas, et voici les soldats arrêtés. L'Empereur dit : « Pourquoi ne marches-tu pas? — Mais... on ne peut pas passer. — Pauvre Frédéric, commande : « En avant ! » Et aussitôt les soldats escaladent la haute balustrade.

Un autre trait de l'Empereur. En 1809, les grenadiers, venus d'Espagne d'une seule traite (de Limoges à Ulm, ils avaient fait la route dans des voitures réquisitionnées), arrivent à minuit à Schœnbrunn, après deux étapes de vingt lieues, « les jambes raides comme des canons de fusil ». L'Empereur descend aussitôt près d'eux, et les voyant tous, le corps courbé, la tête penchée, se soutenant sur leurs armes, dit à ses grenadiers à cheval : « Faites tout de suite de grands feux, allez chercher de la paille pour les coucher, faites-leur chauffer des chaudières de vin sucré. » Puis s'adressant tout furieux aux officiers : « Est-il possible de voir mes vieux soldats dans un pareil état ! Si j'en avais besoin ! Vous êtes des... ! » Et le bon grenadier Coignet ajoute : « L'Empereur frappait des pieds de colère. Ce n'était pas un homme, c'était un lion. »

Commediante ! Comédien? oui et non, car Napoléon aimait vraiment le soldat. En tout cas, comédien qui a l'Europe pour théâtre, vingt peuples pour l'écouter, cinq cent mille soldats pour l'applaudir, et, pour garder sa mémoire, la longue succession des siècles.

(Henry Houssaye, *Napoléon à l'armée. La vieille Garde Impériale.* Mame, Tours, p. 22-24.)

LA GARDE

La vie des soldats de la garde doit être comprise non dans l'atmosphère qu'y met la légende, mais avec les teintes qu'évoque un beau titre d'Alfred de Vigny : *Servitude et Grandeur militaires.* Ils souffrirent beaucoup ; la vue

de l'Empereur marchant au milieu d'eux les consolait. Puissance d'un excitateur d'hommes ! Aurai-je l'honneur que l'histoire recueille ce mot : « Napoléon, professeur d'énergie? »

Des idéologues, mais non pas de vrais hommes en chair, se choqueront de la phrase mémorable qui termine le vingt-neuvième bulletin de la Grande Armée, le bulletin du passage de la Bérésina : « Dans tous les mouvements, l'Empereur a toujours marché au milieu de sa garde. Sa Majesté a toujours été satisfaite du bon esprit que ce corps d'élite a montré ; il a toujours été prêt à se porter avec elle partout où les circonstances l'auraient exigé, mais les circonstances ont toujours été telles que sa simple présence a suffi et qu'elle n'a pas été dans le cas de donner.... *La santé de Sa Majesté n'a jamais été meilleure.* » Je souligne et je salue cette belle phrase réaliste, si souvent attaquée par les « intellectuels ». Reconnaissons-la digne de ces héros sans fièvre et d'une société hautement raisonnable. C'était la plus grande satisfaction de savoir que l'Empereur avait bien supporté les fatigues, puisqu'il faisait la clef de voûte et que, s'il cédait, tout s'écroulait dans l'anarchie.

Quatre mille officiers, sous-officiers ou soldats de la vieille garde furent écrasés par les boulets de Waterloo. Les boucles d'argent de leurs escarpins, les vingt à trente napoléons de leurs ceintures, les anneaux d'or de leurs oreilles, parfois la montre en or garnie de ses breloques enrichirent les dépouilleurs de morts. Plaignons davantage les survivants : *les brigands de la Loire* guerroyèrent en Turquie, en Grèce, dans l'Amérique espagnole, puis dépérirent au Champ d'Asile.... Balzac les rencontra aussi, il faut bien le dire, à Issoudun (Voir *la Rabouilleuse)*, où ils s'appelaient Philippe Bridau et Maxence Gilet. C'est que notre âme nous est fournie par la société dont nous sommes partie ; Napoléon construit, et d'admirables matériaux, quand l'édifice s'écroule, deviennent des cailloux qu'on rejette au fossé.

(Maurice Barrès, *La Garde. La vieille Garde Impériale.* Mame, Tours, p. 22-24.)

LES GRENADIERS DE LA GARDE

Au type du grenadier de la Garde, qui symbolise en quelque sorte toute la grande armée, il manquait la suprême et touchante beauté du malheur ; les terribles revers de la fin de l'Empire la lui donnèrent.

Certes il était beau, quand il entrait dans une capitale conquise, en grande tenue, l'arme sur l'épaule, avec son régiment précédé d'un tambour-major tout chamarré et faisant tournoyer une canne éblouissante. Mais, dans la boue et sous les pluies du mois de février 1814, lorsque, crotté, éreinté, protégeant du pan de sa capote la batterie du fusil, il suit son Empereur sur les routes de la Champagne, avec une confiance inébranlable

dans son génie et un espoir obstiné de la victoire, quand, pour la première fois de sa vie, aux adieux de Fontainebleau, il sent une larme couler sur son mâle visage ; quand il monte la garde à l'île d'Elbe ; quand il débarque au golfe Juan, certain de suivre, de clocher en clocher, le vol de l'aigle jusqu'aux tours de Notre-Dame ; quand enfin, à Waterloo dans le bataillon sacré, il brûle sa dernière cartouche, le vieux de la vieille devient sublime. Alors le peuple, qui déjà l'aimait tant à cause de sa gloire, se met à le chérir avec encore plus de tendresse à cause de ses souffrances.

L'imagerie répand par milliers cette figure d'ancien troupier, vieux avant l'âge, au front à demi dépouillé, reconnaissable à ses courts favoris en crosse de pistolet et à sa grosse moustache mélancolique. Ici il apparaît soldat laboureur, s'appuyant des deux mains sur sa bêche et rêvant sans doute au captif de Sainte-Hélène, et là, coiffé d'un vieux bonnet de police et assis à la porte d'un cabaret, il enseigne l'exercice du peloton aux gamins de l'école, tout en se souvenant des grandes guerres.

(François Coppée, *Les Grenadiers à pied. La vieille Garde Impériale.* Mame, Tours, p. 51.)

216 Paul Adam, dans *la Force* et *l'Enfant d'Austerlitz* nous a retracé l'existence de ces vieux braves. Mais le véritable chantre des Grognards, ç'a été Georges d'Esparbès, qui non seulement a dit leur gloire sous l'Empire, mais sous la Restauration lorsqu'ils étaient les « demi-soldes ». C'est lui qui a écrit ces livres enthousiastes qui s'appellent *la Légende de l'Aigle*, *la Grogne* et *les Demi-Soldes*, où il a magnifié l'abnégation héroïque et des vieux briscards et aussi des petits Marie-Louise qui, ignorant tout de la guerre, firent cependant, en 1814, leur devoir :

LE BIVAC

[*Pour réchauffer l'Empereur qui, un soir de la guerre d'Espagne, s'est endormi au bivac, les grenadiers brûlent tout ce qu'ils possèdent de plus précieux.*]

« Voilà de la toile ! » cria quelqu'un.

Et on vit un groupe d'artilleurs.

Alors apparurent au bout des poings de grands tableaux terribles, de sanglantes images où des bourreaux flagellaient un homme pâle, où de pures femmes s'enlevaient dans un air bleu, parmi des anges....

« Arrêtez ! »

Un colonel s'approcha, voulant empêcher le meurtre, mais au geste que firent les hommes il recula, s'appuyant d'une main sur son sabre, et se contenta de dire à un officier derrière lui :

« Celui-là, Monteils, un *Ribera*, voyez ! »

Et au fur et à mesure que les millions roulaient aux flammes, il énumérait :

« Voilà *Murillo!... Velazquez!... Goya!...* »

Le sommeil de l'Empereur n'avait pas frémi.... Au loin, les régiments s'agitaient : « Le tondu a quitté sa tente, il a voulu passer une nuit avec sa garde ! » Une houle d'ombres en course emplissait la plaine, frappait d'échos la montagne, et peu à peu les chevaux hennirent, les roues ronflèrent ! De fantastiques soldats, à coups de hache, firent sauter les serrures des coffres ; on s'écarta, et pour chauffer l'Empereur toutes ces richesses barbares s'en allèrent magnifiquement au brasier, les tentures de soie qui enflammées brûlaient comme des voiles d'or, les ceintures pourpres qu'on eût prises pour des serpents ailés, des flots et des flots de dentelle où par le travers des mailles fuyaient des pointes de feu, d'exquis tabourets aux trois pieds de nacre, — folie! folie! — des miroirs encore où tant de femmes s'étaient adorées, des guitares, des guzlas maures, des tambourins aux grelots d'argent, des castagnettes de bois précieux, et jusqu'à des poignards dont les lames larges filant dans le feu luisaient comme des langues d'aspic. Un dragon même jeta des parfums....

L'Empereur dormait toujours.... Les caisses bientôt furent tout à fait vides. Il était minuit.

Alors, au bout d'un quart d'heure, le feu que ces dépouilles avaient raminé coucha ses plus hautes flammes. Elles semblèrent s'abîmer, s'enfoncer dans le sol. Le brasier, d'un rouge clair, apparut et le froid de la nuit chassé au loin revint au bivac, se glissa de groupe en groupe, gela les voix.

« Nous n'avons plus rien, » dit quelqu'un.

Une stupéfaction tomba sur les hommes, et on entendit l'Empereur chuchoter de mystérieux mots en rêve....

Il atteignait sans doute aux régions lointaines du sommeil ; ses poings pétrifiés semblaient de pierre.

Décidée à demeurer là jusqu'au matin, d'un seul mouvement, la garde s'accroupit, enveloppée de manteaux.

Au delà, houzards, dragons, cuirassiers l'imitèrent, et mélancoliques ces trente mille soldats entourèrent l'Empereur de silence....

Il dormait toujours, assis dans son fauteuil, avec son chapeau dont le foyer découpait les cornes. Ceux du premier rang, toute la vieille garde, pouvaient l'entendre respirer....

« L'petiot, murmura une voix ; son fauteuil en tiendrait ben quatre.

— Va chercher les trois autres, si t'en connais.

— Les mains, regarde-moi ça, c'est-il petit....

— Et ces bottes ! On dirait un pied d'Égyptienne.

— Tiens, écoute, le v'là qui cause.... »

L'Empereur en effet parlait en songe, et de grands mots lui tombaient des lèvres, coulaient de sa poitrine au brasier :

« L'Angleterre... l'Orient... nations... mon épée... tout le globe, une seule France....

— Qu'est-ce qu'il dit? Qu'est-ce qu'il dit? » firent des voix.

Et la plaine s'émut. Des ombres se dressèrent, on voulait savoir :

« Le feu va mourir, » gronda Champeaux.

Mais lancé de main en main au-dessus des têtes, un ballot courait vers la garde. Quelques vieux le défoncèrent. C'était le dernier trésor, des instruments de musique.

« Jette-les, Ripart. »

Ripart les jeta. Aussitôt ils ranimèrent le feu mort.

Une nuit d'étoiles enveloppait la plaine.

Et pendant que les nerfs des mandolines, *ping ! ping ! ping !* tranchés au feu, éclataient en frêles sanglots, — sans un regret pour leur fortune fondue, assis, entourant l'Empereur d'une broussaille de moustaches, les soldats de la garde se montraient de loin le fauteuil, le petit fantôme assoupi dont la croix luisait encore aux tisons, et s'émerveillant de le voir si faible, riaient, pleuraient, chuchotaient entre eux, se faisaient des signes, un doigt aux lèvres, comme des vieillards qui regarderaient dormir leur enfant.

(D'Esparbès, *La Légende de l'Aigle. Le Bivac.* Fayard, s. d., p. 80-82.)

LES MARIE-LOUISE

Les grenadiers tirèrent. Une décharge abattit les Russes qui, au galop, chargeaient le carré. Mais les enfants ne bougèrent pas ; la plupart étaient ceux qui avaient défilé neuf jours auparavant, rue de Rivoli.

« Quoi ! Qu'y a-t-il? bondit l'Empereur ; tirez donc, mais tirez donc ! »

Aucun ne bougea. Les anciens dont on voyait pointer les lourdes moustaches tirèrent une seconde fois. Alors, d'entre les blessés qui tombaient, du fond des fumées que le vent poussait en rouleaux jusqu'au cheval de Napoléon, mille têtes se dressèrent, et le régiment *regarda* l'Empereur en silence.

Lui frissonna.... et en face de ces hommes qui, armés de fusils, ne se défendaient plus.

« Lâches ! tirez donc !... Vous allez être culbutés : tirez ! tirez ! Messieurs les chefs de bataillon !... »

Courbé sur sa selle, il empoigna un soldat :

« Épaule ! Vois ce tas de blessés.... Comment t'appelles-tu? »

Sans attendre, Napoléon leva le poing. Une décharge de boulets troua le régiment, et deux sections s'abattirent.

« Feu ! Feu ! Feu !... » cria l'Empereur.

Autre silence.

Blême et fou, pantelant sous le talon d'une épouvante mystique, Napoléon retrouva son cri d'Iéna :

« Soldats ! Vainqueurs du monde.... »

Le régiment le regarda encore.... Ce fut le coup d'œil affolé du limonier sous le brancard, du mouton sous le couteau.

Il prit le fusil d'entre les mains de l'enfant et répéta :

« Comment t'appelles-tu?

— Léopold de Manneville, Sire.

— Eh bien, tu seras la honte des femmes ! Aux fuseaux !... » hurla l'Empereur.

Droit sur sa bête, il épaula un Russe, mais le coup ne partit pas. Il lança le fusil avec colère :

« A un autre ! Le tien ! »

Un soldat leva le bras. L'Empereur prit l'arme, inspecta la gâchette. Une fureur lui cassait les flancs; il jeta encore le fusil.

« Un autre ! un autre ! »

On lui en tendit plusieurs. Dans le tumulte et le désordre, il les regarda et rugit :

« Pourquoi ces armes ne sont-elles pas?.... »

A ce moment quelqu'un tomba entre les pattes de son cheval et eut le temps de souffler :

« *Je tirerais bien, mais je ne sais pas....* »

D'autres voix crièrent :

« Nous n'avons fait que marcher depuis neuf jours !

— On ne nous a pas fait de théorie ! »

Et d'autres voix gémirent, sans doute des morts :

« Nous ne savons pas nous défendre.

— Nous ne savons pas charger nos fusils.... »

Aussitôt, sous le coup de l'horreur, la face de César se transforma, ses traits égaux se modifièrent et ses yeux parurent mourir !... Cette épouvantable réponse l'avait scellé au milieu du carré sur les quatre sabots de son cheval, et dans le rauquement des mitrailles, transfiguré par quelque atroce vision, il voulut rester ainsi en plein champ de mort, seul contre les Russes ! Il était la cible du combat, fantomatique, le sang aux jambes et sa tête de terre aux lignes de médaille paraissait dominer encore la trajectoire des bombes.

Il fût demeuré là jusqu'à la fin.

Heureusement, pour sauver les *Marie-Louise*, Bordesoulle et ses « potirons » venaient au galop, dans un torrent de cuirasses. Alors, la vie lui revint au cœur ; il sembla se réveiller, ordonna la charge, culbuta les Russes, prit leurs faubourgs, entra dans Vesles aussitôt, — et le soir, lorsque les « ruines » du régiment de recrues, dont trois cents étaient morts, défilèrent, soulagés, il eut un soupir, appela trente gamins, trente *Marie-Louise* au hasard, et les décora.

(D'Esparbès, *La Légende de l'Aigle*. Fayard, s. d., p. 26-28.)

Et ce chapitre, le dernier de ce livre, nous le terminerons par ce passage bien connu de *l'Aiglon* où Rostand fait raconter par un vieux grognard et au Roi de Rome le magnifique dévoûment de la Grande Armée :

FLAMBEAU

MARMONT, *avec un geste découragé.*

. . . . . .

Que voulez-vous?... Toujours l'Europe qui se ligue !
Être vainqueur, c'est beau, mais vivre a bien son prix !
Toujours Vienne, toujours Berlin, — jamais Paris !
Tout à recommencer, toujours !... On recommence
Deux fois, trois fois, et puis.... C'était de la démence !
A cheval sans jamais desserrer les genoux !
A la fin nous étions trop fatigués.

LE LAQUAIS, *d'une voix de tonnerre.*

Et nous ?...

SCÈNE IX

LE DUC DE REICHSTADT, MARMONT, FLAMBEAU

LE DUC ET MARMONT, *se retournant et l'apercevant debout au fond, les bras croisés.*

Hein?

LE LAQUAIS, *descendant peu à peu vers Marmont.*

Et nous, les petits, les obscurs, les sans-grades,
Nous qui marchions fourbus, blessés, crottés, malades,
Sans espoir de duchés ni de dotations ;
Nous qui marchions toujours et jamais n'avancions ;
Trop simples et trop gueux pour que l'espoir nous berne
De ce fameux bâton qu'on a dans sa giberne ;
Nous qui par tous les temps n'avons cessé d'aller,
Suant sans avoir peur, grelottant sans trembler,
Ne nous soutenant plus qu'à force de trompette,
De fièvre, et de chansons qu'en marchant on répète ;
Nous sur lesquels pendant dix-sept ans, songez-y,
Sac, sabre, tournevis, pierres à feu, fusil,

— Ne parlons pas du poids toujours absent des vivres ! —
Ont fait le doux total de cinquante-huit livres ;
Nous qui, coiffés d'oursons sous les cieux tropicaux,
Sous les neiges n'avions même plus de shakos ;
Qui d'Espagne en Autriche exécutions des trottes ;
Nous qui pour arracher ainsi que des carottes
Nos jambes à la boue énorme des chemins,
Devions les empoigner quelquefois à deux mains ;
Nous qui pour notre toux n'ayant pas de jujube,
Prenions des bains de pied d'un jour dans le Danube ;
Nous qui n'avions le temps quand un bel officier
Arrivait, au galop de chasse, nous crier :
« L'ennemi nous attaque, il faut qu'on le repousse ! »
Que de manger un blanc de corbeau sur le pouce,
Ou vivement, avec un peu de neige, encor,
De nous faire un sorbet au sang de cheval mort,
Nous....

LE DUC, *les mains crispées au bras de son fauteuil, penché en avant, les yeux ardents.*

Enfin !

LE LAQUAIS

... Qui la nuit n'avions pas peur des balles,
Mais de nous réveiller, le matin, cannibales ;
Nous....

LE DUC, *de plus en plus penché, s'accoudant sur la table, et dévorant cet homme du regard.*

Enfin !...

LE LAQUAIS.

... Qui marchant et nous battant à jeun,
Ne cessions de marcher....

LE DUC, *transfiguré de joie.*

Enfin ! j'en vois donc un !

LE LAQUAIS

... Que pour nous battre, — et de nous battre un contre quatre,
Que pour marcher, — et de marcher que pour nous battre,
Marchant et nous battant, maigres, nus, noirs et gais....
Nous, nous ne l'étions pas, peut-être, fatigués?

MARMONT, *interdit.*

Mais....

LE LAQUAIS.

Et sans lui devoir, comme vous, des chandelles,
C'est nous qui cependant lui restâmes fidèles !
Aux portières du roi votre cheval dansait !...
(Au Duc.)
De sorte, Monseigneur, qu'à la cantine où c'est
Avec l'âme qu'on mange et de gloire qu'on dîne....
Sa graine d'épinards ne vaut pas ma sardine !

MARMONT.

Quel est donc ce laquais qui s'exprime en grognard?

LE LAQUAIS, *prenant la position militaire.*

Jean-Pierre-Séraphin Flambeau, dit « le Flambard »,
Ex-sergent grenadier vélite de la Garde.
S'engage à quatorze ans, l'an VI, deux germinal.
Baptême à Marengo. Galons de caporal
Le quinze fructidor an XII. Bas de soie
Et canne de sergent trempés de pleurs de joie
Le quatorze juillet mil huit cent neuf, — ici,
— Car la garde habita Schœnbrunn et Sans-Souci ! —
Au service de Sa Majesté, Très Française.
Total des ans passés : seize ; campagnes : seize,
Batailles : Austerlitz, Eylau, Somo-Sierra,
Eckmühl, Essling, Wagram, Smolensk... et cætera !
Faits d'armes : trente-deux. Blessures : quelques-unes.
Ne s'est battu que pour la gloire, et pour des prunes.

MARMONT, *au Duc.*

Vous n'allez pas ainsi l'écouter jusqu'au bout?

LE DUC.

Oui, vous avez raison, pas ainsi, — mais debout !

(Il se lève.)

MARMONT.

Monseigneur....

LE DUC, *à Marmont.*

Dans le livre aux sublimes chapitres,
Majuscules, c'est vous qui composez les titres,

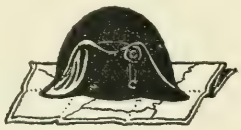
Et c'est sur vous toujours que s'arrêtent les yeux !
Mais les mille petites lettres.... ce sont eux !
Et vous ne seriez rien sans l'armée humble et noire
Qu'il faut pour composer une page d'histoire !

(E. Rostand, *L'Aiglon*, acte II, p. 91-94. Fasquelle, édit.)

Que le grognard occupe une pareille place et une place sans cesse grandissante dans la littérature napoléonienne, voilà qui constitue une des grandes originalités de notre époque [1]. Il semble que, de plus en plus, on s'intéresse à l'épopée, alors qu'autrefois c'était l'Empereur seul qui attirait tous les regards, et nous ne voulons pas dire par là que l'Empereur nous touche moins parce qu'il est la personnalité principale du tableau, au lieu d'en être la personnalité unique. Tout au contraire, il a annexé à sa gloire toute celle de son époque. L'éclat de sa renommée n'est pas moins grand parce que, tout autour, gravitent d'autres renommées qui lui empruntent leur éclat. Nous admirons d'autant plus le soleil que nous savons qu'il a des satellites.

Et, que nous pensions ou non de Napoléon tout le mal qu'il est permis d'en penser, que nous jugions ou non que son despotisme ait été funeste à la France et au monde, nous ne pourrons jamais le traiter avec mépris quand nous aurons connu l'attachement de toutes ces foules à sa personne ; et, attendris, nous répéterons la phrase de Thackeray : « Il faut qu'il y ait eu dans cet homme quelque chose de grand et de bon, quelque chose d'aimant et de bienveillant, pour que la mémoire du peuple ait idolâtré à ce point son nom et qu'il ait pu ainsi se ménager un respect durable et une durable affection. »

1. Sur les grognards et le culte qu'après l'Empire ils gardèrent à Napoléon, on pourra lire aussi avec intérêt le beau livre que M. Descaves a publié en 1920 et qui s'appelle l'*Imagier d'Épinal*. « Mieux que bien des historiens de l'Empire — a écrit dans les *Débats* Jean de Pierrefeu, — l'auteur de *Sous-Offs* nous a fait comprendre la fidélité que la France avait vouée à son idole. »



INDEX DES AUTEURS CITÉS

A

ABRANTÈS (Duchesse d'), 228, 235-236, 240-241.
ADAM (Paul), 216, 249.
ADERER et EPHRAIM, 219.
ALBERT (Henri), 186.
ALLEM, III (n. 1).
ANTOMMARCHI, 79
ARNAULT, 11, 79.
ARNDT, 33, 37-38.
ARRIAZA, 33, 53-54.
AULARD, 189, 195, 196.

B

BALZAC, 99, 115-118, 120, 248.
BAOUR LORMIAN, 7-8.
BAPST (Germain), 243 (n. 1).
BARANTE, 228, 236-239.
BARBIER (Auguste), 99, 110-115.
BARNI, 162.
BARRAL, 175.
BARRAS, 228-230.
BARRÈS, 189, 213, 228-230, 243, 246, 247-248.
BARTHÉLEMY et MÉRY, III, 79, 86, 109-110.
BELLOY (du), 6.
BÉRANGER, III, 13, 15-16, 20, 66, 85-86, 121.
BERGERAT, 219.
BERRYER, 11.
BOIGNE (Mme de), 66.
BOURRIENNE, 82, 84, 189.
BOURGEOIS (Anicet), 109.
BORNE, 121.
BOURGOGNE, 243, 244-246.
BROADLEY, 45.
BRIZEUX, 99.
BROWNING, 146.
BUFFENOIR, 20.

C

CARLYLE, 120, 124, 143-144.
CÉSAR, 161, 225, 208, 225.
CHAMISSO, 121.
CHANNING, 96.
CHAPTAL, 228.
CHARRAS (Colonel), 153, 158-160.
CHATEAUBRIAND, 13, 14, 20, 21-22, 23, 62, 91, 124, 129-131, 146-149, 158-197.
CHÉNIER (M.-J.), 13, 21.
CHUQUET, 56, 197, 228, 230-231, 243.
COIGNET (Capitaine), 174, 179, 181.
COLERIDGE, 41.
CONAN-DOYLE, 225-226.
CONSTANT (Benjamin), 13, 14, 20, 22-23, 26.
CONSTANT, 228.
COPPÉE, 174, 181-183, 243, 246, 248-249.
CORMENIN, 139-140.
CORNU, 109.
CORTÈS, 146.
COURIER (Paul-Louis), 13, 17-18, 20.
COURTOIS, 59.
COUSIN, 160.

D

DAVOIS, III, (n. 2).
DAYOT, V.
DEBRAUX, 62.
DELAVIGNE (Casimir), 7, 11, 72-73
DELILLE, 14.
DESCAVES, 256 (n. 1).
DESCHAMPS (Antoni), 110, 128-129.

DESGRANGES, 56.
DIETZ, 68.
DUCIS, 14.
DUCANGE, 115.
DUDLEY, 225.
DUMAS, 115.
DUPATY, 13.
DUPERRET, 139.
DUVERGIER DE HAURANNE, 160.
DUVERT, 105.

E

ECKERMANN, 35, 40.
ELCHINGEN (D'), 139.
EMERSON, 124, 144-145.
ENNERY (D'), 166.
ERCKMANN-CHATRIAN, 153, 162 163.
ESPARBÈS (D'), 217, 219, 243, 249-252.

F

FAUCHOIS, 219.
FICHTE, 33, 36-37.
FILON, 105 (n. 1), 224-225.
FONTANES, 7, 10-11, 20.
FORGES (DE), 109.
FOSCOLO, 53.
FRANCE (ANATOLE), 189, 211-213.

G

GABRIEL, 109.
GALLÉGO, 53.
GAMBETTA, 175.
GARSOU, 111.
GAUDY, 121.
GAUTIER (THÉOPHILE), 124, 140, 167.
GAULIS (GEORGES), 111.
GIORDANI, 53.
GŒTHE, 33-35.
GOUFFÉ, 5-6.
GOURGAUD, 79.
GRABBE, 121.
GRANDMOUGIN, 219.
GRATTAN, 51-52.
GRILLPARZER, 66.
GROUCHY, 79, 159, 160.
GUTZKOV, 121.

H

HARDY (THOMAS), 45-50, 225.
HAUPTMANN, 227.
HAUSSER, 56.
HAUSSONVILLE (D'), 163-164.
HEBEL, 36.
HEINE (HENRI), IV, 59, 62-63, 66, 88-90, 115, 124, 135, 140-142.
HOLLAND ROSE, 225.
HOUDETOT (MME DE), 225.
HOUSSAYE (HENRY), 59, 157, 189, 197, 204-205, 243, 246-247.
HUGO (VICTOR), 14, 66, 86-88, 109, 110, 115, 124, 131-134, 153, 155-157, 209.

I

IZOULET, 144-145.

J

JÉRÔME, 11.
JOMINI, 139.
JOUKOWSKI, 54
JOUY, 66.
JULIEN, 141.
JUNG (GÉNÉRAL), 174.

K

KARR (ALPHONSE), 131.
KLEIST (DE), 37.
KORNER, 33, 38-39, 142.
KOTZEBUE, 33, 37.

L

LABRIOLLE (DE), 111.
LABRUNIE, 84.
LABRUYÈRE (GEORGES DE), 219.
LA HARPE, 13 (n. 1).
LACÉPÈDE, 7.
LAMARTINE, 66, 74-79, 124, 127-128.
LANCIVAL (DE), 11.
LANFREY, 153, 164-166.
LANSON, 189, 207-209.
LARCHEY (LORÉDAN), 179.
LAROUSSE, 153.
LAS CASES, 79

LAUMANN, 128.
LEBRUN (Écouchard), 8.
LEBRUN (Pierre), 11, 70-71.
LECOMTE (L.-Henri), III, 6.
LECONTE DE LISLE, 129.
LEMAIRE, 11, 59.
LEMERCIER, 13-14.
LENZ, 189, 226-227.
LERMONTOV, 124, 137-139.
LÉVY (Arthur), 189, 205-206, 211, 219.
LITTRÉ, 163.
LORIQUET, IV.
LOUIS-NAPOLÉON, 120, 124, 128, 135-137.
LOWE (Hudson), 66, 91-93, 157, 166.
LUCAIN, 208.
LUSSAN (de), 109.

M

MACDONALD (Maréchal), 228.
MAGNARD, III.
MAISTRE (Joseph de), 24.
MAITLAND, 79.
MANZONI, 66, 67-68.
MARBOT, 243-244.
MASCHERONI, 53.
MASSON (Frédéric), 109, 189, 199-202, 228, 241-242.
MÉNEVAL, 228, 232-234, 239-240.
MEREDITH, 225.
MÉRIMÉE (P.), 105 (n 1), 167.
METTERNICH, 174, 178, 179, 183-185, 189, 198, 219, 220, 238.
MEURICE, 166-167.
MICHELET, 143, 160, 174.
MICKIEWICZ, 135, 142-143, 160.
MILLET (Pierre), 243.
MILLET (Stanislas), 243.
MILLEVOYE, 11.
MIOT DE MÉLITO, 189.
MISTRAL, 153, 169-173.
MONTHOLON, 79, 109, 241.
MONTI, 53.
MULLER (Nicklas), 121.
MULLER (Jean de), 237.
MUSSET, 99, 101-103.

N

NAKOULA-EL-TURK, 56.
NAPOLÉON (Prince), 189.
NERVAL (Gérard de), 84.
NIETZSCHE, 174, 185.
NODIER, 13, 18-20.

O

O'MÉARA, 79.

P

PASQUIER, 161, 228, 231-232.
PÉRÈS, 80-82.
PIERREFEU (de), 256 (n. 1).
PIXÉRÉCOURT, 115.
POUCHKINE, 68.
POUVILLON, 219.
PRADT (de), 189.
PRÉVOST-PARADOL, 161.
PROUDHON, 162.
PYAT, 174.

Q

QUINET (Edgar), 99, 120, 143, 153, 160, 161-162.
QUINTANA, 53.

R

RABBE, 69.
RÉCAMIER (Mme), 24, 146.
RÉMUSAT, 124, 125-126.
RÉMUSAT (Mme de), 174-175, 189.
RÉMUSAT (Paul de), 174.
RICHEPIN, 217-218.
ROBESPIERRE, 208.
ROCHEFORT, 153 (n. 1).
ROSEBERY, 189, 222-225.
ROSTAND, 189, 219-222, 243, 253-256.
ROSTOPCHINE, 54.
ROUGEMAITRE DE DIEUZE, 59.
ROUSSET (Colonel), 209-211.
RUCKERT, 33, 39-40.

S

SAINT-LAURENT, 105.
SAINT-MAURICE, III.

SAINT-PIERRE (BERNARDIN DE), 7-8-9.
SAINTINE, 105.
SAMAIN, 216-217.
SARDOU, 219.
SCHLEGEL, 24.
SCOTT (WALTER), 33, 66, 93-96.
SÉBILLOT, 121.
SEELEY, 174, 186.
SÉGUR (DE), 66, 79-80.
SERRA, 53.
SÉRUZIER (BARON), 228.
SHAKESPEARE, 209.
SCHELLEY, 66, 68-69.
SIRAUDIN, 175.
SISMONDI, 13, 31-32.
SOREL, 189, 192-193.
SOUMET, 7, 12.
STAEL (MME DE), 13, 20, 22, 23, 24-31.
STENDHAL, 59, 63, 99-101, 174.
SUARD, 14.
SUARÈS, 217.
SUE, 109.
SYBEL (DE), 185.

T

TACITE, 20-21.
TAINE, 161, 174, 175-179, 189, 205, 211.
TALLEYRAND, 23, 228, 234-235.
THACKERAY, 59, 65, 124, 134-135, 156
THIBAUDEAU, 79.
THIERRY (AUGUSTIN), 59.
THIÉBAULT (GÉNÉRAL), 228 (n. 1).
THIERS, 139, 153, 159, 160, 162 (n. 1), 164.
TITE-LIVE, 208.
TOLSTOÏ, 153, 167-169.
TOUSEZ, 120.
TOWIANSKI, 143.
TREITSCHKE, 185.

V

VANDAL, 189-191, 193-194, 197, 202-204.
VAULABELLE, 158.
VIGNY, 99, 103-105, 110, 118-120.
VILLEMAIN, 153, 157-158, 160.
VILLENEUVE (LA), 109.
VOLTAIRE, 13.

W

WELSCHINGER, 189, 197-198.
WHEELER, 45
WIELAND, 33, 35.
WOLSELEY, 225.
WORDSWORTH, 33, 40-41.
WRONSKI, 143.

Z

ZEDLITZ, 66, 90-91

TABLE DES HORS-TEXTE

Pages

PLANCHE I

PORTRAIT DE Mme DE STAEL
(Musée de Versailles) 24

PLANCHE II

PORTRAIT DE VICTOR HUGO
par Bonnat (Musée Victor Hugo) 86

PLANCHE III

PORTRAIT D'ALFRED DE VIGNY
d'après la peinture du Musée Carnavalet.

PORTRAIT DE GŒTHE 104

PLANCHE IV

BONAPARTE A ARCOLE
par Gros (Musée de Versailles) 170

PLANCHE V

PORTRAIT DE CHATEAUBRIAND
d'après Girodet (1809) *(Musée de Saint-Malo)* 196

PLANCHE VI

MORT DE NAPOLÉON
d'après Steuben (Bibliothèque Nationale d'Estampes, lith. de Pascal) 214

PLANCHE VII

LE SACRE
par David (Musée du Louvre) 236

PLANCHE VIII

NAPOLÉON Ier BLESSÉ A RATISBONNE
par Gautherot (Musée de Versailles) 244

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

AVANT-PROPOS ..... III-V

I. — SOUS LES AIGLES IMPÉRIALES 1-56

CHAPITRE I. — LA LITTÉRATURE POPULAIRE 3-6

L'admiration populaire se manifeste surtout par des chansons et des pièces de théâtre. — Complainte sur la Machine Infernale. — Les pièces de théâtre. — La nouvelle cacophonie. — Le Général chez le charbonnier. — La journée de Saint-Cloud. — Le passage du Danube.

CHAPITRE II. — LA LITTÉRATURE OFFICIELLE 7-12

Les flatteries des écrivains officiels. — Lacépède, Laplace. — Baour-Lormian (Le Rétablissement du Culte). — Bernardin de Saint-Pierre (Eloge de Napoléon devant l'Académie). — Fontanes (Discours au Pape). — Poèmes sur la naissance du Roi de Rome (Casimir Delavigne, Soumet).

CHAPITRE III. — LES ADVERSAIRES DE NAPOLÉON 13-32

Marie-Joseph Chénier ; Népomucène Lemercier. — Béranger (Le Roi d'Yvetot). — Paul-Louis Courier (le Plébiscite). — Charles Nodier (la Napoléone). — Chateaubriand (Apostrophe à Napoléon). — Benjamin Constant (Napoléon usurpateur). — Mme de Staël. — Comment Sismondi se rallia à Napoléon.

CHAPITRE IV. — L'OPINION A L'ÉTRANGER 33-56

Les Allemands : Gœthe (Son entrevue avec Napoléon) ; Wieland, Fichte ; Arndt (Chant de la Vengeance) ; Körner (Appel), Rückert (la Bataille de Leipzig). — Les Anglais : Wordsworth (l'Armée française en Russie) ; Walter Scott (Chant de guerre) ; Pamphlets anglais ; une tradition anglaise de 1804 ; un discours à la Chambre des Communes. — Les Espagnols : un catéchisme antifrançais ; Arriaza (Prophétie de Pyrénée). — Un libelle russe contre Napoléon.

II. — LA NAISSANCE DE LA LÉGENDE (1815-1830) 57-96

CHAPITRE I. — PENDANT LE MARTYRE DE SAINTE-HÉLÈNE (1815-1821) 59-65

Les adulateurs de Napoléon tournent casaque (Fontanes et Lemaire). — Les pamphlets insultants (L'Ogre de Corse, par Rougemaître de

Pages.

Dieuze). — Les chansons de grognards. — Les « Deux grenadiers » d'Henri Heine. — Stendhal dédie à Napoléon son Histoire de la peinture en Italie. — Byron et la chute de Napoléon. — Thackeray à Sainte-Hélène.

CHAPITRE II. — LA MORT DE NAPOLÉON (1821) 66-96

Manzoni (le Cinq Mai). — Poèmes de Shelley et de Byron sur la mort de l'Empereur. — Lamartine (Bonaparte). — Le Mémorial de Sainte-Hélène. — De Ségur et son Histoire de Napoléon. — Comme quoi Napoléon n'a jamais existé. — Béranger (les Souvenirs du peuple). — V. Hugo (Lui). — Heine. — Zedlitz (la Revue nocturne). — Sir Hudson Lowe se défend. — La Vie de Napoléon, par Walter Scott.

III. — L'ADMIRATION IRRÉFLÉCHIE (1830-1851) 97-149

CHAPITRE I. — L'ÉPANOUISSEMENT DE LA LÉGENDE (1830-1840)..... 99-123

Napoléon et les jeunes gens de la Restauration (Stendhal, Musset, Vigny). — Une bataille à coups de boules de neige. — Auguste Barbier (l'Idole). — Balzac (la Légende napoléonienne racontée par un vieux grognard. La Veille d'Iéna). — Vigny (Napoléon et le Pape). — Edgar Quinet. — Brizeux (les Conscrits de Plo-Meur).

CHAPITRE II. — LE RETOUR DES CENDRES (1840) 124-149

Louis-Napoléon publie les Idées napoléoniennes. — Les discours de Rémusat et de Lamartine sur le Retour des Cendres. — Le « Retour de l'Empereur », par Victor Hugo. — Thackeray et Lermontov sur le Retour des Cendres. — « Les Vieux de la Vieille », par Th. Gautier. — « Le Grognard et le Pape, le Tambour-Major », par Henri Heine. — Carlyle et Emerson sur Napoléon. — Les Mémoires d'Outre-Tombe (Chateaubriand entend le canon de Waterloo).

IV. — LE DÉNIGREMENT SYSTÉMATIQUE (1851-1887)..... 151-186

CHAPITRE I. — SOUS NAPOLÉON III (1851-1870)..... 153-173

Les ennemis de Napoléon III s'en prennent à Napoléon Ier. — Thiers lui-même change d'attitude (conclusion de son Histoire du Consulat et de l'Empire). — V. Hugo (l'Agonie de Napoléon). — Villemain ; le colonel Charras ; Quinet. — Erckmann-Chatrian (les Grandes Levées d'hommes). — Lanfrey (Assassinat du duc d'Enghien). — Tolstoï (le Rhume de Napoléon). — Mistral (le Tambour d'Arcole).

CHAPITRE II. — LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE JUSQU'EN 1887..... 174-186

Les Mémoires de Mme de Rémusat. — Taine contre Napoléon (les Trois Atlas de Napoléon ; le mal que Napoléon a fait à la France). — Les Cahiers du capitaine Coignet. — Coppée (le Grognard). — Les Mémoires de Metternich. — Nietzsche (Napoléon « bon Européen »). — Seeley (l'Œuvre de Napoléon).

V. — L'ADMIRATION RAISONNÉE (1887-1921)..... 187-256

CHAPITRE I. — LA RENAISSANCE NAPOLÉONIENNE..... 189-227

Vandal, Sorel, Aulard sur le 18 Brumaire. — Welschinger (les Conséquences du Divorce). — Frédéric Masson (Napoléon au travail). — Le « 1815 » de Houssaye. — Arthur Lévy (Napoléon bourgeois). — Lan-

Pages.

son (Napoléon orateur). — Napoléon jugé par France. — M. Barrès (les Déracinés au tombeau de l'Empereur). — Rostand (le Petit Chapeau). — Lord Rosebery (le Message de Napoléon). — Lenz (Napoléon jugé par l'historien de Bismarck).

CHAPITRE II. — LES MÉMOIRES ET LA LITTÉRATURE ANECDOTIQUE... 228-242

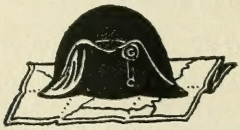
Barras (Bonaparte à Toulon). — Chuquet (Une Excursion aux Pyramides). — Pasquier (le Retour d'Égypte). — Méneval (la Bonté de Napoléon ; l'Omelette impériale). — Talleyrand (le Courrier de Napoléon). — Duchesse d'Abrantès (le Sacre ; la Naissance du Roi de Rome). — Barante (la Dureté de Napoléon). — F. Masson (la Mort de l'Empereur).

CHAPITRE III. — LES GROGNARDS..... 243-256

Marbot (Napoléon est blessé devant Ratisbonne). — Bourgogne (l'Empereur passe à pied, un bâton à la main). — Houssaye (Napoléon à l'armée). — Barrès (la Garde). — Coppée (les Grenadiers de la Garde). — D'Esparbès (le Bivac ; les Marie-Louise). — Rostand (Flambeau).

INDEX DES AUTEURS CITÉS..... 257

TABLE DES HORS-TEXTE..... 261



IMPRIMERIE CRÉTÉ
CORBEIL (S.-ET-O.